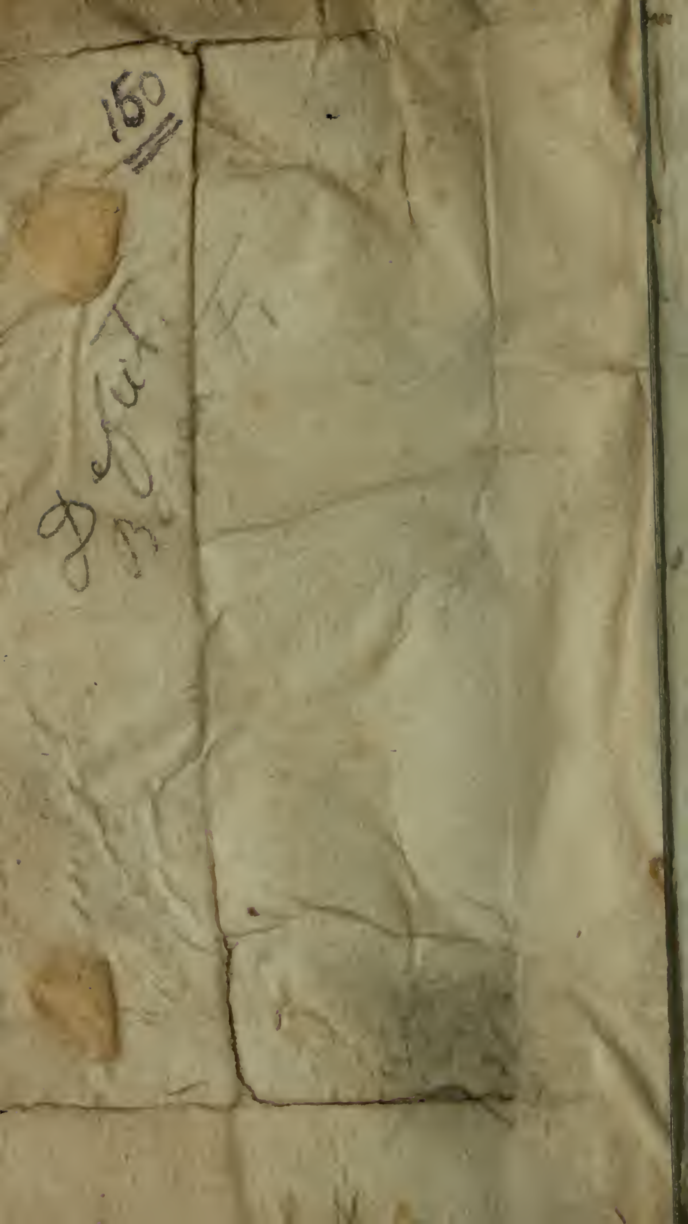
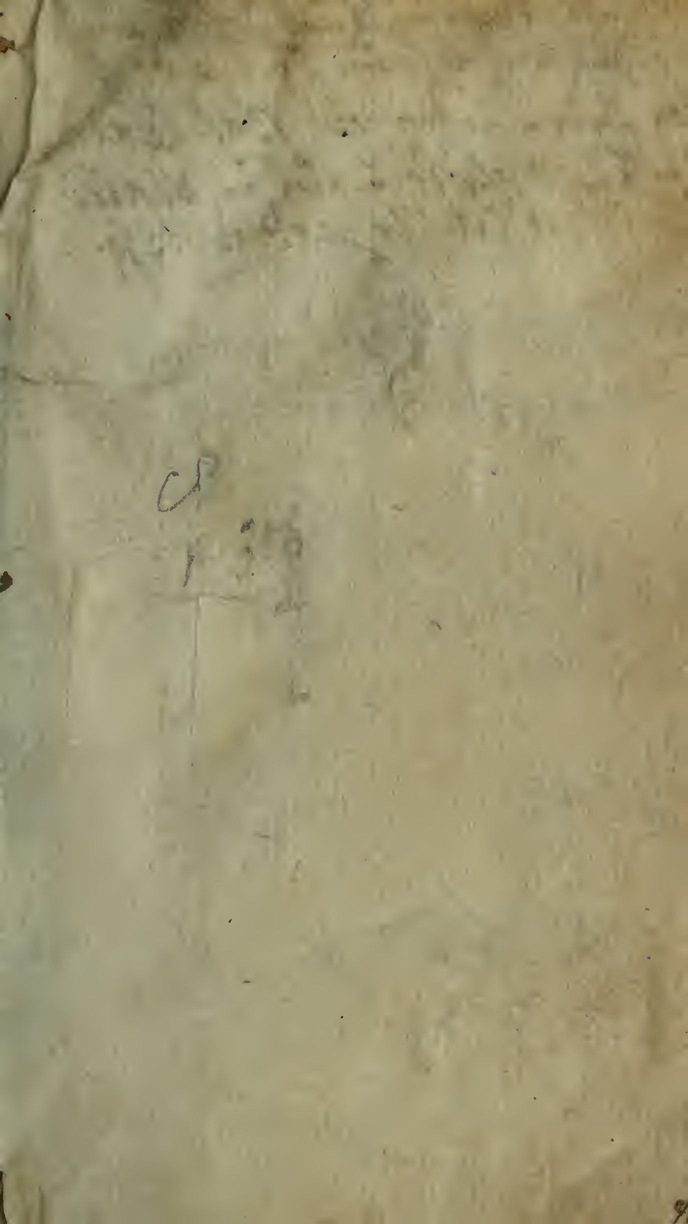






[illegible] [illegible]
[illegible] Gelehrten Th. 1. p. 61 ff.
seinem Leben vid Bas. Lexicon
Theophile u. auch in Niceron.
[illegible] Vogt Cat. libr. rar. p.m. 672 sq.

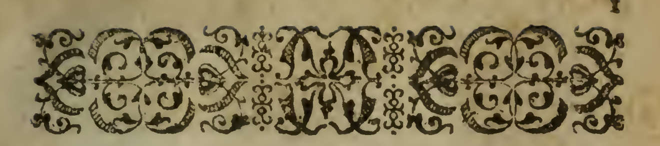
[illegible]
pars II

LES OEVVRES DV SIEVR THEOPHILE,

Reueuës, corrigées, & augmentees.

SECONDE EDITION.

A PARIS.



TRAICTE'
DE L'IMMORTALITE' DE L'AME, OV, *LA MORT DE SOCRATE.*

Par Theophile.

PHÆDON.



Oy qui dans la Cité d'Athenes
Visitay Socrate en prison,
Et qui vis comment le poison
Acheua ses dernieres peines,
Ie t'adiure par les discours
Dont il voulut finir ses iours,
De le voir peint dãs mõ ouurage,
Où i'ay faict aussi peu d'effort
Qu'en fit ce genereux courage,
Dans les atteintes de sa mort.
Quelques Dieux, comme par enuie,
Le voyans si bien raisonner,
Apres l'auoir faict condamner,

Allongerent vn peu ſa vie,
Affin que la mort euſt loiſir
Auparauant que le ſaiſir,
De ſe peindre plus effroyable,
Et ſans ceſſe luy diſcourir
De ſon Arreſt impitoyable,
Pour le faire long temps mourir.

Vne aduenture inopinee
Tentant ſa reſolution,
Laiſſa ſans execution
La ſentence deſia donnee.
Ce Nauire qui dure tant
Où Theſée mit en partant
Quelques voiles noires & blanches,
Qui rendu mille fois nouueau,
Et changé de toutes ſes planches,
Encore eſt le meſme vaiſſeau.

D'vne Religion fidelle,
Ce Nauire auec dos preſens
Partoit d'Athenes tous les ans,
Pour faire ſon voyage en Dele:
En l'attente de ſon retour,
Les Arreſts mortels de la Cour
Retenoient leur ſanglant tonnerre,
Et ne donnoient iamais la mort
Au plus coulpable de la terre,
Que le vaiſſeau ne fuſt au port.

Ce Nauire eſtoit lors ſur l'onde,
Et pendant ſon eſloignement
Socrate ſans eſtonnement
Attendoit à ſortir du monde,
Dans ces importunes langueurs,

Encore parmy les rigueurs
De la Iuſtice inexorable,
Il m'eſtoit permis de le voir
Et d'vn confort peu ſecourable
Luy rendre mon dernier deuoir.

Quelques vns que les mœurs & l'âge
Attachoient à ſon amitié,
Par vn meſme effort de pitié,
Luy rendoient meſme teſmoignage,
Tous à l'obiect de ſon ennuy
Eſtoient moins reſolus que luy,
Et conſolez à ſa parole
Le voyant ſec, parmy nos pleurs,
Comme moy venoient à l'eſchole
De bien viure dans les malheurs.

Tous les iours dans cet exercice
Il nous enſeignoit de mourir,
Sans perdre temps à diſcourir
Des cruautez de la Iuſtice.
A la fin quand le iuſte cours
De ſes incomparables iours
Fut acheué par les Eſtoilles;
Le peuple, ſur le bord de l'eau
Reueid blanchir les triſtes voiles,
Et moüiller l'ancre du vaiſſeau.

Le iour venu que la Nature auare
Redemandoit vne choſe ſi rare,
Et que la loy preſſante du Deſtin
Deuoit ſa proye à l'infernal maſtin,
Sans eſpargner non plus cette belle ame,
Que le plus ſot du populaire infame;
Nous reuenons pour la derniere fois

A l'entretien d'vne si docte voix.
Ce cœur diuin se tient tousiours plus ferme,
Lors qu'il se veid plus proche de son terme,
Sans que l'horreur de son trespas certain
Y fist paroistre vn mouuement humain:
L'Esprit plus fort voyant sa derniere heure,
Et qu'on le presse à changer de demeure,
S'il n'est celeste, ou tout à faict brutal,
Quoy qu'il discoure il craint le coup fatal.
Il falloit bien qu'vne diuine essence
Au grand Socrate eust donné la naissance:
Vn sens humain n'est iamais assez fort
Pour se resoudre à soustenir la mort.
Luy dans l'obiect de sa fin toute proche,
D'vn front de marbre, & d'vne ame de roche,
Monstroit de l'œil, du geste, & du propos,
Qu'il demeuroit dans vn profond repos,
Et que pour voir des pleurs à son martyre
Il eust fallu quelque chose de pire,
Et ne souffrit iamais dans la prison
Qu'vn seul souspir fist honte à sa raison.
A ses genoux sa femme desolee,
Les yeux troublez, affreuse, escheuelee,
Qui ne pouuoit à force de douleurs
Se soulager d'vne goutte de pleurs,
Tenant le fils vnique de Socrate,
Luy reprochoit vne ame presque ingrate,
De ne laisser aux bords du monument
A tous les siens vn souspir seulement.
Mon cher espoux, Socrate, disoit-elle,
Pourquoy ne m'est cett'heure aussi mortelle?
Helas! apres-que le dernier sommeil
T'aura priué des clartez du Soleil,
Dans les horreurs du Cocite effroyable
Tes tristes yeux n'auront rien d'agreable.

Fussions

Fussions nous mesmes en ces lieux pleins d'effroy:
Tu ne verras ny tes amis, ny moy.

Socrate sans s'esmouuoir pour la desolation de sa femme, comme du tout insensible à sa perte & à la douleur des siens: Ie vous prie (dit il) ramenez moy cette femme en la maison. Vn des domestiques de Criton qui se trouua là, la conduisit chez elle.

Puis il s'assit, & tout se reposant,
D'vn esprit graue & d'vn discours plaisãt
Auant se taire il nous fit prendre enuie
De l'aller suiure au sortir de la vie.

Tout au mesme instant qu'on luy eut osté les fers, il porta les mains sur les meurtrisseures qui luy demangoient, & goustant sans estre diuerty, la douceur de ce soulagement,

Voyez (dit-il) cõme au plus grand malheur
La volupté suit de pres la douleur,
I'ay ce soulas à cause de la chaisne,
Et ce plaisir à cause de ma peine.

Que c'est vne chose merueilleuse (disoit il) que ce sentiment que les hommes appellent plaisir, & qu'il a vn estrange rapport à la douleur qui semble estre son contraire : car ils ne peuuent estre ensemble, & si nous ne sçaurions gouster

de l'vn ſans participer à l'autre, & s'entretouchent tous deux, comme s'ils tenoient à quelque bout. Æſope ſans doute, s'il euſt iamais reſué là deſſus, euſt faict quelque fable de cette meditation. Que Dieu voulant accorder deux choſes ſi ennemies, & n'en faire qu'vne, comme il ne le peut du tout, au moins les auroit il faict ioindre par leurs extremitez, ſi bien que l'vn ſe trouuaſt touſiours à la ſuitte de l'autre, ce qui me vient d'arriuer tout maintenant: car les chaiſnes qui me faiſoiẽt mal aux pieds, n'ont pas eſté ſi toſt laſchees, que i'en ay eu de la ioye, & de l'allegement.

Là deſſus vn des amis nommé Cebes, l'interrompit pour ſçauoir de luy, à quel ſujet il s'eſtoit amuſé à faire des vers en la priſon: car il y en auoit faict depuis peu, ce qui ne luy eſtoit arriué iamais auparauãt. Cebes l'interrogeoit de cela, & pour ſa curioſité, & pour celle de quelques autres, mais notamment d'vn certain Euenus Poëte qui l'auoit fort prié de s'en enquerir.

Tu reſpondras à Euenus, dit Socrate, que ce que i'en ay faict, n'a eſté ny pour luy plaire, ny pour faire des vers à l'en-

uy de luy, ce qui n'estoit pas aisé: mais seulement pour me purger l'ame, & pour tirer experience de quelque songe qui m'auoit ordonné de faire des chansons; car vn songe qui m'est reuenu souuent, tantost d'vne forme tantost d'vne autre, m'a tousiours dit, fay Socrate, fay Socrate, fay des vers.

Moy sans cognoistre l'aduenture
De ces mysteres trop couuers,
Ie voulois voir si ma nature
Seroit propre au mestier des vers.
Lors les Deesses des Poëtes,
Auparauant pour moy muettes,
Pousserent leurs charmantes voix,
Et passans dans ma fantaisie
Firent vn peu de Poësie
D'vn peu de fureur que i'auois.

Plus cette vision reuenoit à moy pour me solliciter à cest exercice, plus ie me trouuois disposé à l'entreprendre.

Comme des bouts de la barriere,
Ceux qui vont courir pour le prix
Sont suiuis auecques des cris
Iusqu'à la fin de la carriere.

Cette importune vision,
D'vne pressante affection,
Me commandoit que i'escriuisse,
Et me parloit à tout propos
Des douceurs de mon exercice,
Sans me donner iamais repos.

Si bien que m'estant resolu de luy obeyr & voulant aussi que mon esprit se rendist net auant que partir du monde, i'ay prins le temps de verifier pendant les festes qui ont retardé l'execution de mon arrest, i'ay commencé mon Poëme par Apollon à qui on faisoit alors des sacrifices.

Et cette influence elle mesme
Qui nous met les vers dans le sein,
Comme ayant formé mon dessein,
A receu mon premier Poëme.

Apres ie me mis à escrire des fables, iugeant qu'vn Poëte doit trauailler en cette matiere plustost qu'en autre discours, & m'en ressouuenant de quelques vnes, ie les ay traitees en l'ordre qu'elles me sont venuës à la memoire, ce sont des fables que i'ay prises d'Æsope: car de

moy,

moy, ie ne me trouue point l'eſprit inuentif pour cela, c'eſt ce que tu as à reſpondre à Euenus, ſaluë-le de ma part.

Et de grace conſeille luy
Que s'il eſt ſage, il me doit ſuiure,
Car ſans plus c'eſt dés auiourd'huy
Que ie veux acheuer de viure.

Qu'il me ſuiue donc, mes Iuges veulent que ie parte à ce ſoir. Simias tout esbahy de cette recommandation: & quoy? Socrate (dit-il) qu'eſt ce que tu enuoyes là dire à ce Poëte? à ce que ie cognois de luy, ie ne penſe pas qu'il te croye. Comment, dit Socrate, n'eſt il point Philoſophe? Simias luy reſpondit qu'il l'eſtimoit tel. Il approuuera de là mon conſeil (dit Socrate) & luy & tous ceux qui tiennent quelque choſe de la bonne Philoſophie nō pas pour cocu qu'il ſe doiue tuer luy meſme: car on dit qu'il ne le faut pas faire, & ſur ces mots, il s'aduança ſur les bords de la couchette tout aſſis, & appuyant ſes pieds à terre, il continuë à s'entretenir auec nous.

Comment accordes-tu cela, luy dit Cebes, qu'vne perſonne ne ſe doiue

point donner la mort, & qu'vne Philosophie doiue desirer de suiure celuy qui s'en va mourir?

SOCRATE.

N'auez vous iamais rien appris de cecy en conferant auec Philolaux, qui vous a esté si familier?

SIMIAS.

Rien pour tout d'asseuré, ny de facile.

SOCRATE.

Ny moy non plus (dit Socrate:) car i'en parle par ouyr dire, & ne laisseray de vous en dire de bon cœur tout ce que i'en ay ouy, aussi ne sera il point hors de propos, que sur le point de mon depart, ie songe vn peu quel il doit estre, & m'imagine ce que ie dois penser de l'autre seiour: c'est la plus seante, & la plus vtile occupation qui nous puisse entretenir depuis le matin iusqu'à la nuict.

On ne doit point songer ailleurs.

Et de tous les discours des hommes,
Ce sont sans doute les meilleurs,
De penser tousiours d'où nous sommes.

CEBES.

Et pourquoy (Socrate) n'est-il pas permis de se tuer ? car il est vray que Philolaux & d'autres m'ont dit autresfois qu'il ne le faut pas faire ; mais il ne m'en ont point laissé de raison qui me contente.

SOCRATE.

Il faut que vous m'escoutiez attentiuement, mesme apres m'auoir bien entendu, ne doutez pas que vous ne trouuiez estrange, pourquoy c'est vne chose pure, simple, & sans exemple, & qui est seule sans arriuer iamais à l'homme, que la permission de se tuer, comme luy arriuent toutes autres choses, veu mesme qu'il est meilleur à quelques vns de mourir, que de viure.

Lors que nos destins sont pressez
Des malices de la fortune,
Et que nos yeux sont offencez

Du Soleil qui nous importune.
Lors qu'on ne veit qu'à la douleur,
Que iamais l'Aſtre du malheur
Ne ſe peut laſſer de nous nuire,
Et qu'au lieu de nous ſecourir,
Noſtre eſprit taſche à nous deſtruire,
Se doit-on point faire mourir?
Et pourquoy des mains eſtrangeres,
Me gueriront elles demain,
Puis qu'auiourd'huy ma propre main,
Peut finir toutes mes miſeres.

Cebes ſouſriant, a, a, Iupiter, dit-il, voila la couſtume des Thebains; cela veritablement (dit Socrate) ſemble bien abſurde, & ſi peut eſtre a-il quelque raiſon, car pour le diſcours de ſes ſecrets qui nous apprend que les hommes ſont dás cette vie comme en vne priſon, dont il n'eſt permis de ſe ſauuer, c'eſt à mon sés vn diſcours bien-haut, & tres-difficille à comprendre. Toutesfois Cebes, tu crois bien qu'il y a de l'apparence que les Dieux ont ſoin de nous.

CEBES.

Ouy.

SOCRATE.

Et que les hommes ſont vne des poſſeſ-
ſions

ſions dont les Dieux iouyſſent.

CEBES.

Ie le croy.

SOCRATE.

Conſidere, Cebes, que ſi quelqu'vn des eſclaues qui ſont à toy, ſe tuoit luy meſme ſans ta permiſſion, tu t'en faſcherois & le ferois meſme punir apres ſa mort.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Ainſi trouué-ie raiſonnable que les hommes ne ſe tuent point eux-meſmes & qu'ils doiuent attendre de Dieu la neceſſité de mourir, comme tu vois qu'il me l'impoſe maintenant, par l'arreſt qu'on m'a prononcé.

CEBES.

Il eſt tres-clair, mais ce que vous diſiez vn peu auparauant, que les Philoſophes aymẽt le deſir de la mort, n'eſt point re-

ceuable, ſi cecy a lieu que Dieu eſt noſtre curateur & que nous ſommes en ſa poſſeſſion, il n'y a point d'apparence que les hommes qui ſont ſages fuſſent faſchez de ſe laiſſer gouuerner aux Dieux qui le ſont encore plus qu'eux: car l'hõme prudent doit plus craindre en ſa propre conduite, & lors qu'il eſt en ſa liberté, qu'alors que Dieu prend la peine de le gouuerner & de le conduire. Mais bien vn fol ſans doute trouueroit bon de quitter ſon maiſtre, ſans conſiderer qu'il ſe faut touſiours tenir à ce qui eſt bon; & celuy qui a bon ſens, veut touſiours demeurer où il faict meilleur. Or ſe departir de la vie, c'eſt ſortir de la tutelle en laquelle Dieu nous tient, & où les ſages ayment à demeurer, c'eſt pourquoy ils ne peuuent mourir qu'à regret; & les fols ſeulement ſe peuuent reſioüyr à la mort.

Socrate ayant ouy cela, print plaiſir à la ſubtilité de Cebes, & ſe tournant vers nous: Touſiours, dit-il ce Cebes examine tout iuſqu'au bout, & ne ſe laiſſe point facilement perſuader à qui que ce ſoit. Et moy, reſpondit Simias, ie crois que ce que Cebes nous vient de dire eſt

quelque chose:car à quel propos les hõmes qui sont sages, voudroient ils laisser ceux qu'ils trouuent estre plus sages qu'eux, & les fuyr? Là Cebes dist à Socrate, c'est à vous à qui parle Simias, qui nous abandonnant sans regret, quittez aussi sans remords les Dieux que vous confessez vous mesmes estre bons & capables de vous gouuerner. Vous auez raisõ, dit Socrate, vous voulez que ie me deffende en iugement. Il est vray, respondit Simias. Çà dit Socrate, ie m'en vay respondre encore plus exactement que ie n'ay faict deuant les Iuges.

Si pour m'enuelopper de mortelles tenebres
I'aimois à me plonger dans les ruisseaux funebres
Dont Charon tient le port
Auec la seule enuie
De me rendre à la mort,
Pour souffrir les regrets d'auoir perdu la vie
Mon desir seroit plein de crime
Et quiconque raisonne ainsi,
N'a point de cause legitime
Qui le fasse partir d'icy.

Mais ie sçay qu'esloignãt le masse de terre
Où tant d'aduersitez m'ont tousiours faict

faict la guerre,
Ie seray comme vn Dieu
Et que dans l'autre monde
Ie dois trouuer vn lieu,
Où pour les gens de bien toute douceur a-bonde.
La les fatales ordonnances
Donnent la ioye & les tourmens:
Les bons prennent les recompenses
Et les mauuais les chastimens.

C'est ce que ie croy vetitablement, mes amis, & d'où ie dois prendre plus d'occasion desperer que de craindre.

Là les hommes sont d'vne race
Presque pareille au sang des Dieux,
C'est où les grands Iuges des Cieux
Feront interiner ma grace.

Pour estre bien asseuré de rencontrer au sortir de cette vie vne societé d'hommes tant excellens, ie ne m'en oserois point vanter, mais d'y trouuer des Dieux tous puissans & tous bons, ie le tiens tout certain, & l'afferme autant que ie puis affermer chose du monde.

C'est pourquoy sans aucun remords
Visitant le païs des morts,

Mon

Mon esprit ioyeux imagine
Qu'il est icy comme estranger,
Et qu'il va d'vn lieu passager
Vers le lieu de son origine.

Voudrois tu bien, dit Simias, t'en aller d'auec nous, auec cette cognoissance, sãs nous en faire part, puis que c'est vn bien qui nous touche à tous aussi bien qu'à toy? Ne pense point t'estre acquité enuers nous d'aucune sorte de deuoir, si tu ne nous apprends cette doctrine, & ne nous persuade point ton opinion.

SOCRATE.

I'y feray tout ce que ie pourray, mais sçachons vn peu plustost ce que Criton nous veut dire: car ie vois qu'il y a desia longtẽps qu'il veut parler à moy. Ie n'ay autre chose à vous dire, respondit Criton, que ce que le bourreau m'a desia dit cent fois, que vous ne deuez point tant parler, pource que cela vous eschauffe, & peut empescher l'operatiõ du poison, il s'en est trouué à qui il a fallu reïterer la prise deux ou trois fois pour ce sujet. Laissez-le là, dit Socrate, qu'il fasse sa

charge, & appreste du poison pour trois ou quatre fois s'il veut. Ie sçauois bien, dit Criton, que ie ne tirerois autre chose de vous pour cet aduis, mais le bourreau m'en importune, il y a desia long temps.

SOCRATE.

Laissez-le là. Or mes Iuges, ie m'en vay vous rendre raison, pourquoy vn homme qui a consommé tout son âge en l'estude de la Philosophie, doit attendre la mort auec asseurance, & qu'il doit esperer de grands biens au sortir de ce monde: & voyez mes amis, comme quoy il me semble que cela se doit entendre.

Celuy qui dans les solitudes
De trop d'amour de discourir,
S'enseuelit en ces estudes
Semble-t'il pas tousiours mourir:
Perclus des appetits du monde,
Dans la stupidité profonde,
Où le tient sa forte raison?
Il a tousiours la mort dans l'ame,
Et ne songe que de prison,
De precipices & de flamme.
Dans le cours de l'age mortel,

Le Philosophe est desia tel,
Qu'vn autre apres l'ame rauie,
Le mal luy passe pour le bien
Et quand il meurt il ne faict rien
Que ce qu'il faict toute sa vie.

Il faudroit donc bien trouuer estrange que les Philosophes qui ne trauaillent toute leur vie qu'à chercher la mort, fussent faschez de la trouuer, & qu'ils se plaignissent d'auoir en fin obtenu ce qu'ils auoient tant demandé. Simias riant, dist à Socrate, vous me faictes rire & si ie n'en ay point d'enuie : car plusieurs à mon opinion, s'ils auoient ouy cecy, le trouueroient fort à propos contre les Philosophes. Et nos Atheniens aduoüeroient infailliblement que les Philosophes meurent à la verité, & que pourtant ils n'ignorent pas qu'ils meritent la mort. Ils ne le diroient pas peut estre sans raison, dit Socrate, s'ils adioustoient qu'ils ne l'ignoroient pas, c'est à dire, que les Philosophes n'ignoroient point qu'ils meritent l'honneur de mourir, car veritablement ils n'ont iamais sçeu comme quoy les Philosophes s'estudiét à mourir, & sont dignes de la mort:

mais laiſſons ces gens là, & parlons à nous meſmes. Penſons nous que la mort ſoit quelque choſe? ſãs doute c'eſt quelque choſe, dit Simias.

SOCRATE.

Eſt-ce autre choſe que la ſeparation de l'ame auec le corps? & ſi eſtre mort, ce n'eſt point auoir le corps à part ſans ame & l'ame auſſi ſeparee du corps ſe ſouſtenant d'elle-meſme, la mort peut-elle eſtre quelque autre choſe? Rien du tout, dit Simias. Socrate: Prenez bien garde, ſi nous ſommes bien d'accord vous & moy en cecy, & vous trouuerez plus aiſément ce que vous demandez? Croyez vous que ce ſoit à faire au Philoſophe de s'eſtudier aux voluptez, & employer ſon ſoing à la desbauche, comme au plaiſir des viandes delicates, & des bons vins?

Eſt ce pour le plaiſir infame,
D'engloutir des mets precieux
Et pour des vins delicieux,
Que ie dois trauailler mon ame?

SIMIAS.

Cette volupté eſt trop laſche pour occuper vn Philoſophe.

SOCRA

SOCRATE.

Crois tu que le plaiſir d'aymer
Qui ne vient point dans la penſee,
Sans rendre noſtre ame, inſenſee,
Soit digne de nous animer.

SIMIAS.

Non, ie crois que cette molleſſe eſt indigne d'vn homme de bon ſens, & qu'vn eſprit plus robuſte qu'il ſoit, demeurant long temps en cette frenaiſie, eſt en danger de s'affoiblir, & de ſe mettre en fin hors d'eſperance d'amendement.

SOCRATE.

L'aiſe d'eſtre veſtu de ſoye
De voir l'or & les diamans,
Eſclaiter ſur ſes veſtemens
Eſt ce vne veritable ioye?

SIMIAS.

Ny cela encore: car vn Philoſophe ne ſe doit point empeſcher l'eſprit du ſoin de

ces petites choſes,n'y s'en ſeruir qu'en la neceſſité de l'vſage de la vie

SOCRATE.

Vous ſçauez bien que l'eſtude & l'occupation d'vn Philoſophe ne doit point eſtre apres le corps : mais qu'il s'en doit eſloigner pour vacquer ſeulement à la culture de l'eſprit.

SIMIAS.

Il me ſemble ainſi.

SOCRATE.

De là vous voyez comme le Philoſophe plus que nul autre homme,taſche de ſeparer & d'affranchir l'eſprit de la contagion,& du commerce du corps.

SIMIAS.

Il eſt vray.

SOCRATE.

Et cependant, la pluſpart eſtiment vn homme mort qui n'a point le gouſt des voluptez corporelles.

Ceux que la vanité n'a iamais peu ſaiſir,
Ceux à qui les threſors n'ont iameis fait d'enuie
Qui ne languiſſent point dans l'amoureux plaiſir,
Dont le ieu ny le vin n'ont touché le deſir,
On les eſtime morts au milieu de la vie.

SIMIAS.

C'eſt veritablement l'erreur de la pluſpart des hommes.

SOCRATE.

Au reſte,il ne faut point penſer que l'eſprit ſe puiſſe en aucune ſorte aider du corps pour paruenir à la cognoiſſance des choſes:car les ſens corporels ne ſont point entiers ny aſſeurez. La veuë & l'ouye ſont les principaux ; & puis que ceux là nous trompent manifeſtement, que faut-il attendre des autres ? Il faut donc que l'ame ſe retire à part , & que les yeux fermez & les oreilles cloſes ſãs aucun diuertiſſement de douleur ny de ioye, elle ſe ramaſſe en ſoy-meſme,laiſſe là le corps à part , & ſans doute en cet eſtat elle ſe diſpoſe à ſentir la verite des

choſes,

choſes ; & à la cognoiſtre. C'eſt où tu vois combien l'eſprit d'vn Philoſophe tient le corps à meſpris, car il fuit de luy & meine ſa vie à part. Encore Simias, ie te veux faire aduiſer de cecy , ce que nous appellons, ou iuſte, ou bon, ou beau, eſt-ce quelque choſe, ou ſi ce n'eſt rien?

SIMIAS.

C'eſt ſans doute quelque choſe.

SOCRATE.

Cela ſe peut-il voir des yeux corporels, non plus que ſanté, grandeur, force, & toute autre eſſence, c'eſt à dire, ce qu'vne choſe eſt, les yeux le voyent-ils? ou quelque autre ſens corporel le peut-il comprendre? Certes nullement : car c'eſt vn effect de la penſee , & de la meditation de l'ame; & pour y venir, il faut ſe porter entierement dans l'imagination, s'eſloigner de tous les objects par où le corps nous peut deſtourner , & reſuer profondement dans l'ame, ſans rien cõmuniquer du diſcours aux facultez du corps qui ne faict que troubler l'eſprit, & luy

& luy mettre des nuees au deuant de la verité. De là, tu vois que les Philoſophes ſe doiuent tenir en leur opinion, & raiſonner ainſi entr'eux meſmes. Il eſt donc clair & facile à trouuer par la voye de noſtre propre ſens, que tant que nous aurons vn corps, & que noſtre ame ſera meſlee à la cõtagiõ de tãt de mal, il nous eſt impoſſible de bien obtenir ce que nous deſirons. Car le corps nous donne des empeſchemẽs ſans nõbre, qui nous viennent de la neceſſité de ſa nourriture, & quel moyen de venir à la pure cognoiſſance de la verité au trauers des conuoitiſes, amours, craintes, eſperances & d'vne infinité d'images que les vapeurs dõnent au cerueau, d'air & de fumee? Les guerres & ſeditions ne nous entrent dans l'eſprit que par la cupidité ou par l'alteration du corps; car tout ſe fait pour l'amour de l'argent, & on eſt contraint de chercher de l'argent pour l'amour du corps, d'autant qu'il eſt neceſſaire à ſõ vſage, & cela ne laiſſe point à l'eſprit la liberté qu'il luy faut pour l'eſtude de la Philoſophie. Vn obieƈt aimable peut à l'inſtant deſtourner l'ame la plus tenduë à ſon diſcours.

Qu'vne beauté vienne à passer
Deuant les yeux d'vn homme sage,
L'effort que faict vn beau visage
Luy diuertira le penser,
Et luy saisira le courage.

Et telles autre nuees qui s'esleuent ordinairement du corps, pour faire ombre à l'esprit, & troubler l'imagination.

L'homme n'a point de liberté,
Et ce que la diuinité
Nous donne d'ardeur & de flamme,
Relasche ses plus beaux efforts,
Tant que le sentiment du corps
Participe à celuy de l'ame.
Ce que nostre espoir a de beau,
Est renfermé dans le tombeau,
C'est où le sage doit attendre,
L'euenement de ses desirs,
Et le comble de ses plaisirs,
Que l'Enfer ne luy peut deffendre.

Ainsi la contagion du corps estant si contraire à la contemplation, il s'ensuiuroit que nous ne pouuons estre sçauans ou que c'est apres la mort, & que tant que nous viuõs, à mesure que nous nous

tenons ſeparez du corps, nous faiſons plus de chemin vers cette ſcience que nous attendons parfaicte apres cette vie.

Quittans la maſſe de la chair
Parmy les vers enſeuelie,
Le ſcauoir qui nous eſt ſi cher,
Alors ſuccede à la folie.

C'eſt alors que nous allons recueillir les fruicts de la Philoſophie, & que de nous meſmes, ſans trauail, nous trouuerons la vraye ſageſſe, & la cognoiſſance de ce qui eſt entier, c'eſt à dire du vray, & noſtre ame ſimple & pure, loing de la contagion du corps, & de ſes freneſies, ſe trouue dans vne conuerſation bienheureuſe d'autres eſprits ainſi purs & ſages: autrement pleins d'infection & des groſſieres humeurs que le corps tire de la terre, ſerions-nous dignes de la ſocieté des eſprits purs, qui demeurent la haut?

SIMIAS.

Ceux qui ont enuie d'apprendre, doiuẽt ſans doute ainſi parler & croire. S'il eſt ainſi, dit Socrate, celuy qui s'en va en

l'autre monde où ie vay, doit estre bien aise : car il s'en va où il est asseuré de trouuer en abondance, ce qu'il a cherché icy auec tant de soin durant la vie.

Et ne crois point que ie m'estonne,
Pour la contrainte de partir,
Ny que ie pense à diuertir
Le congé que la mort me donne.
Ie beny le Iuge & la Loy,
Cette rigueur ne m'est point dure,
Et quiconque aura l'ame pure,
Aimera la mort comme moy.

Et cette purification d'esprit n'est autre chose que le retirer d'auec le corps autant qu'on peut.

L'ame n'est point nette & purgee,
Tant qu'elle demeure engagee
Sous la stupidité du corps,
Et languit tousiours asseruie
Aussi bien dans la nuict des mors,
Que dans les clairtez de la vie.
Il luy faut donner des obiects,
Loing des ressentimens abiects
Dont la masse du corps la pique.

Sans cela le raiſonnement
Dont ſa diuinité s'explique
Ne paroiſt iamais clairement.

Auſſi nette de cette contagion, elle void la verité, & trouue en elle meſme de grandes & pleines matieres de ſe contenter. Le meſtier du Philoſophe, eſt de la rendre telle, il ne trauaille qu'à cela: auſſi eſtant paruenu à ſon deſſein, il faut croire qu'il en a bien de ioye, & que cela eſt incompatible qu'il mette tant de ſoin à rendre ſon ame toute ſeparee du corps, meſme dés le temps de la vie, & qu'il fuſt faſché de la mort où ſon eſprit ne peut eſtre autre choſe que ce qu'il a deſiré qu'il fuſt tant qu'il viuoit, c'eſt à dire parfaictement ſçauant, & libre du commerce du corps, comme il taſchoit à s'en depeſtrer, & dauantage pour ne trouuer point abſurde que les Philoſophes ſe plaiſent dans la mort, conſiderons:

Si pour l'amour d'vne maiſtreſſe,
D'vn amy, d'vn fils, d'vn parent,
Vn violant deſir nous preſſe
De le ſuiure meſme en mourant.

Et iusques dans les bords funestes
D'vn ruisseau qui n'a point de fonds,
Au trauers des feux & des pestes,
Reuoir des Manes vagabonds.
Laissans à nos molles pensées
Pleines d'amour & de pitié,
Rebaiser dans les Elizees,
Les ombres de leur amitié.
Vn Philosophe de qui l'ame
N'a d'amy, de parent, de femme,
Que la sagesse & le sçauoir,
Ne craint point de finir sa vie:
Car c'est ainsi qu'il pense voir
Tout ce dont il auoit enuie.
Et sans doute alors que nos yeux
Laissent leur clarté coustumiere,
Ils trouuent en des plus beaux lieux,
De plus beaux esclats de lumiere.
Et nostre esprit qui void icy
La verité dans vne nuë,
Apres la mort mieux esclaircy,
La void entiere & toute nuë.

C'est bien donc hors d'apparence qu'vn Philosophe se fasche de mourir, puis qu'il est passionnément amoureux de la vraye sagesse qui ne luy peut arriuer qu'en la mort. De là il s'imagine verita-

blement que ceux qui aiment tant la vie & ne peuuẽt la perdre qu'auec douleur, ne font pas Philoſophes.

Le ſage auec plaiſir eſchappe à ſon lien,
Et n'eſt iamais faſché de renoncer au bien,
Où l'auare ſe fie;
Et quiconque finit auecques du regret,
N'a iamais entendu le bien heureux ſecret
De la philoſophie.

Celuy qui a du regret à la vie, teſmoigne ouuertement que ſa paſſion eſtoit moins à l'eſtude de la ſageſſe, qu'au ſeruice de quelque beauté & à la recherche d'vne vaine gloire, ou à la pourſuitte des richeſſes. Au reſte cette vertu de reſiſter aux afflictions, eſt de ne ſe point laſcher aux voluptez, l'vne deſquelles on appelle courage, & l'autre temperance, n'appartiennent proprement qu'aux Philoſophes: car dans l'eſprit des autres hommes, ces vertus à les bien entendre, ſont abſurdes, puis qu'il eſt vray qu'ils eſtiment la mort, vn des plus grãds malheurs du monde: s'ils viennent à la ſouffrir conſtamment, & auoir moins d'horreur, il faut que ce ſoit pour la crainte

de plus grands maux: si bien qu'ils sont vaillans de peur, & sans l'apprehension d'vn plus grand mal, ils auroient moins de courage à supporter la mort. Pour la vertu de temperance, ils ne la sçauroient auoir, car la temperance proprement,

C'est donner la borne aux desirs,
Et parmy les honteux plaisirs,
Où la chair languit endormie,
Tenir l'ame à sa liberté,
Et la sauuer de l'infamie,
Où la presse la volupté.

Cette vertu ne se donna iamais qu'à vn Philosophe: les autres en l'estude de la temperance s'ils s'abstiennent d'vne volupté, c'est pour se rendre plus capables d'vne autre, & ne surmontent iamais vne mauuaise passiō, qu'apres estre vaincus d'vne pire, aussi ne sont ils iamais tēperans que par intēperance. Or prenōs garde icy que nous ne pensions que ce soit la voye de la vertu, que ce changemēt de voluptez, de craintes ou douleurs l'vn à l'autre, & la moindre à la plus grande, comme vn change de mō-
noyes

noye:mais que la bonne piece est seulement celle qui faict changer le reste ,& le mettre en vente:c'est à sçauoir,la sagesse & la prudence , pour laquelle & auec laquelle toutes choses sõt achetees & védues , & que c'est aussi la fortitude ou courage, la temperance & iustice;& en somme la vraye vertu auec la sagesse & la prudence sans en oster les voluptez ou craintez,& autre sorte de passiós qui suruiennent ; ou si separee de la sagesse , elle ne vient point à changer en elle mesme , & que telle vertu ne soit qu'vne vertu seruile,vne ombre, & vne apparence qui n'ait en soy rien de sain ny de vray , & que la pureté & verité de la vertu soit en la purification de tout cela, & que la temperance,la iustice,fortitude, & sagesse soit vne sorte de purification.

Ie crois que les premiers mortels
Meritent presque des autels
Tant leur ame fut curieuse
D'obliger la posterité,
En nous laissant la verité,
Sous vn'ombre mysterieuse.
Leurs preceptes nous ont appris,

Que les lourds & vilains esprits
Dont l'humeur pesante & grossiere,
En viuant ne se purge pas,
Se trouuent apres le trespas
Enseuelis dans la poussiere.
Ces froides horreurs de l'Enfer.
Cette nuict, ces vieux licts de fer
Où se vont coucher les furies,
Ce gros chien qui iappe au portal
Ces grandes plaines de voiries
Sont leur eternel hospital.
Mais vn esprit que la vertu
A sçeu piquer de son estude,
Et qui tient dans la seruitude
Le desir du corps abbatu,.
Quittant le monde il quitte la misere,
Et prenant au Ciel son quartier,
Au lieu de rencontrer ou Charon, ou Cerbere,
Il ne void que des Dieux en son heureux sentier.

Pour treuuer hors de cette vie vn sejour heureux, il faut estre homme de bien,& n'auoir point l'esprit souillé des vices du monde: c'est comme on dit, il y en a beaucoup qui portẽt le Tyrse, mais peu qui soient des Bacchus. Par ces Bacchus, i'entends ceux qui ont Philosophé de

de bõne ſorte, parmy leſquels ie ne pẽſe point eſtre des derniers, ce que ie ſçauray bien toſt, ſi Dieu le permet: car ie n'ay plus guere à l'eſſayer. Voyla mon excuſe, ô Cebes! Pour la conſtance que tu me reproches lors que ie laiſſe ainſi mes amis ſans regret, c'eſt que i'eſpere en trouuer d'autres, où ie vay, qui ne valent pas moins que ceux-cy. Ie ſçay bien que peu de gens ont cette creance: mais ſi les diſcours que ie vous viens de faire pour ma deffenſe, vous ont mieux perſuadé qu'aux Atheniens, me voila contant & tout va bien. Tout cela, dit Cebes eſt tres-bien diſcouru, tu as traitté toutes ces matieres tres-bien à mon gré: il faut que ie te faſſe vne queſtion, & que ie te mette en diſcours pour ce qui eſt de l'ame particulierement: car pluſieurs doutent qu'elle ſoit immortelle, & quelques vns croyent,

Que l'ame dans vn corps viuant
Qu'vn peu de feu tient allumee,
En la mort n'eſt qu'vn peu de vent,
Qui ſe perd comme vne fumee.
Que ſi tout l'homme ne meurt pas
Du coup de ce commun treſpas,

Ie crois qu'apres cette lumiere
L'ame est en sa perfection,
Et trouue vne condition
Plus heureuse que la premiere.
Socrate ce que tu promets
Des biens qui durent à iamais,
Dedans le logement celeste,
Aduiendra comme tu le dis,
S'il est vray que nostre ame reste
Quand le tombeau tient refroidis,
Soubs vne glace à tous funeste,
Les organes qu'elle eut iadis.

Voyons donc, dit Socrate, ce que nous trouuerons de probable en cette matiere: ie la trouue serieuse, & ne pense point qu'on puisse dire que ie m'amuse icy en des discours qui n'en vallent pas la peine. Considerons premierement s'il faut aduoüer que les ames des morts sõt aux Enfers, ou si elles n'y sont point.

On croit de longue main que les esprits des morts,
Que les siecles passez ont appellez des ombres,
Apres auoir quitté la despoüille du corps,
Occupans dans l'Enfer quelques demeures sombres,

Et que n'estant point asseruies
Dans vn trespas perpetuel,
Par vn shangement mutuel
Elles font de nouuelles vies,
Et quittant les royaumes vains
Reuiennent dans les corps humains.

Que si cela est vray que des morts les viuans puissent encore renaistre, nos ames seroient là sans doute : car elles ne sçauroient reuenir à la vie, si elles n'estoient en quelque part. C'est donc vne coniecture assez suffisante, pour nous faire entendre que nos ames sont là, s'il est vray que les viuans ne puissent venir que des morts. Que si cela n'est point, il nous faudra trouuer vne raison, & pour bien comprendre cecy, ne prenons pas garde seulement à ce qui est des hommes : mais encore de toutes sortes d'animaux & de plantes, & de toutes les choses au monde qui s'engendrent; considerons s'il n'est pas vray que chaque chose se fasse de son contraire, pour tout ce à quoy il eschet d'auoir vn contraire comme le beau & le laid, le iuste & l'iniuste sont contraires, & mille autres choses comme cela, sçauoir s'il est ne-

cessaire que ce qui a vn contraire ne puisse en aucune chose estre faict que de son contraire, par exemple ce qui se faict plus grand, il est necessaire que de ce qu'il estoit auparauant, c'est à dire d'vne chose moindre, il soit ainsi deuenu plus grand; & de mesme ce qui se faict à cett'heure moindre, s'est faict ainsi moindre en se diminuant de quelque chose plus grãde: de mesme ce qui se faict plus robuste, c'est d'auoir esté plus foible, ou plus meschant, d'auoir esté meilleur, ou plus tardif, d'auoir esté plus viste. C'est ainsi que nous trouuons que toutes choses se font de leur contraire. Or il se trouue vn milieu entre les deux contraires, ce qui est la generation, le progrez ou passage de l'vn à l'autre, comme entre ces deux contraires plus grand & moindre, le milieu c'est l'accroissemẽt & le descroissemẽt: ainsi nous disons que l'vn diminuë & que l'autre croist, comme du froid & du chaud, on dit aussi, eschauffer & refroidir, & cela comme tous autres contraires, se discernent ainsi, & se confondent mutuellement. Et combien que le nom des choses en plusieurs endroicts

vienne à manquer, tenons en effet que tout se faict de son contraire, & que leur milieu c'est la generation qui passe de l'vn à l'autre. Au reste ce que nous appellons, n'a il point son contraire, comme veiller a pour son contraire dormir, & viure aussi a pour son contraire mourir ? ces deux choses ne se font elles pas l'vne de l'autre, puis qu'elles sont contraires ? Et n'ont elles point deux generations ou progrez, comme elles sont deux pour reuenir de l'vne à l'autre? Ainsi comme le veiller & dormir sont deux contraires, mourir & viure le sont aussi, comme du sommeil se fait la veille, & de la veille le sommeil, ainsi de la vie se faict la mort, & de la mort aussi la vie. (Et puis qu'il est ainsi, & que si necessairement il se fait quelque chose du mort, il faut que ce soit vn viuant nos ames sont sans doute aux Enfers) cõme la generation & progrez du veiller au dormir s'appelle sans dormir, & comme le progrez & generation du dormir au veiller s'appelle s'esueiller, ainsi le progrez de la vie à la mort s'appelle trespasser, & le progrez & la generation de la mort à la vie ne se trou-

uera il point?La Nature ſeroit elle manque & defectueuſe en ce ſeul point ? Il ne le faut pas croire. Nous trouuerons donc la generation de la mort à la vie, & ce progrez s'appellera reſſuſciter ; ſi bien que des morts viennent les viuans auſſi bien que des viuãs ſe fõt les morts. Et de là s'enſuit qu'il faut neceſſairemẽt que les ames des morts ſoient en quelque lieu d'où elles puiſſent reuenir ſans ce rechangement d'vne choſe à l'autre, & ſans ce progrez de generation, par lequel les choſes ſe refont ainſi d'elles meſmes ; & reuiennent dans la nature, comme par vn tour de cercle tout à la fin tomberoit en meſme figure, & rien ne ſe feroit plus cõme ſi toutes les choſes venoient à tomber dans vn profond ſommeil dont elles ne peuſſent ſe releuer iamais. Tu crois bien que toutes choſes ſeroient à la fin reduictes en vn meſme eſtat,& ſans doute.

Ce qu'on dit d'vn Berger amoureux de la
Lune,
Dont iamais le ſommeil n'a peu fermer
les yeux,

Ce

Ce n'est que le discours d'vne fable importune,
Et le foible entretien d'vn esprit odieux.

Que si toutes choses venoient à se confondre, & se mettre en estat de n'estre point discernees, il arriueroit ce que dit Anaxagoras, que toutes choses sont ensemble,

L'ombre esteindroit cette lumiere,
Et les Elemens desinolis
Se troueroient enseuelis
Dans la difformité premiere.

Car si ce qui est en vie, meurt, & qu'estant mort il ne puisse ressusciter, il s'ensuiura que tout finit, & que rien ne peut viure.

Tout ce que le Soleil void naistre,
Est contraint de laisser son estre
Dans les laqs dvn mortel sommeil,
Si de là rien ne nous deliure,
Pour reuenir vers le Soleil,
En fin tout cesseroit de viure.

Mesme bien que les viuans donnent vie

à d'au

à d'autres, si tous sont subiets à perir sans renaistre à la fin, pourroit on voir aussi tout esteint; Ie le crois, dit Cebes, & ne pense point auoir esté surpris pour mettre à cecy, qu'il y a vne resurrection; que des morts il reuient d'autres viuans & que les ames deuiennent apres les corps, & qu'apres cette vie les bons en trouueront vne meilleure, & les meschans vne pire. Cecy me remet au souuenir de ce que tu as accoustumé de dire, que toute nostre discipline n'est qu'vne reminiscẽce. S'il est ainsi, il faut qu'en vn autre temps auant qu'estre en ce monde, nous ayons appris ce dont il nous souuient maintenant.

Ce qui vient dans les fantaisies
Des plus belles ames saisies
D'vn desir ardant de sçauoir,
Est comme vne leçon seconde,
Par où nostre esprit va reuoir
Ce qu'il veid en autre monde,
Et ne faict que s'entretenir,
Des choses autrefois cognuës,
Que l'ombre d'vn ressouuenir
Auoit encores retenuës.

Ce qui ne se peut, sans que nos ames
ayent

ayent esté ailleurs auparauant que de venir en cette forme humaine.

De là se tire vn iugement.
Que nostre ame a vescu chez elle,
Loin de ce mortel logement,
Pour monstrer qu'elle est immortelle.

Ie te prie, ô Cebes, dit Simias, dy moy quelles demonstrations tu as pour nous prouuer ton dire? En voicy vne tresbelle raison, respond Cebes, que les hommes quand on leur demande quelque chose, si c'est quelqu'vn qui les sçache bien interroger, ils respondent à propos & disent les choses comme elles sont; ce qu'ils ne sçauroient faire s'il n'en y auoit dans leur esprit quelque certaine science & vne raison droicte? & si on les applique à la Geometrie en ses figures & descriptions, on verra que nos esprits ont certaines cognoissances desia acquises.

Alors qu'vne diuine flamme
Auec des incogneus ressorts,
Pousse les mouuemens de l'ame
Dedans la masse de nos corps,

Des communes intelligences
Que l'esprit ne sçauroit cacher,
Et les sentimens des sciences,
Se communiquent a lascher.

Les raisons que Cebes amena, contenterent Simias, & luy remirent dans l'esprit la persuasion qu'il auoit eu auparauant toute autre, & creut que leur discipline n'estoit autre chose qu'vne reminiscence, il eut toutesfois enuie d'en ouyr parler Socrate en discourant ainsi.

SOCRATE.

Pour se ressouuenir de quelque chose, il faut l'auoir sçeu auparauant, quãd la science de quelque chose nous vient de cette façon, il faut aduoüer que c'est vne reminiscence, & voicy comment ie le prends: si quelqu'vn apres auoir veu quelque chose, ou entendu, vient à se ressouuenir, non seulement de cela, mais encore de quelque autre chose en suitte dont la cognoissance est differente, le ressouuenir de cette chose plus esloignee s'appelle reminiscence, comme par exemple la cognoissance d'vn

homme & d'vn luth sont de choses differentes, & lors qu'vn amoureux vient à veoir le luth dont il a veu ioüer sa maistresse, il se souuient aussi tost de sa maistresse.

Si ie passe en vn iardinage
Semé de roses & de lys,
Il me rêssouuient de Philis,
Qui les a dessus son visage.
Diane qui luit dans les Cieux
Tousiours ieune, amoureuse & belle,
Me l'a remet deuant les yeux,
Pource qu'elle est chaste comme elle.
Ie la vois si ie vois l'Aurore,
Et quand le Soleil luit icy,
Il me ressouuient d'elle aussi,
Pource que l'Vniuers l'adore,
Les Graces dedans vn tableau,
Le petit Amour & sa flamme;
Bref tout ce que ie voy de beau,
Me l'a faict reuenir dans l'ame.

Ainsi pensant à Cebes, on peut aussi penser à Simias, & cela s'appelle reminiscence : mesme lors qu'il arriue qu'on se ressouuient des choses que la longueur du temps & la nõchalãce auoiẽt

effacees

effacees de la memoire, & ne ſe peut il pas faire que voyant vn cheual peint, on viéne à ſe reſſouuenir d'vne perſonne ? & qu'à voir la peinture de Simias, on ſe repreſente auſſi Cebes ; & ſans doute auſſi voyant Simias peint, on ſe reſſouuiét de Cebes; Ainſi voyons nous que la reminiſcéce arriue par le moyen de ce qui eſt approchant & ſemblable, & par le moyen auſſi de ce qui eſt diſſemblable.

Au ſeul reſſouuenir d'auoir couru les eaux,
Nos rapides penſers volent dans les eſtoilles,
Et le moindre inſtrument qui ſert à des vaiſſeaux
Nous fait reſſouuenir du cordage & des voiles.

Mais alors qu'on vient à ſe rememorer d'vne choſe par quelque choſe qui luy reſſemble, il faut ſçauoir recognoiſtre par deſſus du deffaut en la reſſemblance de la choſe qui nous reuient au ſouuenir. Vn peu d'attentio icy; diſons nous pas qu'il y a quelque choſe qui

s'appelle

s'appelle esgal ; ie n'entends point d'vn bois esgal à vn autre, ou vne pierre à vne autre, ou autres choses de mesme : mais i'entẽds quelq̃ chose hors de tout cela, qui s'appelle l'esgal, & cest esgal est-ce quelque chose ? Sans doute, respond Simias, & des cognoissances de l'esgal nous est venuë pour auoir veu des bois & des pierres ou autres choses esgalles, nous auons imaginé cet esgal qui est autre chose que les bois ou pierres, ou autres choses esgalles : car ce mesme bois ou pierres se disẽt quelquesfois esgaux, & quelquesfois inesgaux pour diuers respects : mais ce qu'on appelle esgal ou inesgal, esgalité ou inesgalité, est tousiours & ne change point. C'est pourquoy les choses esgalles & l'esgalité ne sont pas mesme chose, & cependãt de ces choses esgalles qui ne sont point l'esgal, nous auons tiré la cognoissance de l'esgal. Ainsi soit du semblable ou du dissemblable. Alors que par vn obiect vous vous representez quelque autre chose, soit semblable ou non, il se faict necessairement vne reminiscence. Or voyons si nous procedons enuers les choses qui sont dans celles que nous appellons

maintenant

maintenant esgalles, bois, pierres & autres choses, faut-il penser qu'elles soient aussi esgalles que l'esgal mesme? il s'en faut beaucoup. Ne confessons nous point qu'vn homme qui void & considere attentiuement vne chose laquelle il desire estre pareille, & tout à fait vne à vne autre chose qui l'est en effect, s'il void que ce qu'il desire deuiéne tel, & est deffectueux, & qu'il cognoisse qu'il differe, & est esloigné de beaucoup de ce qu'il voudroit qu'il peut deuenir, il faut que cet homme ait veu & cogneu autresfois la chose, & la perfection à laquelle il connoist que cette autre chose ressemble vn peu, où il cognoist qu'elle ne peut paruenir entierement. Il nous en arriue de mesme en ce discours de l'esgal: car il faut que ce que nous appellons esgal, que nous auons cogneu d'abord par les choses esgalles, & qui est plus qu'elles, & à la perfection duquel les autres taschent d'atteindre, il faut que ce soit nessairement quelque chose que nous auons eu autrefois dans l'esprit: mais que nous ne l'auons sçeu cognoistre que par quelqu'vn de nos sens, veuë, ouye, attouchement, ou quel-

que

que autre ſemblablement. Il faut faire voir,ô Socrate, que ce dont il eſt queſtion s'en va là, & ſe traitte de meſme. Et c'eſt ſans doute de la faculté des ſens que nous entẽdons, que toutes les choſes qui ſont ſouſmiſes au ſens, appetent ce qui eſt eſgal, combien qu'elles ne ſe puiſſent atteindre. il en eſt ainſi, dit Socrate, car auant que nous commençaſſions à voir, ny ouyr, ou vſer de quelque autre ſens, il falloit bien que nous euſſions la cognoiſſance du vray égal, c'eſt à dire, ce qu'eſt l'égalité, puis que nous luy voulons rapporter tellement les choſes égales ſouſmiſes au ſens, que nous ſçachions iuger qu'elles taſchent à deuenir iuſqu'à ce poinct où eſt l'égal meſme: mais qu'elles demeurent imparfaictes, & n'y peuuent paruenir. Cela, dit Simias, ſuit neceſſairement de ce que nous auons dit cy deſſus. Or dit Socrate,

Auſſi toſt qu'vne creature
Vient à paroiſtre en l'vniuers,
Chacun des ſens de la nature
Trouue ſes obiects deſcouuerts.
Noſtre ame d'abord eſt pourueuë,

Dans vn corps ſans empeſchement
D'ouye, de gouſt, & de veuë,
D'odorat & d'attouchement.

Dés le moment que nous naſquiſmes, nous commençaſmes à voir & ouyr, & d'entrer en la cognoiſſance de tous les autres ſens, & falloit qu'auparauãt nous euſſiõs eu la cognoiſſance de ce qui s'appelle eſgal. Partant il eſt neceſſaire que nous l'ayons compris auant que de naiſtre. Que ſi nous auõs eu cette cognoiſſance deuant noſtre natiuité, il eſt probable que nous l'auions auſſi en la naiſſance, & que nous ſçauions deuant que de naiſtre, & auſſi toſt apres eſtre nais, que c'eſt que l'eſgal plus grãd ou moindre, beau, bon, iuſte, ſain & autres, auſquels nous aſſignõs propremẽt & attribuons vn eſtre veritable, & en interrogeant, & en reſpondant. Si bien qu'il eſt neceſſaire que nous ayõs eu la cognoiſſance de tout cela auant que de naiſtre. Que ſi apres auoir receu des ſciences, nous venons à ne les point oublier, comme nous faiſons, il s'enſuiuroit que nous ſerions nais auec les ſciences, & que durant tout le cours de noſtre

vie,

vie, nous les garderions & ſçaurions tout. Or oubly n'eſt autre choſe que perte de ſçauoir. Que s'il eſt vray qu'eſtans nais nous ayons perdu le ſçauoir que nous auions auparauant, & apres par l'aide des ſens nous recouurions ce ſçauoir, ce que nous appellons apprendre, ſeroit ce point recouurer noſtre propre ſçauoir qui eſtoit à nous auant que de naiſtre? & ce recouurement ſe peut il point appeller vn reſſouuenir? car il aduient auſſi comme nous auons deſia faict voir, qu'en oyant ou voyant quelque choſe, on ſe remet ſouuent en l'eſprit quelque autre choſe, ſoit ſemblable ou non; à celle qu'on void ou qu'on oyt, ce qui s'appelle ſe reſſouuenir. Ainſi de deux choſes l'vne, ou nous naiſſons ſçauans, & le ſommes toute noſtre vie, ou ce que nous apprenons s'appelle reſſouuenir, & toute la diſcipline n'eſt autre choſe qu'vne reminiſcence, & lequel des deux, Simias, aymes-tu le mieux aduoüer, ou que nous naiſſions ſçauans, ou que nous venions apres à nous reſſouuenir des choſes que nous auons ſceuës autresfois? Ie ne ſçay, reſpond Simias, lequel des deux ie dois

choiſir, & nous pourrois-tu bien dire quel en eſt le meilleur choix à ton aduis? Comment, dit Socrate, vn homme ſçauant ne peut-il point rendre raiſon de ce qu'il ſçait? Il le faut bien, reſpond Simias. Et te ſemble-il, Simias, que tous ſoient capables de rendre raiſon de ce que nous traittons icy? Pleuſt à Dieu, dit Simias.

Mais tout ſera finy demain,
Et dés que l'Arreſt inhumain
T'aura fait aualler le verre,
Cette matiere va perir,
Car qui peut-on aller querir
En tous les endroicts de la terre,
Qui nous puiſſe ainſi diſcourir?

I'ay grand peur que demain il ne ſe trouue plus perſonne qui puiſſe dignement diſcourir de ce ſujeƈt. Socrate. Tu crois donc bien que tout le monde ne l'entend point. Certes, c'eſt mon opinion. Il faut donc puis qu'ils ne le ſçauent pas, & que tous l'ont ſçeu autresfois, s'ils viennent à l'apprendre, que ce ſoit vn reſſouuenir, & quand eſt-ce que nos ames ont receu autres-

fois les sciences?Ce n'est pas apres que nous fusmes nais , mais auparauant. C'est pourquoy, Simias , il faut qu'auparauant de venir en cette forme humaine , que nos ames ayent esté quelque part auec sçauoir & intelligence, si ce n'est que peut estre , ô Socrate, nous ayons receu le sçauoir au propre moment de la naissance. Peut estre, dit Socrate. Mais si nous les auons receuës en ce temps là , où est le temps auquel nous les auons perduës, sinon que nous les ayons perduës en les receuant. Ne sçaurois tu trouuer quelque autre téps? dit Socrate. Nul que ie sçache , dit Simias , & cette derniere doute que ie te viens de dire , n'est rien du tout. Apres tout , dit Socrate , si ce que nous appellons beau , iuste , & toute autre essence est quelque chose en nostre entendement : & que cela ait esté autresfois en nous , & que reuenant à le rechercher nous l'appreniõs, & la fassions reuenir en l'esprit ; il est aussi vray que nostre ame a esté autresfois,mesme auparauant nostre naissance ; si bien que comme il est certain que ces choses là, beau, iuste, bon, & autre essence sont

quelque chose, c'est aussi vne necessité que nos ames ayent esté auant que nous vinssions sur la terre. Il est assez clair, dit Simias, personne n'en peut guere douter apres ton discours, là dessus ma curiosité.

Laisse mon esprit en repos,
Et tire de tes vrais propos,
Des consequences necessaires,
Mesme Cebes de qui la foy
Chancelle és choses les plus claires,
Prend tes raisons pour vne loy,
Chacun de nous qui les escoute,
Y trouue ce qu'il a voulu,
Et demeure tout resolu,
Sans aucun ombrage de doute.

Sçache donc que nous tenons infailliblement que nos ames ont esté auant nos corps; mais pource qui est de l'aduenir, sçauoir si elles sont apres la ruine des membres où elles viuent auiourd'huy.

Quand nos corps trespassez d'vne pierre couuers
Changent les os en poudre, & la charongne en vers.

C'est

C'eſt dequoy perſonne de nous à mon aduis, ne ſe trouue encore perſuadé. Car il n'eſt point incõpatible qu'elles ayent eſté auparauant la vie corporelle, & pendant la vie; & que nonobſtãt elles ceſſent en la mort, puis que nous demeurons d'accord, que les ames ont eſté auant que d'entrer dans le corps. Nous auons à demy monſtré qu'elles ſont auſſi apres qu'elles en ſont ſorties; car ſi du viuant s'eſt faict le mort, du mort auſſi ſe doit faire le viuant, & ſi l'eſprit eſt venu pour animer le corps, & qu'il ſoit venu du pays des morts; il faut auſſi que ſortant de cette vie, il s'en aille vers les morts, & qu'il ſoit là en quelque lieu d'où il puiſſe encores reuenir, & quand il faudra: Mais peut eſtre eſtes-vous dans les craintes des petits enfans.

Il vous ſemble qu'vn peu de vent,
Aupres des lévres ſe leuant,
Parmy ſes tourbillons emporte
La flamme qui s'en va dehors,
Et que l'ame demeure morte,
En la ſepulture des corps.
Meſme que ſi la douce haleine

De quelque delicat Zephir
Reçoit nostre dernier souspir,
L'ame passe auec moins de peine;
Et que ce petit traict de feu
S'esuanouyssant dure vn peu:
Mais si d'auanture il arriue,
Que l'esprit courant aux sablons,
Qui couure l'infernale riue,
Trouue en chemin des Aquilons,
Sa route est discontinuee;
D'abord il bronche au monument,
Et se dissipe en vn moment,
Bien plus viste que la nuee.

Ie ne sçay si parmy vous, il n'y a point quelque esprit malade de ces imaginations d'enfant. Pour vous purger de telles fantaisies,

Et pour vous empescher de craindre
Les Chimeres d'vne vapeur,
Que l'esprit troublé de la peur,
Ne se peut empescher de feindre.
Si la vertu de discourir
N'est capable de vous guerir,
Il ne faut qu'vne medecine
De breuets & d'enchantemens,
Pour oster toute la racine
De vos sots espouuentemens.

Mais

Mais apres que tu ſeras party (dit Cebes) où trouuerons nous vn Medecin qui nous ſçache appliquer ces remedes ?

Si vous auez bien ce deſir,
La Grece vous donne à choiſir,
Des Eſprits qu'on eſtime au monde les plus rares,
Et s'il vous plaiſt de voir ailleurs,
Viſitez les pays des nations barbares,
Si vous penſez que là ſe trouuent les meilleurs.
N'eſpargnez ny ſoing ny fortune,
Cherchez en terre & ſur Neptune,
Les riches cabinets de ſes diuins threſors,
Apprenez comme quoy l'on meurt & reſſuſcite,
Et pour l'amour de l'ame accouſtumez le corps
A dormir dans le bruit du fabuleux Cocite.
Mais quoy qu'vn Eſtranger vous puiſſe auoir appris,
Et que ſon ſçauoir vous contente,
Examinez auſſi vous meſmes vos eſprits
En cette matiere importante,
Et poſſible que parmy tous,

Quoy que nostre pays se vante,
Il s'en trouuera peu qui vaillent mieux
que vous.

Mais reuenōs à nostre premier propos, & enquerōs nous premieremēt, quest ce ce à qui il eschet cette passion, que d'estre dissoult? Et qu'est-ce qui doit craindre tel accident ou passion, & par quelle partie? Il faut considerer apres, qu'est-ce que nostre ame? & ne prendre de ces choses là, ny crainte, ny esperance, qu'en faueur de nostre ame. Il est certain que ce qui se compose & ce qui est desia composé entant que composé est subjet naturellement à estre dissoult. Et quand il se trouue quelque chose qui n'est point composée, c'est cela seulement qui se trouue exempt de se veoir dissoult: Or ce qui enuers les mesmes choses se trouue tousiours de mesme sorte: cela sans doute doit estre simple, & ce qui ne change diuers respects composez. Reuenons à ces discours que nous auons desia laissez. L'essence qu'on appelle, dont la definition par interrogatoires & par responses, nous a faict l'estre veritable de quelque chose, se trouue

touſiours de meſme, & ſelon meſmes choſes, comme l'eſgal, le beau, & tout autre eſtre né, demeure touſiours par ſoy-meſme de meſme ſorte, & enuers meſmes choſes, ſans eſtre iamais capable d'aucune ſorte de changement. Car pource qui eſt de mille autres choſes que nous appellons belles, comme cheuaux, hommes, habillemens, & mille autres que nous liſons, ou belles, ou eſgales, & d'autres ſynonimes: à ceux-là ſe trouuent d'vne nature contraire à ſes eſſences: car tout cecy eſt changeât, & pour ſō reſpect, & pour celuy d'autres choſes, ne ſe trouuât iamais vn, ny de meſme ſorte, & ſont choſes toutes perceptibles aux ſens corporels: Mais ces eſtres veritables, & touſiours conſtans ne peuuent eſtre apprehendez ny cogneus que par les ſeules facultez de l'entendement. Ainſi il ſera bon que nous poſions deux eſpeces de choſes, vne des viſibles, l'autre des inuiſibles: & que l'inuiſible eſt touſiours de meſme ſorte: le viſible non: nous ſommes ſans plus cōpoſés de deux parties, de l'ame & du corps: Le corps eſt viſible, l'ame ne ſe peut veoir au moins des hommes: no-

ſtre

ſtre diſcours n'eſt icy que de ce qui touche à la nature humaine, ſelon laquelle veritablement l'ame ne peut eſtre veuë. Le corps eſt de l'eſpece des viſibles, l'ame des inuiſibles. Et nous auons deſia dit, que l'ame ſe voulant ayder du corps pour venir à l'intelligence de quelque choſe, elle eſt trompee, & conſidere tout faulſement.

L'Ame courant apres la verité,
Parmy la nuict de tant d'obſcurité,
Où noſtre chair la tient enueloppee,
Trouue nos yeux à ſon ayde impuiſſans,
Et ſans ſe voir honteuſement trompee,
Ne fuit iamais la conduite des ſens.
L'eſprit ſerré de la mortelle eſcorce
Dans ſes liens n'a point aſſez de force,
Pour bien tenir ſes organes ſubiets,
Et corrompu dans cette maſſe impure,
L'entendement diſcerne les obiects,
Tout au rebours de ſa propre nature.

C'eſt la foibleſſe du corps qui faict ainſi pancher l'ame vers ces choſes que nous diſons ſubjectes à mutations, & qui ne ſe trouue iamais de meſme.

Vn'eau bien claire & d'vn roc deſcoulee,
Ne ſe peut voir à des torrens meſlee,

Sãs ſe troubler par des bourbeux deſtours,
Et noſtre eſprit tant ſoit-il pur & ſage,
Parmy le ſens ne paſſe ſon diſcours,
Sans le corrompre en ce vilain paſſage.
Mais quand l'eſprit ſe tient de ſon ap-
puy,
Que tous les ſens ſont eſloignez de luy,
Quand ſon diſcours à ſoy meſme ſe fie,
Loing des obiects de baſſe qualité,
Par les ſentiers de la Philoſophie,
Il va tout droict à l'immortalité.
Son mouuement le porte aux cognoiſſances
Des vrais obiects des plus ſimples eſſences,
Qu'on ne void point ſubiettes à changer,
C'eſt où l'eſprit de luy meſme ſe range,
C'eſt ce qu'il aime & fuit comme eſtran-
ger,
Ce que nature aſſubiettit au change.

Cette affection de l'eſprit, & cette diſpoſition à ſe tenir aux choſes qui ſont touſiours vnes, s'appelle Sapience & Prudence. Sans doute il nous faut adnoüer de là que l'eſprit doit neceſſairement eſtre rangé en l'eſpece de ces choſes incapables de mutation, & le corps au contraire. Au reſte il faut remarquer encore,

Que

Que l'esprit est le plus puissant,
Et qu'au dessein de quelque chose,
Le corps par tout obeissant,
Se trouue tousiours agissant,
Ainsi que l'ame le dispose.
Cest honneur de commandement
Est vne glorieuse marque,
Et les rigueurs de Rhadamant,
Et les puissances de la Parque,
Ne mettent point au monument
Ce braue & cest heureux Monarque.

Nous pouuons bien iuger d'vne apparence assez claire, que cest aduantage de conduire & de commander est quelque chose de diuin, & que ces necessitez d'obeyr & de suiure tiennent du terrestre & du mortel. Ainsi de là suitte de tous nos discours precedens, nous trouuerons que l'ame est tres-semblable à ce qui est diuin, immortel, intelligible, d'vne seule forme, indissoluble, qui est tousiours de mesme sorte, & en mesme estat, & que le corps au contraire se rapporte du tout à ce qui est humain, mortel, non intelligible, changeant de forme, subjet à estre dissoult, & qui ne se trouue iamais de mesme

sorte,

ſorte, ny en meſme eſtat. Sçaurois-tu, ô Cebes, amener des raiſons au contraire, & prouuer comme quoy il peut eſtre autremét, que ce que nous diſons? Nullement, dit Cebes.

SOCRATE.

Puis donc qu'il eſt ainſi, il s'enſuit donc que le corps eſt vne choſe qui s'en va eſtre bien toſt diſſoulte, & qui apres la ſeparation doit auſſi toſt n'eſtre plus, & que l'ame eſt quelque choſe qui ne ſe peut aucunement diſſoudre, ou quelque choſe bien approchante de ce qui eſt indiſſoluble. Ie le crois comme cela, dit Cebes.

Et tu crois cependant qu'apres l'heure ſupreme
Quand l'eſprit s'eſloignant d'vne charongne bleſme,
Nous a laiſsé ſans mouuement,
Le corps demeure encore auant que ſe diſſoudre,
Et que meſme l'effroy du paſle monument
Trauaille aſſez long temps à le reduire en poudre.

Meſme

Mesme quand la fureur d'vn sort trop insolent,
Rauit des corps bien sains par vn coup violent,
Leurs puissantes temperatures
Auec vn peu de soing se conseruent assez,
Et les Ægyptiens font bien des sepultures,
Qui des siecles entiers gardent les trespassez.
Et combien que la chair cede à la pourriture,
Comme estant de plus molle & plus fresle nature,
Le corps ne se dissipe pas,
Mais les nerfs & les os durent apres le reste,
Si bien que tout cela dure apres le trespas,
Combien que tout cela ne soit rien de celeste.

Cela Cebes, ne te donne-t'il point de doute? Car nous disons que le corps comme mortel, visible, estoit dissoluble, & deuoit selon l'apparence finir tout aussi tost apres le trespas. Et qu'au contraire l'ame immortelle & inuisible deuoit seulement estre indissoluble, & s'en alloit sortãt du corps se sauuer en quelque excellente retraite.

Que

Que noſtre ame toute inuiſible,
Soudain que le corps expiroit,
Bien-heureuſe ſe retiroit,
Comme par vn vol inſenſible:
Et viuant apres le treſpas,
Elle auoit au Ciel ſa demeure,
Où les Dieux ne permettent pas,
Que iamais quelque choſe meure.

Quoy? penſerions nous donc qu'elle ſe trompaſt en cette eſperāce,& que pour ne rien voir d'elle apres ſa ſeparation d'auec le corps, il s'enſuiue qu'elle ne ſoit plus? Nullement mes amis. Mais biē au contraire,

L'Ame dreſſant ſon vol vers la loge Eternelle,
Moins il ſe peut trouuer de peſanteur en elle,
Mieux elle a deſpoüillé la maſſe de la chair,
Plus viſte elle remonte en ſa diuine ſource,
Et ne peut rien trouuer capable d'empeſcher
Les mouuemēs heureux de ſa legere courſe.
Apres des vrais obiects où l'œil n'a rien à voir,

Dans

Dans le profond soucy d'acquerir du sçauoir,
Des passions du sang dans le sang despoüillee,
Elle demeure ferme en des pas bien glissans
Elle fuit de la chair qu'elle cognoist soüillee,
Et vit en deffiance auecques tous les sens.
Ainsi viuant tousiours auec soy retiree,
De la contagion de son corps separee,
Elle n'emporte rien de ses mauuaises mœurs,
Les desirs, les amours, la crainte, la folie,
Et tout ce qui prouient des charnelles humeurs,
Demeure dans la chair au mõde enseuelie,
Pure & nette qu'elle est ayant trouué son port,
Dans le Ciel où iamais n'a peu venir la mort.
Elle y trouue sa part de repos & de gloire,
Elle n'a de confort que les Dieux seulement,
Et ce que tout mortel est obligé de croire,
Cette felicité dure eternellement.
Mais l'autre à qui les sens ont donné des delices,

L'Ame

L'Ame à qui les vertus ont esté des supplices,
Que le soing du sçauoir n'esmeut que par horreur,
Qui s'est auec le corps estroictement liee,
Et qui de lascheté suiuant le vain erreur,
Faict gloire de se voir à la chair alliee:
Dans les plaisirs trompeurs dont nos sens abrutis,
Ne peuuent sans effort estre icy diuertis,
Elle est comme assoupie, & languit dans des charmes,
Sa volupté se rend insensible au remors
Et tout ce qui l'oblige à recourir aux larmes.
Ce n'est que le soucy d'abandonner le corps.
Ainsi dans les desirs de la chair enyuree,
Elle n'en est iamais que fort peu deliuree,
Et laissans vn seiour qui luy fut si plaisant,
Elle ne void plus rien quittant cette lumiere,
Et traine en l'autre monde vn fardeau si pesant,
Que son vol ne vient point au bout de la carriere.
Dans le chemin du Ciel où l'esprit veut aller

Des

Des grossieres humeurs l'arrestent parmy l'air,
Qui souffre à contrecœur ces impures matieres,
Si bien que ces esprits à la mercy des vẽts,
Vagabons sans retraicte autour des cimetieres,
Sont le rebut des morts & l'effroy des viuans.

Ce ne sont que les ames des meschans qui sont tousiours tourmentees, & auec des playes visibles, & des gemissemens qui semblent partir de quelque chose de corporel, aussi ont elles retenu beaucoup de la chair qu'elles ont habitee auec tant d'affection & de familiarité.

Leur essence au trespas de cette chair sortie,
De ses lourdes vapeurs emporte vne partie
Qui l'empesche d'aller où les bons ont leurs rangs,
Ainsi son vol rebrousse en la basse contree,
Et parmy les tombeaux ces fantosmes errans
Recherchent dans le corps vne seconde entree.

Que si le cours du temps ramenant les saisons,
Redonne à ces esprits encore des maisons,
Selon leurs sentimens ils trouuent des organes,
Ils habitent les corps de diuers animaux,
Alors les ignorans ont la forme des asnes,
Et reuiennent au iour pour souffrir mille maux.
L'vn qui de son viuant auoit l'humeur encline
Au vol, à l'iniustice, au sang, à la rapine,
Il reuient dans le monde en forme d'espreuier,
Il guette dans les airs où fondra sa furie,
Il siffle à la vapeur d'vn charongneux grauier,
Et de ces corps puants qu'on iette à la voyrie,
Ceux qui n'ont faict viuans que boire & que manger,
Dans des corps de pourceaux se viennent tous loger,
Et dans la mesme humeur qu'ils ont iadis suiuie,
Sans cognoistre que c'est de soucy ny de pleurs,
Faisans à leur retour vne pareille vie,

Vn bourbier leur plaiſt mieux, qu'vn pré
ſemé de fleurs.

Ainſi chacun ſelon le naturel qu'il a retrouué des corps diſpoſez à le receuoir: & les corps des beſtes mourans reçoiuét encore leur vie des hommes qui retiennent les meſmes complexions.

Les vns qui ſans venir à des ſciences claires
Ont exercé viuans des vertus populaires,
Et qui morallement ont eſté bonnes gens,
Qui par bonne couſtume ont abhorré le vice,
Qui pour le bien public ont eſté diligens,
Et dont les affligez ont tiré du ſeruice;
Au retour de la mort ie croy qu'ils ſont remis
Dans quelque petit corps d'abeille ou de fourmis,
Qui viuans doucement en la terre où nous ſommes,
Rempliſſent leurs cachots de froment ou de miel,
Ces petits animaux refont de meſmes hommes,
Mais rien de tout cela ne va iamais au Ciel.

Ce

Ce riche firmament où brillent tant de flammes
Est vn chemin ouuert aux bien-heureuses ames,
Pour passer au seiour où les Dieux sont logez,
Nous entrons pour iamais en leur saincte alliance
Apres que nos esprits ont esté bien purgez,
Et qu'ils ont surmonté la chair par la science.

Il faut donc bien philosopher tout le temps de nostre vie, pour atteindre à cette pureté qui nous porte au Ciel, & l'esprit qui se voue de bonne sorte à la profession d'vn estude si excellent, ne se mesle iamais aux affections corporelles, & ne prend point de part aux soucis dont le reste des hommes sont ordinairement trauaillez.

Le soing d'enrichir sa famille,
Ne le rend point plus diligent,
Il luy chaut fort peu qu'on le pille,
On ne le void iamais changeant
Pour la perte de son argent,
Ny de son fils, ny de sa fille.

Il ne fut iamais suborneur,
Pour briguer la Magistrature,
Aussi l'infamie & l'honneur,
Sont pour luy de mesme nature,
Et la peur & la sepulture
Ne troublent iamais son bon-heur.
C'est le seul sçauoir qui l'asseure,
Et qui l'empesche de trembler,
Au moment de la derniere heure:
Car son esprit sans se troubler,
Se void du corps desassembler,
Sçachant bien son autre demeure.
Il est bien-aise de mourir,
Et les ignorans au contraire,
Qui n'ont iamaiis sçeu discourir,
Alors ne sçauent plus que faire,
Et loing du iour qui les esclaire,
Pensent entierement perir.

La raison pourquoy les Philosophes ont à la mort vne asseurance que les autres n'ont point, & qu'ils sçauent bien le lieu de leur retraite, apres estre sortis de cette vie, c'est que leur esprit s'estant commis absolumẽt au soing & à la conduitte de la Philosophie: il a peu à peu cogneu d'elle qu'il est attaché dans le corps par des liens bien dangereux, & qui le

retiennent aux mouuemens dont il ſe veut eſleuer à la cognoiſſance des choſes pures. La Philoſophie le deſpeſtre & deſgage de cette contrainte par vn eſtude continuel, à cela il luy feit entendre que dans la familiarité qu'il a parmy le ſang & la chair; il eſt à craindre qu'il ne luy naiſſent des conuoitiſes, qui l'aydent à ſe ruiner luy-meſme, & ſeruent au corps pour corrompre l'ame. Cette conſideration que la diſcipline de la Philoſophie luy faict venir inſenſiblement, l'oblige de ſe retenir tant qu'il peut de cette conuerſion d'eſtre touſiours en deffiance chez ſon hoſte, comme auec vn eſtranger, & ne ſe communiquer iamais aux sẽs par la recherche de quelque ſcience : car il n'y a ny œil, ny oreille qui ſoit aſſez fidelle à rapporter quelque obiect à l'entendement. Mais ſe retirant chez elle, & ſe cultiuãt toute ſeule, elle doit venir en fin à la cognoiſsãce des choſes qui ont vn eſtre veritable, & qui ſont d'elles meſmes: cõme tout au rebours elle ne doit point croire veritable, ce qu'elle apprend ou conſidere par l'ayde & par la communication du corps: car ſe ſont choſes qui

ne ſont point d'elles meſmes, mais par autruy,& ſenſibles & viſibles,où ce que l'ame comprend de ſoy eſt intelligible & inuiſible. Vn vray Philoſophe iugeant que ſon eſprit doit obeyr à ce deſſein que la Philoſophie faict en luy, & qu'il eſt à propos de ſe fier en elle, & de la croire, il taſche comme elle,luy ordonne de s'affranchir de toutes ſortes de voluptez,conuoitiſes,craintes & douleurs iugeant bien que dans les plaiſirs, dans la crainte,dans la douleur,& la conuoitiſe,outre ces maux ordinaires, comme perte d'argent,ou maladies qui leur sõt attachez,il y a ſans doute vn plus grand mal:c'eſt que dans tout cela l'ame patit & n'y prend pas garde:car alors que l'ame vient à ſe picquer de plaiſir ou de douleur,apres quelque choſe,& qu'elle croit ce faux obiect des choſes viſibles, quelque choſe de beau, manifeſte, & veritable ; ſans doute alors elle eſt bien priſe & bien engagee dans le corps, pource que toute ſorte de volupté ou de douleur eſt maiſtreſſe dans le corps, & ſe prenant à l'ame, elle l'aſſubiettit; & la plongeant dans les ſentimés charnels,elle l'oblige à participer à meſmes

mœurs,

mœurs,& à mesme nourriture, la rend incapable de toute pureté, & la faict sortir du corps toute sale de ses taches & de ses ordures, d'où elle renaist encore, comme si on l'eust semee & entee dans quelque autre corps bien loing du commerce de ses essences diuines, pures & vniformes, & pour l'amour d'elles, & pour le bon-heur de les conuerser, que les vrays amateurs de la science s'appliquent à l'estude de la vertu, & non point pour les considerations qui esmeuuent les esprits du populaire à la rechercher. Le Philosophe cognoist assez qu'apres que la Philosophie l'a desia deliuré des liens du corps, & nettoyé de ses ordures, il ne luy faut plus retomber dans ce bourbier, ny se remettre au trauail d'vn mesme estude, comme Penelopé apres sa toile. Mais pensant au repos de toutes ses affectiõs, suiuant sa raison & se tenant ferme en elle s'il s'esleue en la contemplation de ce qui est par dessus l'opinion,& qui est infailliblement vray & diuin, duquel ayant esté nourry, il croit qu'il luy faut passer la vie de mesme, esperant qu'au sortir d'icy,il ne faudra iamais de passer

vers quelque chose de pareil, où il se verra exempt de toutes les miseres humaines.

Dans cette bonne nourriture,
Quoy que menace la nature,
Le Sage deslogeant d'icy,
Ne craint point que le vent l'emporte,
Et ne meurt point dans le soucy,
Que son ame demeure morte.

Apres que Socrate eut ainsi acheué son propos, toute la compagnie fut assez long temps sans parler, luy-mesme sembloit repasser dans l'esprit les discours qu'il venoit de faire. Cebes & Simias furent les premiers qui rompirent le silence, & s'estans parlez vn peu l'vn à l'autre, Socrate les regarda. Et qu'est-ce qu'il vous semble, leur dit-il, de ce que nons auons dit? N'auez vous point encor là dessus quelque chose à vous enquerir? Car il y reste encore bien des doutes & des obiections à qui voudroit traicter cela bien pleinement. Si vostre deuis est sur quelque chose de particulier entre vous, ie ne vous dis mot : mais si c'est sur quelque difficulté de nostre

discours, qui vous donne de la peine, dites le hardiment, & repassez, s'il vous plaist, ce traicté, si vous pẽsez voir qu'en quelque endroict on y puisse dire quelque chose de mieux : & si vous croyez que ie vous puisse seruir à cette conference, faisons ensemble cest examen.

SIMIAS.

Pour ne te point mentir, Cebes & moy, il y a desia lõg tẽps que nous nous entrepoussons l'vn l'autre, pour te faire parler encore : mais nous craignons de faire vne inciuilité & vne imprudence en l'estat de la calamité presente, où tu es. Socrate riant à eux, vrayement dit-il il me seroit bien mal-aisé de faire croire à d'autres que cet accident ne me donne point de l'affliction, puis que vous ne m'ẽ croyez pas vous mesmes; car il vous sẽble que ie dois estre auiourd'huy plus fascheux & plus triste que ie n'estois au reste de ma vie.

Vous ay-ie bien donné des signes,
Que i'eusse peur du monument?
Croyez vous que mon seneiment,

Vaille moins que celuy des Cignes?
Lors que la mort les vient querir,
Et qu'ils en sont desia la proye,
Ils sont bien aises de mourir,
Et ne font que chanter de ioye,

Quelques vns disẽt que c'est de douleur que les Cignes chantent aux approches de la mort: mais ie ne trouue point cela probable, car il n'y a point d'oyseau qui puisse chanter en la moindre incommodité qu'il ait, ny les Rossignols, ny les Arondelles qu'on feint estre encore en la memoire de leur desespoir, ne chantent point qu'au temps de leur ioye, la faim ou le froid les rend muets. Ie croy pour moy que c'est d'aise que les Cignes chantent, & qu'ayans comme vne inspiration du Dieu Apollon, à qui ils sont consacrez, ils bruslent du desir d'approcher de leur maistre, & en font des chants de ioye.

I'ay comme eux l'espit prophetique,
Et pense que le dieu des vers,
Ne m'aura pas moins descouuers,
Les secrets de sa prognostique,
Et qu'vne beste ne peut pas,
Moins que moy craindre le trespas.

Ne

Ne craignez donc point de m'interroger ſur ce qu'il vous plaira, & me faire employer ce peu de temps que les Iuges me donnent. Tu parle bien, luy dit Simias. Ie ne craindray point maintenant à te dire, ſur quoy ie doute, & où ie puis trouuer moins à me reſoudre en tout ce diſcours. Or ie ne penſe pas, ny poſſible toy non plus, que la verité s'en puiſſe bien trouuer en cette vie.

Durant le cours mortel que Dieu donne la vie.
Il eſt bien mal aiſé de contenter l'enuie,
Que nos eſprits ont de ſçauoir,
Au moins ce peu de iours que nous auons au monde
Employons tout noſtre pouuoir,
A diſſiper l'horreur de cette nuict profonde,
Et de ce peu de clarté
Que l'eſtude nous apporte,
Taſchons à ouurir la porte
Qui meine à la verité.

Ce ſeroit donc vne laſcheté, ô Socrate, de t'eſpargner au beſoin que nous auõs icy de toy. Il faut que tu eſpluches &

examine derechef ce traicté, deusses-tu te rendre & defaillir au trauail, afin de nous instruire en cette matiere, & que nous puissions penetrer aussi auant que peut l'entendement de l'homme : car dans vn si profond Ocean, si nous n'y pouuons pas voir toute la facilité que nous y desirons, nous y deuons prendre pour le moins toutes les asseurances que nous y pourrons trouuer.

On a recours à des vaisseaux,
Ne pouuant vser de carrosses,
Pour fendre les humides bosses
Qui grossissent le dos des eaux.

Asseure nous donc le mieux que tu pourras, & nous instruits en toute cette question, afin que ie ne me repente point vn iour, d'auoir perdu cette occasion de m'en esclaircir auecques toy. Il est vray que Cebes & moy auons des difficultez. Et peut estre, dit Socrate auec sujet : commencez à me dire, en quoy vous estes moins satisfaicts. En cet endroict luy dit Simias, où tu as parlé de l'inuisible diuin, & tres-beau, qui se peut, ou semble aussi bien dire de

la

la harmonie d'vn luth bien accordé & bien touché:car on dira que l'harmonie de ces accords parfaicts sont quelque chose de diuin, de pur, & d'immortel, & que les cordes & le bois du luth sont choses corporelles, composées,& terrestres, & de la nature de ce qui est mortel,si bien qu'apres auoir rompu les cordes, & cassé le luth, on prouuera par tes raisons, que ce qui est de celeste, c'est à dire, cette harmonie demeure encore,& ne se dissipe point:car il n'y a nulle imagination que le luth demeure apres les cordes rompuës, & que les cordes qui sont de ce qui est mortel,demeurent aussi:mais que la harmonie qui est de l'immortel & du diuin estoit perduë,& auoit cessé desia plustost auãt que que le luth & les cordes ; & que cependant l'harmonie demeurast quelque part, & que le bois du luth & les cordes se pourrissoient plustost que cette harmonie peust souffrir quelque chose:Car ie pense bien,ô Socrate!que tu as prins garde que c'est nostre opinion, pour ce qui est de l'ame,qu'elle est quelque chose de tel que cette harmonie, sentant qu'il y a dans nostre corps vne certaine

diſpoſition & complexion du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide, & telles autres choſes? & que le temperament & conſonāce de ces choſes là, c'eſt l'ame qui agit ainſi dans le corps, & faict ſes fonctions lors que ſes temperatures vont bien. Que s'il eſt donc ainſi que noſtre ame ſoit vne harmonie, toutes les fois que les maladies ou les paſſions viēnent à rompre l'ordre de ſes temperamens, & ruiner ſes organes, pour diuine qu'elle ſoit, il faudra qu'elle periſſe auſſi bien que ces autres harmonies & conſonances de luth ou de bois, & autres que peuuent faire des artiſans, & que le corps & la groſſiere partie de ces choſes là demeurent iuſqu'à tant que le feu ou la pourriture les emporte, ſi bien qu'elles ſont touſiours de plus de duree que l'ame, & les plus ſubtiles parties. Conſidere donc, ie te prie, qu'eſt-ce qu'on reſpondra à qui voudra croire que l'ame eſt vn temperament de la cō-poſition du corps, & qu'en la mort c'eſt elle qui deſloge la premiere, & qui perit pluſtoſt.

La Socrate ſe print à rire,
Et iettant des traicts allumez,

De ses regards accoustumez,
Sur ce qu'on luy venoit de dire.
Ces difficultez, nous dit il,
Sont d'vn raisonnement subtil,
Qu'il faudra que ie vous explique:
Pourquoy donc quand vous m'escoutiez,
Sur ces disconrs où vous doutiez,
Auez vous esté sans replique?
Quelqu'vn plus eloquent que moy
Deuoit renforcer mes paroles,
Et mieux faire voir comme quoy
L'on dispute dans nos escoles,
Ce discours à bien merité
Qu'on apporte vn peu de clarté,
Dans vne si crasse ignorance,
Puis que vrayement son apparence
Est proche de la verité.
Sçachons-le, quoy qu'il nous en conte,
Mais auant que de refuter
L'erreur de la premiere doute,
Encore faut-il que i'escoute
Surquoy Cebes veut disputer,
Afin que mieux sur chaque chose,
Partageant nostre peu de temps,
Sans permettre que ie repose,
Ie vous rende tous plus contens,
Aux matieres que ie propose.
Ainsi traictant tout posément,

Nous

Nous cognoissons bien aisément,
Si c'est l'opinion premiere,
Où la raison nous va ranger,
Et s'il est besoing de changer,
Au moins suiuons quelque lumiere,
Pour cognoistre le danger.

Puis se tournant vers Cebes, il le pressoit de luy proposer aussi ses doutes, comme Simias auoit faict, & luy dit:

A quoy crains-tu de consentir?
Qu'est-ce en fin si difficile,
A quoy ton esprit indocile,
Est resolu de repartir?

Il me semble respondit Cebes, qu'il en est de l'ame, comme de son harmonie. Or pour ce qui est de son estre, auãt que de venir dans le corps, ie ne nie point qu'il ne puisse estre vray, & m'en rapporte fort à la preuue des discours que tu nous as faicts, mais qu'elle soit apres nostre mort, c'est ce que ie ne croy pas de bon cœur. Et si ie ne suis pas pourtant de l'opinion de Simias, qui ne croit pas que l'ame vaille mieux que le corps ny qu'elle soit de plus longue duree: car

moy

moy ie penſe que l'ame eſt plus excellente, ſans comparaiſon, que tout cela, & partant voicy comme quoy ie voudrois expoſer la raiſon precedente de Simias ? puis qu'apres vn homme mort on void ce qui eſtoit de moindre en luy demeurer encore, pourquoy n'aduoüera-t'on point que ce qui eſtoit en luy de plus ferme & de plus durable, demeure auſſi bien & ſubſiſte au meſme moment que le reſte? Mais voyons de quel poids ſera la reſponſe que ie faicts à cela. Il me faut pour m'expliquer vne comparaiſon auſſi bien qu'à Simias Il me ſemble que ce diſcours eſt preſque de meſme, que ſi quelqu'vn diſoit apres la mort d'vn vieux Tiſſeran, que cet homme eſt encore, pource que l'habit qu'il auoit demeure encore, & pour toute preuue il diroit, que puis qu'vn homme doit durer plus qu'vn habillement de toile, il faut que cet habillement demeurant apres la mort du Tiſſeran, le Tiſſeran ſoit auſſi, puis qu'il eſt de plus de duree que ſon habillement. Pour moy, Simias, ie croy que cela eſt foible, & que peu de gens ſe voudroient payer de telles raiſons : car ce Tiſſeran qui aura vſé

pluſieurs

plusieurs habillemens, & en aura tissu plusieurs, il est mort apres beaucoup d'habillemens, & seulement plustost qu'vn, & si ne s'ensuit nullement pour cela, qu'vn homme soit quelque chose de plus vil & de plus debile qu'vn habillement. On peut cè me semble faire la mesme comparaison de l'ame au corps, que l'ame est veritablement de plus de duree, & le corps moins fort & moins durable : mais que chaque ame consume plusieurs corps, mesme en celles qui viuent long-temps: car si le corps s'en va & deperit tous les iours, mesme durant la vie, & que l'ame repare tousiours ce qui se consume, & remet ce qui se perit; alors que l'ame perit, c'estoit son dernier habillement, deuant lequel elle meurt, ayant suruescu à plusieurs autres, & qu'apres la fin de l'ame le corps qui n'a plus dequoy se refaire, est contraint de monstrer l'imbecillité de sa nature, & pourrit & esuanoüit bientost. De tout ce discours on ne trouue point que l'ame demeure apres que no⁹ ne sommes plus: car quand bien on t'accorderoit que nō seulement l'ame estoit auant le corps, qu'apres la mort de quel-

que s-vns

quelques-vns,leurs ames reuiendroient encores dans les corps,& qu'il se trouuast des esprits qui vinssent ainsi à quitter & reprendre des corps, comme la nature de l'ame est excellente & puissante, si peut-on dire pourtant que l'ame en fin lasse de tant de generations, & d'esteindre & de r'allumer tant de vies,pourroit rencontrer vne mort derniere, dont elle ne reuinst iamais. Outre qu'il n'y a personne qui se puisse apperceuoir quelle separation de l'ame auec le corps, est celle où l'ame doit perir: que s'il en est ainsi, c'est vne follie d'auoir des confiances en la mort; ne pouuant faire voir que l'ame est immortelle & indissoluble, & selon l'apparence, on tire de là vne necessité que chacun doit craindre pour son ame, quand elle est proche de son partement, ne sçachant si elle prend son cõgé pour tousiours, & si c'est là cette separation qui la doit acheuer.

PHÆDO.

Ce fust là ce discours où nostre ame attachee,

De

De sentimens douteux diuersement touchee,
Dans vn estonnement nous laissa tous rauis,
Nous vismes des raisons par d'autres renuersees,
Et desia bien panchans vers ce dernier aduis,
Nous ne sçauions à quoy resoudre nos pensees.
Socrate nous ayant persuadé si bien,
Que nul sur son discours ne doutoit plus de rien,
Nos esprits balancez souffroient vne contrainte,
Et de cette dispute à demy rebutez,
Nous creusmes que la chose estoit douteuse ou feinte,
O que nos iugemens estoient trop hebetez.

Ce n'est point sans sujet, Phædo, que vous demeurastes en ce doute, & en cet estonnement : car seulement à t'ouyr parler, il m'a prins vne mesme deffiance de persuasions de Socrate, & m'esbahy pourquoy ie commence à me desdire de son opinion veritable. C'a esté tousiours mon aduis qu'il y a vn grand rapport de l'ame à cette harmonie, & comme ie l'ay tousiours creu auparauant, ton discours m'a remis encore plus auant cette creance, si bien que i'ay besoin

besoin tout à faict d'autres preuues que les premieres, pour cognoistre que l'ame soit immortelle. Partant ie te coniure de me dire si Socrate se trouua aussi esmeu que les autres pour ses obiections, s'il eut des raisons pour bien appuyer sa doctrine, de quelle façon il se prist à la disputer, & comme quoy il s'en acquitta.

Vrayement depuis le temps que ie cognois
sa vie,
I'admire de l'ouyr parler si sainement:
Toutesfois la vertu de mon ame est rauie,
Ne me saisit iamais de tant d'estonnement.

Du trouble de son dueil mon ame se rappaise,
Et le ressentiment que i'ay de son trespas,
Ne sçauroit m'empescher que ie ne sois bien
aise
D'auoir veu l'accident de ce mortel repas.

Les raisons qu'il tiroit de son esprit fertile,
Contre les mouuemens de nos esprits douteux,
Rendirent tout l'effort de l'erreur inutile,
Et nos difficultez nous rendirent honteux.

Sans qu'aucun desplaisir luy parust au visage,
Il vid bien comme quoy le faux nous esmou-
uoit,

Et

Et d'vn cas complaisant comme estoit son langage,
Il ouyt proposer les doutes qu'on auoit.
Puis à chaque blessure apportant vn dictame,
Il donna ses raisons auecques tant de poix,
Qu'il fust assez puissant pour affranchir nostre ame,
A qui desia l'erreur auoit donné ses loix.
Comme dans vn combat des troupes estonnees,
Quand l'ennemy vainqueur a dissipé leurs rans,
Ont besoin d'vn bon chef pour estre ramenees,
Et refaire le gros de leurs soldats errans.
Socrate doucement auecques sa conduitte,
De ses mauuais obiects rompant la trahison,
Ramena ses esprits qui s'estoient mis en fuitte,
Et leur fit retrouuer le train de la raison.
Combien que son propos d'vn sens incomparable,
Parust vne merueille au iugement de tous,
Il sembloit toutesfois encor plus admirable,
En cette gaye humeur dont il parloit à nous.
J'estois lors d'aduenture au pied du lict funeste,
Où ses yeux attendoient le somme du trespas,
Socrate estoit assis plus haut que tout le reste,
Et

Et moy sur ma main droicte en vn siege assez
bas,
Passãt dessus mes yeux sõ regard venerable,
Et ioüant de sa main auecques mes cheueux,
Il sembloit à le voir que le Ciel fauorable
En son affliction eust accomply ses vœux.
Comme chacun de nous à l'escouter s'ap-
preste,
Encore sur mon poil il repassa la main,
Et possible (dit-il) en me pressant la teste,
Phœdon, ces beaux cheueux seront coupez de-
main,
Ie respondis qu'ouy, ne sçachant pas enten-
dre
Pour quel dueil il vouloit que ie les fisse cheir,
Ha! dit-il, cher Phœdon, ce seroit trop atten-
dre
Si nous auons icy plus pres le desespoir.
Tous deux si tu me crois tant que phœdus
demeure
Sur l'Orizon dernier dont ie dois voir le
cours,
Razons-nous s'il aduient que la raison nous
meure,
Et monstrons par ce dueil la mort de nos dis-
cours,
Comme au pays d'Argos au milieu des ba-
tailles,

Les soldats font serment d'estre tousiours rasez,
Iusqu'à tant que leur glaiue ait faict les funerailles,
D'eux ou des combatans qui leur sont oppesez,
Moy si i'estois Phædon auant que de me rendre
Au deffy de Simie & de Cebes aussi,
Ie les mettrois au point de ne s'ozer deffendre,
Ou mon dernier souspir s'acheueroit icy.
Ha ? dis-ie, mon dessein seroit bien ridicule
De me prendre moy seul à ces deux forts esprits,
Ie serois temeraire & le puissant Hercule
D'vn si sot desespoir ne fust iamais repris.
Si tu te vois (dit-il) trop foible d'aduenture
Phedon, prends vn second, Hercule en fit autant,
Demande moy secours tant que ce iour me dure
Ie seray l'Iolas auec toy combattant.
Ouy, dis-ie, vous Hercule & moy trop foible encore,
Pour faire l'Iolas en ce combat icy,

Et de peur que mon bras vos coups ne deshonore,
Vous en prendrez tout ſeul la gloire & le ſoucy.

Apres ces complimens rentrans dans la matiere,
Il retrama le fil d'vn diſcours ſi fecond,
Que parmy tout le cours de la diſpute entiere,
Il fit voir qu'il n'auoit que faire d'vn ſecond.

Afin que noſtre eſprit plus clairrment regarde
Dans le vray qui ſouuent ſe couure de l'erreur,
Deuant tous (nous dit-il) chers amis prenez garde,
Que iamais la raiſon ne vous ſoit en horreur.

Chacun deuient ſubiet à cette maladie
Lors que par la raiſon il s'eſt trouué ſeduit,
Et que des faux obiects dans vne ame eſtourdie,
Au lieu de la lumiere ont faict venir la nuict.

La meilleure raiſon nous vient en deffiance,
L'ame vne fois trompee a touſiours de la peur,

Es

Et n'ose apprehender l'obiect de la science,
Quād celuy qui le donne est soupçonné trompeur.

Ainsi dans l'amitié que nous auons voüee
A quelqu'vn dont l'humeur se forme à nos desirs,
Nostre ame auec la sienne estroittement noüee,
Se laisse innocēment surprendre à ses plaisirs.

Mais l'infidelité qui demeuroit cachee,
En fin se descouurāt fasche vn hōme de bien,
Et l'ame auec effort d'vn tel ioug destachee,
Se deffie tousiours d'vn si traistre lien.

Mesme apres que plusieurs ont abusé nostre ame,
Que nous auons glissé souuent au mesme pas,
Et que ceux dont nos cœurs estimoient plus la flamme
Ont eu le plus funeste & le plus feint appas.

Nostre esprit rebuté ne croit point des courages,
Capables de donner ny de garder la foy,
Les plus sacrez sermens luy laissent des ombrages,
Et le font incredule à tout autre qu'à soy.

C'est pourquoy vn deffaut de la foiblesse humaine,
Qu'vne infidelité nous doiue ainsi picquer,

Et l'homme de qui l'ame est vigoureuse & saine,
Iamais de tels rebuts ne se laisse choquer.
Il faut vn peu d'addresse à bien cueillir des roses,
Il faut bien du mystere à gouuerner les gens.
Il faut de l'artifice à discerner les choses,
Que n'ont iamais cogneu tous ces esprits châgeans.

Or si les entendemens foibles qui se trouuent ainsi subjets à se rebuter, auoient vn peu de finesse à se seruir des hommes, ils cognoistroient la chose cōme elle est, c'est à dire, qu'il se trouue peu d'hommes extremement bons ou extrememét mauuais, mais il y en a vne infinité de mediocres. pourquoi, luy dis-ie, me dites vous cela? Tout ainsi, dit il, qu'il en arriue aux choses petites ou grandes, vois tu pas qu'il n'y a rien de si rare que de trouuer vn homme ou vn chien, ou autre chose bien grande ou bien petite?

Les obiets d'estrange mesure,
Sont rares parmy les humains,
Il se trouue dans la nature,
Peu de Geans & de Nains.
Bien peu de beauté comme Helene,

Peu de freres comme Castor,
Peu d'yurongnes comme Silene,
Peu de sages comme Nestor.
Peu de chiens comme estoit Cerbere,
Peu de fleuues comme Acheron,
Peu de femmes comme Megere,
Peu de Nochers comme Charon.
Aucun teinct beau comme Iasynthe,
Rien de si clair que le Soleil,
Rien de plus amer que l'Absynthe,
Rien de plus doux que le sommeil.
Peu de bruits comme le tonnerre,
Peu de monts comme Pelion,
Et des animaux de la terre,
Peu son fiers comme Lion.
Peu de felicitez supremes,
Peu d'incomparables malheurs,
Peu de ressentimens extremes,
De voluptez ou de douleurs.

En fin tu treuueras que les choses extremes sont fort rares,& que les mediocres sont frequentes. Que si on venoit à proposer vn prix à la meschanceté & au crime, il s'en trouueroit peu qui vinssent à l'extremité, & qui se trouuassent entierement meschãs.

Si le Ciel estoit les tortures,
Dont il punit les forfaictures,

Et qu'il y propoſaſt vn prix,
Comme à des choſes legitimes,
Il ſe trouueroit peu d'eſprits,
Qui ſçeuſſent bien faires des crimes.

Eſt ce pas ton aduis, ô Phædon! Ie luy reſpondis que ie le croyois ainſi, Tu fais bien me dit il, ce n'eſt pas pourtant tout vn des raiſons & des hommes, pour ce qu'elles ne ſont pas ainſi differentes & rares aux extremitez entre elles, comme nous diſons des hommes extremement meſchans ou bons: mais ie me ſuis emporté en te ſuiuãt iuſques à ce diſcours toutesfois voicy où eſt noſtre ſimilitude; en ce que nous auons dit au commencement, qu'il y a vn certain artifice à ſe ſeruir des hommes, & à les cognoiſtre de peur de s'y tromper. Tout de meſme, il y a du myſtere à ſe bien ſeruir de quelques raiſons & à les cognoiſtre. Sans doute ſi quelqu'vn vient à prendre vne creance, & apperceuoir vne raiſon ſans s'y eſtre ſeruy de l'art des raiſons, il eſt ſubjet à ſe tromper, ſe confondre, & ſe rebuter, & que aprés que cette creance ſe trouue fauſſe, & qu'il l'a deſcouure telle luy-meſme,

comme il peut estre qu'elle sera fausse & peut estre aussi qu'elle ne le sera point, & ce mesconte luy estant arriué plusieurs fois, il ne peut estre qu'il ne se rebute, & ne vienne en deffiance de toutes les raisons. Cet inconuenient est ordinaire à ceux qui aiment à traiter des raisons cõtradictoires: car tu sçais qu'ils s'imaginent estre les seuls parfaictemét sçauans, & que ce sont eux seulement qui ont descouuert, qu'il n'y a rien de sain ny de ferme dans les choses, ny dás les raisons, mais que tout est sans dessus dessous pesle mesle, comme en l'Euripe, & qu'il n'y a rien où il y ait d'arrest pour vn moment, & toute discipline de verité leur semble suspecte & dangereuse.

Comme Euripe en ses eaux mouuantes,
Qu'aucun vaisseau n'osa toucher,
Et qui donnent tant d'espouuantes,
Qu'on fremit à les approcher.

Et n'est-ce pas, ô cher Phædon, vne hóteuse & miserable maladie, qui se trouuant des raisons bonnes & fermes, & bien capable d'appuyer nostre creance, vn

vn homme vienne à s'en deffier par la deprauation, & le degoust de son esprit que ses discours ainsi contradictoires ont empieté, & luy ont persuadé que tout est tantost vray, & tantost faux ; & qu'estant deuenu ennemy de toutes les raisons, il fasse comme le malade qui imputte l'amertume de son goust aux viandes, & cettuy-cy sa foiblesse & son deffaut aux raisons pour les hayr apres toute sa vie, & se priuer de la verité, & de la cognoissance des choses.

Son sens gasté se persuade
Qu'il ne faut plus rien affermer,
Comme l'appetit d'vn malade
Qui ne trouue rien que d'amer.
Cher Phædon, croyons ie te prie,
Que souuent l'ame des humains
A bien besoin d'estre guerie,
Et taschons à nous rendre sains.
Milles choses sont veritables,
Et peuuent par le fondement
De leurs preuues indubitables,
S'appuyer dans l'entendement.
Les deffauts sont dans nos pensees,
Il se trouue peu de mortels,
Dont les ames soient bien sensees,

Mais taschons à deuenir tels.
Moy pour auoir cet aduantage,
De mourir sur vn vray discours,
Et vous pour en garder l'vsage
En tout le reste de vos iours.
Auiourd'huy que ma mort est proche,
Et que ie cours à mon repos,
Ie veux esuiter le reproche,
De disputer mal à propos.
Que ie hay l'humeur enragee
De ces esprits contentieux,
Qui gesnent vne ame engagee
Dans les discours ambitieux.
Toutes choses paroissent sombres,
A qui les veut ouyr parler,
Leurs subtilitez sont des ombres,
Et leurs voix du vent & de l'air.
Tout le soucy de leur estude
N'est qu'vne sotte vanité,
De donner vne incertitude,
Sous couleur d'vne verité.
Laissant le vray d'vne chose,
Ils n'ont que des discours menteurs,
Pour rendre ce qui se propose,
Apparent à leurs auditeurs.
Moy d'vne humeur toute contraire,
Laissant libres vos iugemens
Ie ne tasche qu'à satisfaire,

Par raisons à mes sentimens,
Ennemy d'vn discours qui tente,
Et qui suborne les esprits,
C'est assez que ie me contente,
Car ie n'ay rien plus entrepris.
Cognoissant la chose à mon aise,
Ie suis quitte de mon deuoir,
S'il aduient que mon sens vous plaise,
C'est à vous de le receuoir.

Et voicy, mon amy, le profit qui me reuient en disputant de la sorte. C'est que mon opinion & ce que i'entreprends de prouuer se trouuant veritable, il sera bon de s'y arrester, si ie me trompe en ma creance, & qu'il soit faux qu'apres la mort il demeure eucore quelque chose de nous, au moins ce peu de temps que i'ay auant que de mourir, passera auec moins d'ennuy, & pour vous, & pour moy. Et apres toute l'ignorance de ces choses là ne me peut pas durer beaucoup, car ie n'ay plus gueres à m'en esclaircir: & voila de quel dessein ie reuiens, ô Simias! & vous Cebes, tout prest à disputer: mais pour vous si vous me croyez, ne vous en rapportez point à Socrate, mais à la verité. Quād vous iu-

gerez que ie dis vray, accordez le, sinon niés le, & me repliquez hardiment, & prenez garde pour moy que me trompant moy-mesme, ie ne vous trompe aussi, & me separe d'auec vous, comme la guespe, apres vous auoir laissé mon aiguillon. Reuenons donc à vos obiections, & s'il ne m'en ressouuient pas bien, aidez moy à les repeter. La doute de Simias, si ie ne me trompe, c'est que l'ame, quoy que plus belle, & plus diuine que le corps, ne laisse pas pourtant de perir plustost que le rapport qu'elle a auec ces harmonies dont nous auons parlé. Cebes, ce me semble, accordoit bien que l'ame estoit de plus de duree que le corps: mais il adioustoit que personne ne peut sçauoir si l'ame apres auoir consommé plusieurs corps, laissant en fin le dernier nay finit aussi elle mesme, & que telle sorte de mort seulement soit la fin de l'ame: mais que le corps est subjet à se dissoudre & deperir continuellement. Simias & Cebes accorderent tous deux, que c'estoient là leurs doutes: mais dit Socrate, niez vous ce qui a esté dit au traicté precedent, ou si vous en accordez vne partie, & en

niez l'autre? Il y a (luy dirent-ils) des choses que nous trouuons bonnes, & d'autres que nous n'approuuons point. Mais, dit Socrate, touchant la reminiscence, qu'est ce qu'il vous en semble? Croyez vous qu'elle est? & si elle est; estes vous d'accord auec moy, qu'il en faille tirer vne consequence necessaire, que l'ame a esté en quelque lieu auparauant que de venir dans le corps? Pour cela, dit Cebes, i'ay pris vn grand plaisir au discours que tu en as faict, & me tiens ferme en cette creance: Et moy, dit Simias, i'en suis tout de mesme, & serois fort estonné s'il estoit possible qu'on me persuadast le contraire. Si es tu pourtant obligé, hoste Thebain, à prendre vne autre opinion, si tu crois que l'harmonie soit quelque chose de composé, & que l'ame soit vne harmonie de la temperature, & de la constitutiō du corps: car tu ne sçaurois aduoüer que cette consonance composee de quelque chose, ait esté plustost que la chose dont il falloit qu'elle composast. Tu ne sçaurois iamais aduoüer cela. Iamais, dit Simias. Et vois tu pas bien cependant que tu es contraint de le con-

fesser, quand tu dis que l'ame a esté plustost que le corps, & qu'elle est vne consonance composee du corps ? ton dire reuient à cecy; qu'elle se faict des choses qui ne sont point. Encore mesme l'harmonie du luth ne peut estre de la sorte, c'est à dire, auant les choses dont elle est composee: car le bois & les cordes, & quelques sons rudes & mal accordans precedent cette douce & parfaicte consonance qui vient apres tout cela, & se perd plustost que le reste. Vois donc, comme quoy ce que tu dis icy reuient fort mal à ce que disois auparauant, & que sur les propos de ces harmonies & de ces concordances, tes discours se trouuent tres-mal d'acord. Tres-mal, dit Simias, si est ce qu'en cette matiere de consonances, il faut sur tout qne les paroles soient bien cõcertees, & qu'elles ne discordent point en propos: le desordre au langage ne doit pas estre si remarquable.

Dans vne passion de douleur ou de rage,
Quand l'espoir d'vn Amant est troublé d'vn refus,
Ou qu'vn pasle Nocher gemit parmy l'orage,
L'Ame ne peut fournir que des propos cõfus.

N'im-

N'importe qu'vn bouuier en escorchant la terre,
Parle auec eloquence à ses taureaux rebours,
Ny qu'vn braue soldat en parlant de la guerre,
Cherche de l'artifice à ranger ses discours.
Au lieu de bon discours & de voix eloquantes,
On ne peut escouter qu'vn dissolu caquet,
Sur le Mōt Cytherō où s'en vont les Bacchātes,
Quand leur Dieu les appelle à son vineux banquet.
Mais celuy dont l'esprit n'est iamais en desordre,
Et que les passions laissent en son repos,
Afin que les Censeurs n'ayent point dequoy le mordre,
Il doit auoir le soint d'accorder ses propos.

C'est à dire ô Simias! qu'vn philosophe doit faire en sorte que ses discours se trouuent de bon accord, les tiens à present se trouuans tres-desaccordans, il faut que de deux tu choisisse lequel tu aymes le mieux, ou receuoir la discipline de la reminiscence, ou croire que l'ame est vne harmonie. Ie choisis le premier, dit-il, car ie ne sçache point qu'on m'ait iamais prouué

ſuffiſamment que l'ame ſoit comme vne harmonie. Ie ne l'ay iamais veu faire apparoiſtre que par des choſes vray-ſemblables, & les opinions qui s'impriment par des apparences trompent ordInairement, & en la Geometrie, & en autres choſes, mais la preuue de la reminiſcence eſt appuyee (ce me ſemble) ſur des fondemens aſſeurez : Car nous auons dit que l'ame deuant que d'entrer dans le corps eſt autre part, en telle ſorte que ſon eſſence a le ſurnom d'vn vray eſtre, & pour ce poinct là, ie m'en trouue bien perſuadé. C'eſt pourquoy ie ne ſçaurois croire ny à perſõne, ny à moy-meſme, que l'ame ſoit cette harmonie. Quoy encore Simias, luy dit Socrate, te ſemble-t'il qu'vne conſonance ou autre compoſition de quelque ſorte qu'elle ſoit, puiſſe eſtre autrement, & auoir d'autres diſpoſitiõs que celles des choſes dont elle eſt faicte, ny patir, ny agir, que ces choſes ne patiſſent & agiſſent? Ie croy que non, dit Simias.

SOCRATE.

L'harmonie à mon aduis ſans ſa matie-

re, dont elle eſt compoſee, n'eſt rien du tout.

Tout cela n'eſt qu'vn peu de bois,
Qui de ſoy ne ſçachant rien dire,
Emprunte la vie & la voix;
Et des cordes & de nos doigts,
Et de la façon de la lire.
Mais lors que le bois eſt caſſé,
Tous les ioüeurs les plus habiles,
R'appellans le ſon treſpaſſé
Sur vn inſtrument enfoncé,
Touchent des cordes inutiles.

Il n'y a donc point d'apparence, dit Socrate, que telle conſonance precede, & faſſe ſuiure les choſes dont elle eſt compoſee, mais bien pluſtoſt qu'elle ſuit, en telle ſorte qu'elle ne peut auoir, ny ſon, ny mouuement contraire à ſes parties. Sans doute dit Simias.

SOCRATE.

Et la conſonance n'eſt point conſonance en ſa nature, ſinon entant qu'elle eſt temperee. Simias trouua cecy d'abord vn peu obſcur, & luy diſt, qu'il ne l'en-

tendoit point. C'est (luy dit Socrate) que la consonance à mesure qu'elle est ou plus ou moins contemperee, qu'elle reçoit ou plus, ou moins, elle est, ou plus, ou moins consonance: comme en vn concert, à mesure qu'il est bon ou mauuais, on dit qu'il y a, ou plus, ou moins d'harmonie, ce qui ne se peut dire de l'ame entant qu'ame, que pour le respect de quelque chose ou grande ou petite, elle soit ou moins, ou plus ame. Prends garde encore à cecy ; disons nous pas de l'ame que l'vne a du sens & de la vertu, & celle là nous l'appellons bonne, & que l'autre a de la folie & du vice, & nous l'appellõs mauuaise ? & celuy qui croit les ames estre des harmonies, dira t'il en cet endroit, que cette ame a de la vertu, ou que cette autre a du vice; ou si au lieu du vice & vertu, il dira que cette ame a de la consonance, ou de la dissonance, & que la bonne est consonance, & estant vne consonance elle mesme, elle ait encore des consonances qu'elle possede, & que la mauuaise soit dissonance elle mesme, & n'en ait point d'autre en soy ? Ie n'ay point de quoy repartir

là

là, dit Simias.

SOCRATE.

Tu vois bien que ceux qui croyent que l'ame soit vne harmonie, sçauent respōdre comme cela. Or nous auons desia concedé qu'vne ame n'est ny plus ny moins ame qu'vne autre, & cette concession signifie que l'ame n'est ny plus ny moins, ny a moins de degrez de consonance l'vne que l'autre, & que l'ame qui n'est ny plus ny moins consonance, n'est ny plus ny moins temperee l'vne que l'autre. Et ie te prie, l'ame qui n'est ny plus ny moins temperee, peut elle estre participante de la consonance à moins ou plus de degrez, ou plustost esgalement? Ie croy qu'elle y participe esgalement, respond Simias.

SOCRATE.

Par consequent l'ame, puis qu'elle n'est ny plus ny moins ame l'vne que l'autre, elle n'est aussi ny plus ny moins temperee l'vne que l'autre. Estant donc de la sorte, elle n'est pas plus participante à la consonance qu'à la dissonance ; si bien qu'estant

qu'estãt telle, vne ame ne sçauroit auoir plus de vices ny plus de vertus l'vne que l'autre, si le vice est vne dissonance, & la vertu vne consonance. Il me le sẽble, dit Simias. Mais bien au contraire, dit Socrate, car la raison veut que si l'ame est vne consonance, elle soit incapable de vice, pource que la vraye consonance entãt qu'elle est consonãce, ne participe iamais à la dissonãce, & par là on prouue que vne ame si elle est bien ame, n'est point capable d'auoir de vice, & par ces raisons, on trouue que les ames de toutes sortes d'animaux, estans aussi bien ames l'vne que l'autre sont toutes bonnes. Cela semble: Il t'a bien dit, & s'ensuiuroit si cette proposition estoit vraye que l'ame soit vne consonance. Encore plus Simias, de toutes les choses qui sont en l'homme, ne pẽses-tu point que celle qui tient l'empire c'est l'ame? mesme alors qu'elle est prudente, & pour obtenir cette maistresse, faut il qu'elle obeysse au corps, ou qu'elle luy resiste comme en vne extreme soif ou faim, où l'appetit du corps est presé de boire ou de manger souuent, l'ame le retient
&

& l'empesche d'obeyr à son desir? Il est vray, dit Simias.

Souuent que le corps aueuglé
De son appetit desreiglé,
Cherche de contenter sa rage,
L'esprit resiste à ses desirs,
Et pour esuiter son dommage,
Le destourne de ses plaisirs.
Aupres d'vne eau claire & coulante,
Alors qu'vne soif violente,
Nous a mis les poulmons en feu,
La crainte d'vne maladie
Nous faict bien arrester vn peu,
Quoy que nostre appetit nous die.
En chaque passion extreme,
L'ame se combat elle mesme,
Et quelque forte liaison
Que nostre corps ait auec elle,
Nos sentimens & la raison
Se font guerre perpetuelle.

Et ce combat ne seroit point, si l'Ame estoit vne harmonie composee des temperatures du corps, car en ce cas elle seroit obligee de suiure ce temperament, comme nous auons dit, & n'agir, ny ne patir qu'auec les choses dont elle seroit composee, sans iamais n'en produi-

re qui leur fust contraire: où tout au rebours, nous voyons que l'Ame ordinairement contraire au corps, tantost le pressant à des exercices qui luy donnent de la peine contre son gré: tantost en le forçant par des medecines, tantost par des censures contre ses vices, & dés admonitions contre les douleurs, craintes & autres passions.

Lors que la crainte du danger
Nous a faict pastir le visage,
L'Ame afin de nous soulager,
Raisonne auecque le courage,
Et semble adresser vn langage,
A quelque chose d'estranger.

Voicy vn endroict d'Homere, où Vlysse touché de quelque desplaisir, exhorte son courage par sa raison, & semble faire parler vne partie de son ame auec l'autre, lors que se battant la poitrine, il se prend à dire,

Quoy? ma constance est elle morte?
Où dort auiourd'huy ma valeur?
Arme toy mon courage & porte
Le faix de ce nouueau mal'heur,

Ie t'ay veu vaincre la douleur
D'vne calamité plus forte.

Penſes-tu Simias, qu'Homere ait ainſi parlé, croyãt que l'ame fuſt vne harmonie, & quelque choſe de ſubiect aux paſſions du corps, ou s'il a creu qu'elle fuſt quelque choſe de plus diuin & plus excellent? Il entendoit ſans doute dit Simias, que l'ame eſtoit quelque choſe de plus diuin que l'harmonie. Il n'eſt point donc raiſonnable que nous tenions l'ame pour vne harmonie, car nous ſerions de contraire opinion à ce Poëte diuin Homere, & à nous meſmes. Il eſt vray, dit Simias, me voila content.

En fin auec aſſez de peine,
La nuict faict place à la clarté,
Et la conſonance Thebaine,
Nous laiſſe ſans difficulté.

Te voila donc appaisé, hoſte Thebain, mais comme quoy appaiſerons nous Cebes?

De quels ſi rares ſentimens
Faut il auoir l'ame animee,

Pour refuter les argumens
De la ſubtilité Cadmee?

A t'ouyr reſpondre aux obiections de Simias, i'ay bien cognu que tu trouueras le chemin de me contenter, car ie ne penſois pas qu'il fuſt poſſible de tenir contre ſes obiections, & me ſuis tout esbahy de la raiſon que tu as imaginee contre l'harmonie dont il n'a peu ſouſtenir le preſent aſſault, ſi bien que ie m'attends fort à voir le diſcours Cadméen renuerſé auſſi bien que l'autre. Eſpargnez moy, dit Socrate, ne me loüez pas ſi toſt, peut eſtre qu'ō nous enuiera l'explication du reſte, & que ie ne m'acquiteray pas ſi bien du diſcours ſuiuant Dieu y pouruoira, mais nous qui (comme dit Homere) ſommes aux priſes, voyons ſi ce que tu as dit eſt quelque choſe. La ſomme de ce que tu propoſe eſt qu'on te faſſe voir, comme quoy l'ame eſt indiſſoluble & immortelle.

Afin que paſſant chez les morts,
Et quittant la priſon du corps
Où ſon ame eſtoit aſſeruie,
Le Sage ne ſe trompe pas,

En esperant qu'vne autre vie
Luy doit naistre d'autre trespas.
Tant de voluptez mesprisees,
Tant de nuicts sagement vsees,
L'Enfer si long temps combatu,
Et tant de sainctes resueries,
Pour l'estude de la vertu,
Ne seroient que des mocqueries.
Ces supremes felicitez,
Qui suiuent les aduersitez,
Dont la vie terrestre abonde,
Seroient vn espoir deceuant,
Et les plaisirs de l'autre monde,
Ne se trouueroient que du vent.

De sorte que le Philosophe qui auroit si bien estudié à la sagesse toute sa vie, se trouueroit à sa mort vn vray fol de s'estre attendu à des choses vaines & fausses. C'est le danger, Cebes, auquel tu crois qu'il est subiect, ne cognoissant pas encore comme quoy personne ne se peut asseurer de l'immortalité de l'ame; car pour estre de plus longue duree, & plus excellente que le corps, & semblable à quelque chose de diuin, comme aussi pour auoir esté auant le corps, & auoir cogneu & faict toute seule plusieurs

plusieurs choses, tu dis qu'il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit immortelle, & que mesme cette entree qu'elle faict dans ce corps humain, luy est comme vne maladie, par où elle commence à se ruiner, si bien que dans la vie du corps elle n'y trouue que des miseres pour elle, & en la mort elle y trouue aussi sa ruine; & quoy qu'elle ne se loge qu'en vn corps, ou qu'elle reuiue dans vn ou plusieurs, cela ne sçauroit asseurer personne en sa mort, car il faut estre fol pour n'auoir point de peur en ce moment, si on ne sçait point parfaictement des raisons qui prouuent l'immortalité. Voila ce que tu dis Cebes. Ie l'ay tout repeté, afin que tu y adiouste, ou que tu en oste encore si bon te semble. Il n'y a rien, dit Cebes, pour le present que i'y vueille adiouster ny diminuer. Lors Socrate s'arrestant vn peu, & comme appellant ses esprits; ce que tu demande, dit-il, ô Cebes! n'est pas peu de chose. Il nous faudra traitter à ce subjet la cause de la generation & de la corruption. A ce propos, ie te raconteray ce qui m'est arriué, & si tu iuge que de ce que ie diray il y ait quelque chose qui

faſſe pour deſcouurir la verité de la queſtion que tu propoſes, tu t'en ſeruiras. Eſcoutes moy,

I'auois en mon ieune aage vn merueilleux deſir,
De voir de l'Vniuers l'admirable ſtructure:
Et mon eſprit touché d'vn iuſte deſplaiſir,
D'ignorer les ſecrets qui ſont dans la nature,
Creut que c'eſtoit l'obiet qu'il me falloit choiſir.
Mon ame auec effort combatoit l'ignorance,
Ie bruſlois d'vn ardeur de deuenir ſçauant,
Et de peu de profit paiſſant mon eſperãce,
Mes curioſitez alloient touſiours auant,
Pour veoir ſi mon eſtude auoit quelque aſſeurance,
Ie croyois que c'eſtoit vn deſſein glorieux,
De ſçauoir comme quoy toutes choſes arriuent,
D'entendre quelle force ont les flambeaux des Cieux,
Pourquoy les animaux çà bas meurent & viuent,

Et ce soing me rendoit tousiours plus curieux.
Tournant de toutes parts mon ame vagabonde,
Selon le sens d'aucuns ie voulois discourir,
Si ce n'est point le feu, la terre, l'air, & l'onde,
Quand le froid & le chaud viennent à se pourrir,
Qui donnent la vigueur aux animaux du monde.

Apres cela i'allois imaginer si du feu, de l'air, ou du sang, nous venoit le sçauoir, ou si c'estoit le cerueau qui nous fournissoit les facultez de l'ouye, de la veuë, & de l'odorat, & que de tels sens se faisoit la memoire & l'opinion; & que de la memoire & de l'opinion mise à repos, se faisoit la science. Ainsi considerant & les corruptions de ces choses là, & les passions qui arriuent autour du Ciel & de la terre, i'ay trouué à tout cela mon entendement fort defectueux, & me vis à considerer ces choses là, si stupide que rien plus. Ie m'en vay vous en apporter vne coniecture suffisante; c'est que cette conside-

ration

ration & cette resuerie m'offusqua tellement qu'elle ne m'empeschoit pas seulement d'apprendre quelque chose de nouueau: mais encore me faisoit elle oublier ce que i'auois appris, & ce que ie croyois auec d'autres, auoir tres-bien sçeu auparauant comme cecy, de sçauoir de quelle sorte croist vn homme, car ie pensois qu'il estoit clair à vn chacun, que le boire & le manger font croistre l'homme, & qu'adioustant chair sur chair, & os sur os; de mesme qu'en toutes autres choses y mettant ce qu'il leur faut, & les traictant selon que leur nature le requiert, premierement d'vne petite masse s'en faict vne grande, & qu'ainsi d'vn petit homme s'en faict vn grand homme. C'estoit alors mon opinion, te semble-t'il pas qu'elle estoit bonne? Pour moy ie la trouue bonne, dit Cebes. Prends garde encore à cecy, ie croyois que c'estoit assez bien pensé à moy, lors que voyant vn homme ou vn cheual grand aupres d'vn petit, ie iugeois qu'il estoit plus grand de toute la teste, & ie cognoissois fort clairement que dix estoient plus que huict, pource qu'il y en auoit deux dauantage, &

qu'vne

qu'vne mesure de deux coudees estoit la moitié plus grande que celle d'vne coudee. Et maintenant, luy dit Cebes, qu'est-ce que tu en iuges ? Ie suis veritablement, luy respondit Socrate, bien loing de croire que i'entende aucune cause de toutes ces choses là, qui ne me peux pas bien persuader, encore que lors que quelqu'vn adiouste vn à vn, si c'est vn à qui on a adiousté, ou cest autre vn à qui on adiouste, à cause de la conionction de l'vn à l'autre deuient deux : car i'admire comment puis que estans separez, l'vn & l'autre n'estoient qu'vn; & n'estãs point alors deux, pourquoy s'estans ioints, ceste congression qui les faict mettre l'vn apres l'autre, soit la cause que ils soient deux : & ne puis me persuader non plus, pourquoy si quelqu'vn vient à diuiser vn, cette diuision soit cause qu'il en soit deux : car il se trouueroit là vne cause pour laquelle ce deux se faict toute contraire à celle d'auparauant. La premiere cause estoit, pource que l'vn approchoit de l'autre, & celle cy pource que l'vn s'esloigne de l'autre, & ne pense point sçauoir encore pourquoy vn se faict;

ny pour dire en ſomme pourquoy quelque choſe ſe faict, ou perit, ou eſt. Ie ne le penſe iamais entẽdre par cette voye, mais i'y meſle en vain quelque autre moyen, & ne reçois nullement celuy-là : Mais ayant ouy lire vne fois d'vn liure à Anaxagoras, vne opinion qu'il auoit, que l'entendement eſtoit la cauſe de toutes choſes & diſpoſoit de tout:

Que noſtre entendement diſpoſoit toutes choſes,
Qu'il en eſtoit la cauſe, & qu'il auoit ouuert
Les abyſmes plus creux où demeuroient encloſes
Toutes les raretez qui ſont dans l'Vniuers.
Auſſi toſt ſon aduis arreſta ma creãce,
Car c'eſtoit le meilleur que i'euſſe encore veu,
Ie croyois que l'eſprit ayant cette puiſſance,
Auroit tout diſposé le mieux qu'il auoit peu,
Et que pour voir la cauſe & la raiſon plus ſeure,
Pourquoy dedans le monde vne choſe perit,

Pourquoy l'autre n'est plus, & celle cy demeure,
Puis que le bien estoit le but de nostre esprit.
Il falut s'enquerir comment tout deuoit estre,
Comme il estoit meilleur que cecy ne fust point,
Que cette chose fust, que l'autre vint à naistre,
Et nous eussions cogneu les causes de tout point.

Car si l'entendement ne dispose iamais de la chose que bien en cognoissant comme quoy vne chose seroit bien disposee, on cognoist comme quoy elle est disposee, & que ainsi vn homme ne deuoit rien considerer ny de soy, ny des autres que ce qui est de plus à propos & de meilleur. Or il est necessaire que celuy qui sçait ce qui est bon, sçait aussi ce qui est mauuais, pource que c'est vne mesme science. Dans cette pensee, ie me resiouyssois d'auoir trouué vn Anaxagoras, vn Maistre qui m'apprist ce que i'auois tant desiré de sçauoir, c'est à dire, les causes des cho-

ſes. Et que premierement, il me diſt ſi la terre eſtoit ou planiere ou ronde, & qu'apres il m'en euſt apporté la cauſe & la neceſſité, c'eſt à dire, qu'il m'euſt monſtré comme quoy il eſtoit mieux qu'elle fuſt, & pourquoy elle eſtoit telle, ſi bien que s'il me diſoit que la terre eſtoit au milieu du monde, ie m'attendois qu'il me fiſt entendre qu'il eſtoit meilleur qu'elle fuſt ainſi, & que m'ayant monſtré cela, ie ne ſerois plus en peine de chercher vne autre eſpece de cauſes.

Qu'il apprendroit à mon ſens curieux,
Pour quel ſubiet la terre eſt toute ronde,
Et s'il falloit afin qu'elle fuſt mieux,
Qu'elle ſe tint au beau milieu du monde.
Ie m'attendois qu'il me diroit auſſi,
Pourquoy ſe monſtre & ſe cache la Lune,
Pourquoy le iour penetre iuſqu'icy,
Et ce que peut le Ciel ſur la fortune.
Qu'il me monſtraſt pourquoy tant de flambeaux,
Qui dans le Ciel font leurs courſes legeres,
Deuoient paroiſtre, & ſi grands & ſi beaux,
Et nous monſtrer leurs clartez paſſageres.

Ie m'imaginois qu'il me feroit voir tout cela, & qu'il m'inſtruiroit clairement de quelle ſorte, & pour quelle raiſon il eſtoit meilleur que cette choſe, ou cette autre patiſt ou agiſt en cecy ou en cela. Car ie ne penſois pas qu'apres m'auoir dit au commencement que noſtre eſprit diſpoſoit toutes choſes : il n'alloit apres aſſigner autre cauſe des choſes, ſinon la cauſe d'eſtre bien ; c'eſt à dire, que chaque choſe eſt ainſi, pour ce que pour eſtre bien, il faut qu'elle ſoit ainſi. Si i'eſtois donc perſuadé que nommant particulierement les cauſes, il aſſigneroit à chaque choſe pour ſa cauſe, ce qui eſtoit meilleur pour elle, & generalement pour la cauſe de toutes choſes, ie croyois qu'il allegueroit le bien commun.

Animé de cette eſperance,
Iurant deſia ſur mon autheur,
Ie trouuay que ceſt impoſteur,
Auoit pis que mon ignorance.
D'vn aueuglement qui tenoit
Ses fantaiſies eſgarees,
Quelques natures ætherees
Sont les cauſes qu'il amenoit.

Des

Des essences imaginaires,
L'vne d'air & l'autre de feu,
Bref ie fus honteux d'auoir leu
Des discours si peu necessaires.

Apres auoir leu tout son liure que i'acheuay auec vne grande impatience, ie me repentis d'en auoir pris la peine, car il n'alleguoit pour les causes des choses que des fantaisies, & des choses incroyables, & enseignoit vne cause aussi hors de propos, que qui diroit tout ce que Socrate faict, il le faict par son entendement, & que voulant apres alleguer la cause particuliere de chaque chose que ie fais, il diroit premierement que ie suis maintenant assis icy, pour ce que mon corps est composé d'os & de nerfs, & que les os sont solides, & qu'ils ont vne espace de l'vn à l'autre entre les ioinctures, & que les nerfs sont dans nostre corps en telle sorte qu'ils s'y peuuent estendre & retirer, & qu'ils lient les os auec la peau & la chair où ils sont, si bien que montant les os en leurs conionctions, les nerfs qui tirent & laschent communément, font que i'ay la faculté de plier

chacun de mes membres, & que pour cela, ie suis ainsi abbaissé dans ce siege : ou si voulant alleguer la cause de la conference que ie fais icy auec vous, il diroit que c'estoit la voix, l'air, ou l'ouye, & des mauuaises raisons comme cela, sans toucher à la cause veritable, qui est la volonté des Atheniens qui ont trouué bon de me condamner, & moy de subir la peine qu'ils m'ont ordonnee.

Et vrayement ces nerfs & ces os.
Dont auiourd'huy la mort s'empare,
S'il se fust peu bien à propos,
Tiendroient Cam, Beote, ou Megare,
Mais puis qu'il plaist à la Cité,
De me commander que ie meure,
Ie crois que la necessité
Veut borner icy ma demeure,
Et i'endure plus doucement,
Vn trespas qu'vn bannissement.

Il n'y a donc nulle sorte d'apparence qu'il faille tenir toutes ces choses-là pour des causes: mais sans doute si quelqu'vn dit que sans les nerfs & les os, ie ne sçaurois executer ce que i'aurois dessein de faire, il diroit vray : ce seroit pourtant

pourtant vne extreme nonchalance de discours, d'asseurer que ie fais tout à cause de ces choses là, tant que ie le fay par mon entendement, sans amener la cause d'estre bien, & sans dire que ie le fay auec ces choses, & par l'entendement à dessein de faire, comme quoy il faut que cela soit pour estre bien, & ceux qui ne s'expliquent pas comme cela, ne sçauent pas discerner la vraye cause d'vne chose d'auec ce, sans quoy la cause ne peut point estre cause, & que les ignorans appellēt fausse cause, en prenant l'vn pour l'autre.

Comme dans vne nuict obscure,
Où nostre veuë est en deffaut,
Et chaque chose est sans figure,
On ne prend iamais ce qu'il faut.

C'est pourquoy quelques vns qui veulent que la terre tourne tousiours en rond, disent qu'elle ne bouge iamais de dessous le Ciel. Les autres qui la font comme vne grande Maist de Patissier, tiennent qu'elle est soustenuë de l'air comme d'vn fondement.

Ceux cy croyent la terre vne pesante boule,

Qui ſans aucun repos autour de ſoy ſe roule,
Mais que touſiours ſon ſiege eſt ferme ſoubs les Cieux,
Les autres qui la font comme vne grande buye,
Souſtiennent d'vn diſcours qui ne vaut guere mieux,
Que la vague de l'air eſt le fond qui l'appuye.

Et ne s'enquierent ny les vns ny les autre de la puiſſance par laquelle elle a eſté diſpoſee aux mieux qu'elle le pouuoit eſtre, & ne penſent qu'elle ait vne vertu & force demonique,

Et ceux cy pour porter cette peſante charge,
Penſoient auoir trouué quelque puiſſant Atlas,
De qui l'eſpaule eſtoit plus vigoureuſe & large,
Et que ce grand fardeau ne rendoit pas ſi las.

Mais ils s'imaginent auoir rencontré quelque plus robuſte & plus immortel

Atlas,&de plus larges eſpaules qui puiſſent mieux porter tout que l'autre : & ne croyent point que la bien-ſceance & le bon conioignent ny contiennent aucune choſe du monde. Parmy tant d'incertitudes, ie me rendois volontiers diſciple de qui que ce fuſt, qui me voulut enſeigner la vraye cauſe des choſes: Mais puis que ie ne la cognois point,& qu'il m'eſt impoſſible de la trouuer, ny moymeſme ny par autruy,i'ay entrepris vne ſeconde nauigation pour l'aller querir, & tenter vne autre voye pour paruenir à la cognoiſſance de la cauſe. Et veux-tu, ô Cebes! que ie te communique l'inuention dont ie me ſuis aydé? De bon cœur,reſpondit Cebes.

SOCRATE.

Comme ie fus laſsé de conſiderer les choſes ſans rien aduancer,

Mon eſprit rebuté de ce trauail penible,
Pourſuiuant vn deſſein qui n'eſtoit pas poſſible,
Craignit de s'aueugler par vn obiect ſi beau,
Comme quand le Soleil dans l'Ocean arriue.
Nos regards qui tout droit contemplent

son flambeau,
Se sentent esblouyr d'vne clairté trop vifue,
Et l'vnique moyen de le toucher des yeux,
C'est de le voir dans l'eau qui le nous monstre
mieux.

Ainsi pour sauuer mõ esprit d'vn tel esblouissement, ie creus qu'au lieu de porter mes sens tout droict, & immediatement à mon subiect, ie ferois mieux de le contempler comme en vn miroir, & m'imaginay qu'il falloit recourir aux raisõs, pour cõsiderer la verité par elles Mais peut estre que nostre comparaison ne respond point à toutes ses parties: car ie n'accorde pas entierement que celuy qui contemple les choses dans les raisons, les regarde plustost dans des images, que celuy qui les void dans les œuures : car ie crois que cettuy-cy les regarde aussi bien dans des images que l'autre qui les void dans les raisons : si est-ce toutesfois que i'ay prins cette addresse, & choisi mon chemin par là. Voicy comme quoy ie fay, supposant vne raison que ie trouue la plus valable. Ie tiens pour veritable ce qui se rapporte le mieux à elle, i'obserue cela, & touchãt

les

les cauſes des choſes,& touchant autre choſe. Et comme i'approuue ce qui eſt ſelon la raiſon que i'ay poſee, auſſi ie deſapprouue & tiens pour faux tout ce que i'en trouue eſloigné. Ie te veux mieux expliquer ce que ie te dis,car ie ne pẽſe pas que tu l'entẽdes biẽ encore. Non pas beaucoup,dit Cebes. Ie n'ameine icy riẽ de nouueau,dit Socrate,mais ſeulement ce que i'ay repeté ſouuent en la diſpute precedente. Ie m'en vay donc continuer à te faire voir cette eſpece de cauſe que i'ay tant traictee, & reuiens à ce que i'ay ſi ſouuent preſché. Ie ſuppoſe donc qu'il y a quelque choſe qui de ſoy eſt,beau,bon,& grand,& telles autres choſes. Que ſi tu m'accordes cela, i'eſpere de te faire voir ce qui eſt proprement cauſe, & de trouuer l'immortalité de l'Ame.

CEBES.

Conclus quãd il te plaira. Ie te l'accorde.

SOCRATE.

Mais conſidere en ce qui s'enſuit, ſi tu

veux y consentir aussi : car ie pense que s'il a quelque chose de beau outre le beau mesme, que cette chose belle, quelle qu'elle soit, n'est belle, que d'autant qu'elle participe au beau ; & c'est ainsi que i'en dis du reste. Ne crois-tu point que c'est pour cette cause?

CEBES.

Ie le crois.

SOCRATE.

Pour moy ie ne vay point plus auant, & ne suis point capable de comprendre toutes ces autres causes excellentes. Si quelqu'vn me demande, pourquoy cecy ou cela est beau, ie luy diray que c'est à cause qu'il a ou la couleur esclatante, ou la figure belle ou quelque autre chose comme cela: ie ne sçaurois luy respondre autre chose, & si ie cherche des causes plus auant ie me trouble. Cecy crois-ie bien absolument & sans doute, combien que peut estre sans raison, que rien ne faict vne chose belle que la presence ou la communion du beau ou de quelque façon, & pour quelle raison qu'il arriue, & cela n'oze-ie

pas

pas bien asseurer encore, mais que tout ce qui est beau est beau, à cause du beau. C'est ce qu'on peut respondre plus asseurément, & appuyé sur ce fondement, ie ne pense pas tomber, & ie puis dire asseurément que toute chose belle est faicte belle par le beau mesme. Ne le crois-tu point comme cela? Si fay, dit Cebes. Par mesme raison, ce qui est grand est grand par la grandeur, & ce qui est de plus grand est de mesme raison plus grand; & ce qui est plus petit, est ainsi plus petit par la petitesse. C'est comme cela, dit Cebes. Ainsi, dit Socrate, tu n'approuueras point celuy qui diroit que cet homme icy est plus grand que l'autre de toute la teste, & que cet autre est plus petit que luy de toute la teste: comme si leur grandeur & leur petitesse se deuoit cognoistre& discerner par la teste. Mais tu diras que tout ce qui est plus grand n'est plus grand d'autre chose que de la grandeur, & plus grand à cause de la grandeur aussi: & ce qui est plus petit n'est aussi plus petit que de la petitesse, & à cause de la petitesse. Tu raisonneras sans doute ainsi, de

peur

peur que si tu viens à dire que quelqu'vn est plus grand ou plus petit de la teste, on ne t'objecte que premierement par cette raison vne mesme chose fait le plus grand plus grand, & le plus petit plus petit, apres que de la teste, dont cecy sera moindre, cela aussi qui est plus grand en est plus grand : & que c'est vne chose monstrueuse que ce qui est grand, soit grand à cause de ce qui est petit. Ne craindrois-tu pas aussi de dire que dix sont plus que huict, à cause des deux, plustost qu'à cause de la multitude ou numeralité ? & semblablement qu'vne mesure de deux coudees est plus grande que celle d'vn coude, à cause de cette moitié, plustost qu'à cause de la grandeur ? c'est ce que tu deuois craindre de dire. Et ne craindrois tu point de dire aussi que si vn est adiousté à vn, que cest adioustement est la cause qu'il s'en faict deux ; & si vn se diuise, cette diuision est la cause qu'ils sont deux ? Mais tu dois crier tout haut, & asseurer que tu ne sçais comme quoy autrement, ou cecy, ou cela se faict que par la participation de l'essence qui luy est propre, à laquelle

quelle il participe; & que tu ne sçais point autre cause pourquoy il faut que ces vns qui doiuent estre deux soient participans, & comme aussi tout ce qui doit estre mis à vn, doit estre partici-pant à l'vnité, & laisseras ces adion-ctions & diuisions & toutes ces subtili-tez à des plus sçauans que toy, pour faire des responces pareilles à leur fan-taisie. Mets toy tousiours en deffiance, & craignant, comme on dit, ton om-bre mesme, tu te tiendras tousiours fer-me en la raison que tu auras posée, & feras tes responces de la sorte : Que si quelqu'vn se tenant à la mesme raison que tu aurois posee, venoit à te presser, tu le laisseras là sans luy respondre qu'apres auoir consideré, si ce qui suit de cette raison s'accorde auec elle ou non. Que si tu estois obligé à rendre raison de la raison mesme que tu aurois posee, il te faudroit recourir à d'autres positions, & choisir celle qui te semble-roit la meilleure de toutes les prece-dentes, & ne confondrois iamais com-me font les contentieux, & les princi-pes, & ce qui deriue des principes, si pour le moins tu voulois trouuer quel-

que

que chose de vray : car pour ces contentieux, ils n'ont ny soing, ny discours qui tende à cela, & si ne laissent point à faute de sapience de plaire & trouuer leur conte dans cest embroüillement dont ils confondent tout. Mais toy, ô Cebes ! si tu es du nombre des Philosophes, tu feras ie pense ce que ie dis.

PHÆDO.

Cebes & Simias approuuerent là tout ce que Socrate disoit.

ECHECRATES.

Ils auoient sans doute raison d'y consentir, car ie ne pense pas que ce discours ne soit maintenant assez clair aux plus hebetez.

PHÆDO.

Aussi n'y eut-il personne en la compagnie qui ne le trouuast fort aisé.

ECHECRATES.

Ce n'est pas merueille, puis que moy qui n'y estois point, le comprends fort bien, & le trouue facile seulement à te l'ouyr dire. Mais apres cela, comme quoy est ce qu'il poursuiuit ?

PHÆDO.

Apres que Socrate les eut rangez à son opinion, & qu'ils luy eurent accor-

dé

dé que chacune des especes est quelque chose,& que ce qui leur participe prend d'elles sa denomination, il se mit encore à les interroger de cette sorte.

SOCRATE.

S'il en est ainsi que nous auons monstré, aduoüeras tu point alors que tu dis que Simias est plus grand que Socrate, & plus petit que Phædon, que ces deux choses là sont en Simias, c'est à dire, la grandeur & la petitesse?

CEBES.

Asseurément.

SOCRATE.

Et tu confesses toutesfois que Simias surpasse Socrate, non pas en la sorte que les paroles le disent, càr tu ne crois pas qu'il ait esté ainsi ordonné par la nature, que Simias entant que Simias surpasse Socrate : mais à cause de la grandeur de stature qu'il a, ny que Socrate aussi soit moins que Simias entant qu'il est Socrate, mais à raison de sa taille qui est petite, au respect de celle de Simias.

CEBES.

Ie le crois comme cela.

SOCRATE.

Et ſemblablement Phædon ne ſurpaſſe point Simias, entant que Phædon: mais entant qu'il eſt de grande ſtature au pris de Simias qui ſe trouue de petite taille, au reſpect de Phædon.

PHÆDON.

Il eſt ainſi.

SOCRATE.

Si bien que Simias aura la denomination de petit & de grand: car il eſt entre les deux, ſurpaſſant par ſa grandeur la petiteſſe de l'vn, & cedant par ſa petiteſſe à la grandeur de l'autre.

PHÆDON.

Alors il nous dit en ſouſriant: il ſemble que ie vous ay deſcrit cecy auec trop d'affection, ſi eſt-il pourtant de meſme que i'en ay parlé.

CEBES.

Il appert.

SOCRATE.

Ie le dis à deſſein de vous faire croire ce que ie crois auſſi. Mon opinion eſt que la grandeur ne veut iamais non ſeulement eſtre enſemble & grande & petite, mais auſſi que cette grandeur qui eſt en nous, ne reçoit iamais petiteſſe & ne veut point eſtre ſurmontee:

mais

mais que de deux choſes il en arriue l'vne, ou qu'elle fuit, & ſe retire quand la petiteſſe ſon contraire approche, ou bien qu'elle meurt & finit auſſi toſt que la petiteſſe eſt arriuee : car elle ne peut attendre, ny ſe rendre en receuant la petiteſſe, autre choſe que ce qu'elle eſtoit ; comme moy par exemple, qui ay la petiteſſe, tandis que ie ſuis, ſans doute ie ne puis eſtre que petit. Tout de meſme vne choſe grande ne peut eſtre petite, & ce qui eſt de petit en nous, ne peut ny deuenir, ny eſtre grand, ny aucune ſorte de contraires : car vn contraire tant qu'il demeure tel qu'il eſtoit, ne peut iamais deuenir ſon contraire, mais il faut qu'il fuye ou periſſe auſſi toſt que ſon contraire arriue.

CEBES.

C'eſt iuſtement mon opinion.

PHÆDON.

Alors quelqu'vn de la compagnie, (ie ne ſçaurois dire maintenant qui ce fut) comme tout esbahy, ſe print à dire; bons Dieux, ne nous a t'on point accordé dans les diſcours precedens tout le contraire de ce qu'on nous vient de dire icy ? car on nous a monſtré que du

moin

moindre se faisoit le plus grand, & du plus grand le moindre, & que sans doute il y auoit vne generation des contraires les vns des autres, & maintenant il semble que vous disiez que cela ne se peut. Socrate aduançant vn peu la teste, escouta cela, & tout à l'instant; tu as (dit-il) bonne memoire d'auoir retenu cela, mais tu n'entends pas pourtant la difference qu'il y a de ce que nous disons à cette heure, à ce que nous auons dit auparauant : car alors nous disions que d'vne chose contraire se faisoit vne chose contraire ; & icy nous disons qu'vn contraire ne peut iamais deuenir son contraire, ny touchant ce qui est en nous de contraire, ou en la nature. Nous parlions des choses qui ont des contraires, & les appellions du nom de contraires? & maintenant nous parlons des contraires qui sont en elles, desquels elles prennent la denomination, & disons que les contraires ne s'engendrent iamais l'vn l'autre. Lors tournant les yeux vers Cebes, & toy, dit Socrate, ne te trouues-tu point troublé pour cette obiection?

CEBES.

Nullement.

SOCRATE.

Nous auons donc ſimplement aduoüé qu'vn contraire ne ſe faict iamais de ſon contraire.

CEBES.

Il eſt vray.

SOCRATE.

Prends garde ſi tu n'es point auſſi d'accord auec moy en cecy: Appelles tu cela quelque choſe, la chaleur & le froid?

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Mais appelle tu ſimplement le chaud & le froid, neige & feu?

CEBES.

Non vrayement.

SOCRATE.

Tu dis donc que la chaleur eſt quelque autre choſe que le feu, & le froid quelque autre choſe que la neige.

CEBES.

Ie le penſe.

SOCRATE.

Mais tu crois bien auſſi que la neige tant qu'elle eſt neige ne peut point re-

ceuoir de chaleur comme nous disions; & qu'elle ne peut estre ensemble, & neige & chaude, mais que la chaleur venant, il faut qu'elle fuye ou qu'elle cesse d'estre, & que le feu tout de mesme, le froid venant, se desrobe ou s'esteigne, & qu'il ne sçauroit estre ensemble & feu & froid.

CEBES.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Remarque donc qu'il y a certaines choses qui non seulement honorent tousiours l'espece de leur nom, mais encore quelque autre chose qui n'est pas à la verité ce qui est de premier, mais qui en a la forme tandis qu'il est, & voicy en quoy tu trouueras peut-estre plus clair ce que ie te dis; non pair, garde tousiours ce nom de non pair: mais n'en a-t'il point aussi d'autre? car c'est ce que ie cherche, sçauoir s'il n'y a point quelque autre chose qui n'est pas à la verité proprement ce qu'est non pair: mais qui cependant auec vn autre nom qu'il a, est obligé aussi de porter tousiours ce nombre non pair, pour ce qu'il est ainsi ordonné par la nature, qu'il

qu'il ne peut iamais eſtre abandonné du non pair, comme le nombre de trois que appellons le ternaire, ne te ſemble t'il point qu'il eſt touſiourr appellé ternaire & non pair ? lequel non pair n'eſt pas cependant la meſme choſe que ternaire: car il eſt dit auſſi bien & de cinq, & de ſept, comme de trois, & autre mediete de nombres ou imparité : car chacun de ces nombres là eſt auſſi bien non pair que le ternaire, & n'eſtant pas cela meſme qu'eſt non pair, chacun d'eux ne laiſſe pas d'eſtre non pair; ſemblablement & deux, & quatre, & autre ordre de nombre quel qu'il ſoit, combien qu'il ne ſoit pas cela meſme qu'eſt pair, chaque deux pourtant eſt pair.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Regarde donc icy ce que ie demande, c'eſt qu'il ſemble veritablement que non ſeulement les contraires entr'eux ne ſe reçoiuent iamais l'vn l'autre: mais auſſi que les choſes qui ſont de telle ſorte que n'eſtans point contraires entr'elles meſmes, cependant poſ-

ſedent touſiours des contraires, ne reçoiuent iamais vne eſpece contraire à l'eſpece qu'elles ont, mais qu'à ſon arriuee elles s'en vont ou periſſent. Ne dirons nous point que trois deffaudrōt pluſtoſt, & patiroient toute autre choſe pluſtoſt que d'eſtre faicts pairs, entant qu'ils ſont trois?

CEBES.

Il eſt vray.

SOCRATE.

Si eſt-ce pourtant que la duité n'eſt pas contraire à la trenité.

CEBES.

Nullement contraire.

SOCRATE.

Si bien que non ſeulement les eſpeces contraires ne ſe reçoiuent iamais entr'elles meſmes: mais qu'outre les eſpeces, il y a des choſes qui ne ſouffrent point l'entrée des contraires.

CEBES.

Tu dis tres-vray.

SOCRATE.

Veux-tu donc que nous definiſſions, s'il nous eſt poſſible, ces choſes là comme elles ſont?

CEBES.

CEBES.

Ie le desire fort.

SOCRATE.

Ces choses Cebes, ne seront elles point choses qui occupans quoy que ce soit, le rendent tel qu'il est contraint de retenir non seulement l'Idee de soy-mesme, mais d'auoir aussi son contraire ?

CEBES.

Comme quoy est-ce que tu dis cela?

SOCRATE.

Comme ie disois vn peu auparauant, car tu sçais que ce qui est contenu dans l'Idee de trois, doit estre non seulement trois, mais aussi non pair.

CEBES.

Il est vray.

SOCRATE.

A cela nous disions qu'vne Idee contraire à la forme qui parfaict cela, n'arriue iamais.

CEBES.

Iamais.

SOCRATE.

C'est pourquoy le nombre de trois est exempt d'estre pair.

CEBES.

Il est vray.

SOCRATE.

Il s'ensuit donc que la trenité ou nombre de trois est necessairement non pair.

CEBES.

Ie l'aduouë.

SOCRATE.

Ainsi ce que i'auois pris à definir, à sçauoir quelles choses ce sont qui n'estans contraires à rien ne receuoient pas pourtant le contraire, Cela, dis-ie, est de mesme que la rernité, qui n'estant point contraire au pair, ne le reçoit pourtant iamais, pource qu'il luy apporte tousiours ce qui luy est contraire. Tout de mesme en est-il du nombre de deux au non pair, & du feu au froid, & de la neige à la chaleur, & de beaucoup d'autres choses comme cela. Vois donc maintenant Cebes, si tu ne penses point qu'il faille definir ainsi, que non seulement le contraire ne reçoit point son contraire : mais aussi ce qui apporte quelque chose de contraire à ce où il va. Ce qui apporte ne receura iamais vne forme contraire à ce qui est apporté, retiens le donc bien encore : car il n'est pas inutile de le redire;

dire : iamais le nombre de cinq ne receura l'eſpece du pair, ny dix qui eſt le double du non pair : car cettuy-cy qui eſt contraire à l'autre ne reçoit pourtant iamais l'eſpece de non pair ; ny au nombre de douze, les ſix moitiez de ce douze ne reçoiuent iamais la forme du tout, ny tous autres qui ont comme cela la moitié d'vn nombre, ou qui en ont vne troiſieſme partie, ne reçoiuent iamais la forme du plus grand nombre, car en la receuant ils periroient, & ne ſeroient plus ce tiers ou cette moitié qu'ils eſtoient. M'entends-tu bien, & te trouues-tu bien de mon aduis en tout cela?

CEBES.

Fort bien.

SOCRATE.

Derechef, dy moy comme depuis le commencement & me reſpons, non point par ce que i'interroge, mais par autre choſe à mon imitation. Or ie dis outre cette reſponſe aſſeuree que nous auons poſee dés le commencement, rends-moy quelque autre reſponſe auſſi aſſeuree qui ſoit tiree de ce que nous auons dit plus franchement, comme ſi

tu m'interroges de la sorte, dis-moy Socrate, qu'est-ce qui estant dans le corps, l'eschauffe? Ie ne t'iray pas rendre cette asseuree & grossiere responſe, que c'est la chaleur: mais d'vne plus exquise, tiree de nos discours plus recens, ie te diray que c'est le feu. De mesme, si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans le corps, le rend malade? Ie ne te respondray pas la maladie, mais la fieure: & si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans vn nombre le rend impair? ie ne te respondray pas l'imparité, mais l'vnité: & comme cela en autres choses, prends garde donc si tu comprend bien mon sens.

CEBES.

Entierement.

SOCRATE.

Respõds moy donc, qu'est-ce qui estant dans le corps le rend viuant?

CEBES.

L'Ame.

SOCRATE.

Et cela, n'est-il pas tousiours?

CEBES.

Il ne peut estre autrement.

SOCRA

SOCRATE.

L'Ame donc, lors qu'elle occupe quelque chose, luy apporte sans doute la vie.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

N'y a il point quelque chose contraire à la vie ?

CEBES.

S'y a.

SOCRATE.

Et qu'est-ce?

CEBES.

C'est la mort.

SOCRATE.

Or l'ame ne reçoit iamais le contraire de ce quelle ameine, comme nous auõs accordé aux discours precedens.

CEBES.

Il est ainsi.

SOCRATE.

Et comment appellions nous tantost ce qui ne reçoit point l'Idee du pair.

CEBES.

Non pair.

SOCRATE.

Et ce qui n'est point capable de iustice ou de musique, nous l'appellions iniuste

ou non muſicien,& ſi ce qui n'eſt point capable de la mort, & qui n'en reçoit point, comment l'appellerons-nous? ſans doute immortel. Or l'ame veritablement ne reçoit iamais la mort, elle eſt donc immortelle.

CEBES.

Il s'enſuit, ſans doute, qu'elle eſt immortelle.

SOCRATE.

Et l'ame veritablement ne reçoit iamais la mort?

CEBES.

Iamais.

SOCRATE.

Auons nous donc faict voir cela aſſez clairement.

CEBES.

Tres-bien & tres-ſuffiſamment.

SOCRATE.

Ne te ſemble-t'il point auſſi, ô Cebes! que ſi le non pair eſtoit exempt de ruine, & de mort, trois le ſeroit auſſi; & ſi ce qui n'eſt point capable de receuoir la chaleur ne periſſoit iamais, que la neige auſſi demeureroit aupres du feu ſans ſe fondre, & qu'elle ne periroit point, & ne receuroit point de chaleur.

CEBES.

Ie le croy.

SOCRATE.

Par mesme raison, si ce qui n'est point capable de deuenir froid, ne mouroit iamais lors que le feu attaque le froid, le feu ne s'esteindroit pas pour cela, & s'esuanouyroit point: mais il se retireroit sans danger.

CEBES.

Il le faudroit par necessité.

SOCRATE.

Par vne pareille necessité pouuõs nous conclure, touchant l'immortel, que si ce qui est immortel ne perit point, il est impossible que l'ame perisse à la venuë de la mort: car comme nos discours precedés ont mõstré, elle ne peut point receuoir la mort: & ne peut point perir, comme le ternaire ne peut point estre pair, ny le non pair ne peut point estre pair, ny le feu froid, ny la chaleur qui est au feu froide.

Au reste quelqu'vn pourra dire, que cõbien que le nõ pair ne deuienne iamais pair, pour l'arriuee du pair en luy, comme nous auons esté d'accord, que toutesfois apres le non pair, disons, le

pair succede à sa place. Et si quelqu'vn nous disoit que le non pair est dissoult, & n'est plus, nous ne luy sçaurions nier cela. A la verité ne sçaurions nous aussi car il n'en est pas du non pair comme de ce qui est indissoluble; & s'il en estoit de mesme, nous trouuerions facilement que pour le pair venant, le non pair, ny les trois ne periroient point, & pourrions tenir le mesme; & du feu & de la chaleur, & de tout le reste. Ne le pourrions nous pas bien à ton aduis?

CEBES

Fort aisément.

SOCRATE.

Mais pour ce qui est de l'immortel, s'il nous appert qu'il est incapable de perir, il nous appert aussi que l'ame outre ce qu'elle est immortelle, est aussi incapable de perir. Si cela n'estoit point accordé, il faudroit trouuer vne autre raison, mais il n'en est nullement besoin touchant cela, car qu'est-ce qui seroit indissoluble, si ce qui est immortel & d'eternelle duree se pouuoit dissoudre?

Nostre ame deslogeant du corps,
Auecques ses organes mors,
Ne seroit que vers & que poudre,

Et tout l'enclos de l'Vniuers
N'auroit plus rien exempt de vers:
Si l'immortel se peut dissoudre,
Les Cieux mesmes seroient dissous,
Et les Dieux mourroient comme nous.

Mais puis que ce qui est immortel est aussi incorruptible,pourquoy est-ce que l'ame si elle est immortelle,ne seroitelle point aussi incorruptible?

CEBES.

Il s'ensuit necessairement.

SOCRATE.

Ainsi quand la mort nous separe,
Sa fureur prend pour son obiect,
Tout ce que l'homme a de subiect,
A sa possession auare.
Mais ce que nous auons de beau,
D'indissoluble & d'inuisible,
D'immortel & d'incorruptible,
Ne passe point dans le tombeau,
Et nos esprits sans leurs organes,
Logeront heureux chez les Manes.

CEBES.

Il ne me reste nulle sorte dedifficultéqui m'empesche de consentir à tō opinion: mais si Simias où quelqu'vn de la compagnie a quelque chose à dire,ils n'ont que faire de se taire; car il me semble

qu'on ne doit laisser passer le temps en l'occasion d'ouyr parler de telles choses, ou d'en discourir.

Qui voudra proposer sa doute,
Pour se rendre tout esclarcy.
Et le temps est bien cher aussi
Quand on traitte, ou quand escoute
Des discours pareils à ceux-cy.

SIMIAS.

Ie n'ay rien à dire, non plus que toy, ô Cebes! contre les raisons precedentes, toutesfois la grandeur de la chose dont il s'agit, & la foiblesse humaine me dōnēt assez de deffiances sur ces discours.

SOCRATE.

Tu as raison, Simias, & nos premieres positions, combien qu'elles vous semblent dignes de foy, ont besoin pourtāt d'estre plus diligemment considerees: que si vous le pouuez vne fois assez cōprendre, vous suiurez cette raison autāt qu'il est possible de le faire, & cela estāt rendu clair, vous n'auez plus rien à demander.

SIMIAS.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Amis si l'ame est eternelle,

Il est bien iuste de songer,
Comme quoy nous deuont purger
Tout le mal qui se trouue en elle.
Ce mystere à qui l'à compris,
Est bien vtile à nos esprits,
Et deuant que nostre corps meure,
Et lors qu'ayant perdu le iour,
Nous eschangeons cette demeure,
A quelque plus heureux seiour.
Et s'il faut que la pourriture,
Fasse manger nostre ame aux vers,
Lors que les membres sont couuers,
Du fardeau de la sepulture,
Les mauuais ont le bon destin,
Car où se trouueroit en fin,
La peine ou le plaisir de l'homme,
Si quand les corps sont desmolis,
L'Ame languit & se consomme
Auec les os enseuelis?
Mais puis que nostre esprit s'eslongne,
Quand la mort saisit nostre cher,
Qu'il ne se laisse point toucher,
Et ne deuient iamais charongne,
Tous ces esprits pernicieux,
Qui des actes plus vicieux,
Rendent l'ame & la chair complices,
Ne sçauroient fuir leurs tourmens,
Et rencontrent milles supplices,

Dans les horreurs du monument.
Et les ames les mieux sensees,
Dont la prudence & la bonté
Gouuernent à leur volonté,
Les mouuemens & les pensees,
Auec le sçauoir qui les suit,
Elles s'en vont gouster le fruict
De leurs attentes arriuees,
Rien ne les suit que leur sçauoir,
Quand le trespas les a priuees
Du corps qu'elles souloient auoir.
Dés le premier pas de la fuitte,
Qu'elles prennent à leur despart,
L'ame qui porte pour sa part,
La gloire d'estre bien instruite,
Trouue bien de l'auancement
En son heureux commencement,
Mais celles qui n'ont pour partage,
Que l'ignorance & que le mal
Trouuent bien du desaduantage
En ce deslogement fatal.
Vn Demon qui durant la vie,
Habite l'esprit d'vn chacun,
Par la loy d'vn destin commun,
Conduit lame qu'il a suiuie,
Et la meine dedans vn lieu,
Où du commandement de Dieu,
Toutes les ames ramassees,

Vont receuoir leur iugement,
Aussi tost qu'elles sont passees
Dans leur eternel logement.
Ces demons comme ils ont la charge
De les prendre au sortir d'icy,
Après leur iugement aussi
Leur font voir vne plaine large.
Où l'ame vefue de son corps,
Attendant de nouueaux ressorts,
Long temps errante & vagabonde,
Se traine aux bords des fleuues noirs,
Dont les peuples de l'autre monde
Arrousent leurs hideux manoirs.
Leurs fatalitez acheuees,
Elles rompent ce dur sommeil,
Et retournent vers le Soleil
Dont elles ont esté priuees,
Vn Demon aussi les conduit,
Hors de cette profonde nuict,
D'où leur iuste sort les renuoye,
Et dans ces incognus quartiers
Leur passage au lieu d'vne voye,
Trouue de differens sentiers
Mille destours, milles trauerses
Dans ces lieux s'offrent à leurs pas,
Quoy que Telephe ne creut pas,
Tant de routes, ny si diuerses:
Æschile qui l'a faict parler,

Entendit qu'il falloit aller
Par vne carriere assez droicte,
Et qui ne se monstroit de rien,
Ny plus large, ny plus estroicte,
Au meschant qu'à l'homme de bien.
Mais ces opinions le trompent,
Ces chemins sont pleins de marests,
Mille gouffres, mille forests,
Mille precipices le rompent.
Sans doute Æschile estoit menteur,
Et sans l'aide d'vn conducteur
Qui n'ignore pas vne adresse,
Les esprits ne sçauroient passer,
Et parmy la nuict & la presse,
Se verroient tous embarasser.
Il est bien clair des sacrifices
Que les hommes font tous les iours,
Que ces chemins ont des destours,
Et qu'ils sont pleins de precipices;
Si bien qu'vn esprit moderé,
S'estant commis de son bon gré
Au Demon qui le veut conduire,
Trouue son voyage plaisant,
Et se laisse si bien instruire,
Qu'il n'ignore rien du present.
Au contraire vne ame enchaisnee
Des liens de la volupté,
Et d'vn sentiment enchanté,

Parmy la chair contaminee,
Quand la mort finit ses plaisirs,
Brusle encore de vains desirs,
Dont le sang l'auoit chatoüillee,
Et cherche autour des os pourris,
Cette charongne despoüillee,
Où ses vices estoient nourris.

A la fin quand de longues geines,
Pires qui flammes & que fers,
La reiettent dans les Enfers,
Pour y continuer des peines,
Le vieux demon qui l'introduit,
Dedans l'empire de la nuict,
La quitte dans ces riues sombres,
Où tout le temps de son erreur,
Ny l'Enfer, ny les autres ombres
Ne la souffrent qu'auec horreur.

Chaque esprit gronde à ses approches,
Tous les Manes troublent sa paix,
Et pour les crimes qu'elle a faicts,
La percent toute de reproches,
Il faut des siecles infinis,
Auant que ses forfaicts punis,
Elle eschappe de sa torture,
Et sort par la necessité,
Du grand ressort de la nature,
Par qui tout est ressuscité.

Ces vilaines ames apres des longues er-
reurs

reurs & des peines infinies, retrouuent dans le monde des habitations toutes cõformes à leurs mauuais ſentimens; & les bonnes au contraire, ſans eſtre obligees à l'erreur ni au ſupplice des autres, iouyſſent biẽ toſt apres leur treſpas, d'vne demeure fortunee, capables d'exercer leurs iuſtes & prudentes volõtez, elles s'en reuont ſans doute en des lieux bien-heureux, car ſe ſont les Dieux qui prennent la peine eux-meſmes de les y conduire.

Or la terre a beaucoup de lieux, & de bien admirables, & n'eſt pas ſi grãde ny telle que diſẽt quelques-vns, au moins à ce que i'en ay appris par d'autres.

SIMIAS.

Cõment me dis-tu cela? pour moy i'ay biẽ ouy dire beaucoup de choſes du globe de la terre, mais nõ pas ce que tu dis en auoir apris de veritable; & ſerois biẽ aiſe que tu priſſes la peine de le racõter.

SOCRATE.

Veritablement il me ſemble que l'art de Glaucus ne raconte pas quelles choſes ce ſont, & que de trouuer qu'elles ſont vrayes, c'eſt ce qui ſurpaſſe ſa faculté. Ie ne penſe pas auſſi moy meſme y ſuffi

y suffire, & quand bien i'en serois parfaictement sçauant, ma vie seroit trop courte pour vn compte si long, ie te diray bien pourtant la forme du Globe de la terre, & ces lieux de la sorte que ie crois qu'ils sont.

SIMIAS.

Ce sera bien assez.

SOCRATE.

Ie croy que cette masse est ronde,
Que les Cieux luy sont à l'entour,
Et que ferme dans son seiour,
C'est son propre poids qui la fonde.
Les Cieux qui sont esgaux par tout,
La balancent de bout en bout,
Elle mesme en soy soustenuë,
Par tout pesante esgalement,
Se tient sans s'aider de la nuë,
De son contrepoids seulement.

Car vne chose qui est ainsi d'esgale pesanteur, si elle est mise au milieu de quelque chose aussi esgale de par tout, elle ne sçauroit pancher ny d'vn costé ny d'autre ; & se trouuant auecques tant de rapport, elle demeure & tient par l'inclination, & la disposition, d'autruy : C'est ce que ie me suis premierement persuadé.

SIMIAS.

SIMIAS.

Auec beaucoup de raison.

SOCRATE.

Cette masse ainsi suspenduë,
Est, comme ie croy sçauoir,
Et comme il est aisé de voir,
D'vne merueilleuse estenduë.
Nous icy comme des fourmis,
Et des grenoüilles sommes mis,
Autour des marests & de l'onde,
Entre le Phaside, & ce lieu
Où les piliers d'vn demy dieu,
Creurent auoir borné le monde.

En plusieurs endroicts de la sorte,
Habitables comme ceux-cy,
Elle a des logemens aussi,
Pour d'autres mortels qu'elle porte,
Car selon la forme & le fais,
Qui de l'au ou de l'air espais
Dedans cette grandeur s'escoule,
Ses flancs deuiennent enfoncez,
Et fournissent des lieux assez,
Pour faire peupler cette boule.

Vne plus excellente terre,
Pleine de douceur & de paix,
Où l'air ne faict venir iamais
L'importunité du tonnerre,
Pure & parfaicte en tous ses lieux,

Est assise dedans des Cieux,
Où tout est pur, tout admirable,
La les astres sont arrangez,
Là les bien-heureux sont logez,
Là tout est plaisant & durable.

Ce grand Palais de la Nature,
Comme ie crois, s'appelle Aether,
Par ceux à qui i'ay veu traiter
Des secrets de cette structure,
Les astres apres ces obiects,
Qui demeurans ainsi subiects,
Penetrent les airs comme verre,
Et iusqu'au fonds de l'Vniuers,
Cherchent des chemins entr'ouuers,
Pour passer au sein de la terre.

Nous icy comme dans vn antre,
Vn peu touchez de leurs rayons,
Assez imprudemment croyons
Estre bien esloignez du centre:
Nous pensons que nostre seiour,
Est au plus haut du large tour,
Qui ceint l'enclos de ceste masse,
Que la terre est toute dessous,
Et que les bestes auec nous,
N'en habitent que la sufasse.

Ainsi les Tritons & Neree,
Qui dedans l'abysme des eaux
Voyent le Ciel & ses flambeaux,

Au trauers de l'onde azuree,
Imagineroient sans raison,
Que leur moite & basse prison,
Seroit tout au dessus de l'onde,
Et que les lumieres des Cieux
Ne sçauroient apparoistre mieux,
En quelque autre quartier du monde.

Ils croiroient que dedans Neptune
Les astres s'iroient allumer,
Et qu'ailleurs que dedans la mer,
Ne loge ny Soleil ny Lune.
Mais s'ils auoient tant seulement,
Du dessus de leur Element
Contemplé le siege où nous sommes,
Leurs erreurs s'esuanouyroient,
Et leurs regards s'esblouyroient
De la clarté qui luit aux hommes.

Nous icy comme dans des caues,
Trop pesans pour nous enuoler,
Sous le grand Empire de l'er,
Demeurons comme des esclaues,
Nous croyons que les feux luisans
Au trauers de l'air conduisans
Tant de lumieres incogneuës,
N'ont autre siege que les airs,
Et d'où partent leurs esclairs,
De là partent aussi les nuës.

Mais si iamais quelque aduenture

Nous

Nous esleuoit d'vn coup de vent,
Pour nous faire voir plus auant
Les merueilles de la nature,
Nous irions iusqu'où le Soleil
Paroist si clair & si vermeil,
Iusqu'où ces nuageuses toiles
N'ont encore iamais monté,
Et dans vn ciel où sa clarté,
S'accorde auecques les estoiles.

Là bien plus haut que le tonnerre,
Dans vn palais si glorieux,
Si quelqu'vn abaissoit les yeux
Sur les ordures de la terre,
Il seroit honteux de la voir,
Et rauy du nouueau sçauoir
De tant de merueilles si rares,
Voyant qu'aux prix de tant de bien,
Tous nos thresors sont moins que rien,
Se mocqueroit bien des auares.

Les poissons hors de la cauerne,
Où la bize & les aquilons,
Renuersans l'onde & les sablons,
Troublent le Dieu qui la gouuerne,
Hors des creux puants de la mer,
Où tout est vilain, tout amer,
Tout rongé de sel & d'escume,
Trouueroient beaux ces lieux icy,
Comme nous les Palais aussi,

Où la torche du iour s'allume.
Les marbres qui font nos murailles,
Les ioyaux qui parent nos doigts,
Et tout ce que les champs Indois
Se laissent tirer des entrailles:
Bref tant de biens de tant de pris,
Où des plus conuoiteux esprits
L'insensé desir se limite,
Ne sont rien en comparaison,
De ce qui luit dans la maison,
Où la troupe des Dieux habite.

Sur ce propos icy ie vous raconteray vne fable tres-belle, si vous la voulez ouyr, pour vne plus claire intelligence des contrees de cette excellente terre qui est au dessous du Ciel.

SIMIAS.

Nous serons tous bien-aises de l'entendre.

SOCRATE.

Qui de ce lumineux Royaume,
Que iamais la nuict ne voila,
Pourroit voir cette terre là,
Il la verroit comme vne Paume,
De qui le dessus est couuert
De iaune, de blanc, ou de vert,
Et mille autres coulours encore,
Comme celle de l'arc d'Iris,

Comme

Comme l'esmail des prez fleuris,
Et du chariot de l'Aurore.
Tout ce qu'on void dans la peinture
Des pourtraits qui se font icy,
Comme tous nos obiects aussi
Imitent vn peu leur nature,
Nos sombres & basses couleurs
N'approchent point l'esclat des leurs,
Ny la neige, ny l'escarlate,
Ny le iaune du lourd metal,
Qui dedans l'ame du brutal,
Si dangereusement esclate.
Mille autres couleurs incogneuës
A la faculté de nos yeux,
Brillent en ces sublimes lieux,
Au trauers de l'onde & des nuës,
Et le creux d'vn seiour si beau,
Qui s'emplit de l'air & de l'eau
Que tousiours la nature y verse,
Luit d'vn esclat tout differend,
Si bien que cette terre prend
Tousiours quelque couleur diuerse.
Là sont peints les fruits & les arbres,
Chaque fleur vaut vn diamant,
Là c'est bastir honteusement,
Que de faire seruir les marbres,
Les escarboucles, les rubis,
Et ce qu'vn Roy sur ses habits

Peut faire voir de plus ſuperbe,
Se trouue parmy leurs foreſts,
Comme icy dedans nos mareſts
Se trouue du ſable & de l'herbe.
L'argent y donne peu de ioye,
Et les metaux de plus de pris,
Y viennent ſi fort à meſpris,
Qu'on n'en faict point de la monnoye.
Là toute ſorte d'animaux,
Franche de la rigueur des maux
Où noſtre terre eſt aſſeruie,
Viuent auecques liberté,
Et dans des lieux pleins de ſanté,
Iouyſſent d'vne longue vie.
On void là des plaiſans riuages,
Affranchis de la loy du ſort,
Et iuſqu'où la faim de la mort
N'eſtendit iamais ſes rauages.
On y void des Iſles auſſi,
Bien plus belles que celles-cy,
Ce n'eſt point la mer qui les touche,
Elles ont au lieu de rempars,
Vn air ſerain de toutes pars,
Où iamais Phœbus ne ſe couche.
Ceux qui dans ce pays de grace,
Occupent ces palais heureux,
Sont plus grands & plus vigoureux,
Que n'eſt cette mortelle race.

Les Elemens leur sont plus doux,
L'air leur est ce que l'onde à nous,
Et dans ce merueilleux Empire
Au lieu de nostre air infecté,
Vn beau Ciel tout plein de clarté,
Est ce que leur poulmon respire.
Ils ont l'esprit & le visage
Plus aimables que nous n'auons,
Et des choses que nous sçauons,
Vn plus grand & meilleur vsage.
Ils ont les sens en leur vigueur,
Et la desplaisante langueur
Que nous donnent les maladies,
Ne trouble pas vn de leurs iours,
Non plus que les fascheux discours
Que font nos ames estourdies.
D'autant que l'air vaut mieux que l'onde,
Et que le Ciel vaut mieux que l'er,
Tout ce qui faict viure & parler,
Est meilleur en cest autre monde.
Ainsi de ces heureux humains,
Les esprits & les corps bien sains,
Dans leur forte temperature,
Peuuent heureusement sçauoir,
Iusques où s'estend le pouuoir,
Et la volonté de nature.
Là sont tous ces fameux miracles
Que nous oyons dire des Cieux,

Et ces vrais organes des Dieux,
Que les mortels nomment Oracles,
De vrais Temples & des Autels,
A l'entretien des immortels,
Leur donnent vne libre entree,
Et dans cest admirable lieu,
Il est aisé de voir vn Dieu,
Comme vn homme en cette contree.

Sans aucun ombrage des nuës,
Loing de la nuict & du sommeil,
On y void & Lune & Soleil,
Et toutes les estoilles nuës,
Iamais aucun traict de malheur,
N'y fit venir vne douleur.
Les Dieux ne sont là que propices,
On ne void point là de prison,
Ny de peste, ny de poison,
Ny de fers, ny de precipices.

Des canaux de diuerses sortes,
Retiennent des eaux là dedans,
D'où saillent des ruisseaux grondans,
Par les plis de leurs veines tortes.
Ces fosses en diuers endroicts,
Sont ores larges, ores estroits,
Leur emboucheure est toute ronde,
Ils different de ceux d'icy,
Ores du bord plus estressi,
Ou de la baze plus profonde.

Chacun dans les creux qui le ſerre,
Suiuant vn poids qui va deſſous,
Ces canaux ſe rencontrent tous
Dans le centre de cette terre.
Là mille merueilleux ruiſſeaux
Changent l'vn l'autre de vaiſſeaux,
Ils meſlent mille fois leur courſe,
Et chacun forcé de changer
Laiſſe dans vn gouffre eſtranger,
Ce qu'il a porté de ſa ſource.
Icy des eaux viues & fortes,
Vomiſſant le ſouffre & le feu,
Icy d'autres qui coulent peu,
Laiſſent geler leurs vagues mortes,
Ces fleuues eternels & grands,
Sont l'vn de l'autre differents,
L'vn eſt faſcheux, l'autre facile,
L'vn eſt clair, l'autre eſt vn torrent,
Touſiours parmy la bourbe errant,
Comme faict celuy de Sicile.
Depuis le haut iuſqu'à la baze,
L'vn dedans l'autre reuerſez,
Ces fleuues ſont tous balancez,
Dans vn profond & large vaſe,
Qui panche indubitablement,
De tous coſtez eſgalement,
De vaſe eſt ce foſsé d'Homere,
De tout ce globe ſe couurant,

Que tous ces fleuues vont ouurant,
Comme le ventre de leur mere.
Ceste masse d'eaux passagere
Dans ce vase ainsi suspendu,
Ny trop serré, ny trop fendu,
N'est ny pesante, ny legere,
Cette humeur est sans fondement,
Comme aussi sans nul firmament,
Elle s'abaisse, elle se leue,
Elle s'enfuit, elle reuient,
Elle s'eslance, & se retient
Sans se donner iamais de treue.
L'air qui vient dans son ouuerture,
Et qui la suit de bout en bout,
Allant & reuenant par tout,
Est aussi de mesme nature,
Suiuant ces eaux & ces limons,
L'air comme il faict en nos poulmons,
Incessamment souffle & respire,
Et poussé dans ces flots mouuens,
Il y faict naistre de grands vens,
Soit qu'il aille ou qu'il se retire.
Ce canal tire son haleine,
Lors que nos eaux coulent là bas,
Et la souffle quand il est las,
Et que sa caue est toute pleine,
Ressoufflant ce qu'il a puisé,
Vn grand amas d'eaux diuisé,

Amplement nos terres abreuue,
Vn de ses bras faict des marests,
Et l'autre arrache des forests,
Pour y faire passer vn fleuue.
Tous nos ruisseaux & nos fontaines
Naissent de ce debordement,
Et de là prend son fondement,
Le siege des vagueuses plaines,
Ces mesmes eaux en leur retour,
Vers ce vaste & profond seiour,
Du grand vase appellé Tartare,
Coulent par les chemins diuers,
De mille gouffres entr'ouuers,
Au sein de ce canal auare.
Les vns plus promptement se rendent
Dans les lieux dont ils sont venus,
Les autres vn peu retenus,
Plus paresseusement descendent,
Repassans par mille recoins,
Les vns plus bas, les autres moins,
Ils tombent dans la grande masse,
Et voulans replacer leurs eaux,
Ils trouuent tous que leurs vaisseaux
Ont leur assiette vn peu plus basse.
Arriuez qu'ils sont dans ce gouffre
Où ce fleuue rit, l'autre dore,
Et cest autre, d'vn cours plus fort,
Ne iette que flamme & que souffre,

Et les mornes, & les coulans,
Se vont encore remeslans,
Dans le large creux de ce ventre.
C'est iusqu'où peut aller leur saut,
Car il faudroit tomber d'enhaut,
S'ils vouloient deualer du centre.

Dans ce large espace du monde
Quatre grands fleuues principaux,
A l'entour des champs infernaux,
Trainent le vieux cours de leur onde:
Le grand Ocean en est vn,
Qui sous l'empire de Neptun,
Riche de poissons & de barques,
Moüille la terre à l'enuiron,
Le second fleuue est Acheron,
Qui faict vn grand maretz aux Parques.

Apres ces courses vagabondes
Vn estang nommé comme luy,
Dans ces lieux de ioye & d'ennuy,
Arreste ses rapides ondes.
Dans ces obscurs & tristes bors,
Quelquesfois les ombres des mors
Vont accomplir leurs destinees,
Et noyez que sont tous leurs maux,
R'animent d'autres animaux,
Dans les lieux dont elles sont nees.

Vn fleuue de nature estrange,
Entre ces deux-là faict son cours,

Et tombe en vn lac où tousiours
L'onde brusle parmy la fange,
On void là dedans s'enflammer
Bien plus d'eau que n'en a la mer,
Aussi ce fleuue est-il plus large,
Il ceint la terre, & va couler
Vers l'Acheron sans s'y mesler,
Puis au grand canal se descharge.

A cause de l'onde enflammee,
Qui boult dedans ce gros vaisseau,
Cette grande chaudiere d'eau,
Est Pyriphlegeton nommee.
Du soin de ses fangeux torrens,
Mille petits ruisseaux errans
Par des conduites incertaines,
Reglissent dans ce lieu profond,
Et par toute la terre sont
Des ruisselets & des fontaines.

Le dernier fleuue est le Cocite,
Dont le cours d'abord fluctueux,
Est fier, grondant, impetueux,
Et rien que son flot ne l'excite.
Il est entre bleu, rouge, & noir,
Comme on void dans ce creux manoir,
La couleur de l'onde stigide,
Stix sur les fleuues coroné,
Sans que Iupiter desthroné,
Eust perdu la foudre & l'Ægide.

Comme les Dieux en cette guerre,
Cocyte prend là du secours,
Et passe d'vn plus roide cours
Dans les entrailles de la terre,
Puis par mille destours roulant
Vers Pyriphlegeton coulant,
Il trouue l'Acheron en teste,
Et sans se mesler à pas vn,
Il se rend dans ce lieu commun,
Qui leur tient sa cauerne preste.

Le grand Conseil de la nature,
L'ayant ainsi bien ordonné,
Ce regne est le lieu destiné,
Où les morts font leur aduanture.
Leur Demon les a là logez,
C'est où les Dieux les ont iugez,
Ce sont là les lieux redoutables,
Consacrez aux droicts de la mort,
Où se donne l'arrest du sort,
Pour les iustes & les coulpables.

Qui ne rend pas bien son seruice,
Au sainct deuoir de la vertu,
Et n'est aussi tout abbatu,
Soubs l'infame empire du vice,
Tous ceux de qui les sombres iours
D'vn fade & mediocre cours,
Ont passé cette vie humaine,
Trouuent vn pareil sort pour eux,

Ny bienheureux, ny malheureux,
Dedans cette commune plaine.
Ils ſont mis dans vne charettte,
Où le demon leur paſſager,
Conduiſant ce fardeau leger
Au mareſt d'Acheron s'arreſte.
Ils ſont là comme tous noyez,
Iuſqu'à tant qu'ils ſoient nettoyez
Des ordures de leurs offences,
Et quelques ſupplices ſouffers,
Les Dieux leur vont oſter les fers,
Pour leur donner des recompenſes.
Les ames de ſang enyurees,
Toutes noires de trahiſon,
Ont le tartare pour priſon,
Et n'en ſont iamais deliurees.
Là ſont mis les tueurs des Roys,
Comme ceux qui iuſqu'aux abois,
N'ont aimé que le ſacrilege,
Et pour les tirer de ce lieu,
La miſericorde de Dieu
N'a point aſſez de priuilege.
D'autres ames bien criminelles,
Mais pour qui les Dieux moins faſchez,
Ne condamnent point leurs pechez,
A des tortures eternelles.
Ceux qu'vn brutal aueuglement,
Prouoque irraiſonnablement,

A fascher le pere & la mere,
Sont dans cest espoir de guerir,
S'estans purgez auant mourir,
Par vne repentence amere.
Un desgout des lieux adorables,
Un meurtre faict mal à propos
Dont l'image oste le repos,
A l'ame de ces miserables.
Ce sont là ces crimes pesans,
Dont les Dieux ne se r'appaisans
Qu'apres vne vengeance rude,
Tiennent les esprits affligez,
Dedans le Tartare obligez
D'vne effroyable seruitude.
Il faut que la Lune accomplisse
Douze fois au Ciel son sentier,
Et qu'vn an passé tout entier
Pour le terme de leur supplice,
Le temps arriue qu'vn tourment
Si durable & si vehement,
Leur promet vn peu de relasche,
Le destin à demy contant,
Et lassé de leur nuire tant,
Hors de ces cachots les arrache.
Auant leur deliurance entiere
Sortans de canal commun,
Ils sont tous renuoyez chacun
Dedans le sein d'vne riuiere,

Ceux que le meurtre a condamnez,
Au Cocite sont amenez,
C'est autre fleuue plein de flamme,
Reçoit ces hommes violens,
Qui contre leur Pere insolens,
En ont eut des remors dans l'ame.
Lors ces forçats auec licence,
Suiuans les flots qui les ont pris,
S'en vont visiter les esprits,
Dont ils ont blessé l'innocence,
Et les trouuans pres des palus
Qui d'vn large & tranquille flus,
Arrousent vne heureuse plaine,
Desireux de s'y resiouyr,
Les coniurent de les ouyr,
Et d'auoir pitié de leur peine.
Si ces Manes leur font la grace
De les receuoir à merci,
Ils s'en vont auec eux aussi,
Posseder vne heureuse place,
Et pleins de franchise & d'honneur,
Participent à leur bon heur :
Mais tant que leur iustice auare,
Leur veut retenir leurs forfaicts,
Sans auoir ny tresue ny paix,
Ils s'en reuont dans le Tartare.
Leur peine se rend infinie
Leur douleur ne cuit pas assez,

Et tant qu'il plaiſt aux offencez,
Leur faute n'eſt iamais punie:
Mais ſoudain qu'ils ſont pardonnez,
Ils vont au rang des fortunes,
Le malheur calme ſon orage,
L'enfer eſt las de les punir,
Et chacun perd le ſouuenir,
D'en auoir receu de l'outrage.
Mais ceux qui d'vne ſaincte vie
Ont ſuiuy le train glorieux,
Et dont la volonté des Dieux
A touſiours limité l'enuie,
Sçauans & ſans aucun deffaut,
Ils volent bien-heureux là-haut,
Où parmy des grandeurs ſupremes
Ils n'ont plus de corps comme icy,
Et francs de tout humain ſoucy,
Ils deuiennent des Dieux eux-meſmes.
A des felicitez ſi rares
Se doit donner tout noſtre ſoing,
Car ceſte gloire de bien loing,
Paſſe la pompe des Thiares.
Nul ſans prudence, & ſans bonté,
Encore n'eſt iamais monté
Dans ce grand palais de lumiere,
Où noſtre parfaicte raiſon,
Doit habiter vne maiſon
Plus heureuſe que la premiere.

PHÆDON.

Il finiſſoit ainſi ſa fable, dans le diſcours de ces beatitudes eternelles, que les eſprits bié purgez par la Philoſophie, doiuét eſperer, & dőt il ne pouuoit, diſoit-il, exprimer la magnificéce faute du loiſir & de capacité d'vn hőme, qui ne ſuffit pas au diſcours des choſes ſi merueilleuſes au bout de ső cőpte, il dit à Simias.

Toutes ces choſes là, comme ie les ay rangees, ne ſont pas dignes ſans doute qu'vn homme de bon ſens y arreſte entierement ſa creance : toutesfois eſtans certains de l'immortalité de nos ames, nous deuons penſer que leur habitation en l'autre monde ſera quelque choſe d'aprochant à ce que ie vous en ay diſcouru, & ſans l'incertitude ou nous demeurons pendant la vie il me ſemble qu'il eſt à pro pos de ſe perſuader à plus pres ce que i'ay dit & de l'apprendre par cœur, comme les Magiciens font leurs vers : s'il y a du danger qu'on ſe trompe; il y a de la gloire à courre ce hazard, & ie croy qu'vne eſperance bien legitime doit icy ſoulager les incommoditez de ceux qui viuent dans les meſpris du faſte, & de la volupté du corps, & qui

ayans ſçeu trouuer le gouſt des plaiſirs que la ſcience donne, n'ont resiouy leur eſprit d'autre choſe, & n'empruntent rien d'eſtranger pour l'accommoder, ils ſont parés d'ornemens tous tirez de luy meſme, qui ſont la temperance, la iuſtice, la magnanimité, la liberté, la verité. Parmy toutes ces vertus, le ſage ſe trouue ferme contre les atteintes de la mort, & par tout le temps de ſa vie, ſe trouue auſſi preparé pour ſon deſpart, qu'à l'heure meſme qu'il faut qu'il parte. Pour vous tous, qui eſtes icy, vous deſlogerez ſans doute, & mourrez chacun à voſtre temps: mais pour moy, c'eſt maintenant; comme diroit quelque Tragique, que les Deſtins m'appellent, meſme il eſt deſia temps que ie m'en aille pour me lauer: car auant que de prendre le poiſon, ie me veux nettoyer pour n'incommoder point les femmes, qui s'amuſerōt à lauer ce corps mort. Là deſſus, Criton luy demanda s'il ne vouloit rien commander à perſonne, touchant ſes enfans, ou pour quelque autre choſe, où on luy peuſt faire plaiſir. Ie n'ay rien à vous recommãder, dit il, que ce que ie vous preſche
il

il y a lõg temps, que si vous prenez garde à vous, vous me seruirez de beaucoup, & à vous mesmes, quoy que vous ne m'en voulussiez pas icy donner vostre parole, & que si vous ne suiuez en toute vostre vie les traces qui vous ont esté marquees, par tous les discours que nous auõs faictz, asseurez-vous que vous n'y haignerez rien, quoy que vous veuillez icy accorder à nostre conference. Nous y prendrõs garde (luy dit Criton) mais comme quoy veux-tu qu'on t'ensseuelisse? Comme il vous plaira, dit il, au moins si apres vous me pouuez atteindre, & tout sousriant, il se tourna vers nous, Ie ne sçaurois, dit-il, persuader à Criton que c'est moy ce Socrate qui dispute icy, & qui range ainsi mes discours : mais il croit que ie suis ceste charongne, qu'il doit voir incontinent, & se soucie peu de la consolation que ie vous ay voulu donner, & de l'opinion que i'ay d'estre auiourd'huy bien loin de vous, & de paruenir à la condition des bien-heureux. Asseurez-en donc Criton, ie vous prie, & soyez mes cautions enuers luy, autremẽt qu'il n'a esté pour moy enuers mes Iuges:

car il a respondu que ie comparoistrois en iugement, & vous luy respondrez, s'il vous plaist, qu'apres que ie seray mort, ie ne comparoistray plus pour tout: mais que ie m'en iray. Persuadez-le luy ie vous prie, afin qu'il ait moins de regret à ma mort, & que voyant brusler ou enseuelir mon corps, il ne soit pas si fol que de me plaindre, comme si i'endurois beaucoup; & qu'il ne die point aux funerailles que c'est Socrate qu'on porte au tombeau, & qu'on me va mettre soubs la terre. Sçaches aussi Criton, que ce qui est si mal dit, ne manque pas seulement en cela: mais qu'il nuit aussi en quelque façon à nos esprits: mais bien il faut dire que mon corps doit estre enseuely, & de la sorte qu'il te semblera bon. Cela dit, il se leua, & passa dans vne chambre pour se lauer. Criton le suiuit, & nous pria de les attendre. Nous estions là cependant à nous entretenir sur les discours qui auoient esté tenus, & à desplorer nostre fortune en la perte de cet homme là, qui estant nostre Pere à tous, nous laissoit à sa mort tous orphelins. Apres que Socrate fut laué, on luy

apporta

apporta ſes fils : car il en auoit deux petits, & vn deſia grand, il y vint auſſi des femmes ſes domeſtiques. Socrate leur ayant parlé tout deuant Criton, & leur ayant ordonné ce qu'il vouloit, il leur commanda de ſe retirer, & à ſes fils auſſi, puis il reuint à nous enuiron l'heure que le Soleil s'alloit coucher: car il auoit eſté là dedans aſſez long temps. Comme il nous fut venu retrouuer tout laué, il s'aſſit, & ſans qu'il euſt preſque loiſir de nous plus rien dire; voicy le bourreau qui arriue, & ſe tenant aupres de Socrate, il luy dit: Ie ne penſe point trouuer en toy l'eſtonnement que i'ay accouſtumé de trouuer aux autres: car ils ſe deſpitent à moy, & me diſent des iniures, lors que faiſant ma charge, par le commandement des Magiſtrats, ie leur viens annoncer qu'il leur faut aualler le poiſon:& i'ay recogneu à te voir icy, que tu auois l'ame grande, & genereuſe, & l'humeur paiſible, que tu es le meilleur homme qui ſoit iamais entré dans ceſte priſon, & ſçay bien que tu ne m'imputeras point ton malheur: mais à ceux qui en ſont la cauſe. Tu cognois

assez maintenant la nouuelle que ie t'apporte ; A dieu, & tasche à te preparer à ceste necessité. Apres luy auoir dit cela, il se retira tout pleurant. Socrate tournant les yeux sur le bourreau. Adieu, luy dit-il, toy-mesme, ie vay me preparer : Et tout aussi tost, voila, nous dit-il, vn honneste homme, & courtois : car ce n'est pas d'auiourd'huy seulemēt que ie l'ay cogneu ciuil comme cela, il m'a tousiours fort salüé, & m'est venu icy souuent entretenir, ie croy qu'il est homme de bien, voyez comme quoy il me plaint. Courage Criton, faisons ce qu'il nous dit : & si le poison est prest, qu'on me l'apporte, s'il ne l'est pas encore, qu'on le luy fasse apprester. Quoy ? dit Criton, ie croy que le Soleil n'est point encore couché, & ie sçay que les autres sont encore long-temps à prendre le poison apres qu'on leur a dit : mesme ils ne le boiuent bien souuent qu'apres auoir bien gousté & ioüy de ce qu'ils aiment:ainsi n'as tu point affaire de te haster, car il y a du temps assez. Ceux qui font de la sorte, dit Socrates, ont raison : car
il

il croyoit que cela leur profite à quelque chose. Et moy i'ay raison de ne le point faire, car ie croy que pour retarder ie n'y puis gaigner autre chose que de me rendre ridicule à moy-mesme, comme trop amoureux de ma vie, & mesnager d'vne chose où ie n'ay plus rien. Mais oblige moy ie te prie, & fais ce que ie te dis. Comme Criton eut ouy ceste resolution, il fit signe à vn garçon qui n'estoit pas loin de là. Ce garçon sortist de la chambre, & sans arrester beaucoup il reuint auec celuy qui deuoit donner le poison qu'il apporta tout prest dans la coupe. Socrates le regardant, Et ie te prie, dit-il, toy qui entends cecy, qu'est-ce qu'il faut que ie fasse autre chose? Que te promener, apres auoir beu iusqu'à tant que tu sentes affoiblir les iambes, apres tu te coucheras: & luy disant cela il luy rendist la coupe. Socrates, veritablement, ô Echecrates, là print fort ioyeusement sans changer de couleur: mais regardant viuement comme il auoit accoustumé, il dit au bourreau: Est-il pas permis d'en respandre vn peu par maniere de sacrifice; Il n'y en a, luy dit

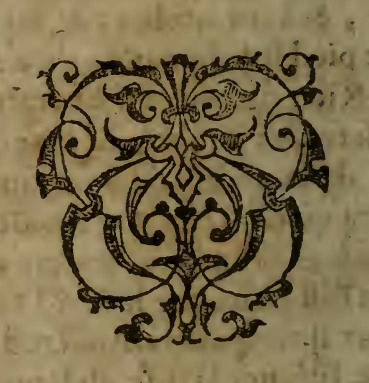
l'autre, iuſtement que ce qu'il faut: I'ay tout beu: dit Socrates, mais ſi eſt-il permis au moins de prier les Dieux qu'ils me rendent ma mort fauorable, & ceſte ſeparation heureuſe, ie les prie de bon cœur: & ainſi ſoit-il. Diſant cela, il porte le verre à la bouche & boit fort gayement. Pluſieurs de la cõpagnie s'eſtoient empeſchez de pleurer iuſques alors: mais le voyant comme il beuuoit, & apres qu'il eut beu il nous fut impoſſible de nous retenir: pour moy ie me laiſſay là tellement emporter à la douleur, que les larmes me tomboient à force du regret que i'auois, non pas tant pour luy que pour moymeſme, & la perte que ie faiſois d'vn tel amy. Criton auſſi auant que de commencer de pleurer s'eſtoit leué; & Apollodorus qui n'auoit tout le iour fait autre choſe ſe print lors à crier les hauts cris deſplorant la condition de tous ceux qui eſtoient là hormis de Socrates: Vrayement, nous dit Socrates, vous eſtes de braues gens, n'auez vous point de honte? ie n'auois renuoyé ces femmes pour autre choſe: car ie ſçay que ceſte foibleſſe de ſe plaindre & de pleu-

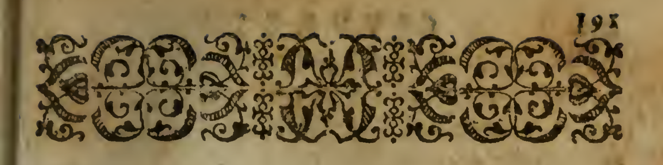
rer

rer, leur est ordinaire. Et i'ay souuent ouy dire, que c'est auec applaudissement & ioye qu'il faut s'en aller d'icy. Arrestez vous donc & prenez patience. Nous rougismes tous à ceste parole, & ne pleuraímes point dauantage. Desia tout se promenant il sentit faillir ses iambes & se coucha sur le dos, car ainsi luy auoit ordonné le bourreau, qui vn peu apres venant à le coucher commença à prendre garde aux pieds de Socrates, & à ses iambes, & luy pressant fort le pied luy demanda s'il ne sentoit rien, Rien du tout dit Socrates: apres il luy serra les iambes, & montant tousiours de la main en les serrant il nous monstra qu'elles estoient froides & toutes roides: le touchant encore vne fois, il nous dist, lors que le froid sera venu au cœur il trespassera. Aussi tost le froid le saisit. Iusques là il se descouurit, car il s'estoit enueloppé d'vne robe, & puis le dernier mot qu'il profera fut: O Criton, dit-il, nous deuons le Coq à Esculape, payez luy ie vous prie & n'y manquez point, Cela se fera, luy dit Criton: mais ne te plaist-il point encore quelque chose? A cela Socrates
ne

ne respondit point : mais ayant demeuré coy tout vn temps il remua vn peu: le bourreau le descouurit : lors Socrates ficha sa veuë & la perdit. Criton luy ferma les yeux & la bouche.

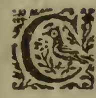
Voila, Echecrates, la fin de nostre àmy ; homme sans doute à mon iugement le meilleur, le plus sage & le plus iuste que i'ay iamais pratiqué.





AV ROY, SVR SON EXIL.

ODE.


CEluy qui lance le tonnerre,
Qui gouuerne les elemens,
Et meut auec les elemens,
La grande masse de la terre.
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut oster demain,
Luy qui vous preste sa lumiere,
Et qui malgré les fleurs de lys,
Vn iour fera de la poussiere
De vos membres enseuelis.

Ce grand Dieu qui fit les abysmes
Dans le centre de l'Vniuers,
Et qui les tient tousiours ouuers
A la punition des crimes:
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Trouuent vn asseuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le deluge,
Des maux où vous m'auez ietté.

Esloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la Cour,
Il me semble que l'œil du iour,

Ne me luit plus qu'auecque peine:
Sur le faiste affreux d'vn rocher
D'où les ours n'osent approcher,
Ie consulte auec des furies,
Qui ne font que solliciter
Mes importunes resueries
A me faire precipiter.

Auiourd'huy parmy des sauuages
Où ie ne trouue à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air,
Et dedans l'echo des riuages:
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple auecque des cris
Benit le Roy parmy les Ruës,
Icy les accens des courbeaux,
Et les foudres dedans les nuës
Ne me parlent que des tombeaux.

I'ay choisi loing de vostre Empire
Vn vieux desert ou des serpens
Boiuent les pleurs que ie respans,
Et soufflent l'air que ie respire:
Dans l'effroy de mes longs ennuys,
Ie cherche, insensé que ie suis,
Vne Lyonne en sa cholere,
Qui me deschirant par morceaux
Laisse mon sang & ma misere,
En la bouche des lionceaux.

Iustes Cieux qui voyez l'outrage,
Que ie souffre peu iustement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal, ou plus de courage:
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de souspirer à Dieu,
Ie n'ay rien qui me diuertisse;
Iob qui fut tant homme de bien

Accusa le Ciel d'iniustice,
Pour vn moindre mal que le mien.
Vous grand Roy si sage & si iuste,
Qu'on ne voit point de Roy pareil,
Suiurez vous le mesme conseil
Qui fit iadis faillir Auguste?
Sa faute offence ses nepueux,
Et faict perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire:
Mesmes les astres auiourd'huy
Font des plaintes à la Memoire,
De ce qu'elle a parlé de luy.
Encore dit-on que son ire,
L'auoit bien iustement pressé,
Et qu'Ouide ne fut chassé
Que pour auoir osé mesdire:
Moy dont l'esprit mieux arresté,
D'vne si sotte liberté
Ne se trouua iamais capable,
Aussi tost que ie fus banny,
Ie souhaittay d'estre coupable,
Pour estre iustement puny.
Mais iamais la melancolie
Qui trouble ces mauuais esprits,
N'a fait paroistre en mes escrits,
Vn pareil excez de folie:
Et si depuis le premier iour
Que mon deuoir & mon amour,
M'attacherent à vos seruices,
Ie n'ay tout oublié pour eux,
Le Ciel pour chastier mes vices
Fasse vn Enfer plus rigoureux.
Ie n'ay point failly que ie sçache,
Et si i'ay peché contre vous,
Le plus dur exil, est trop doux,

Pour punir vn crime si lasche:
Aussi quels lieux ont ce credit,
Où pour vn acte si maudit
Chacun n'ayt droict de me poursuiure:
Quel Monarque est si loing d'icy,
Qui me vueille souffrir de viure,
Si mon Roy ne le veut aussi.

Quoy que mon discours execute,
Que feray-ie à mon mauuais sort:
Qu'appliqueray-ie que la mort,
Au malheur qui me persecute:
Dieu qui se plaist à la pitié.
Et qui d'vn sainct vœu d'amitié
Ioinct vos volontez à la sienne,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'vne qualité si Chrestienne,
Vous oblige à luy ressembler.

Comme il faict à l'humaine race,
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paroistre aux mortels,
Moins de iustice, que de grace:
Moy dans le mal qui me poursuit
Ie fais des vœux pour qui me nuit.
Que iamais vne telle foudre,
N'esbranle l'establissement
De ceux qui vous ont faict resoudre,
A signer mon bannissement.

Vn iour leurs haines appaisees
Feront caresse à ma douleur,
Et mon sort loing de mon malheur,
Trouuera des routtes aisees:
Si la clarté me dure assez,
Pour voir apres ces maux passez,
Vn Ciel plus doux à ma fortune,
Mon ame ne rencontrera

Aucun

Aucun soucy qui l'importune,
Dans les vers qu'elle vous fera.
De la vaine la plus hardie,
Qu'Appollon ait iamais remply,
Et du chant le plus accomply,
De sa parfaicte melodie,
Dessus la fueille d'vn papier,
Plus durable que de l'acier,
Ie feray pour vous vne image,
Ou des mots assez complaisans,
Pour bien parler de mon ouurage,
Manqueront à vos courtisans.
Là suiuant vne longue trace
De l'histoire de tous nos Roys,
La Nauarre & les monts de Foix,
S'estonnerent de vostre race:
Là ces vieux pourtraicts effacez
Dans mes poëmes retracez,
Sortiront de vieilles Chroniques,
Et ressuscitez dans mes vers,
Ils reuiendront plus magnifiques
En l'estime de l'vniuers.
Depuis celuy que la fortune,
Amena si pres du Liban,
Et sous qui l'orgueil du Turban,
Vit fouler le front de la Lune,
Ie feray parler ces Rois morts,
Et renouuellant mes efforts
Dans les Discours de vostre vie,
Ie foray si bien mon deuoir,
Que la voix mesme de l'enuie
Vous parlera de me reuoir.

AV ROY.

CHer Obiect des yeux & des cœurs,
Grand Roy dont les exploits vainqueurs
N'ont rien que de doux & d'Auguste
Vsez moins de vostre amitié,
Vous perdrez ce titre de Iuste
Si vous vsez trop de pitié.
Quand vn Roy par tant de proiects
Voit dans l'ame de ses suiects
Son authorité dissipee;
Quoy que raisonne le conseil,
Ie pense que les coups d'espee
Sont vn salutaire appareil.
L'honneur d'vn iuste Potentat,
Est de faire qu'en son Estat
La paix ayt des racines fermes:
Par là se doit-il maintenir,
Et demeurer tousiours aux termes
De pardonner & de punir.
Contre ces esprits insensez,
Qui se tiennent interessez,
En la calamité publique,
Selon la loy que nous tenons,
Il ne faut point qu'vn Roy s'explique
Que par la bouche des canons.
Les fors brauent les impuissans,
Les vaincus sont obeissans,
La iustice estouffe la rage:
Il les faut rompre sous le faix:
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.
Henry, destourne icy tes yeux,

Et regardant ces tristes lieux
Consacrez à ta sepulture,
Considere comme ton cœur
Se lasche & contre sa nature
Reçoit vn ennemy vainqueur.
Toutesfois grand Astre des Roys,
Celle qui te print autresfois
Encore impunément te braue,
Ton cœur ne luy resiste pas,
Et demeure tousiours esclaue
De ses victorieux appas.
Grande Royne en faueur des lys
Auec luy presque enseuelis,
N'offencez point ses funerailles,
Pour l'auoir, à quoy le dessein
De venir rompre des murailles,
Si vous l'auez dans vostre sein?
Merueilleux changement du sort,
Ce grand Roy que deuant sa mort
Vous gaignez auecques des larmes,
Est-il si puissant auiourd'huy,
Qu'il vous faille employer des armes
Pour auoir empire sur luy?
Quoy que ce grand cœur genereux,
Forcé d'vn respect amoureux
Ait flechy deuant vostre face,
Il n'est point si fort abbatu,
Que son fils n'y trouue vne place
Où faire luyre sa vertu.
Nous croyons que ces reuoltez,
A nostre abord espouuantez
Se deffendront mal à la bresche:
Et qui fera comparaison
De vingt canons contre vne flesche,
Dira que nous auons raison.

SVR LA PAIX DE L'ANNEE M. DC. XX.

ODE.

LA paix trop long temps desolee
Reuient aux pompes de la Cour,
Et retire du Mausolee
Les ieux, les dances, & l'amour.
Au seul esclat de nos espees
Les tempestes sont dissipees,
Tous nos bruits sont enseuelis,
Mon Prince a fait cesser la guerre,
Et sa grace a rendu la terre
Pleine de palmes & de lys.

Nostre estat d'vn triste visage
Desesperé de son salut,
Sans le Roy ne trouuoit l'vsage
D'aucun remede qui valut.
Grand Roy que vos vertus sont grandes,
Et bien dignes de nos offrandes!
Que vos trauaux ont eu de fruict!
Toute la terre en est semee,
Et la voix de la renommee
N'en sçauroit faire assez de bruict.

Et bien races desnaturees,
Qu'auez vous plus à murmurer?
Les fureurs se sont retirees,
Le desordre n'a peu durer.
Vos estendars sont nostre proye,
Vos flammes sont nos feux de ioye,
Le Roy triomphe du malheur?
Et iamais on n'a veu Monarque
Qui grauast de meilleure marque

Son iugement ny sa valeur.
La trahison confuse & blesme
Ne sçait plus sur quoy rauager
Le Roy a mis tout ce qu'il ayme
Loing de la honte & du danger,
Il a reprimé la licence
Dont on pressoit son innocence,
Et ses desseins laborieux,
Qui ne vont point à l'aduenture,
Ont fait voir que sa creature
Estoit aussi celle des Dieux.
Dans nos victorieuses armes,
Si la clemence l'eust permis,
Et plus de sang, & plus de larmes
Eussent marqué ses ennemis.
Et dirois bien à quels supplices
S'attendoient leurs noires malices:
Mais il est las de les punir,
Il est honteux de leur diffame,
Et seroit fasché que son ame
En eust gardé le souuenir.
Il suffit que la paix est ferme,
Que ces esprits audatieux
Ont en fin acheué le terme
De leurs complots seditieux:
Il suffit que rien n'importune
Ny sa vertu, ny sa fortune,
Que le Ciel rit à son plaisir,
Que sa gloire a laissé l'enuie,
Et que sa grandeur assouuie
Ne trouue ny but ny desir.
Traistres outils de nos folies,
Instrumens de flamme & de fer,
Que vos races enseuelies
Se recachent dedans l'enfer:

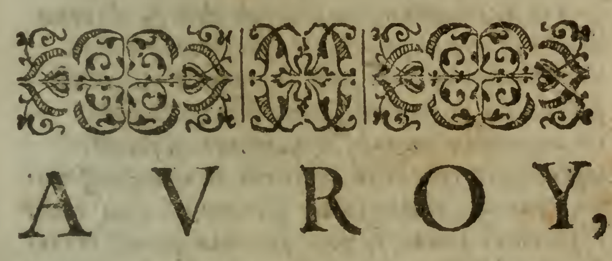
Aussi bien nos Dieux tutelaires,
Dont ces reuoltes ordinaires
Ont armé nos mains tant de fois,
Iurent que le premier rebelle
Sera la victime eternelle
De l'iniure de tous nos Roys.

Esperer encore des graces,
Et croire en de pareils forfaits,
Que vous, ny vos futures races
Puissiez iamais trouuer de paix.
C'est doubter que vos felonnies
Ne soient proches d'estre punies,
C'est ne sçauoir point de prison,
S'imaginer qu'vn a deux testes,
Que le Ciel n'a point de tempestes,
Ou qu'il ayme la trahison.

Mais ie fauts en mes deffiances,
Nostre mal vous a fait patir,
Et ie croy que vos consciences
L'ont fait auec du repentir.
Auriez vous bien la barbarie
De confesser que la furie
Vous ait fait venir sans remors
Au trauers du fer & des flammes,
Où tant de genereuses ames
Ont accreu le nombre des morts?

Ie dis de quel sanglant orage
L'enfer se desborda sur nous,
Et voulus mal à mon courage
De m'auoir fait venir aux coups.
La campagne estoit allumee,
L'air gros de bruict & de fumee,
Le Ciel confus de nos debats,
Le iour triste de nostre gloire,
Et le sang fit rougir la Loire

De la honte de vos combats.
C'est assez fait de funerailles,
On void vn assez grand tableau
De cheueux, d'hommes, de murailles,
Que la flamme a ietté dans l'eau;
C'est assez, le Ciel s'en irrite:
Et de quelque si grand merite
Dont l'honneur flatte nos exploits,
Il n'est rien de tel que de viure,
Soubs vn Roy tranquile, & de suiure
La saincte Maiesté des loix.



AV ROY,

ESTREINE.

LE dessein que i'auois de saluër le Roy,
Et de luy faire vn don de mes vers & de moy,
D'vne vieille coustume aux presens ordonnee.
Attendoit que le temps recommençast l'annee:
Mais mon iuste deuoir ne s'est pû retenir,
Ie trouue que ce iour est trop long à venir,
Et ce n'est point icy le temps ny la coustume,
A qui ie donne loy de gouuerner ma plume:
Quelque iour de l'annee où ie respire l'air,

C'est de ce fils des Dieux de qui ie dois parler,
Mon ame en adorant à cest obiect s'arreste,
Et mon esprit en faict mon trauail & ma feste.
Tout ce que la nature a de rare & de beau,
Ce qui vit au Soleil, qui dort dans le tombeau,
Tout ce que pût le Ciel pour obliger la terre,
Les plaisirs de la paix, les vertus de la guerre,
Les roses, les rochers, les ombres, les ruisseaux,
Le murmure des vents, & le bruict des oyseaux,
Le vestement d'Iris, & le teint de l'Aurore,
Les attraits de Venus, ny les douceurs de Flore
Tout ce que tous les Dieux ont de cher & de doux.
Grand Prince, ne peut point se comparer à vous.
Cesar aupres de vous perd de renom d'Auguste,
Mars celuy de Vaillant, Themis celuy de Iuste;
La vertu n'eut iamais des monumens si saincts
Qu'elle en a rencontré dans vos heureux desseins:
C'est par où dãs nos cœurs son amitié s'imprime,
C'est pour l'amour de vous que nous quittõs le cri-
L'exemple de vos mœurs force plus que la loy, (me
Et vostre saincte vie authorise la foy;
Lors que ces grands desseins, à qui l'Europe entiere
Pour vn mois d'exercice estoit peu de matiere,
Furent mis au tombeau du plus vaillant Heros
Dont le sein de la terre ait iamais eu les os:
La vertu s'en alloit, mais vous l'auez suiuie,
Et retenant de luy la couronne & la vie,
Ils vous pleut d'arrester auecques vous aussi
Les belles qualitez qui l'honoroient icy:
Ie croyois l'vniuers perdu dans ceste perte,
Que la terre apres luy demeureroit deserte,
Que l'air seroit tousiours de tempeste allumé,
Que le Ciel dans l'enfer se verroit abismé,
Et que les elemens sans ordre & sans lumiere,
Reuiendroient en l'horreur de la masse premiere:
Sa

Sa gloire alloit du Pair auec les immortels,
Et pour luy tous nos cœurs n'estoient que des Autels:
Tous les peuples Chrestiens l'auoient fait leur arbitre,
Iamais autre que luy ne posseda ce tiltre:
Sa vertu luy gaigna tous ces noms glorieux,
Que nostre fantasie accorde aux demy-Dieux.
Les plus grands Roys trouuoient du merite à luy plaire,
Tout aymoit sa faueur, tout craignoit sa cholere,
Ainsi que ce Soleil penchant vers le tombeau,
Iettoit sur l'Vniuers l'œil plus grand & plus beau,
Sa valeur trop long temps honteusement oysiue,
Meditoit d'arracher son myrrhe & son oliue:
Le bruict de ses desseins par l'Europe voloit,
Chacun de ses proiects differemment parloit,
Tous les Roys ses voisins pendoient sur la balance,
Esgallement douteux ou fondroit sa vaillance;
Son courage rioit, de voir que la terreur
Se mesloit parmy tous dans leur confuse erreur:
Son bien s'alloit borner de la terre & de l'onde,
Et sans vous c'eust esté le plus grand Roy du monde:
Que sans vous son trespas eust causé de malheurs
Q'il nous eust faict verser. & de sang, & de pleurs.
Mais grace au Roy des Cieux, tout preuoyant & sage,
Dont vous estes icy la plus parfaicte image,
Nous sommes consolez, & le mesme cercueil,
Qui renferma ses os, renferma nostre dueil:
Les arts, & les plaisirs, les autels, & les armes,
Ont presque du regret d'auor ietté des larmes,
Quel de tous les plus grands, & des plus braues Roys
Asseure mieux que vous l'authorité des loix?

Vostre Empire nous sçait si doucement contraindre,
Que les plus libertins ont plaisir à vous craindre:
L'ame la plus sauuage a pour vous de l'amour,
Quel si grand Roy n'est point ialoux de vostre Cour
Et les Dieux contemplans vostre adorable vie,
Si vous n'estiez leur fils vous porteroient enuie:
Le Soleil est rauy quand son œil vous reluit,
Et ne voudroit iamais de repos ny de nuict:
Ses rayons n'ayment point à chasser le nuage,
Que pour n'estre empeschez de vous voir en visage.
C'est pour l'amour de vous qu'il bastist ses maisons
Qu'il rompist ces chaos, qu'il changea les saisons,
Qu'il nous fit discerner le Ciel d'auecques l'onde,
Et mit le grand esclat de la lumiere au monde:
Pour vous son feu s'occupe à ce metal pesant,
Par tout dedans le Louure à vos yeux reluysant,
Pour vous sa fantaisie en nos vergers errante,
Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,
Et sçachant que vos yeux se plaisent aux couleurs,
Il vous peint son amour dans la face des fleurs:
Que c'est astre fut gay, quant au riues de Loire,
Il vid les monumens graués pour vostre gloire,
Sentant que son deuoir touchoit vostre grandeur,
Il n'esclaira iamais auecques tant d'ardeur,
Et receut comme Encens l'honorable fumee
Que le canon donnoit à vostre renommee:
Le fleuue de son lict alors fit vn cercueil,
Qui de vos ennemis fut le sanglant accueil,
Et redoubla ses pas pour conter à Neptune,
Ce que vostre vertu fit faire à la fortune:
Neptune resiouy de vos succez heureux,
Rendit de vostre nom tous ses flots amoureux,
Et d'vn char empané fendant ses routes calmes,
Vint planter sur ses bords vne forest de palmes,
Et le ciel glorieux d'vn si iuste bon-heur,

Auec

*Auec affection fit feste à vostre honneur:
Mars n'a point faict encor vne si belle proye,
Et vante ce iour là, plus que la nuict de Troye,
Voyant vostre ieunesse en nos sanglants combats,
Dans le sein du peril rechercher ses esbats:
Que nous eusmes de peur qu'vn excez de courage
Ne vous mist au hazard d'vn general naufrage:
Benist soit ce grand Dieu, qui d'vn soin parternel
Garde à vostre genie vn bon-honneur eternel,
Il a faict vil pour vous ce que la terre admire,
Et n'a pas mieux fondé le Ciel que vostre Empire,
Ce sage & grand esprit que vostre sainct desir
Pour le salut commun nous a daigné choisir
Ce grand Duc nous fait voir auec trop d'asseurance
Que le destin du Ciel est celuy de la France,
Que vos plus grands desseins arriuent à leur port,
Et que vous & les Dieux n'auez qu'vn mesme sort:
On dict que ce grand Siege où tous les Dieux reposent,
Et d'vn conseil secret de nos desseins disposent,
Ce grand pourpris d'azur, d'où cent mille flambeaux
Esclattent à nos yeux si puissants & si beaux,
Eut autrefois besoin, qu'vn mortel prit l'audace
De se charger du faix de sa pesante masse:
Atlas s'aduantura de soustenir les Cieux,
Autrement la nature eut veu tomber les Dieux:
Ce n'est point qu'en effect la celeste machine
Se trouuast quelquesfois proche de sa ruine,
Ny que iamais vn homme à nostre sort pareil,
Ait penetré les airs, ny touché le Soleil:
Ceste fable au vray sens que la raison luy donne,
Nous enseigne qu'Atlas eut la trempe si bonne,
Et l'esprit si hardy, qu'il osa s'esleuer*

iusqu'où

I'usqu'où mortel que luy ne pouuoit arriuer:
Il sçauoit les secrets d'Iris, & du Tonnerre,
Et comme chaque estoille a pouuoir sur la terre
L'Vniuers le croyoit son general appuy,
Et plusieurs Potentats se reposoient sur luy,
La nature y reprit vne vertu seconde,
Le destin luy laissa la conduicte du monde,
Et les dieux par plaisir mirent entre ses mains
L'ineuitable droict qu'ils ont sur les humains.
Grand Roy, vous auez faict vn Ciel de vostre Empire;
Il eut vn bon Atlas, le vostre n'est pas pire,
Et chacun voit assez qu'en sa comparaison,
Vostre amitié s'accorde auecques la raison.
Tant que vostre faueur esclaire à ses pensees,
Nes fortunes ne sont d'aucun dueil menacées:
Quoy que les factieux retrament de nouueau,
Leurs complots en naissant trouuerent leur tombeau,
Et vous verrez tousiours durer à la Couronne,
La paix, qu'à vostre esprit vostre innocence donne:
Ainsi fasse le Ciel, & iamais son courroux
N'approche aucun danger, ny de luy, ny de vous.

ODE AV PRINCE
D'ORANGE.

VN Esprit lasche & mercenaire,
Qui a vne gloire imaginaire,
Flatte les cœurs ambitieux,
Lors qu'il parle de vos loüanges,
Met les hommes plus vicieux

A

A la comparaison des Anges.
Aussi bien nuë & sans appas,
La pauure Muse nose pas,
Parmy les pompes où vous estes
Faire venir la verité,
Et si les bouches des Poëtes
Ne quittent leur seuerité,
Elles demeureront muettes.
Prince ie dis sans me loüer,
Que le ciel m'a voulu doüer
D'vn esprit que la France estime,
Et qui ne fait point mal sonner
Vne loüange legitime;
Quand il trouue à qui la donner,
Mais le vice à qui tout aspire.
Maistrise auecque tant d'Empire,
Ceux qui gouuernent l'Vniuers:
Que chez les plus heureux Monarques,
O honte de ce temps peruers!
A peine ay-ie trouué des marques
Qui fussent dignes de mes vers,
Et depuis que la Cour aduoüe,
Ces ames de cire & de boüe,
Que tout crime peut employer,
Chacun attend qu'on le corrompe.
Et les grands donnent le loyer
Tant seulement à qui les trompe,
Lors que la force du deuoir
Pousse mon ame à deceuoir
Quelqu'vn à qui ie fais hommage:
Si quelquefois pour vn mortel,
Ie tire vne immortelle image,
C'est afin qu'il se rende tel
Qu'il se voit peint en mon ouurage.
Mais quand ie pense à ta valeur,

O que mon ſort a de malheur !
Car meſme de nouueaux Orphees
Ne pourroient en flattant les Dieux
Dire ſi bien , que tes Trophees
Ne meritent encore mieux.
Quels vers faut-il que ie prepare ?
En quel ſi beau marbre de Pare
Dois-ie grauer des monumens ;
Qui ſoient fidelles à ta gloire ?
Quels ſi religieux ſermens,
Iurant tes faits à la memoire,
Feront croire que ie ne mens?

L'eſpagne mere de lorgueil,
Ne preparoit voſtre cercueil,
Que de la corde & de la rouë,
Et venoit auec des vaiſſeaux
Qui portoient peintes ſur la prouë,
Des potences & des bourreaux.

Ses trouppes à pleine licence,
Venoient fouler voſtre innocence,
Et l'appareil de ſes efforts
Craignoit de manquer de matiere,
Où vos champs tapiſſez de corps
Manquoient pluſtoſt de cymitiere
Pour le ſepulchre de ſes morts.

Les voſtres que mordit ſa rage,
Mourant diſoient en leurs courages:
O nos terres, ô nos clartez!
Si vous n'eſtes plus aſſeruies,
Ayant gaigné vos libertez,
Nous voulons bien perdre nos vies.

O vous que le deſtin d'honneur,
Retira pour noſtre hon-heur:
Belles ames ſoyez appriſes
Que l'horreur de vos corps deſtruicts,

N'a

N'a point rompu nos entreprises,
Et que nous recueillions les fruicts,
Des peines que vous auez prises.
Nos ports sont libres, nos rempars
Sont asseurez de toutes parts,
Picorans iusqu'au bout du monde,
Si nos victorieux nochers:
Trouuent des ennemis sur l'onde
Ce sont les vents & les rochers.
Ainsi ta gent victorieuse,
Dessus la tombe glorieuse
Des braues dont tu fais le chef:
Maurice vante ta proüesse,
Et dans les pleurs de son meschef
Verse des larmes de liesse.
Toy seul grand Prince és le vainqueur:
Car si les tiens monstrent du cœur,
Tout ce qui les y fait resoudre
Sont tes yeux, dont le feu reluit
Dans le sang, & parmy la poudre,
Comme aux orages de la nuict
Brillent les flammes de la foudre.
Sans toy qui ne deuoit douter,
Que ce peuple au lieu de gouster
La douceur d'vn repos durable,
De sa foible rebellion,
Retomberoit plus miserable
En la vengeance du Lion?
La liberté qu'on a veu naistre
Du grand Mars, dont tu pris ton estre,
Apres luy veufue de support,
Si tu n'eusses esté son frere:
Par quel secours que de la mort,
Esperoit elle se deffaire
Des mains d'vn ennemy si fort?

Tu

Tu l'arrachas du precipice,
Faisant voir que tout est propice
A qui tu daignes secourir,
Et qu'ayant ton destin pour elle,
Parce que tu ne peux mourir
La liberté n'est pas mortelle.

Mais que pour te deifier,
Il te fallut sacrifier
De sang aux tenebreux Monarques;
Que pour espargner le dernier
Qu'on paye aux riues de la Parque,
Tu fis riche le nautonnier
Qui conduit la mortelle Parque.

Hercule à qui les immortels
Ont donné rang à leurs Autels,
N'a pas mieux merité sa feste,
Et si le sort l'eust assailly
Des forces qu'il t'a mis en teste,
Il eust sans doute defailly.

Ostende où les soldats d'Ibere,
En riant de vostre misere,
Pleuroient la cause de la leur,
Voyant le sort qui t'accompagne
Vendre tant mesme le malheur,
A creu que le demon d'Espagne
S'entend auec ta valeur.

Les ans qu'on mit pour ses ruynes
Furent les iours dont tes machines,
Regaignerent vn plus beau lieu:
Et c'est ainsi que tes iournees,
Comme on les conte pour vn Dieu,
Valent autant que des annees.

A Nuiport où ton œil charmoit,
La frayeur, & le desarmoit,
On vit Bellone au sang trempee:

Dans

Dans le choc se precipiter,
Et par fois qu'elle estoit frappee,
Au lieu de Mars, & Iupiter,
Ne reclamer que ton espee.

Aux coups que le Canon tiroit,
Le Ciel de peur se retiroit,
La mer se veid toute allumee,
Les astres perdirent leur rang,
L'air s'estouffa de la fumee,
La terre se noya de sang.
Parmy la nuict de ces tumultes
Quelque grand Dieu que tu consultes,
Alors que tout semble perir,
Vint aux coups afin de te suiure
Sans besoin de te secourir:
Car pour ne t'empescher de viure
La Parque auoit voulu mourir.

L'ennemy battu sans retraitte,
N'auoit au bout de sa deffaicte
Que ta Clemence pour support;
Ainsi par fois apres l'orage,
Les nochers ont trouué leur port,
Sur les rochers de leur naufrage.

A bien chanter tant de combats,
Où iamais tu ne succombats,
Ie voudrois consacrer mes veilles:
Mais ton esprit trop retenu,
Se fascheroit à tes oreilles,
Si ie l'auois entretenu
De la moindre de mes merueilles.

Aussi bien n'est il pas besoin,
Que mon Poëme soit tesmoing
De tes exploicts si manifestes:
Car quelque part qu'on puisse aller,
Si quelqu'vn n'a point veu tes gestes

Il en a bien ouy parler.
L'horison de la gent sauuage
N'a point de mont ny de riuage,
Où ne soit adoré ton los,
Que dans ton nom l'Hyperboree
A fait voir à nos mattelots,
Haut escrit en letrre doree
Sur le fer de ses iauelots.

Puis que sa gloire est accomplie,
Grands destins ie ne vous supplie,
Que de faire continuer
L'honneur ou ie le vois paroistre
Sans le faire diminuer,
Quand vous ne le pouuez accroistre.

Mais le Ciel que tu dois orner,
Maurice tasche de borner
Le fil sacré de tes iournees:
Il t'a desia marqué le lieu
Où tu dois apres cent annees,
Assis vn peu plus bas que Dieu,
Fouler aux pieds les destinees.

Les Muses en m'ouurant les Cieux,
M'ont fait voir que ces demidieux
A qui la terre fait offrande:
Fors le bien de ton amitié,
N'ont point felicité si grande,
Qui ne te peut faire pitié.

Les astres, dont la bien-vueillance
Se sent forcer de ta vaillance,
Sont apprestez pour t'accueillir:
Desia leur splendeur t'enuironne,
Dieu comme fleurs les vient cueillir,
Pour t'en donner vne couronne
Qui ne pourra iamais vieillir.

A MON

A MONSIEVR LE DVC DE LVYNES.

ODE.

EScriuains tousiours empeschez
Apres des matieres indignes,
Coulpables d'autant de pechez,
Que vous auez noircy de lignes,
Ie m'en vay vous apprendre icy,
Quel d'eust estre vostre soucy,
Et dessus les iustes ruynes
De vos ouurages criminels,
Auecques des vers eternels
Peindre l'image de Luynes.

Ie confesse qu'en me taisant
D'vne si glorieuse vie,
Ie m'estois rendu complaisant
Aux iniustices de l'enuie,
Et meritois bien que le Roy
En suitte du premier effroy,
Dont me fit pallir sa menace,
M'eust fait sentir les cruautez,
Qui n'ont point merité de grace.

A qui plus iustement qu'à luy,
Se doiuent nos sainctes loüanges?
Quel des humains voit auiourd'huy
Sa vertu si proche des Anges?
Ceux que le Ciel d'vn iuste choix
Fait entrer dans l'ame des Roys,
Ils ne sont plus ce que nous sommes,
Et semblent tenir au milieu
Entre la qualité de Dieu,

Et

Et la condition des hommes.
Vn chacun les doit estimer,
Ainsi qu'vn Ange tutelaire,
Ta vertu c'est de les aymer,
L'innocent est de leur complaire,
Les mouuemens de la bonté
C'est proprement leur volonté,
Les suiure c'est fuyr le vice,
Bien viure c'est les imiter,
Et ce qu'on nomme meriter,
C'est de mourir pour leur seruice.
Grand Duc que toutes les vertus
Recommandent à nostre estime,
Et que les vices abatus
Tiennent pour vainqueur legitime,
Benits soient par tout l'vniuers
Les doctes & les sages vers,
Où ta gloire sera semée,
Et iamais ne soient innocens,
Ceux qui refuseront l'encens
Aux autels de ta renommee.
Vn nombre d'esprit furieux
De ta prosperité s'irrite,
Et fait des querelles aux Cieux,
Pour auoir payé ton merite.
Appaisez vous foibles mutins,
En despit de vous les Destins
Luy seront à iamais propices,
Puis que mon Prince en prend le soing,
Sçachez que sa fortune est loing
Du n'aufrage & des precipices.
Si son ame estoit sans appas,
Si sa valeur estoit sans marques,
Et que sa vertu ne fust pas
Necessaire aupres des Monarques,

On

pourroit auec moins de tort
Blasmer son fauorable sort,
Mais toutes nos ingratitudes
S'accorderont à confesser,
Que sa prudence a faict cesser,
La honte de nos seruitudes.
Quand le Ciel parmy nos dangers,
Auoit horreur de nos prieres,
Que les yeux des plus estrangers
Donnoient des pleurs à nos miseres,
Quand nos maux alloient iusqu'au bout,
Que l'estat branlant de par tout
Estoit prest à changer de maistre,
Il fist mourir nostre douleur,
Et perdre esperance au malheur
De la faire iamais renaistre.
Ce grand Iour, où tant de plaisirs
Succederent à tant de peines,
Qui fit changer tant de desirs,
Et qui r'appaisa tant de haines:
Tous nos cœurs sans fard & sans fiel,
Enclinans où l'amour du Ciel
Poussoit vos volontez vnies,
Rauis de ce commun bon-heur,
Firent des vœux à son honneur,
Pour nos calamitez finies.
Ceux qui mieux ont senty l'effect,
D'vne si loüable victoire,
Honteux du bien qu'il leur a faict,
Ont du mal à souffrir sa gloire:
Ils arrachent à leurs esprits
Le ressentiment du mespris,
Dont la grandeur estoit foulee,
Quand leur foiblesse auec raison,
Souhaittoit l'heureuse saison

Que

Que ce grand Dieu r'appelle.
Le remords vous doit bien punir,
Vostre ame est bien peu liberale,
De luy nier le souuenir
D'vne grace si generale,
Que vos fureurs changent d'obiect,
Aussi bien cherchant le subiect,
De la haine qui vous anime,
Vous ne ttouuerez point dequoy,
Sinon que la faueur du Roy
Tienne lieu de honte & de crime.
Ceux qui veillent à rechercher
Quelque iuste suiect de blasme,
Ne peuuent point luy reprocher
Vn deffaut du corps ny de l'ame;
Pour moy lors que ie pense à luy,
C'est enuie qui pousse autruy
De mes sens bien loing se retire,
Tous mes vers vont au compliment,
Et ne sçaurois trouuer comment
Il se faut prendre à la satyre.
S'il est coulpable, c'est d'auoir
Trop de iustice, & de vallance,
D'aymer son Prince, & receuoir
Les effects de sa bien-veillance:
Grand Duc laisse courir le fruit,
Et gouste doucement le fruit,
Que la bonne fortune apporte,
Tous ceux qui sont tes ennemis,
Voudroyent bien qu'il leur fust permis
D'estre criminels de la sorte.
Iamais à leurs funestes vœux
Vn Dieu propice ne responde:
Iamais sinon ce que tu veux
Ne puisse reüssir au monde,

Que

Que tousiours de meilleurs succez
Te donnent de nouueaux accez
A des felicitez plus grandes,
Et qu'en fin les plus enragez
A ta deuotion rangez,
Te viennent payer des offrandes.

A MONSIEVR DE MONTMORENCY.

ODE.

Lors qu'on veut que les Muses flattent
Vn homme qu'on estime à faux,
Et qu'il faut cacher cent deffaux,
Afin que deux vertus esclattent:
Nos esprits d'vn pinceau diuers,
Par l'artifice de nos vers
Font le visage à toutes choses;
Et dans le fard de leurs couleurs
Font passer de mauuaises fleurs
Sous le teinct des lys & des roses.
Ce vagabond, de qui le bruict
Fut si chery des destinees,
Et si grand que trois milles annees
Ne l'ont point encores destruict:
Auecques de si bonnes marques
N'eust foulé la rigueur des Parques,
N'y peuplé le pays Latin,
Si depuis qu'on brusla la ville
Auguste n'eust prié Virgile
De luy faire vn si beau destin.

Tout de mesme au siecle où nous sommes,
Les richesses ont achepté
De nostre auare lascheté
La façon de loüer les hommes:
Mais ie ne te conseille pas,
De presenter aucun appas,
A tant de plumes hypocrites:
D'autant que la posterité
Verra mieux dans la verité
La memoire de tes merites.

Laisse là ces esprits menteurs,
Saune ton nom de leurs ouurages,
Les complimens sont des outrages,
Dedans la bouche des flatteurs:
Moy qui n'ay iamais eu le blasme
De farder mes vers ny mon ame,
Ie trouueray mille tesmoings
Que tous les censeurs me reçoiuent,
Et que les plus entiers me doiuent
La gloire de mentir le moins.

Ceste grace si peu vulgaire
Me donne de la vanité,
Et faict que sans temerité
Ie prendray le soing de te plaire,
Les Dieux aydans à mon dessein,
Me verseront dedans le sein
Vne fureur mieux animee;
Ils m'apprendront des traits nouueaux
Et plus durables & plus beaux,
En faueur de ta renommee.

Mais aussi tost que mon desir,
Qui ne respire que la gloire
De trauailler à ta memoire,
Iouyra d'vn si doux loisir,
Mon Astre qui ne sçait reluire,

Que pour me troubler & me nuire,
Cachera son mauuais aspect,
Et son influence inhumaine
N'a pas eu pour moy tant de haine,
Qu'elle aura pour toy de respect.

Mes affections exaucees
En l'ardeur d'vn si beau proiect,
Recouureront pour ton suiect
La liberté de mes pensees:
Mes ennuys seront escartez
Et mon ame aura des clartez
Si propices à tes loüanges,
Que le Ciel s'il n'en est ialoux
Ayant trouué mes vers si doux,
Il les fera redire aux Anges.

Ie sens vne chaleur d'esprit,
Qui vient persuader ma plume,
De tracer le plus grand volume
Que François ait iamais escrit,
Tout plein de zele & de courage
Ie m'embarque à ce grand ouurage,
Ie sçay l'Antarctique & le Nort,
I'en rends la carte & les estoiles,
Et ne fais point enfler mes voiles
Auant qu'estre asseuré du port.

Par les rochers & dans l'orage
De l'onde où ie me suis commis,
Ie prepare à mes ennemis
L'esperance de mon naufrage.
Mais que les Astres irritez
De toutes leurs aduersitez
Persecutent mon entreprise,
Ie ne cognois point de malheur,
Qu'au seul renom de ta valeur
Ie ne vainque, ou ie ne mesprise.

A FEV MONSIEVR DE LOSIERES.

ODE.

MOn Dieu que la franchise est rare,
Qu'on trouue peu d'honnestes gens!
Que la fortune & ses regens
Sont pour moy d'vne humeur auare,
LOSIERES, *Personne que toy,*
Dans les troubles où ie me voy,
Ne me monstre vn œil fauorable:
Tout ne me faict qu'empeschement,
Et l'amy le plus secourable
Ne m'assiste que laschement.
Si i'estois vn homme de fange,
Ou d'vn esprit iniurieux,
Qui ne porta iamais les yeux
Sur le suiet d'vne loüange,
Ou qu'on m'eust veu des-obliger
Ceux qui me veulent affliger:
Ie ne serois point pardonnable,
I'approuuerois mes ennemis,
Et trouuerois irraisonnable
Le secours que tu m'as promis.
Mais iamais encore l'enuie
D'escrire vn Pasquin *ne me prit,*
Et tout le soin de mon esprit
Ne tend qu'à l'aise de ma vie,
I'ayme bien mieux ne dire mot
Du plus infame & du plus sot,
Et me sauuer dans le silence,

Que

Que d'expoſer mal à propos
A l'effort d'vne violence
Ma renommee, & mon repos.
O deſtin que tes loix ſont dures !
L'innocence ne ſert de rien:
Que le ſort d'vn homme de bien
A de cruelles aduentures !
Ce grand Duc redouté de tous,
Dont ie ne ſouffre le courroux,
Pour aucun crime que ie ſçache,
Me menace d'vn chaſtiment,
Contre qui l'ame la plus laſche
Fremiroit de reſſentiment.
Il eſt bien aiſé de me nuire,
Car ie ne puis m'aſſuiectir
Au ſoucy de me garentir,
Quoy qu'on faſſe pour me deſtruire
Ie ſçay bien qu'vn aſtre puiſſant,
A tous ſes vœux obeyſſant,
Force les plus fiers à luy plaire,
Et que c'eſt plus de depiter
La menace de ſa colere,
Que le foudre de Iupiter.
Mais que la flamme du tonnerre
Vienne eſclatter à mon treſpas,
Et le Ciel faſſe ſous mes pas,
Creuer la maſſe de la terre,
Mon eſprit ſans eſtonnement
S'appreſte à ſon dernier moment:
Plus ie ſens approcher le terme,
Plus ie deſire aller au port,
Et touſiours d'vn viſage ferme
Ie regarde venir la mort.
Ainſi quoy que ce fier courage
Menace mon foible deſtin,

Sans estre poltron ny mutin,
Ie verray fondre cet orage,
Et coniurer ton amitié,
De n'auoir ny soin ny pitié,
Quelque malheur qui m'importune;
Dieu nous blesse & nous sçait guerir:
Et les hommes ny la fortune
Ne nous font viure ny mourir.

A MONSIEVR LE MARQVIS DE BOQVINGANT.

ODE.

Vous pour qui les rayons du iour
Sont amoureux de cet Empire,
Que Mars redoute & que l'amour
Ne sçauroit voir qu'il ne souspire
C'est bien auecques du subiect
Qu'vn grand Roy vous a faict l'obiect
D'vne affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que vostre genie
Forçast leurs inclinations.

Les faueurs que vous meritez
Ont obligé mesme l'enuie
D'accroistre vos prosperitez,
En disant bien de vostre vie.
Lors qu'elle veut parler de vous,
Sans artifice, & sans courroux,
Elle se produit toute nuë,
Et ses vains desirs abatus,

Fait

Fait gloire d'estre recogneuë
Pour triomphe de vos vertus.
Personne n'est fasché du bien
Dont vostre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde.
Ainsi le celeste flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la masse premiere,
N'a iamais eu des enuieux,
Car il n'vse de sa lumiere
Que pour en esclairer nos yeux.
Chaque saison donne ses fruicts:
L'Automne nous donne ses pommes,
L'Hyuer donne ses longues nuicts,
Pour vn plus grand repos des hommes:
Le Printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'ame, & les couleurs
A la fueille qui semble morte:
Il donne la vie aux forests,
Et l'autre saison nous apporte,
Ce qui fait iaunir nos guerets.
La terre pour donner ses biens
Se laisse fouiller iusqu'au centre:
Et pour nous les champs Indiens
Se tirent les thresors du ventre,
L'onde enrichit de cent façons.
Nos vaisseaux & nos hameçons,
Et cet element si barbare,
Pour se faire voir liberal,
Arrache de son sein auare,
L'Ambre, la Perle, & le Coral.
Ce qu'on dict de ce grand thresor
Decoulant de la voix d'Algide,
C'estoient vrayement des chaines d'or,

Qui tenoient les esprits en bride.
Cognoissant ces diuins appas
Alexandre donnoit-il pas
Tout son gain de paix & de guerre?
Ce Prince auec tout son bon-heur,
S'il n'eust donné toute la terre,
Ne s'en fust iamais faict Seigneur.

Les Zephirs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la Lune,
Les Nauires aux Matelots
Les Matelots à la fortune,
Tout ce que l'Vniuers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit
Pour rendre nostre vie aisee;
L'Abeille ne prend point du Ciel
Les doux presens de la rosee,
Que pour nous en donner le miel.

Les rochers, qui sont le tableau
Des sterilitez de nature,
Afin de nous donner de l'eau,
Fendent-ils pas leur masse dure?
Et les champs les plus impuissans
Nous donnent l'yuoire & l'encens;
Les deserts les plus inutiles
Donnent de grands tiltres aux Roys,
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre & du bois.

Marquis, tout donne comme vous,
Vous donnez comme celuy mesme,
Dont les animaux sentent tous
La liberalité supresme,
Dieu nous donne par son amour,
Auecques les presens du iour
Les traits mesmes de son visage;
Ce monde ouurage de ses mains,

N'est

N'est point basty pour son visage;
Car il l'a faict pour les humains:
Que le Ciel reçoit de plaisir
Alors qu,il voit sa creature
Viure dans vn si beau desir,
Et si conforme à sa nature,
Ie voudrois bien vous imiter,
Mais ne pouuant vous presenter
Ce que la fortune me cache,
Puisque tout donne en l'Vniuers,
Ie veux que tout le monde sçache
Que ie vous ay donné des vers.

CONTRE L'HYVER ODE.

PLein de cholere & de raison
Contre toy barbare saison
Ie prepare vne rude guerre
Malgré les loix de l'Vniuers,
Qui de la glace des hyueros
Chassenc les flammes du tonnerre:
Auiourd'huy l'ire de mes vers
Des foudres contre toy deserre,
Ie veux que la posterité
Au rapport de la verieé
Iuge ton crime par ta haine,
Les Dieux qui sçauent mon malheur
Cognoissent qu'il y va du leur,
Et d'vne passion humaine,
Participans à ma douleur
Promettent d'alleger ma peine.

La Parque retranchant le cours
De tes Soleils bien que si cours,
Rien que nuict sur toy ne deuide,
Puisse tu perdre tes habits,
Et ce qu'au parc de vos brebis
Peut souhaitter le loup auide,
T'arriuent tous les maux d'Ibis,
Comme le souhaittoit Ouide.

Ceres ne voit point sans fureur
Les miseres du Laboureur,
Que ta froidure a fait resoudre
A brusler mesme les forests,
Les champs ne sont que des marests,
L'Esté n'espere plus de moudre
Le reuenu de ses guerests,
Car il n'y trouuera que poudre:

Tous nos arbres sont dépoüillez,
Nos promenoirs sont tous moüillez,
L'esmail de nostre beau parterre
A perdu ses viues couleurs,
La gelée a tué les fleurs,
L'air est malade d'vn caterre,
Et l'œil du Ciel noyé de pleurs
Ne sçait plus regarder la terre,

La nasselle attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oysifue au port est retenuë,
La tortuë & les limaçons,
L'oyseau sur vne branche nuë,
Attend pour dire ses chansons,
Que la fueille soit reuenuë,

Le Heron quand il veut pescher,
Trouuant l'eau toute de rocher,
Se paist du vent & de sa plume,
Il se cache dans les roseaux,

Et contemple au bord des ruisseaux.
La bize contre sa coustume,
Souffler la neige sur les eaux,
Où boüilloit autresfois l'escume.
Les poissons dorment asseurez,
D'vn mur de glace remparez,
Francs de tous les dangers du monde,
Fors que de toy tant seulement,
Qui restreins leur moitte element,
Iusqu'à la goutte plus profonde,
Et les laisses sans mouuement
Enchassez en l'argent de l'onde.
Tous les vents brisent leurs liens,
Et dans les creux Aeoliens,
Rien n'est resté que le Zephire,
Qui tient les œillets & les lys,
Dans ses poulmons enseuelis,
Et triste en la prison souspire,
Pour les membres de sa Philis,
Que la tempeste luy deschire.
Auiourd'huy mille matelots,
Où ta fureur combat les flots,
Deffallis d'art & de courage,
En l'auanture de tes eaux.
Ne rencontrent que des tombeaux,
Car tous les astres de l'orage,
Irritez contre leurs vaisseaux,
Les abandonnent au naufrage.
Mais tous ces maux que ie descris,
Ne me font point ietter de cris,
Car eusses tu porté l'abysme,
Iusques où nous leuons les yeux,
Et d'vn deb{o}rd prodigieux,
Trempé le Ciel iusqu'à la cime,
Au lieu de t'estre iniurieux,

Hyuer ie loüerois ton crime.
Helas! le gouffre des mal-heurs,
D'où ie puise l'eau de mes pleurs,
Prend bien d'ailleurs son origine,
Mon desespoir dont tu te ris
C'est la douleur de ma Cloris
Qui rend toute la Cour chagrine,
Les Dieux qui tous en sont marris,
Iurent ensemble ta ruine.
Ce beau corps ne dispose plus
De ses sens, dont il est perclus
Par la froideur qui les assiege:
Espargne hyuer tant de beautés
Remets sa voix en liberté,
Faits que ceste douleur s'allege,
Et pleurant de ta cruauté,
Fais distiler toute la neige.
Qu'elle ne touche de si pres
L'ombre noire de tes Cypres,
Car si tu menassois sa teste,
Le laurier que tu tiens si cher,
Et que l'esclair n'ose toucher,
Seroit subiect à la tempeste,
Et les Dieux luy feroient secher
La racine comme le feste.
Mais si ta crainte ou ta pitié,
Veut flechir mon inimitié,
Sois luy plus doux que de coustume,
Ronge nos vignes de muscats,
Dont les Muses font tant de cas,
Mais à la faueur de ma plume,
Dans ses membres si delicats
Ne r'auicine iamais le rume.
Promeine tes froids Aquilons
Par la campagne des Gelons

Greslé dessus les monts de Thrace:
Mais si iamais tu reprimas,
La violence des frimas,
Et la dureté dela glace
Sur les plus temperez climats
Le sien tousiours ayt ceste grace.
Sa maison comme le sainct lieu,
Consacré pour le nom d'vn Dieu,
Rien que pluye d'or ne possede,
La neige fonde sut ton toit
Vn sacré nectar qui ne soit
Ny brustant, ny glacé, ny tiede,
Mais tel que Iupiter le boit
Dans la coupe de Ganimede.
Si tu m'accorde ce bon-heur,
Par cet œil que i'ay fait Seigneur
D'vne ame à l'aymer obstinee,
Ie iure que le Ciel lira,
Ton nom qu'on ensevelira,
Qu'au tombeau de la destince,
Et par moy ta loüange ira,
Plus loing que la derniere annee.

LE MATIN.
ODE.

L'Aurore sur le front du iour
Seme l'azur, l'or & l'yuoire,
Et le Soleil lassé de boire,
Commence son oblique tour,
Les cheuaux au sortir de l'onde,
De flamme & de clarté couuerts,

La

La bouche & les naseaux ouuerts,
Ronflent la lumiere du monde.
La Lune fuit deuant nos yeux,
La nuict a retiré ses voiles,
Peu à peu le front des estoilles,
S'vnit à la couleur des Cieux.
Desia la diligente Auette,
Boit la mariolaine & le thein,
Et reuient riche du butin,
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.
Ie voy le genereux Lion,
Qui sort de sa demeure creuse,
Herissant sa perruque affreuse,
Qui faict fuir Endimion,
Sa Dame entrant dans les boccages,
Compte les Sangliers qu'elle a pris
Ou deuale chez les esprits
Errant aux sombres marescages.
Ie vy les Agneaux bondissans,
Sur ces bleds qui ne font que naistre:
Cloris chantant les meine paistre,
Parmy ces costaux verdissans.
Les oyseaux d'vn ioyeux ramage,
En chantant semblent adorer,
La lumiere qui vient dorer,
Leur cabinet & leur plumage.
La charroüe escorche la plaine,
Le bouuier qui suit les seillons,
Presse de voix & d'aiguillons,
Le couple des bœufs qui l'entraine.
Alix appreste son fuseau,
Sa mere qui luy faict la tasche,
Presse le chanure qu'elle attache,
A sa quenoüille de roseau.
Vne confuse violence,

Trouble

Trouble le calme de la nuict,
Et la lumiere auec le bruit;
Dissipe l'ombre & le silence.
Alidor cherche à son resueil
L'ombre d'Iris qu'il a baisee,
Et pleure en son ame abusee
La fuitte d'vn si doux sommeil.
Les bestes sont dans leur taniere
Qui tremblent de voir le Soleil:
L'homme remis par le sommeil,
Reprend son œuure coustumiere.
Le forgeron est au fourneau
Oy comme le charbon s'alume,
Le fer rouge dessus l'enclume
Estincelle sous le marteau,
Ceste chandelle semble morte,
Le iour la faict esuanouyr,
Le soleil vient nous esblouyr,
Voy qu'il passe au trauers la porte,
Il est iour, leuons nous Philis,
Allons à nostre iardinage,
Voir s'il est comme ton visage,
Semé de roses, & de lys.

LA SOLITVDE.

ODE.

DAns ce val solitaire & sombre,
Le cerf qui brame au bruict de l'eau,
Panchant ses yeux dans vn ruisseau,
S'amuze à regarder son ombre,
De ceste source vne Naiade,

Tous les soirs ouure le portail
De sa demeure de crystal,
Et nous chante vne serenade.
Les Nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forests,
Cherchent des cabinets secrets,
Loing de l'embuche du Satyre.
Iadis au pied de ce grand chesne,
Presque aussi vieux que le Soleil,
Baccus l'Amour & le Sommeil,
Firent la fosse de Silene,
Vn froid & tenebreux silence,
Dort à l'ombre de ses ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'vne amoureuse violence,
L'esprit plus retenu s'engage,
Au plaisir de ce doux seiour,
Où Philomele nuict & iour,
Renouuelle vn piteub langage.
L'orfraye & le bibou s'y perche,
Icy viuent les loup-garoux,
Iamais la iustice en courroux,
Icy de criminels ne cherche.
Icy l'amour faict ses estudes,
Venus y dresse des Auiels:
Et les visites des mortels,
Ne troublent point ces solitudes.
Ceste forest n'est point profane,
Ce ne fut point sans la facher,
Qu'Amour y vint iadis cacher,
Le berger qu'ensaignoit Diane.
Amour pouuuoit par innocence,
Comme enfant, tendre icy des rets,
Et comme Reyne des forest,
Diane auoit ceste licence,

Cupidon d'vne douce flamme,
Ouurant la nuict de ce valon,
Mist deuant les yeux d'Appollon,
Le glaçon qu'il auoit dans l'ame.
A l'ombrage de ce bois sombre,
Hyacinthe se retira,
Et depuis le Soleil iura
Qu'il seroit ennemy de l'ombre.
Tout aupres le ialoux Boree,
Pressé d'vn amoureux tourment,
Fut la mort de ce ieune amant,
Encore par luy souspiree.
Saincte forest ma confidente,
Ie iure par le Dieu du iour,
Que ie n'auray iamais amour,
Qui ne te soit toute euidente.
Mon Ange ira par cet ombrage,
Le Soleil le voyant venir,
Ressentira du souuenir,
L'accez de sa premiere rage.
Corine ie te prie approche,
Couchons nous sur ce tapis vert,
Et pour estre mieux à couuert,
Entrons au creux de ceste roche:
Ouure tes yeux ie te supplie,
Mille amours loge là dedans,
Et de leurs petits traits ardans,
Ta prunelle est toute remplie.
Amour de tes regards souspire,
Et ton esclaue deuenu,
Se voit luy mesme retenu,
Dans les liens de son Empire.
O beauté sans doute immortelle,
Où les Dieux trouuent des appas,
Par vos yeux ie ne croyois pas,

Que

Que vous fussiez du tout si belle.
Qui voudroit faire vne peinture,
Qui peust ses traits representer,
Il faudroit bien mieux inuenter,
Que ne fera iamais nature.
Tout vn siecle les destinees,
Trauaillerent apres ses yeux,
Et ie croy que pour faire mieux,
Le temps n'a point assez d'annees.
D'vne fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards,
Qui iettent des feux & des dards,
Dont les Dieux aymeroient la force.
Que ton teint est de bonne grace,
Qu'il est blanc, & qu'il est vermeil,
Il est plus net que le Soleil,
Et plus vny que de la glace.
Mon Dieu que tes cheueux me plaisent,
Ils s'ébattent dessus ton front,
Et les voyans beaux comme ils sont,
Ie suis ialoux quand ils te baisent.
Belle bouche d'ambre & de roze,
Ton entretient est déplaisant,
Si tu ne dis en me baisant,
Qu'aymer est vne belle chose.
D'vn air plein d'amoureuse flame,
Aux accens de ta douce voix,
Ie voy les fleuues & les bois,
S'embrazer comme a faict mon ame.
Si tu moüilles tes doigts d'yuoire,
Dans le crystal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans ceste eau,
Aymera s'il en oze boire,
Presente luy ta face nuë,
Tes yeux auecques l'eau riront,
Et dans ce miroir escriront,

Que Venus est icy venuë.
Si bien elle sera depeinte,
Les faunes s'en enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aymeront,
Ne sçauront descouurir la feinte,
Entend ce Dieu qui te conuie,
A passer dans son element,
Oy qu'il souspire bellement
Sa liberté desia rauie.
Trouble luy ceste fantasie,
Destourne toy de ce miroir,
Tu le mettras au desespoir,
Et m'osteras la ialousie.
Voy-tu ce tronc & ceste pierre,
Ie croy qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour deuient ialoux
De ce myrthe & de ce lierre.
Sus ma Corine? que ie cueille,
Tes baisers du matin au soir,
Voy comme pour nous faire asseoir,
Ce myrte a laissé choir sa fueille.
Oy le Pincon & la Linotte,
Sur la branche de ce rosier,
Voy branler leur petit gosier,
Oy comme ils ont changé de notte.
Approche, approche ma Driade,
Icy murmureront les eaux,
Icy les amoureux oyseaux
Chanteront vne serenade.
Preste moy ton sein pour y boire,
Des odeurs qui m'embausmeront,
Ainsi mes sens se pasmeront,
Dans les lacs de tes bras d'yuoire.
Ie baigneray mes mains folastres,
Dans les ondes de tes cheueux,

Et ta beauté prendra les vœux,
De mes œillades idolatres.
Ne crains rien, Cupidon nous gard
Mon petit Ange es tu pas mien,
Hélie voy que tu m'aymes bien,
Tu rougis quand ie te regarde.
Dieux que ceste façon timide,
Est puissante sur mes esprits
Regnauld ne fut pas mieux espris,
Par les charmes de son Armide.
Ma Corine que ie t'embrasse,
Personne ne nous voit qu'Amour,
Voy que mesme les yeux du iour,
Ne trouuent point icy de place.
Les vents qui ne se peuuent taire,
Ne peuuent escouter aussi,
Et ce que nous ferons icy,
Leur est vn incogneu mystere.

ODE.

Vn fier demon qui me menasse,
De son triste & funeste accent,
Contre mon amour innocent,
Gronde la hayne & la disgrace.
On m'a rapporté que tes yeux,
Dans leurs paupieres languissantes,
N'auoient plus ces flammes puissantes,
Qui blessoient les ames des Dieux.
Nature est vrayement bien hardie,
Et le sort bien faux & malin
D'assuiectir le sang diuin,
A l'effort d'vne maladie,
En detestant ses cruautez,
Quelque peu qui m'en diuertisse,

Ie crie contre l'iniuſtice
Que le Ciel fait à tes beautez.
Depuis ce malheureux meſſage,
Qui m'a priué de tout repos,
La triſteſſe a mis dans mes os,
Vn tourment d'amour & de rage.
Malade au lict d'où ie ne ſors,
Ie ſonge que ie vois la Parque,
Et que dans vne meſme barque,
Nous paſſons le fleuue des morts.
Si tu te dueils de mon abſence,
C'eſt vn ſupplice d'amitié,
Qui merite autant de pitié,
Qu'elle a de peine & d'innocence.
Ie mourray ſi tu meurs pour moy,
Autrement ie ſerois bien traiſtre,
Puis que le ſort ne m'a faict naiſtre.
Que pour mourir auecques toy.

SVR VNE TEMPESTE QVI S'ESLEVA COMME IL eſtoit preſt de s'embarquer pour aller en Angleterre.

ODE.

PArmy ces promenoirs ſauuages,
I'oy bruire les vents & les flots,
Attendant que les mattelots,
M'emportent hors de ces riuages,
Icy les rochers blanchiſſans,
Du choc des vagues gemiſſans,

Heriſſent

Herissent leurs masses cornuës,
Contre la cholere des airs,
Et presentent leurs testes nuës,
A la menace des esclairs.
I'oy sans peur l'orage qui gronde,
Est fust ce l'heure de ma mort,
Ie suis prest à quitter le port,
En dépit du Ciel & de l'onde,
Ie meurs d'ennuy dans ce loisir:
Car vn impatient desir,
De reuoir les pompes du Louure,
Trauaille tant mon souuenir,
Que ie brusle d'aller à Douure,
Tant i'ay haste d'en reuenir,
Dieu de l'onde, vn peu de silence:
Vn Dieu fait mal de s'esmouuoir,
Fais moy paroistre ton pouuoir,
A corriger ta violence,
Mais à quoy sert de te parler,
Esclaue du vent & de l'air,
Monstre confus qui de nature,
Vuide de rage & de pitié,
Ne monstres que par aduanture,
Ta hayne, ny ton amitié?
Nochers qui par vn long vsage,
Voyez les vagues sans effroy,
Et qui cognoissez mieux que moy,
Leur bon & leur mauuais visage:
Dictes moy, ce Ciel foudroyant,
Ce flot de tempeste aboyant,
Les flancs de ces montagnes grosses,
Sont-ils mortels à nos vaisseaux:
Et sans applanir tant de bosses,
Pourray-ie bien courir les eaux?
Allons Pilote où la fortune

Pousse mon genereux dessein,
Ie porte vn Dieu dedans le sein,
Mille fois plus grand que Neptune:
Amour me force de patir,
Et deut Thetis pour m'engloutir,
Ouurir mieux ces moittes entrailles,
Cloris m'a sçeu trop enflammer,
Pour craindre que mes funerailles
Se puissent faire dans la mer.
O mon Ange, ô ma destinee
Qu'ay-ie fait à cet element,
Qu'il tienne si cruellement,
Contre moy sa rage obstinee?
Ma Cloris ouure icy tes yeux,
Tire vn de tes regars aux Cieux,
Ils dissiperont leurs nuages,
Et pour l'amour de ta beauté,
Neptune n'aura plus de rage,
Que pour punir sa cruauté.
Desia ces montaignes s'abaissent,
Tous les sentiers sont aplanis,
Et sur ces flots si bien vnis,
Ie voy des alcions qui naissent,
Cloris que ton pouuoir est grand,
La fureur de l'onde se rend
A la faueur que tu m'as faicte,
Que ie vay passer doucement,
Et que la peur de la tempeste,
Me donne peu de pensement.
L'autre est leuee, & le Zephire,
Auec vn mouuement leger,
Enfle la voile, & fait nager,
Le lourd fardeau de la Nauire,
Mais quoy le temps n'est plus si beau,
La tourmente reuient dans l'eau,

Dieux

Dieux que la mer est infidelle,
Chere Cloris si ton amour,
N'auoit plus de constance qu'elle,
Ie mourrois auant mon retour.

A CLORIS.

ODE.

AVssi franc d'amour que d'enuie,
Ie viuois loing de vos beautez,
Dans les plus douces libertez,
Que la raison donne à la vie:
Mais les regards imperieux,
Qu'amour tire de vos beaux yeux,
M'ont bien faict changer de nature,
Ha! que les violents desirs,
Que me donna ceste aduanture,
Furent traistres à mes plaisirs.
Le doux esclat de ce visage,
Qui paroissoit sans cruauté,
Et des ruses d'vne beauté,
Me sembloit ignorer l'vsage;
Me surprit d'vn si doux malheur,
Et m'affligea d'vne douleur,
Si plaisante à ma frenaisie,
Que deslors i'aymay ma prison,
Et deliuray ma fantaisie,
De l'empire de ma raison.
Contre ce coup ineuitable,
Qui me mit l'amour dans le sein;
Ie ne sçay prendre aucun dessein,
Ny facile, ny profitable,
Embrazé d'vn feu qui me suit

Par tout où le Soleil me luit,
Ie passe les monts Pyrenees,
Où les neiges que l'œil du iour,
Et les foudres ont espargnees,
Fondent au feu de mon amour.
Sur ces riuages où Neptune,
Fait tant d'escume & tant de bruit,
Et souuent d'vn vaisseau d'estruit,
Faict sacrifice à la fortune,
I'inuoque les ondes & l'air,
Mais au lieu de me consoler,
Le flots grondent à mon martyre,
Mes souspirs vont auec le vent,
Et mon pauure esprit se retire,
Aussi triste qu'auparauant.
Mes langueurs, mes douces furies,
Quel sort, quel Dieu, quel element,
Nous ostera l'aueuglement,
De vos charmantes resueries?
La froide horreur de ces forests,
L'humidité de ces marests,
Ceste effroyable solitude,
Dont le Soleil auec des pleurs,
Prouoque en vain l'ingratitude,
Que font elles à mes douleurs?
Grands deserts, sablons infertiles,
Où rien que moy n'ose venir,
Combien me deuez-vous tenir,
Dans ces campagnes inutiles?
Chauds regards, amoureux baisers,
Que vous estes dans ces desers,
Bien sensibles à ma memoire!
Philis, que ce bon heur m'est doux
Et que ie trouue de la gloire,
A me ressouuenir de vous!

En fin ie croy que la tempeste
Me permettra d'ouurir les yeux,
Et que l'inimitié des Cieux,
Me laissera leuer la teste,
Apres tous ces maux acheuez,
Les faueurs que vous reseruez,
A ma longue perseuerance,
Reprocheront à mon ennuy,
D'auoir creu que mon esperance,
Me quitteroit plustost que luy.
Au retour de ce long voyage,
La terre en faueur de Philis,
D'œillets, de roses, & de lys,
Semera par tout mon passage:
Ces grands pins deuenus plus beaux,
Ioignans du faiste les flambeaux
Dont la voute du Ciel se pare,
Iront aux astres s'enquerir
Si quelque autre bien s'accompare,
A celuy que ie vay querir.
Ce iour sera filé de soye,
Le Soleil par tout où i'iray,
Laissera, quand ie passeray,
Des ombrages dessus ma voye,
Les Dieux à mon sort complaisans,
Me combleront de leurs presens,
I'auray tout mon saoul d'Ambrosie,
Les Deesses me viendront voir,
Au moins si vostre courtoisie,
Leur vous permettre ce douoir.
Ceste triste nuict acheuee,
Mon ame quittera le dueil,
Si les tenebres du cercueil,
Ne preuiennent mon arriuee.
A l'aise du premier abord,

Lors

Lors que tous nos destins d'accord,
Permettront que ie vous renuoye,
Si ie n'ay pour me secourir,
Des remedes contre ma ioye,
Ie dois bien craindre de mourir.
Ie sçay qu'à la faueur premiere
Que vos regards me ietteront,
Mes esprits rauis quitteront,
Le doux obiect de la lumiere,
C'est tout vn, i'ayme bien mon sort,
Car les cruautez de la mort,
N'ont point de si cruelle geine,
Que des Roys ne voulussent bien,
Se trouuer en la mesme peine,
Pour vn mesme honneur que le mien.
Cloris ma franchise est perduë,
Mais quand pour guerir mon ennuy,
Quelque Dieu me l'auroit renduë,
Mon ame se plaindroit de luy,
Toute la force & l'industrie,
Que i'opposois à la furie,
De mes trauaux trop rigoureux,
A fait des efforts inutiles:
Car mes sentimens indociles,
En deuiennent plus amoureux.
Ce qui peut finir ma souffrance,
Et recommencer mon plaisir,
S'esloigne de mon esperance,
Aussi bien que de mon desir,
Les destins, & le Ciel luy-mesme,
Qui recognoissent comme i'ayme,
Au seul obiect de mes douleurs,
Ne me presentent point leur ayde,
Car ils sçauent que tout remede,
Est plus foible que mes langueurs.

Ie cognois bien que l'œil d'vn Ange,
Que le Ciel ne gouuerne pas,
Et qui tient à peu de loüange,
Qu'amour brusle de ses appas,
S'il veut vn iour à ma priere,
Ietter l'esclat de sa lumiere,
A l'aduantage de mes vœux,
Faire naistre au sort qui m'irrite,
Plus de bien que ie ne merite,
Et plus d'honneur que ie ne veux.

Tandis que ma flamme, ou ma rage,
Attendoit apres sa beauté,
Vn faux & criminel ombrage,
Embarasse sa volonté,
Ce feint honneur, ceste fumee,
Vient estonner sa renommee,
De l'imprudence des mortels,
Cloris perdez ceste foiblesse,
Si vous ne viuez en Deesse,
Dequoy vous seruent mes Autels?

Le plus audacieux courage,
Deuant vous ne fait que trembler,
Qui voit vostre diuin visage,
N'est plus capable de parler,
Vos yeux gouuernent les pensees,
Des ames les plus insensees,
Et les bornent de toutes parts:
Et la plus aigre mesdisance,
N'est qu'honneur, & que complaisance,
Aux attraits de vos doux regards.

Moy qui suis deuenu perfide,
Contre les Dieux que i'adorois,
Et dont l'ame n'a plus de guide,
Sinon l'empire de vos loix,
Ie vous croy parfaicte & diuine,

Et

Et mon iugement s'imagine,
Que les faits les plus odieux,
Lors que vous leur donnez licence,
Sont plus iustes que l'innocence,
Et que la saincteté des Dieux.
Mais quand les ames indiscrettes,
S'amuseroient à discourir,
De nos flammes les plus secrettes,
Elles ne doiuent pas mourir.
O Dieux qui fistes les abysmes,
Pour la punition des crimes,
Ie renonce à vostre pitié,
Et vous appelle à mon supplice,
Si iamais mon ame est complice,
De la fin de nostre amitié.
Chere Cloris ie vous coniure,
Par les nœuds dont vous m'arrestez,
Ne vous troublez point de l'iniure,
Des faux bruits que vous redoutez,
Comme vous i'en ay des atteintes,
Et mille violentes craintes,
Me persecutent nuict & iour,
Ie croy que les Dieux & les hommes,
Dedans le climat où nous sommes,
Ne parlent que de nostre amour.
Ie suis plus craintif que vous n'estes,
Et crains que les destins ialoux,
Ne donnent vn langage aux bestes,
Pour leur faire parler de nous,
Vne ombre, vn rocher, vn zephire,
Parlent tout haut de mon martyre,
Et quand les foudres murmurans,
Menacent le peché du monde,
Ie croy que le tonnerre gronde,
Du seruice que ie vous rends.

Mais quoy que le Ciel & la terre,
Troublassent nos contentements,
Et nous fissent souffrir la guerre,
Des Astres & des elements.
Il faut rire de leurs malices,
Et dans vn fleuue de delices,
Noyer les soins iniurieux;
Qui priuent nos ieunes annees,
Des douceurs que les destinees,
Ne permettent iamais aux vieux.

ODE.

HEureux tandis qu'il est viuant,
Celuy qui va tousiours suiuant,
Le grand maistre de la nature,
Dont il se croit la creature,
Il n'enuia iamais autruy,
Quand tous les plus heureux que luy,
Se mocqueroient de sa misere.
Le rire & toute la colere.
Celuy-là ne s'esueille point,
Aussi tost que l'Aurore point,
Pour venir des Soucys du monde,
Importuner la terre & l'onde,
Il est tousiours plein de loisir,
La iustice est tout son plaisir,
Et permettant en son enuie,
Les douceurs d'vne saincte vie,
Il borne son contentement,
Par la raison tant seulement:
L'espoir du gain ne l'importune,

En son esprit est sa fortune,
L'esclat des cabinets dorez,
Où les Princes sont adorez,
Luy plaist moins que la face nuë,
De la campagne ou de la nuë,
La sottise d'vn courtisan,
La fatigue d'vn artisan,
La peine qu'vn amant souspire,
Luy donne esgallement à rire,
Il n'a iamais trop affecté,
Ny les biens, ny la pauureté,
Il n'est ny seruiteur, ny maistre,
Il n'est rien que ce qu'il veut estre,
Iesus Christ est sa seule Foy,
Tels seront mes amis & moy.

A PHILIS.

STANCES.

HA! Philis que le Ciel me faict mauuais visage,
Tout me fasche & me nuit,
Et reserué l'amour & le courage,
Rien de bon ne me suit.
Les Astres les plus doux ont coniuré ma perte,
Ie ne sçay plus nul soustien,
La Cour me semble vne maison deserte,
Où ie ne trouue rien.
Les hommes & les Dieux menassent ma fortune:
Mais en leur cruauté,
Pour mon soulas tout ce que i'importune,

Ce n'est que ta beauté.

Les traits de tes beautés sont d'assez fortes armes
Pour vaincre mon malheur,
Et dans la gesne assisté de tes charmes,
Ie mourray sans douleur.

Dedans l'extremité de la peine où nous sommes,
Souspirant nuict & iour,
Ie feins que c'est la disgrace des hommes,
Mais c'est celle d'amour.

Parmy tant de dãgers c'est auec peu de crainte,
Que ie prens garde à moy,
En tous mes maux le subiect de ma plainte,
C'est d'estre absent de toy.

Pour m'oster aux plus forts qui me vouloient poursuiure,
Ie trouue assez de lieux:
Mais quel climat m'asseurera de viure,
Si ie quitte tes yeux.

Le Soleil meurt pour moy, une nuict m'enuironne,
Ie pense que tout dort.
Ie ne voy rien, ie ne parle à personne,
N'est-ce pas estre mort?

STANCES.

QVand i'auray ce contentement,
De te voir sans empeschement,
Obiect vnique de ma ioye,
Cher maistre de ma volonté,
A quoy voudras tu que i'employe
Les heures de ma liberté?

Ie ne veux point seruir de nombre,
Suyuant apres toy comme vne ombre:
Dés qu'vn maistre que i'aymois bien
M'eut traitté dans ceste coustume,
Les douceurs de son entretien
Me tournerent en amertume.
Il est vray qu'vn sort malheureux,
Par vn astre bien tenebreux,
Conduisoit le train de ma vie,
Quand les Dieux touchez de pitié,
Maigré les hommes & l'enuie
Me donnerent ton amitié.
Depuis vn insensible orgueil
De voir mes malheurs au cercueil,
M'a donné tant d'ingratitude,
Que ie ne puis sans desplaisir.
Permettre que la seruitude
Prenne vne heure de mon loisir.

STANCES

QVe mon espoir est foible, & ma raison confuse,
C'est bien hors de propos
Bruslant comme ie fais, que mon esprit s'amuse
A chercher du repos,
Les remedes plus doux qui touchent à ma playe
Irritent ma douleur;
Et ie suis en fureur, quand mon discours s'essaye
De ruyner mon malheur,
Car si vn si cher ennuy combat ma violence,
Ie meurs si doucement,

Que pour me ſecourir ie ferois conſcience
De parler ſeulement.
Philis dans les tourmens que ta rigueur me donne
Quoy que ie meure à tort,
Ie me diray coulpable, afin qu'on te pardonne,
L'iniure de ma mort:
Amour a reſolu que ie ſois ta victime,
Mais que ta cruauté
A ſon occaſion ne faſſe point de crime,
Qu'auecques ta beauté.
Non mon ſort eſt meilleur, Philis veut que ie viue.
Et ſans compaſſion
Ne ſçauroit endurer qu'vn déplaiſir arriue
A mon affection.
On voit ſur ſon viſage animé de ſa flame
Qu'elle a de la pitié,
Et ma fureur me trouble, ou ie vois que ſon ame
Entend mon amitié.
Ie ſçais bien que l'honneur, & les loix de la vie
Combattent ſon deſir,
Et que ſa chaſteté reſiſte en mon enuie
Auecques déplaiſir,
Son cœur dans cét effort ſauuant ſon innocence
Languit pour mon ſubiect,
Et donne ſes ſouſpirs ſans doute à mon abſence,
Pluſtoſt qu'à ſon obiect.
Vn riual me trauerſe, elle qui s'en afflige
Se defferoit de luy,
Mais la condition de ce faſcheux, l'oblige
De ſouffrir auec luy.
Cèt amant importun, dont elle eſt offencée.
Peſe ſon entretien,
Et recognoiſt aſſez qu'elle a dans la penſee,
Autre feu que le ſien.

STAN

STANCES.

MOn esperance refleurit,
Mon mauuais destin perd courage,
Auiourd'huy le Soleil me rit,
Et le Diel me fait bon visage.
Mes maux ont acheué leur temps,
Maintenant ma douleur se range,
A la fin mes vœux sont contens,
Amour a ramené mon Ange.
Dieux que i'ay si souuent priez
Sans me vouloir iamais entendre,
Ie vous ay bien iniuriez,
D'estre si longs à me la rendre.
I'excuse vostre cruauté,
Ie perds le soin de vous desplaire,
Le retour de ceste beauté
A finy toute ma cholere.

A MADAMOISELLE DE ROHAN, SVR LA MORT de Madame la Duchesse de Neuers.

IE vous donne ces vers pour nourrir vos douleurs
Puis que ceste Princesse est digne de vos pleurs,
Et ne veux point reprendre vn dueil si legitime;
Pour elle vos regrets prennent vn iuste cours,
Et de les arrester, ie croyrois faire vn crime,
Aussi bien que la mort en arrestant ses iours,

Ie sçay bien que vostre ame assez robuste & saine,
Auecques son discours a combatu sa peine,
Et qu'elle a vainement cherché sa guerison,
Y tascher apres vous on ne le peut sans blasme,
Car ie ne pense pas qu'on trouue en la raison,
Ce que vous ne pouuez trouuer dedans vostre ame.

Les plus cuisans malheurs trouuent allegement,
Apres que le deuoir a rendu sagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature:
Mais lors que mon esprit songe à vous consoler,
Contre les sentimens d'vne perte si dure,
Plus ie suis preparé, moins i'ay dequoy parler.

Tandis que la memoire a vos sens renouuelle
L'esclat de la vertu qui reluysoit en elle,
Vous nourrissez en vain quelque espoir de guerir,
Et quand le souuenir d'vne amitié si ferme,
Pour guerir vostre ennuy se laissera mourir,
Croyez que vostre vie est proche de son terme.

Aussi ceste Princesse estant loing de vos yeux,
Le iour de tous vos maux est le plus odieux,
La mort de vos langueurs est la moins inhumaine,
Quelque part de la terre ou vous faciez seiour,
Il ne vous reste plus que des obiects de haine,
Apres auoir perdu l'obiect de vostre Amour.

De moy, si la rigueur d'vn accident semblable
M'auoit osté le fruict d'vn bien si desirable,
Ie croirois que pour moy tout n'auroit que du mal.
Mes pieds ne s'oseroient asseurer sur la terre,
Le iour m'offenceroit, l'air me seroit fatal,
Et la plus douce paix me seroit vne guerre.

Aigrissez vous tousiours d'vn chagrin plus recent,

Que

Que vostre ame en flattant l'ennuy qu'elle ressent,
Pour si chere compagne incessamment souspire,
Iamais son entretien ne vous sera rendu,
Et le Ciel reparant vos pertes d'vn Empire,
Vous donneroit bien moins que vous n'auez perdu.

A ELLE MESME.

PVis qu'en cet accident le sort nous desoblige,
Ie croy que tout le monde auecques vous s'afflige,
Et ce commun malheur qui trouble l'Vniuers,
Reprocheroit vn crime aux loix de la nature,
Sinon que ceste mort a faict naistre nos vers,
Dont l'aymable douceur efface son iniure.
A voir vos sentimens escrits si doucement,
A voir vostre douleur peinte si viuement,
Ie croy qu'en vain la mort de ce butin se vante,
Car comme la raison m'apprend à discourir,
Celle que vous plaignez est encore viuante,
Puis qu'elle est dans vos vers qui ne sçauroient mourir.
Vous meslez dans ce dueil tant d'agreables charmes,
Que c'est estre insensé que luy donner des larmes
Ie la croy bien heureuse en si rare tombeau,
Et regarde sa gloire auecque tant d'enuie,
Que si l'on m'eust deu faire vn monument si beau
Ie mourrois de regret de ne l'auoir suyuie.
I'ay creu que la tristesse estoit pleine de maux,
Et perdois en l'erreur d'vn iugement si faux
La douce resuerie où l'ennuy nous amuse.

Mais

Mais vous faictes le dueil auecques tant d'appas
Que i'ayme la rigueur, combien que ie l'accuse,
Et trouue du plaisir à craindre le trespas.

POVR MADAMOISELLE D. M.

STANCES.

IE *suis bien ieune encor, & la beauté que i'ayme*
Est ieune comme moy.
I'ay souuent desiré de luy parler moy mesme
Pour luy donner ma foy.
I'obey sans contrainte à l'Amour qu'il me donne,
Quelque desir qu'il ayt,
Et sans luy resister mon ame s'abandonne,
A tout ce qui luy plaist.
Si pour luy tesmoigner combien ie suis fidelle,
Il me falloit mourir,
Quoy qu'on eust faict la mort mille fois plus cruelle,
L'on m'y verroit courir.
Ie iure mon destin, & le iour qui m'esclaire,
Qu'il est tout mon soucy,
Et ce Soleil si beau ne faict que me déplaire,
Quand il n'est pas icy.
Lors que l'Aube ensuiuãt la nuit qu'elle a chassee
Espart ses tresses d'or,
Le premier mouuement qui vient à ma pensée
C'est l'Amour d'Alidor.
Ie tasche en m'esueillant à r'appeller les songes
Que i'ay faict en dormant,
Et dans le souuenir de leurs plaisans mensonges
Ie reuoy mon amant.

Mon esprit amoureux n'est point sans violence
Au milieu du repos,
Ie le voy dans la nuict, & parmy le silence
I'entens ses doux propos.
Tout les secrets d'Amour que le sõmeil exprime,
Mon ame les ressent,
Et le matin ie pense auoir commis vn crime
Dans mon lict innocent,
De honte à mon resueil ie suis toute confuse.
Et d'vn œil tout fasché,
Ie voy dans mon miroir la rougeur qui m'accuse
D'auoir faict vn peché
Ie me veux repentir de ceste double offense,
Mais ie ne sçay comment:
Car mon esprit troublé me fait vne deffense,
Que luy mesme desment.
Dans mon lict desolé toute moitte de larmes
Ie prie tous les Dieux,
De mal traiter Morphee , à cause que ses charmes
Ont abusé mes yeux.
Helas! il est bien vray que ie suis amoureuse,
Et qu'en mon sainct Amour,
Ie me puis reputer l'Amante plus heureuse,
Qui soit en ceste Cour.
I'adore vne beauté si viue & si modeste,
Qu'elle peut tout rauir,
Et qui ne prend plaisir d'estre toute celeste,
Qu'afin de me seruir,
Il a dedans ses yeux des pointes & des charmes,
Qu'vn tigre gousteroit,
Et si Mars luy voyoit mettre la main aux armes,
Il le redouteroit.
Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine,
Ne marche de lyon;
Et plus braue qu'Achille ardant à la ruine,

Des pompes d'Ilion,
C'est le meilleur esprit, & le plus beau visage,
Qu'on ayt encores veu
Et les meilleurs esprits n'ont point eu d'auantage
Que mon amant n'ayt eu.
La gloire entre les cœurs qui la font mieux paroistre
Fait estime du sien.
Et les mieux accomplis ne le sçauroient cognoistre
Sans en dire du bien,
Hors de luy, la vertu dans l'ame la plus belle,
Est comme en vn tombeau,
Et ses plus grãds esclats sont moins qu'vne estincelle
Au prix de ce flambeau,
Ie pense en l'adorant que mon idolatrie
A beaucoup merité,
Et i'aymerois bien mieux mettre à feu ma patrie
Que l'auoir irrité.
Dieux que le beau Paris eut vne belle proye!
Que c'est amant fit bien,
Alors qu'il alluma l'embrazement de Troye,
Pour amortir le sien.
O mon Alidor, ie suis bien moins qu'Heleine,
Digne de t'esmouuoir:
Mais tu sçais biẽ aussi qu'auecques moins de peine,
Tu me pourrois auoir.
Il la fallut prier, mais c'est moy qui te prie;
Et la comparaison
De ses affections auecque ma furie,
Est loing de la raison.
L'impression d'honneur, & celle de la honte
Sont hors de mon esprit.
La chasteté m'offence, & paroist vn vieux conte,
Que ma mere m'apprit,
Iamais fille n'ayma d'vne amitié si forte,
Tous

Tous mes plus chers parens,
Depuis que i'ay conçeu l'amour que ie te porte
Me sont indifferens,
Ils auroient beau se plaindre & m'appeller barbare,
On me doit pardonner.
Car vers eux ie ne suis de mon amour auare,
Que pour te la donner.
Reçois ma passion, pourueu que ton merite,
N'en soit pas offencé.
Et vois que mon esprit ne te l'auroit escrite,
S'il n'estoit insensé.

STANCES.

Maintenant que Philis est morte,
Et que l'amitié la plus forte
Dont vn cœur fut iamais atteint,
Est dans le sepulchre auec elle,
Ie croy que l'amour le plus saint
N'a plus pour moy rien de fidelle.
Cloris, c'est mentir trop souuent,
Tes propos ne sont que du vent,
Tes regards sont tous pleins de ruzes,
Tu n'as point pour tout d'amitié,
Ie me mocque de tes excuses,
Et t'ayme moins de la moitié.
Ie te voy tousiours en contrainte,
Il te vient tousiours quelque crainte,
Tu ne trouue iamais loisir,
Dis plustost que ie t'importune,
Et que ie te ferois plaisir

De chercher ailleurs la fortune.
Ne fais plus semblant de m'aymer,
Et quoy qu'il me soit bien amer
De perdre vne si douce flame,
Si tu n'as point d'amour pour moy,
Ie iure tes yeux & mon ame
De ne songer iamais à toy.
Ie t'allois consacrer ma plume,
Et te peindre dans vn volume,
Sur qui les ans ne peuuent rien.
Sçache vn peu de ta renommee,
Comme i'ay sçeu dire du bien,
D'vne autre que i'auois aymee.
Mais cela ne te touche pas,
Les vers sont de mauuais appas,
Vn roc n'en deuient point passible,
Ce sont de foibles hameçons,
Pour ton naturel insensible,
Que luy promettre des chansons.
Que veux tu plus que ie te donne,
Auiourd'huy que Dieu m'abandonne,
Que le Roy ne me veut pas voir,
Que le iour me luit en cholere,
Que tout mon bien est mon sçauoir,
Dequoy plus te pourrois ie plaire?
Si mon mauuais sort peut changer,
Ie iure de te partager
Les prosperitez où i'aspire,
Et quand le Ciel me feroit Roy,
Vn present de tout mon Empire,
Te feroit preuue de ma foy.
Mais tu n'as point l'esprit auare,
Et quelque dignité si rare
Qu'vn Dieu mesme te vint offrir,
Quelque tourment qu'il eust dans l'ame,

Tu

Tu le laisserois bien souffrir,
Auant que soulager sa flame.
Quant à moy las de tant brusler,
Et si pressé de reculer,
I'ay desesperé de la place,
La nature icy vaut bien peu
Qu'vn front de neige, vn cœur de glace,
Puissent tenir contre le feu.

A CLORIS.

STANCES.

S'Il est vray Cloris que tu m'aymes,
Mais i'entends que tu m'aymes bien,
Ie ne croy point que les Roys mesmes
Ayent vn heur comme le mien,
Que la mort seroit importune,
De venir changer ma fortune
A la felicité des Dieux,
Tout ce qu'on dit de l'ambrosie,
Ne touche point ma fantaisie,
Au pris des graces de tes yeux.
Sur mon ame il m'est impossible
De passer vn iour sans te voir,
Qu'auec vn tourment plus sensible
Qu'vn damné n'en sçauroit auoir,
Le sort qui menaça ma vie,
Quand les cruautez de l'enuie
Me firent esloigner du Roy,
M'exposant à tes yeux en proye,
Me donna beaucoup plus de ioye

Qu'il ne m'auoit donné d'effroy.
Que ie me plus dans ma misere,
Que i'aymay mon banissement,
Mes ennemis ne valent guere
De me traicter si doucement,
Cloris, prions que leur malice
Fasse bien durer mon supplice,
Ie ne veux point partir d'icy,
Quoy que mon innocence endure,
Pourueu que ton amour me dure,
Que mon exil me dure aussi.
Ie iure l'Amour & sa flame.
Que les doux regards de Cloris,
Me font desia trembler dans l'ame,
Quand on parle de Paris.
Insensé ie commence à craindre,
Que mon Prince me va contraindre,
A souffrir que ie sois remis,
Vous qui le mistes en cholere,
Si vous l'empeschez de le faire,
Vous n'estes plus mes ennemis.
Toy qui si viuement pourchasses,
Les remedes de mon retour,
Prens bien garde quoy que tu fasses,
De ne point fascher mon amour,
Arreste vn peu, rien ne me presse,
Ton soin vaut moins que ta paresse,
Me bien seruir c'est m'affliger:
Ie ne crains que ta diligence,
Et prepare de la vengeance,
A qui tasche de m'obliger.
Il te semble que c'est vn songe,
D'entendre que ie m'ayme icy,
Et que le chagrin qui me ronge,
Vienne d'vn amoureux soucy,

Tu penses que ie ne respire,
Que de sçauoir où va l'Empire,
Que deuient ce peuple mutin,
Et quand Rome se doit resoudre,
A faire partir vne foudre,
Qui consomme le Palatin.

Toutes ces guerres insensees,
Ie les trouue fort à propos,
Ce ne sont point là les pensees,
Qui s'opposent à mon repos.
Quelques maux qu'apportent les armes,
Vn amant verse peu de larmes,
Pour flechir le courroux diuin,
Pourueu que Cloris m'accompagne,
Il me chaut peu que l'Allemagne,
Se noye de sang ou de vin.

Et combien qu'vn appas funeste
Me traine aux pompes de la Cour,
Et que tu sçais bien qu'il me reste
Vn soin d'y retourner vn iour:
Quoy que la fortune appaisee,
Se rendist à mes vœux aisee,
Auiourd'huy ie ne pense pas,
Soit il le Roy qui me r'appelle,
Que ie puisse m'esloigner d'elle,
Sans trouuer la mort sur mes pas.

Mon esprit est forcé de suiure
L'aymant de son diuin pouuoir,
Et tout ce que i'appelle viure,
C'est de luy parler & la voir,
Quand Cloris me faict bon visage,
Les tempestes sont sans nuage,
L'air le plus orageux est beau,
Ie ris quand le tonnerre gronde.
Et ne croy point que tout le monde

Soit

Soit capable de mon tombeau.
La felicité la plus rare,
Qui flatte mon affection,
C'est que Cloris n'est point auare
De caresse & de passion,
Le bon-heur nous tourne en coustume,
Nos plaisirs sont sans amertume,
Nous n'auons ny courroux ny fard,
Nos trames sont toutes de soye,
Et la Parque apres tant de ioye,
Ne les peut acheuer que tard.

DESESPOIRS AMOVREVX.

STANCES.

ESloigné de vos yeux où i'ay laissé mon ame,
Ie n'ay de sentiment que celuy du malheur,
Et sans vn peu d'espoir qui luit parmy ma flame,
Mon trespas eut esté ma derniere douleur.
Pleust au Ciel qu'auiourd'huy la terre eust quitté l'onde,
Que les raiz du Soleil fussent absent des Cieux,
Que tous les elemens eussent quitté le monde,
Et que ie n'eusse pas abandonné vos yeux.
Vn arbre que le vent emporte à ses racines,
Vne ville qui voit desmolir son rempart,
La faiste d'vne tour qui tombe en ses ruines,
N'ont rien de comparable à ce sanglant despart.
Depuis vostre demon ne sert plus que de nombre
Mes sens de ma douleur s'en vont desia rauis,

Ie ne suis plus viuant, & passerois pour ombre,
Sinon que mes souspirs descouurent que ie vis.
Mon ame est dans les fers, mon sang est dans la flame.
Iamais mal-heur ne fut à mon mal-heur esgal,
I'ay des vautours au sain, i'ay des serpens dans l'ame,
Et vos traicts qui me font encore plus de mal,
Errant depuis deux mois de Prouince en Prouince,
Ie traine auecques moy la Fortune & l'amour,
L'vn oblige mes pas à courtiser mon Prince,
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour.
Des plus rares beautez en ce fascheux voyage
Où iadis pour aymer les Dieux fussent allez,
M'ont assez prodigué les traits de leur visage:
Mais ce n'estoit qu'horreur à mes yeux desolez.
Par tout où loing de toy la fortune me traine,
Ie iure par tes yeux que tout mon entretien,
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me souuient moins de mon nom que du tien.
En ma condition d'où mille soins ne partent,
L'entendement me laisse, & tout conseil me fuit:
Tous autres pensemens de mon ame s'escartent,
Au souuenir du rien qui sans cesse me suit.
Que ta fidelité se forme à mon exemple,
Fuy comme moy la presse, hay comme moy la Cour:
Ne frequente iamais bal, promenoir, ny temple,
Et que nos deytez ne soyent rien que l'Amour.
Tout seul dedans ma chambre ou i'ay faict ton Eglise,
Ton image est mon Dieu, mes passions ma foy:
Si pour me diuertir Amour veut que ie lise,
Ce sont vers que luy mesme a composé pour moy.

*Dans le trouble importun des soucis de la guerre
Chacun me voit chagrain: car il semble à me voir,
Que ie faits des proiects pour conquerir la terre,
Et mes plus hauts desseins ne sont que de t'auoir.*

STANCES.

*I'Ay trop d'honneur d'estre amoureux:
Et voy bien que les plus heureux,
Ont droit de me porter enuie:
Mais quoy que menasse le sort,
Ie puis bien deffier la mort,
Puis que vous possedez ma vie.
Les plus deuotieux mortels,
Rendant leur seruice aux Autels,
Qu'on dresse aux deïtez supremes,
Ne font brusler que de l'encens,
Et pour vous adorer ie sens,
Que ie me suis bruslé moy-mesme.
Les Roys ont de diuers honneurs,
Leurs esclaues sont des Seigneurs,
Les elemens sont leur partage,
Toute la terre est leur maison,
Moy ie n'ay rien qu'vne prison,
Mais ie l'estime d'auantage.*

STANCES.

*QVand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nuds sur tes draps,*

Bien plus blancs que le linge mesme:
Quand tu sens ma bruslante main,
Se pourmener dessus ton sein,
Tu sens bien Cloris que ie t'ayme.
Comme vn deuot deuers les cieux,
Mes yeux tournez deuers tes yeux
A genoux aupres de ta couche,
Pressé de mille ardans desirs,
Ie laisse sans ouurir ma bouche,
Auec toy dormir mes plaisirs.
Le sommeil aise de t'auoir
Empesche tes yeux de me voir,
Et te retient dans son empire
Auec si peu de liberté,
Que ton esprit tout arresté
Ne murmure ny ne respire.
La rose en rendant son odeur,
Le Soleil donnant son ardeur,
Diane & le char qui la traine,
Vne Naiade dedans l'eau,
Et les Graces dans vn tableau,
Font plus de bruict que ton haleine.
Là ie souspire aupres de toy,
Et considerant comme quoy,
Ton œil si doucement repose,
Ie m'escrie: ô Ciel: peux tu bien
Tirer d'vne si belle chose,
Vn si cruel mal que le mien.

STANCES.

IE iure le iour qui me luit,
Et la froide horreur de la nuict

Où la tristesse me conuie,
Que le temps de mon amitié
Doit plus durer de la moitié,
Que ne faict celuy de ma vie.
Apres que mon supresme iour
M'aura porté dans le sejour
Des ames mieux fauorizees,
Mon ame versera des pleurs,
Qui feront naistre mille fleurs
Dans les campagnes Elizees.
Ce doux & ce poignant soucy,
Le mesme qui me touche icy,
Reuiura dans mon ame morte,
Et les esprits qui me verront,
Approchant mon feu iureront,
Qu'ils n'en ont point veu de la sorte.
Apres moy d'vn amour flatteur
Quelque infidelle seruiteur
Surprendra tes desirs nouices,
Et tu n'as point assez de foy,
Pour permettre que mes seruices
Te fassent souuenir de moy.
Ie te coniure par tes yeux,
Que i'ayme & que i'honore mieux,
Ny que le Ciel, ny que la terre;
Tost ou tard de t'en repentir,
Car le Ciel te feroit sentir,
Quelque pointe de son tonnerre.

STANCES.

LA frayeur de la mort esbranle le plus ferme,
Il est bien malaisé,

Que

Que dans le desespoir, & proche de son terme
L'esprit soit appaisé.
L'ame la plus robuste, & la mieux preparee
Aux accidens du sort,
Voyant au pres de soy sa fin toute asseuree,
Elle s'estonne fort.
Le criminel pressé de la mortelle crainte
D'un supplice douteux,
Encore auec espoir endure la contrainte,
De ses liens honteux,
Mais quand l'arrest sanglant a resolu sa peine,
Et qu'il voit le bourreau,
Dont l'impiteuse main luy detache vne chaine
Et luy met vn cordeau:
Il n'a goutte de sang qui ne soit lors glacee,
Son ame est dans les fers;
L'image du gibet luy monte à la pensee,
Et l'effroy des enfers.
L'imagination de cet obiect funeste
Luy trouble la raison,
Et sans qu'il ait du mal, il a pis que la peste,
Et pis que le poison.
Il iette malgré luy les siens dans sa detresse,
Et traine en son malheur
Des gens indifferens, qu'il voit parmy la presse
Parler de sa douleur.
Par tout dedans la Greue il voit fendre la terre,
La Seine & l'Acheron,
Chaque rayon de iour est vn traict de tonnerre,
Et chaque homme Charon.
La consolation que le prescheur apporte
Ne luy faict point de bien:
Car le pauure se croit vne personne morte,
Et n'escoute plus rien.

Les sens sont retirez il n'a plus son visage,
Et dans ce changement.
Ce seroit estre fol, de conseruer l'vsage
D'vn peu de iugement.
La nature, de peine & d'horreur abbatuë,
Quitte ce malheureux
Il meurt de mille morts, & le coup qui le tue,
Est le moins rigoureux.

CONSOLATION A M. D. L.

STANCES.

DOnne vn peu de relasche au dueil qui t'a surpris,
Ne t'oppose iamais aux droits de la nature,
Et pour l'amour d'vn corps ne mets point tes esprits
Dedans la sepulture.
La mort dans tes regrets à toy se presentant,
Te fait voir qu'elle n'est qu'horreur & que misere,
Pourquoy donc tasches tu qu'elle t'en fasse autant
Qu'elle à fait à ton Pere?
Quoy que l'affection te fasse discourir,
Tes beaux iours ne sont point en estat de le suiure
Comme c'estoit à luy la saison de mourir,
C'est la tienne de viure.
Il estoit las d'honneur, de fortune & de iours;
Tes ieunes ans ne font que commencer la vie,
Et si tu vas si tost en acheuer le cours,
Que deuiendra Liuie?
Remets pour l'amour d'elle encore ses appas

Qui s'en vont effacer dans ton visage sombre;
Et qu'vn si long chagrin ne te mal traicte pas
Pour contenter vn ombre.
Il est vray qu'vn tel mal est fascheux à guerir
Et de quelque vigueur que ton esprit puisse estre
Il te faut souspirer, lors que tu vois perir,
Celuy qui t'a faict naistre.
Encore ses vertus touchoient ton amitié,
Au delà du deuoir où la nature oblige,
Si bien que la raison approuue la pitié,
Pour l'ennuy qui t'afflige.
Ses conseils sçauoient rendre vn Roy victorieux,
Son renom honoroit & la paix & la guerre;
Et ie croy que l'enuie est cause que les Cieux,
L'ont osté de la terre.
Mais aussi quel climat n'en a du desplaisir?
L'Europe à son subiect se plaint contre les Parques,
Autant que si leurs lacs estoient venus saisir
Quelqu'vn de ses Monarques.
Ie voy comme le Ciel pour soulager son dueil
Veut que tout l'vniuers à tes souspirs responde,
Et pour t'en exempter, ordonne à son cercueil
Les pleurs de tout le monde.
Toutesfois tous ses cris sont des soings superflus,
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussees?
Vn homme enseuely ne considere plus,
Nos yeux ny nos pensees.
Sçachant qu'il a rẽdu ce qu'on doit aux Autels,
Tu dois estre asseuree de sa beatitude,
Ou ton esprit troublé croit que les Immortels
Sont pleins d'ingratitude.
Tes importuns regrets se rendront criminels,
Ton Pere en son repos ne trouuera que peine;
Puis qu'il semble estre admis aux plaisirs eternels

Pour te mettre à la geine.
Le mal deuient plus grand lors que nous l'irritons:
Reuient dans les plaisirs que la ieunesse apporte
C'est vn grand bien de voir fleurir les reiettons,
Lors que la souche est morte.
Vn homme de bon sens se mocque des malheurs,
Il plaint esgallement sa seruante & sa fille,
Iob ne versa iamais vne goutte de pleurs
Pour toute sa famille.
Apres t'estre affligé pense à te resiouyr
Qui t'a faict la douleur t'a laissé les remedes,
Il ne te reste plus que de sçauoir iouyr
Des biens que tu possedes.
Arreste donc ces pleurs vainement respandus,
Laisse en paix ce destin que tes douleurs detestent
Il faut apres ces biens que nous auons perdus
Sauuer ceux qui nous restent.

STANCES.

DAns ce temple, où ma passion,
Me meit dedans le cœur les beautez de Madame,
Ie bannissois l'Amour encore que sa flame,
Destournast ma deuotion.
Au lieu de penser à nos Dieux,
I'adorois vous voyant l'image de Diane,
Et m'estimois heureux de deuenir profane,
En me consacrant à vos yeux.
Ce fut auec de mesmes traits
Que la mere d'Amour perça le cœur d'Anchise!

Suis

Suis-ie pas glorieux de donner ma franchise
A la mercy de ses attraits?
A ce premier rauissement
Mon ame triomphe de se sentir blessee,
Et l'Autel m'eust despleu d'oster à ma pensee
L'entretien d'vn si doux tourment.
Me deust le Ciel faire perir,
Ie mesure ma peine auec mes annees,
Et l'amour se faict fort d'oster aux destinees
La puissance de me guerir.
Au point que ceste ardeur m'a mis,
Mon superbe bon-heur se mocque de l'enuie,
Et quelque mal qui vienne à menacer ma vie
Ie me ris de mes ennemis.
Tout ce monde poursuiuans
Me font perseuerer auec plus de ioye,
Ce renommé Iason n'eust iamais eu sa proye,
S'il eust craint la mer ny les vens.
Soubs l'auspice de vostre loy
Il n'est point de grandeur que mon esprit ne braue,
Et le mesme accident qui me fait estre esclaue,
Il me semble qu'il m'a faict Roy.

ELEGIE A VNE DAME.

SI vostre doux accueil n'eust consolé ma peine,
Mon ame languissoit, ie n'auois plus de veine,

Ma fureur estoit morte & mes esprits couuerts
D'vne tristesse sombre auoient quitté les vers.
Ce mestier est penible, & nostre saincte estude
Ne cognoist que mespris, ne sent qu'ingratitude,
Qui de nostre exercice ayme le doux soucy,
Il hayt sa renommee & sa fortune aussi,
Le sçauoir est honteux, depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France.
Auiourd'huy l'iniustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualitez ne sont plus de saison,
La vertu n'eust iamais vn siecle plus barbare,
Et iamais le bon sens ne se trouua si rare,
Celuy qui dans les cœurs met le mal ou le bien,
Laisse faire au destin sans se mesler de rien;
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au monde
Ne trouue à son plaisir la nature feconde.
Et que son influence encore à pleine mains,
Ne verse ses faueurs dans les esprits humains.
Parmy tãt de fuseaux la Parque en sçait retordre
Où la contagion du vice n'a sçeu mordre,
Et le Ciel en fait naistre encore infinité,
Qui retiennent beaucoup de la diuinité,
Des bons entendemens, qui sans cesse trauaillent
Contre l'erreur du peuple, & iamais ne defaillent.
Et qui d'vn sentiment hardy, graue & profond,
Viuent tout autrement que les autres ne font,
Mais leur diuin genie est forcé de se feindre,
Et les rend malheureux s'il ne se peut cõtraindre.
La coustume & le nombre authorise les sots,
Il faut aymer la cour, rire des mauuais mots,
Acoster vn brutal, luy plaire, en faire estime:
Lors que cela m'aduient ie pense faire vn crime
I'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein,
Ie ne croy plus auoir l'entendement bien sein,

Et

Et pour m'estre soüillé de cest abord funeste,
Ie croy long temps apres que mon ame a la peste,
Cependant il faut viure en ce commun malheur,
Laisser à part esprit, & franchise & valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son ame,
Et perdre tout plaisir pour acquerir du blasme:
L'ignorant qui me iuge vn fantasque resueur,
Me demandant des vers croit me faire faueur.
Blasme ce qu'il n'entend, & son ame estourdie
Pense que mon sçauoir me vient de maladie.
Mais vous à qui le Ciel de son plus doux flambeau
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'auez point l'erreur qui trouble ces infames,
Ny l'obscure fureur de cés beutales ames,
Car l'esprit plus subtil en ses plus rares vers,
N'a point de mouuemens qui ne vous soiét ouuerts.
Vous auez vn genie à voir dans les courages.
Et qui cognoist assez mon ame & mes ouurages,
Or bien que la façon de mes nouueaux escrits,
Differe du trauail des plus fameux esprits,
Et qu'ils ne suiuent point la trace accoustumee,
Par ou nos escriuains cherchent la renommee:
J'ose portant pretendre à quelque peu de bruit
Et croy que mon esprit ne sera point sans fruict,
Vous me l'auez promis, & sur ceste promesse,
Ie fausse ma promesse aux vierges de Permesse
Ie ne veux reclamer ny Muse, ny Phebus,
Grace à Dieu bien guery de ce grossier abus,
Pour façonner vn vers que tout le monde estime
Vostre contentement est ma derniere lime:
Vous entendez le poids, le sens, la liaison,
Et n'auez en iugeant pour but que la raison;
Aussi mon sentiment à vostre adueu se range,
Et ne reçoit d'autruy ny blasme ny loüange.

Imite qui voudra les merueilles d'autruy.
Malherbe a tres-bien fait, mais il a fait pour luy
Mille petits voleurs l'escorchent tout en vie:
Quant à moy ces larcins ne me sont point d'enuie:
I'approuue que chacun escriue à sa façon,
I'ayme sa renommee & non pas sa leçon,
Ces esprits mendiants d'vne vaine infertile,
Prennent à tous propos sa rime ou son style,
Et de tant d'ornemens qu'on trouue en luy si beaux
Ioignent l'or & la soye, à de vilains lambeaux,
Pour paroistre auiourd'huy d'aussi mauuaise grace
Que parut autresfois la corneille d'Horace,
Ils trauaillent vn mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis,
Ce liban, ce turban, & ces riuieres mornes,
Ont souuent de la peine à retrouuer leurs bornes
Cest effort tient leurs sens dans la confusion,
Et n'ont iamais vn rais de bonne vision,
I'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne
Qui cherchent à midy Phebus à la lanterne,
Grattent tant le François qu'ils le deschirent tout,
Blasmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goust,
Sont vn mois à cognoistre en tastant la parole,
Lors que l'accent est rude ou que la rime est mole
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
Et que leur renommee est franche du tombeau,
Sans autre fondement, sinon que tout leur aage,
S'est laissé consommer en vn petit ouurage,
Que leurs vers dureront au monde precieux,
Pource qu'en les faisant ils sont deuenus vieux:
De mesme l'Areignee en filant son ordure,
Vse toute sa vie & ne faict rien qui dure.
Mais cet autre Poëte est bien plein de ferueur.
Il est blesmi, transi, solitaire, resueur,
La barbe bien peignee, vn œil bruslant & caue.

Vn front tout renfrongné, tout le visage haue,
Ahane dans son lict, & marmotte tout seul,
Comme vn esprit qu'on oit parler dans vn linceul.
Grimasse par la ruë, & stupide retarde
Ses yeux sur vn obiect sans voir ce qu'il regarde.
Mais desia ce discours m'a porté trop auant.
Ie suis bien pres du port, ma voile a trop de vent
D'vne insensible ardeur peu à peu ie m'esleue,
Commençant vn discours que iamais ie n'acheue,
Ie ne veux point vnir le fil de mon subiect,
Diuersement ie laisse & reprens mon obiect.
Mon ame imaginant n'a point la patience
De bien polir les vers & ranger la science,
La reigle me desplait, i'escris confusément,
Iamais vn bon esprit ne faict rien qu'aisément;
Autre-fois quand mes vers ont animé la Seine
L'ordre où i'estois contrainct m'a bien faict de la peine,
Ce trauail importun m'a long temps martyré,
Mais en fin grace aux Dieux ie m'en suis retiré.
Peu sans faire naufrage & sans perdre leur ourse
Se sont auanturez à ceste longue course;
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la memoire auec le iugement,
Imaginer beaucoup, & d'vne source pleine,
Puiser tousiours des vers dãs vne mesme veine:
Le dessein se dissipe, ou change de propos,
Quand le stile a gousté tant soit peu le repos,
Donnant à tels efforts ma premiere furie,
Iamais ma veine encor ne s'y trouua tarie:
Mais il me faut resoudre à ne la plus presser,
Elle m'a bien seruy, ie la veux caresser,
Luy donner du relasche, entretenir la flame
Qui de sa ieune ardeur m'eschauffe encor l'ame,
Ie veux faire des vers qui ne soient pas contraints,

Promener mon esprit par des petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me desplaise
Mediter à loisir, resuer tout à mon aise,
Employer toute vne heure à me mirer dans l'eau,
Ouyr comme en songeant la course d'vn ruisseau,
Escrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer vn quatrain sans songer à le faire,
Apres m'estre esgayé par ceste douce erreur,
Ie veux qu'vn grand dessein rechauffe ma fureur,
Qu'vn œuure de dix ans me tienne à la crainte,
De quelque beau Poeme, où vous serez depeinte
Là, si mes volontez ne manquent de pouuoir,
I'auray bien de la peine en ce plaisant deuoir,
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudroit inuenter quelque nouueau langage,
Prendre vn esprit nouueau, penser & dire mieux
Que n'ont iamais pensé les hommes & les Dieux
Si ie paruiens au but où mon dessein m'appelle,
Mes vers se mocqueront des ouurages d'Apelle,
Qu'Heleine resuscite elle aussi rougira,
Par tout ou vostre nom dans mon ouurage iras
Tandis que ie remets mon esprit à l'eschole,
Obligé dés long-temps a vous tenir parolle,
Voicy de mes escrits ce que mon souuenir,
Desireux de vous plaire en a peu retenir,

IE pensois au repos, & le celeste feu,
Qui me fournit des vers s'allantissoit vn peu:
Lors que le messager qui m'a rendu ta lettre,
Dans ma premiere ardeur m'est venu tout remettre,
I'ay d'abord a peu pres deuiné ton dessein,
Et dé lors que mes yeux ont recogneu ton sein,
Mon sang s'est rechauffé, tes vers m'õt picqué l'ame
Et

Et de leur propre esclat m'ont ietté de la flame,
Clairac en est esmeu, son fleuue en a grossi,
Et dans ce peu de temps que ie t'escris cecy,
D'autant qu'à ta faueur il sent flatter son onde,
Lot s'est rendu plus fier que riuiere du monde,
Le desbord insolent de ses rapides eaux,
Couurant auec orgueil le faiste des roseaux,
Fait taire nos moulins, & sa grandeur farouche
Ne sçauroit plus souffrir qu'vn auiron le touche
Dans l'excés de la ioye où tu le viens rauir,
Ce torrent glorieux ne daigne plus seruir:
Ie l'ayme de l'honneur qu'il rend à ta caresse,
Et luy veut faire par nous Autels que ie dresse,
Resuant sur son riuage apres tes beaux escrits,
Tout à coup dans l'obiect d'vn penser qui m'apris
Ie disois en voyant comme son flot se pousses
Ainsi va la fureur d'vn Roy qui se courrouce.
Ainsi mes ennemis contre moy furieux,
M'ont rendu sans subiect le sort iniurieux.
Et si loing estendu leur orgueilleux range,
Qu'à peine sur les monts ay-ie veu du rauage,
Mon exil ne sçauroit ou trouuer seureté,
Par tout mil accidens choquoient ma liberté.
Quelques desers affreux, ou des forests suantes
Rendent de tant d'humeur les campagnes puantes
Ont esté le seiour, ou le plus doucement.
I'ay passé quelques iours de mon bannissement.
Là vrayement l'amitié d'vn Marquis fauorable
Qui n'eust iamais horreur de mon sort, deplorable,
Diuertit mes soucis, & dans son entretien,
Ie trouuay du bon sens qui consola mien,
Autrement dans l'ennuy d'vn lieu si solitaire,
Où l'esprit ny le corps ne trouuent rien à faire,
Où le plus Philosophe auecques son discours
Ne sçauroit sans languir auoir passé deux iours.

Le chagrin m'euſt ſaiſi dans vne grande chere,
Qui deux fois chaque iour enchantoit ma miſere.
Car ie n'ay ſçeu trouuer de l'humeur dont ie ſuis,
Vn plus preſent remede à chaſſer mes ennuys:
Et ſi comme tu dis vous auez tous enuie
De me faire paſſer vn iour de douce vie,
Appreſte des bon vins: mais i'en prends point d'autruy,
Car ie ſçay que ton Pere en a de bon chez luy.
Il m'a bien obligé du ſalut qu'il m'enuoye,
Dis luy que ceſt honneur m'a tout comblé de ioye,
Et qu'vn pauure banny ne croyoit pas auoir
Ceſte proſperité que tu m'as faict ſçauoir:
Ainſi t'ayme le Ciel, & iamais la diſgrace,
Ne frappe ton deſtin, ny ce uy de ta race.
Si mon malheur s'appaiſe & qu'il me ſoit permis
De refaire ma vie auecques mes amis,
Ie verray de quel œil tu verras mon paſſage:
Et que ces vers t'en ſoient vn aſſeuré meſſage:
Poſſible auant qu'vn mois ayt acheué ſon cours
Le Soleil me rendra ſes agreables iours,
Ie croy que ce printemps doit chaſſer mon orage,
Mon mauuais ſort vaincu flattera mon courage
Et perdant tout eſpoir de m'abatre iamais
Tout confus il viendra me demander la paix;
Et quand mon iuſte Roy n'aura plus de cholere
Qui m'a perſecuté taſchera de me plaire,
Lors pour toute vengeance quoy qu'ils ayent taſché.
Ie diray ſans mentir qu'ils ne m'ont point faſché
Et qu'vn exil ſi plein de danger & de blaſme,
Ne m'a point fait changer le viſage ny l'ame.
Ceux auec qui ie vis ſont eſtonnez ſouuent
De me voir en mon mal auſſi gay que deuant:
Et le malheur faſché de ne me voir point triſte,
Ignora

Ignore d'où me vient l'humeur qui luy resiste.
C'est l'ame dont le Ciel a voulu me munir,
Contre tant d'accidents qui me deuoient venir
Autrement vn tissu de tant de longues peines
M'eust gelé mille fois le sang dedans les veines,
Mon esprit dés long-temps fust reduit en vapeur
S'il eust peu conceuoir vne vulgaire peur
Mon ame de frayeur fut elle point faillie,
Lors que Panat me fit sa brutalle saillie!
Que les armes au poing accompagné de deux
Il me fit voir la mort en son teint plus hideux?
Ie croyois bien mourir, il le croyoit de mesme
Mais pour cela le front ne me deuint point blesme,
Ma voix ne changea point, & son fer inhumain
A me voir si constant luy trembloit à la main,
Encore vn accident aussi mauuais ou pire,
Me plongea dans le sein du poissonneux Empire,
Au milieu de la nuit, ou le front du Croissant,
D'vn petit bout de corne à peine apparoissant,
Sembloit se retirer & chasser les tenebres,
Pour ietter plus d'effroy dans des lieux si funebres,
Lune romp ton silence, & pour me dementir,
Reproche moy la peur que tu me vis sentir,
Que deus-ie deuenir vn iour que le tonnerre,
Presque dessous mes pieds vint ballier la terre?
Il brusla mes voisins, il me couurit de feu
Et si pour tout cela ie le cognois bien peu.
Mais vrayement ce discours te doit sembler estrãge
Et tu vois que ces vers sentent trop ma loüange,
Tu m'as mis sur ce train, ie te veux imiter;
Et comme tu l'as faict i'escris pour me flatter.
A Dieu, ne reuiens plus soliciter ma veine;
I'ay fait à ce matin ces vers tout d'vn haleine,
Et pour me diuertir au desir de la Cour,
Depuis peu i'en escris d'autant plus chasque iour,
Ie

Ie finis vn trauail! que ton esprit qui gouste
Les doctes sentiments, trouuera bon sans doute:
Ce sont les saincts discours d'vn fauoray du Ciel,
Qui trouua le poison aussi doux que le miel,
Et qui dans la prison de la Cité d'Athenes
Vein lascher sans regret & sa vie & ses chenes:
Ainsi quand il faudra nous en aller à Dieu
Puissions nous sans regret abandonner ce lieu:
Et voir en attendant que la fortune m'ouure
L'ame de la faueur & le porteil du Louure.

QVand la Diuinité qui formoit ton essence
Veid arriuer le temps au point de ta naissance
Elle choisit au Ciel son plus heureux flambeau,
Et mit dans vn beau corps vn esprit assez beau,
La trempe que tu pris en arriuant au monde
Estoit du feu, de l'air, de la terre & de l'onde,
Immortels Elemens, dont les corps si diuers
Estrangement meslez font vn seul Vniuers,
Et durent enchaisnez par les liens des ames,
Selon que le destin a mesuré nos trames,
Triste condition, que le sort plus humain
Ne nous peut asseurer au soir d'estre demain.
Ainsi te mit nature au cours de la fortune,
Aussi subiect que tous a ceste loy commune,
D'vn naturel fragile, & qui se vient ranger
A quel point que l'humeur le force de changer
Impatient, ta. dif, iniurieux, affable,
Despit eux, complaisant, malicieux, aymable,
Serf de tes passions, & de commun soucy.
Des vices des mortels, & des vertus aussi:
N'attens point qu'en ton nom honteusement i'escriue,
Ce qui ne fut iamais sur la Troyenne riue,
Que ie t'appelle Achile, & que tu sois vanté,

Par tant de faux exploits qu'on a iadis chanté:
Ces Poëtes resueurs par leur plume hypocrite,
De tous ces vieux Heros ont trompé le merite,
Et sans aucun effort laissans mille tesmoins,
Il nous en disent plus, mais en font croire moins:
Car au rapport trompeur d'vn demy Dieu qu'on nomme,
Ie douteray s'il fut tant seulement vn homme:
Mon esprit plein d'amour, & plein de liberté,
Sans fard & sans respect, i'escris la verité,
Et sans aucun dessein d'offencer ou de plaire,
Ie fais ce que mon sens me conseille de faire,
I'escrirois le Demon qui du train de tes iours,
Si difficilement guidoit le ieune cours,
Et l'astre dont tu vis la haine si puissante,
Opposer tant d'effort à ta vertu naissante:
I'escrirois mon destin, auant le doux moment,
Que pour te faire cerf le Ciel le fit amant:
Mais nostre ieune temps laisse aussi peu de marque,
Que le vol d'vn oyseau, ou celuy d'vne barque,
Et les traits de ses ans confusement passez
Pesent au souuenir s'ils n'en sont effacez,
Laissant ces iours perdus iusqu'aux premieres forces,
Que l'amour vient tenter de ses douces amorces:
Mes vers ne discourront que depuis le bon iour
Que tu vins ranger à l'empire d'Amour,
Et suyuant ta fureur, tu penseras peut estre,
Que des lors seulement tu commenças à naistre
Que tu ne fus viuant, ny d'esprit, ny de corps,
Que depuis qu'vn bel œil te donna mille morts,
Les aymables attraits, dont les yeux d'vne Dame
Firent naistre l'ardeur de ta premiere flamme,
Furent bien tost vainqueurs, & l'amour qui te prit,

Au lieu de te desplaire obligea ton esprit
Ton naturel ployable à la premiere atteinte,
Souspira son tourment d'vne si douce plainte,
Et si modestement permit d'estre arresté,
Qu'il sembla que tes fers estoient ta liberté;
Tant le sort de ta vie autrement malheureuse
Se trouue pour ton bien de nature amoureuse.
En ce destin les maux que le Ciel a versez,
Dans l'erreur de tes iours sans cesse trauersez,
Ont trouué leur remede, & n'est peine si forte,
Que par luy ton esprit legerement ne porte.
Quand le poison d'amour t'eut vne fois charmé
Contre tout autre effort tu fus assez armé,
Toute autre passion au prix mousse & legere,
Depuis ne fut en toy que foible & passagere,
Depuis pour viure esclaue au ioug d'vne beauté,
Ton ame ne fut plus qu'amour, que loyauté:
Celle qui gouuernoit ta captiue pensee
Dissimuloit le coup dont elle fut blessee:
La honte, & le deuoir, & ce fascheux honneur,
Ennemis coniurez de tout nostre bon heur,
De contrainctes froideurs desrobberoient son ame,
Quand ton obiect pressant solicitoit sa flame,
En ses regards forcez son amour paroissoit,
Et par la resistance heureusement croissoit.
Tes yeux dont la fureur auoit changé l'vsage,
Languissoient estonnez aupres de son visage,
Son visage & le tien plus blanc, frais & vermeil
Que le teint de l'aurore, & le front du Soleil.
Elle estoit à tes yeux plus aggreable encore,
Que deuant le Soleil ne fut iamais l'Aurore.
Vostre obiect en son sexe esgallement pouuoit
Se dire le plus beau que la nature auoit,
Et les traits de ta face auiourd'huy, que l'iniure

Du

Du temps qui change tout a changé ta figure,
Vniquement parfaicts, sont punis d'vn amour,
A qui mille beautez font encores la Cour.
Quelle deust estre alors, & combien plus prisee
Ta face que le poil n'auoit point desguisee,
En sa ieune vigueur, conforme au ieune obiect
De la premiere belle à qui tu fus subiect.
Tu meritois beaucoup, & si l'amour auare,
Eust frustré ton espoir, il eust esté barbare,
Indigne que iamais à son sacré brasier
Aucun amant portast le myrrhe & le rosier.
Mais ce Dieu pour t'oster tout subiet de te plaindre
L'a voulu auec toy de mesmes nœuds estraindre,
De mutuelle ardeur son esprit enflamma,
Et rangea ton amour au point qu'elle t'ayma.
D'vn semblable desir vous taschiez à vous plaire,
Ce que l'vn desseignoit l'autre le vouloit faire:
Vous lisez dans vos fronts ce que vos cœurs di-
soient,
Et de mesmes propos vos ames diuisoient:
Alors qu'impatient en ta flamme excessiue
Tu blasmois le refus de son amour craintiue,
Son cœur plus que le tien de martyre souffroit,
Te refusant du corps ce que l'ame t'offroit,
Ta qualité de marque, aucunement estrange,
A son sang populaire & tiré de la fange,
N'yoit à son esprit les bien-heureux accords,
Qui ioignent sous l'hymen deux esprits & deux
corps,
Et ce titre d'espoux, honteux aux ames fortes,
Que par despit du Ciel & de l'amour tu goustes,
Duisoit mal à ton aage, & pour vous allier,
Il eust fallu la terre au Ciel apparier.
Quelquesfois en riant tu m'as compté la feste.
Que pour vostre nopçage l'on pensoit toute preste
Lors

Lors que sa parente ridicule, esperoit,
Qu'vn accord entre vous ferme demeureroit,
Elle qui seulement d'Amour fut insensee,
Ne s'entreteint iamais de si folle pensee:
Mais contre le destin auec toy se plaignoit,
Qu'à vos desirs esgaux le rang ne se ioignoit.
Il est vray qu'en l'effort de ceste aage extreme,
Tu pouuois oublier & ta race & toy-mesme,
Et l'amant qui troublé de tel empeschement,
Se destourne d'aymer, ayme trop laschement.
Mais tu sçauois qu'amour meurt en la iouyssance
Qu'il nous trauaille plus, moins il a de licence.
Qu'en des baisers permis ceste vertu s'endort,
Et que le lict d'Hymen est le lict de sa mort.

DEsia trop longuement la paresse me flatte,
Et ie sens qu'à la fin elle deuient ingratte,
I'ay donné trop de temps à mon propre plaisir,
Pour trop de liberté i'ay manqué le loisir,
Ie veux effrontement auecques mon salaire,
Nourrir à tes depens le soucy de me plaire.
Ie ne puis estre esclaue & viure en te seruant,
Comme vn Maistre d'hostel, Secretaire, ou suiuant
Telle condition veut vne humeur seruile,
Et pour me captiuer elle est vn peu trop vile,
Mais puis que le destin à trahy mon esprit,
Et que loing du Perou la fortune me prit,
Ie dois aymer mon ioug, m'y rendre volontaire
Et dedans la contraincte obeyr & me taire:
C'est d'vn iuste deuoir surmonter la raison,
Et trouuer la franchise au fonds d'vne prison.
Or ie suis bien-heureux soubs ton obeyssance,
En ma captiuité i'ay beaucoup de licence,
Et tout autre que toy se lasseroit en fin,
D'auoir si librement vn serf si libertin.

Le soing de te seruir c'est ce qui moins m'afflige.
Et l'honneur de te voir est ce qui plus m'oblige:
Ton entretien est doux, aggreable, & sçauant,
Aux plus doctes discours qu'on peut mettre en a-
uant.
Tes regards sont courtois, tes propos amiables,
Ton humeur aggreable, & tes mœurs sociables,
Tes charges, tes maisons, tes qualitez, ton bien,
Au prix de ta vertu, ie ne les prise rien.
Estime ton merite il vaut mieux que le Gange,
Tes richesses au prix sont de terre & de fange,
Cela n'a point d'esclat aupres de ta valeur.
Et mon poëme aussi n'emprunte rien du leur:
La race, la grandeur, l'argent la renommee,
Aux iugemens bien clairs n'est qu'ombre & que
fumee:
C'est vn lustre pipeur, qui s'escoule, & qui fuit
Auec l'entendement du brutal qui le suit.
Ie sçay que la nature a voulu que tu prinsses:
Et le sang, & le nom d'vne race de Princes:
Mais quand bien les grands Roys, dont ce nom est
fameux,
T'auroient laissé bien riche, & florissant comme
eux,
Si d'vn esprit commun le Ciel t'auoit fait naistre,
Ie serois bien marry de t'auoir eu pour maistre,
Qu'vn homme sans esprit est rude & desplaisant,
Et que le ioug des sots est fascheux & pesant:
Vn sage a leur desir sans contraincte ne plie,
Et iamais sans regret d'vn tel nœud ne se lie:
Vn sot il est cruel, ingrat, imperieux,
Tantost on le voit morne, & tantost furieux,
Oblige sans subiect, mal à propos offence,
Et qui ne faict iamais du bien quand il y pense,
Son esprit ignorant ne peut rien estimer,

Il

Il n'a nulle raison, il ne sçait rien aymer:
Or il veut qu'on le tance, & tantost qu'on le loüe.
Tantost il fait du bruit, & tantost il se ioüe,
Il ne sçait qui le fasche, ou qui luy fait plaisir,
Et luy mesme en son cœur n'entend point son desir.
Mais d'vn orgueil farouche, & d'vne ame insolente,
Il force tout deuoir, toutes loix violente,
Et ne peut accorder, tout ignorant qu'il est,
Qu'vne chose soit bien que quand elle luy plaist:
Estre sçauant chez luy, c'est vne honte, vn crime,
Il croit que c'est tout vn qu'vn charme ou qu'vne rime.
Si Dieu m'auoit iamais à tel maistre donné,
Ie pourrois bien iurer que ie serois damné,
Et croy que mes destins auroyent moins le cholere,
De m'auoir attaché des fers d'vne galere,
Bourelle comme ceux que tu voyois ramer,
Quand vn si beau dessein te porta sur la mer.
Neptune est effroyable, il tempeste, il escume,
Sa fureur iusqu'au Ciel vomit son amertume,
Trahit les plus heureux, & leur faict vn cercueil
Tantost d'vn banc de sable, & tantost d'vn escueil.
Ses abois font horreur, & mesme en la bonace,
Par vn silence affreux ce trompeur nous menace.
Il a deuant tes yeux faict blesmir les rochers,
Obscurcy le Soleil, & fendu les rochers:
De ses flots il faict naistre & mourir le tonnerre,
Et de son bruit hydeux gemir toute la terre:
L'image de la mort passe au trauers des flots,
Dans les cœurs endurcis des plus fiers matelots:
Ces frayeurs ne t'ont point esbranlé le courage,
On t'a veu tousiours ferme au plus fort de l'orage,
D'vn iugement robuste au milieu du danger,
Tenir indifferent vn sepulchre estranger,

Et

Et les lasches accens d'vne voix estonnee,
Ne t'ont point faict gemir comme faisoit Aenee,
Bien que moins rudement Neptune l'assaillit,
Tout d'hors qu'il estoit, le cœur luy deffaillit,
Il eut peur de la mort, & se remit en l'ame,
Ses compagnons bruslez dans la Troyenne flame:
Enuia leur destin, & d'vn esprit heureux,
Pour estre hors du peril, le nomma bien-heureux.
Se fust voulu rebattre auec l'ombre d'Achille,
Se plaignoit de suruiure aux cendres de sa ville,
Et de n'auoir l'honneur que ses os fussent mis,
Dans le tombeau de Troye où gisoient ses amis,
Iamais tes sentimens n'auront tant de malaise,
Quelque part de la terre où le Soleil te laisse.
Tu tiens esgallement & propice, & fatal,
Ou la terre estrangere, ou le pays natal.
Ha! que i'ay du regret de n'auoir veu le monde,
Par où ta ieune ardeur te promena sur l'onde,
I'escrirois en beaux vers le climat, & le lieu
Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu.
Ie serois glorieux d'auoir prins ton image,
A qui les mieux vantez viendroient faire vn hommage,
Tu me dois accorder deux heures de loisir,
Pour contenter icy mon curieux desir.
Me faire vn long recit de toutes les trauerses,
Que t'ont faict tant de mers & de terres diuerses,
Ie sçauray iusques où la ligne tu passas,
Les hommes que tu pris, les lieux que tu forças,
Et ce combat naual, où ton ardeur trop prompte,
Fit rougir tous les tiens de cholere & de honte,
I'ignore ces hazards, tu me diras que c'est,
Tu me diras comment vn naufrage se faict,
Le sanglant desespoir dont le vaincu se ronge,
Et les dangers hydeux où le soldat se plonge,

L'estat

L'estat qu'vn homme libre apres que le destin,
Au comite cruel l'a donné pour butin,
Auec combien d'horreur il se range à la chaine,
Et force l'innocence à receuoir la peine.
A voir tous ces obiects d'horreur & de pitié
Ie croy qu'on en deuient plus dur de la moitié,
C'est ce qui rend ainsi le marinier farouche,
Du mal de son prochain moins esmeu qu'vne souche:
Et sur nos passions nostre desir vainqueur,
En fin dispose à tout & les yeux, & le cœur,
Vne lente coustume auec le temps emporte,
De nostre naturel l'affection plus forte:
Mais ta douce nature, & ton cœur seulement,
De ces contagions n'est touché nullement.
Tu reuins tout cour cortois, si bien qu'en apparēce,
Tu n'auois point passé les riuages de France.
Entre tes qualitez ceste douceur desprit,
Qui si facilement par l'oreille me prit,
Oblige plus que tout, vn grand qui s'humilie,
Faict vn ioug fort aisé dont le plus fier se lie.
Il ne faut qu'vn sousris, il ne te faut qu'vn mot,
Affin d'ensorceller & le sage, & le sot.
Ceux là de leur grandeur comme ie pense abusent,
Qui leur salut au moindre insolemment refusent,
Dans vne vanité qui les tient tous contrains,
Ne voyans ce qu'ils sont, qu'en l'esclat de leurs trains.
Se trouuent estonnez perdant leur bonne mine,
Si leur suitte ordinaire auec eux ne chemine:
Pour monstrer leur pouuoir d'vn accent irrité,
Parlent à leurs suiuants auec authorité.
Il est bien raisonnable icy que ie te die,
Que ton esprit bien sain n'a point leur maladie:
L'Astre qui te fit naistre euita ce malheur,

Et ſuiuit vn deſtin bien differend du leur:
Ne crois point que ie mente à deſſein de te plaire,
C'eſt ce que ie n'ay point accouſtumé de faire.
Ie fais le plus ſouuent mes diſcours trop hardis,
Et pource qu'on me croit on hayt ce que ie dis,
Bien-heureux auiourd'huy, que te voulant deſ-
peindre,
Ie ne ſuis obligé de faillir ou de feindre:
Pour toy ſeul mon humeur qui ſuit la verité,
Trouue de l'aduantage en ſa ſeuerité.
Vne iuſte amitié m'excite le courage
D'vne incroyable ardeur en ce dernier ouurage:
Mon eſprit glorieux s'attache à cét obiect,
Et tire vanité d'vn ſi rare ſubiect.
Ta vertu me rauit, & fait que mon poëme
Seruant à ton plaiſir m'obligera moy-meſme,
Or pour le grand deſſein où i'engage mes vers,
Il faut que tes deſtins me ſoient mieux deſcouuerts
Que i'entre dans ton ame, & que de là ie tire
La matiere du liure où ie te veux deſcrire:
Mon trauail ſera long, & depuis ton berceau,
Poſſible durera iuſques à mon tombeau.
Au rapport de mes vers, n'eſpere pas qu'on croye
Que tu ſois deſcendu du fugitif de Troye:
Car mes inuentions ſans prendre rien d'autruy,
Te feront bien ſortir d'auſſi bon lieu que luy.
Il fut vn vagabond, & quoy qu'on le renomme,
Ie ne ſçay s'il poſa les fondemens de Rome:
Le conte de ſa vie eſt fort vieux & diuers,
Virgile par luy meſme a deſmenty ſes vers,
Il le depeint deuot, & le confeſſe traiſtre
Vers l'amour que leurs Dieux recognoiſſent pour
maiſtre.
Mais mon deſſein n'eſt pas d'examiner icy
Les deffauts du Troyen, ny du Poëte auſſi.

Pleust à Dieu que des miens nos escriuains se taisent,
Et qu'à leur gout tardif mes ardeurs ne desplaisent;
Toutesfois mon renom n'aura que faire d'eux,
Pourueu que mõ trauail soit au gré de nous deux:
Si mes esprits lassez perdent iamais haleine,
Ton aggreable accueil r'animera ma veine:
En me loüant vn peu tu me feras plaisir,
Et me reschaufferas d'vn plus ardant desir.
Vn regard de mespris me rebutte & me lasse,
Et mon sang le plus chaud en deuiët tout de glace,
Donne moy du repos, & ne viens point choisir
A mes conceptions les lieux ny le loisir.
Ores i'ayme la ville, ores la solitude,
Tontost la promenade, & tantost mon estude:
Bref si tu me tiens pour vn fascheux rimeur,
Tu souffriras vn peu de ma mauuaise humeur.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE ne m'y puis resoudre, excuse moy de grace,
Escriuant pour autruy ie me sens tout de glace,
Ie t'ay promis chez toy des vers pour vn amant,
Qui se veut faire ayder à plaindre son tourment,
Mais pour luy satisfaire, & bien plaindre sa flame,
Ie voudrois parauant auoir cogneu son ame,
Tu sçais bien que chacun a des gousts tout diuers,
Qu'il faut à chaque esprit vne sorte de vers,
Et que pour bien ranger le discours & l'estude,
En matiere d'amour ie suis vn peu trop rude:

Il

Il faudroit comme Ouide auoir esté picqué?
On escrit aysement ce qu'on a pratiqué.
Et ie te iure icy sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche?
Ie n'entend point les loix, ny les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon se mesle de charmer:
Ceste diuinité des Dieux mesme adoree,
Ces traits d'or & de plomb, ceste trousse doree,
Ces aisles, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vrayement vn mystere où ie ne pense pas.
La sotte antiquité nous a laissé des fables
Qu'un hõme de bon sens ne croit point receuables,
Et iamais mon esprit ne trouuera bien sain
Celuy-là qui se plaist d'vn fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à des confus mensonges,
Et vient mesme en veillant s'embarasser de songes.
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Mesme des plus sçauants: mais non pas des plus sages
Expliquent auiourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autresfois les mortels parloient auec les Dieux,
On en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux:
Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes,
Les arbres de Dodonne estoient aussi Prophetes.
Ces comptes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit iadis,
Sur ce propos vn iour i'espere de t'escrire,
Et prendre vn doux loisir pour nous donner à rire,
Cependant ie te prie encore m'excuser,
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre tousiours de te fermer l'oreille,
Quand tu me prieras d'vne faueur pareille,
Pense tu quand i'aurois employé tout vn iour,
A bien imaginer des passions d'Amour,

Que mes conceptions seroient bien exprimees
En paroles de choix, bien mises, bien rimees:
L'autre n'y trouueroit possible rien pour luy,
Tant il est malaisé d'escrire pour autruy.
Apres qu'à son plaisir i'aurois donné ma peine,
Ie sçay bien que possible il loüeroit ma veine;
Vrayement ces vers sont beaux, ils sont doux & coulants,
Mais pour ma passion ils sont vn peu trop lents;
I'eusse bien desiré que vous eussiez encore
Mieux loüé sa beauté, car vrayement ie l'honore;
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux,
Ny de son bel esprit seul obiect de mes vœux:
Tant seulement six vers encor ie vous supplie,
Mon Dieu que de trauail vous donne ma folie!
Il voudroit que son front fust aux astres pareil,
Que ie la fisse ensemble & l'Aube, & le Soleil,
Que i'escriue comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle vn ocean de larmes.
Ces termes esgarez offencent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'vn nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus, quant à moy ie l'abiure,
Et ne recognois rien pour tout que ma nature.

SATYRE PREMIERE.

QVi que tu sois de grace escoute ma satyre,
Si quelque humeur ioyeuse autre part ne t'attire,
Ayme ma hardiesse, & ne t'offence point,
De mes vers, dont l'aigreur vtilement te point;
Toy que les Elemens ont faict d'air & de boüe,
Ordinaire subiect où le malheur se ioüe.

Sçache que ton filet que le destin ourdit,
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit.
Pour ne le point flatter d'vne diuine essence,
Voy la condition de ta sale naissance,
Que tiré tout sanglant de ton premier seiour,
Tu vois en gemissant la lumiere du iour,
Ta bouche n'est qu'aux cris & à la faim ouuerte,
Ta pauure chair naissante est toute descouuerte,
Ton esprit ignorant encor ne forme rien,
Et moins qu'vn sens brutal sçait le mal & le bien.
A grand peine deux ans s'enseignent vn langage,
Et des pieds & des mains te font trouuer vsage,
Heureux au prix de toy les animaux des champs,
Ils sont les moins hays, comme les moins meschans.
L'oyselet de son nid à peu de temps s'eschappe,
Et ne craint point les airs que de sō aisle il frappe:
Les poissons en naissant commencent à nager,
Et le poulet esclos chante, & cherche à manger.
Nature douce mere à ces brutales races,
Plus largement qu'à toy leur a donné des graces;
Leur vie est moins subiecte aux fascheux accidens
Qui trauaillent la tienne au dehors & dedans:
La beste ne sent point peste, guerre, ou famine,
Le remors d'vn forfaict en son corps ne la mine;
Elle ignore le mal pour en auoir la peur,
Ne cognoist point l'effroy de l'Acheron trompeur.
Elle a la teste basse, & les yeux contre terre,
Plus pres de son repos, & plus loing du tonnerre:
L'ombre des trespassez n'aigrit son souuenir,
On ne voit à sa mort le desespoir venir:
Elle conte sans bruit & loing de toute enuie

Le terme dont nature à limité sa vie,
Donne la nuict paisible aux charmes du sommeil,
Et tous les iours s'esgaye aux clartez du Soleil,
Franche de passions, & de tant de trauerses,
Qu'on voit au changemẽt de nos humeurs diuerses.
Ce que veut mon Caprice, à ta raison desplaist,
Ce que tu trouues beau, mon œil le trouue laid:
Vn mesme train de vie au plus constant n'agree,
La prophane nous fasche autant que la sacree.
Ceux qui dans les bourbiers des vices empeschez
Ne suiuent que le mal, n'ayment que les pechez,
Sont tristes bien souuent, & ne leur est possible,
De consommer vne heure en volupté paisible.
Le plus libre du monde est esclaue à son tour,
Souuent le plus barbare est subiect à l'amour:
Et le plus patient que le Soleil esclaire
Se trouue quelquesfois emporté de cholere.
Comme Saturne laisse & prend vne saison;
Nostre esprit abandonne & reçoit la raison,
Ie ne sçay quelle humeur nos volontez maistrise,
Et de nos passions est la certaine crise:
Ce qui sert auiourd'huy nous doit nuire demain
On ne tient le bon-heur iamais que d'vne main:
Le destin inconstant sans y penser oblige,
Et nous faisant du bruit souuent il nous afflige:
Les riches plus contans ne se sçauroient guarir
De la crainte de perdre & du soin d'acquerir.
Nostre desir changeant suit la course de l'aage,
Tel est graue & pesant qui fut iadis volage,
Et sa masse caduque esclaue du repos
N'ayme plus qu'à resuer, hait le ioyeux propos:
Vne salle vieillesse en desplaisir confite,
Qui tousiours se chagrigne, & tousiours se despite,
Voit tout à contre-cœur, & ses membres cassez
Se rongent de regret de ses plaisirs passez,

Veus

Veut trainer nostre enfance à la fin de la vie,
De mesme sang boüillant veut estouffer l'enuie,
Vn vieil Pere resueur aux nerfs tous refroidis,
Sans plus se souuenir quel il estoit iadis,
Alors que l'impuissance esteint sa conuoitise
Veut que nostre bon sens reuere sa sottise,
Que le sang genereux estouffe sa vigueur,
Et qu'vn esprit bien né se plaise à la rigueur.
Il nous veut attacher nos passions humaines,
Que son malade esprit ne iuge pas bien saines,
Soit par rebellion, ou bien par vn erreur,
Ces repreneurs fascheux me sont tous en horreur,
I'approuue qu'vn chacun suiue en tout la nature
Son Empire est plaisant, & sa loy n'est pas dure:
Ne suiuant que son train iusqu'au dernier momẽt
Mesmes dans les malheurs on passe heureusement.
Iamais mon iugement ne trouuera blasmable
Celuy-là qui s'attache à ce qu'il trouue aymable,
Qui dans l'estat mortel tient tout indifferent,
Aussi bien mesme fin à l'Acheron nous rend.
La barque de Charon à tous ineuitable,
Non plus que le meschant n'espargne l'equitable,
Iniuste Nautonnier helas! pourquoy sers tu
Auec mesme auiron le vice & la vertu?
Celuy qui dans les biens a mis toute sa ioye,
Et dont l'esprit auare apres l'argent aboye,
Ou qu'il tourne la terre en refendant la mer,
Ses nauires iamais ne puissent abysmer:
L'autre qui rien du tout que les grandeurs ne prise,
Et qu'vn vif aiguillon de vanité maistrise,
Soit tousiours bien paré, mesure tous ses pas,
S'imagine en soy mesme estre ce qu'il n'est pas,
Qu'il fasse veoir vn sceptre à son ame aueuglee,
Et son ambition ne soit iamais reiglee:
Cestuy-cy veut poursuiure vn vain tiltre de vẽt,

Qui pour nous maintenir nous perd le plus souuent:
Il s'attache à l'honneur, suit ce destin seuere,
Qu'vne sotte coustume ignoramment reuere:
De sa condition ie prise le bon-heur.
Et trouue qu'il fait bien de mourir pour l'honneur.
Vn esprit enragé qui voudroit voir en guerre,
Pour son contentement & le Ciel & la terre,
Ne respire brutal que la flame & le fer,
Et qui croit que son ombre estonnera l'enfer,
Qu'il employe au carnage, & la force, & les charmes,
Et sō corps nuict & iour ne soit vestu que d'armes:
Vne sauuage humeur, qui dans l'horreur des bois
Des chiens auec le cor anime les abois.
Son dessein innocent heureusement poursuiue,
Et la tranquillité de ceste peine oysiue:
Qu'il trauaille sans cesse à brosser les forests,
Et iamais le butin n'eschappe de ses rets.
Celuy d'vne beauté d'ineuitable amorce
Retient dans ses liens plus de gré que de force,
Qu'il se flatte en sa peine, & tasche à prolonger
Tes soucis qui te vont si doucement ronger,
Qu'il perde rarement l'obiect de ce visage,
Ne destourne iamais son cœur de ceste image,
Ne se souuienne plus du ieu, ny de la Cour,
N'adore aucun des Dieux qu'apres celuy d'amour:
N'ayme rien que ce ioug, & tousiours s'estudie
A tenir en humeur sa chere maladie,
Ne se trouble iamais d'aucun soupçon ialoux,
Se mocque des acquests d'vn impuissant espoux,
Qu'il se trouue allegé par la moindre caresse
Des fers les plus pesans dont sa rigueur le presse,
Sauue les mouuemens de ses affections
Ne tasche de brider iamais ses passions.
Si tu veux resister, l'amour te sera pire,

Et ta rebellion estendra son empire:
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que nostre entendement ne peut pas mesurer:
C'est vn fieureux tourment, qui trauaillant nostre ame,
Luy donne des accez & de glace & de flame,
S'attache à nos esprits comme la fieure au corps,
Iusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors,
Contre ses longs efforts la resistence est vaine
Qui ne peut l'euiter il doit aymer sa peine,
L'esclaue patient n'est qu'à demy dompté,
Il veut à sa contraincte vnir sa volonté.
Le sanglier enragé, qui d'vne dent poinctuë
Dans son gosier sanglant mort l'espieu qui le tuë
Se nuit pour se deffendre, & d'vn aueugle effort
Se trauaille luy mesme, & se donne la mort.
Ainsi l'homme souuent, s'obstine à se destruire
Et de sa propre main il prend peine à se nuire.
Celuy qui de nature, & de l'amour des Cieux
Entrant en la lumiere est nay moins vicieux,
Lors que plus son Genie aux vertus le conuie,
Il force sa nature, & fait toute autre vie,
Imitateur d'autruy ne suit plus ses humeurs,
S'esgare pour plaisir du train des bonnes mœurs
S'il est n'ay liberal, au discours d'vn auare
Il taschera d'esteindre vne vertu si rare;
Si son esprit est haut, il le veut faire bas,
S'il est propre à l'estude, il parle des combats.
Ie croy que les destins ne font venir personne
En l'estre des mortels qui n'ayt l'ame assez bonne,
Mais on la vient corrompre, & le celeste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu:
Car l'imitation rompt nostre bonne trame,
Et tousiours chez autruy fait demeurer nostre ame.
Ie pense que chacun auroit assez d'esprit,

A qui ne ſçait farder, ny le cœur, ny la face,
L'impertinence meſme a ſouuent bonne grace.
Qui ſuiura ſon genie, & gardera ſa foy,
Pour viure bien-heureux, il viura comme moy.

SATYRE
SECONDE.

Cognois-tu ce faſcheux, qui contre la fortune
Aboye impudemment comme vn chien à la Lune?
Et qui voudroit ce ſemble en deſtourner le cours
Par l'importunité d'vn outrageux diſcours:
D'vne ſotte malice en ſon ame ils s'afflige,
Quand la faueur du roy ſes fauoris oblige.
Vn homme, dont le nom eſt à peine cogneu,
D'vn pays eſtranger nouuellement venu,
Que la fortune aueugle en promenant ſa roüe,
Tira ſans y penſer d'vne orniere de boüe
Malgré toute l'enuie au deſſus du malheur,
D'vn credit inſolent gourmande la valeur:
Et nous le permettons, & le François endure
Qu'à ſes propres deſpens ceſte grandeur luy dure.
Nos Princes autresfois eſtoient bien plus hardis.
Où ſe chache auiourd'huy la vertu de iadis?
Apprends malicieux comme tu ſcais mal viure,
Qu'vne fortune eſt d'or & que l'autre eſt de cuyure,
Que le ſort a des loix qu'on ne ſcauroit forcer,
Que ſon compas eſt droict, qu'on ne le peut fauſſer.

Nous

Nous venons tous du Ciel pour posseder la terre,
La faueur s'ouure aux vns, aux autres se reserre:
Vne necessité que le Ciel establit,
Deshonore les vns, les autres establit:
Vn ignoble souuent de riches biens herite,
L'autre dans l'hospital est tout plein de merite,
Pour trouuer le meilleur, il faudroit bien choisir:
Ne crois point que les Dieux soient si pleins de loysir.
Encor si chaque infame estoit marqué d'vn signe,
Qui de toutes vertus le fist trouuer indigne,
Les Roys qui soubs les Dieux disposent du bon heur,
Enrichiroient tousiours le merite & l'honneur:
Que si l'ame des Dieux est la mesme iustice,
Si ce qui leur desplaist porte le nom de vice,
Les Roys qui sont leurs fils & Lieutenans icy,
Peuuent iuger des bons, & des mauuais aussi.
Et sans flatter mon Roy ie trouue bien estrange
Qu'vn vulgaire ignorant & tiré de la fange,
Contre sa maiesté se monstre iniurieux
Dessus ses actions portant l'œil curieux.
Quant à moy ie repute vne faueur bien mise
Enuers le plus chetif que le Roy fauorise,
Quoy que tousiours bië pauure, & tousiours dedaigné
Sur mon esprit l'enuie encor n'ait rien gaigné:
Qu'vn homme de trois iours, de soye, & d'or se cou-
ure,
Du bruit de sa carrosse importune le Louure,
Qu'vn estranger heureux se mocque des François
Qu'il ait mille suiuans, pourueu que ie n'en sois,
Ie leur fais ce souhait en mon humeur hardie,
Ie ne crains point faillir, quoy que ma Muse die:
Ma liberté dit tout sans toutesfois nommer
Par vne vaine aigreur ceux que ie veux blasmer,
Aussi n'attends iamais que ie te face rire
D'vn vers, que sans danger ie ne sçaurois escrire.

Ceux

Ceux-là sont fols vrayemẽt qui vẽdẽt vn bon mot
De cent coups de baston que fait donner vn sot,
Esclaues imprudens de leur humeur mauuaise,
Ne sçauent mediter vn vers qu'il ne desplaise,
Des pasquins contre aucuns ie ne composeray,
Et ne scaurois souffrir des iniures aussi,
Le Dieu des vers m'inspire vne modeste flame,
Qui n'est propre à donner ny receuoir du blasme:
Ie hay la medisance & ne puis consentir
De gaigner auec peine vn triste repentir,
Chacũ qui voit mes vers, s'il a les yeux d'vn hõme
Cognoistra son portraict combien qu'on ne le nõme
Qui ne lict ma satyre, il n'en n'est pas tancé,
Plusieurs s'en fascheront à qui ie n'ay pensé.
Qui hait trop la laideur de son vilain visage,
Il ne deuroit iamais en regarder l'image:
Qui craint d'estre repris, il n'a qu'à se cacher
Et de là mon dessein n'est plus de le fascher.

ELEGIE.

CHere Phillis, i'ay bien peur que tu meure:
Dans ce desert si triste où tu demeures;
Helas! quel sort te peut là retenir?
A quoy se peut ton ame entretenir?
Ta fantasie est-elle point passee?
L'aurois tu bien encor en la pensee:
Te souuient il de la Cour ny de moy?
Et de m'auoir iadis donné ta foy,
S'il t'en souuient Phillis ie te coniure
Par tous les droicts d'amour & de nature,
Fais moy l'honneur de t'asseurer aussi
Que ie languis de mon premier soucy.

Si

Si tu sçauois à quel point de folie
M'a faict venir cette melancholie,
Si tu sçauois à quoy ie suis reduict:
En quel trauail mon ame est iour & nuict,
Quoy que t'ait dit de moy ta deffiance,
Ta ialousie ou ton impatience:
Tu m'aymerois, & sçachant mes ennuis,
Tu me plaindrois en l'estat où ie suis;
Pasle, desfait, & sec comme vne idole,
Changé d'humeur, de face, de parole:
Tousiours ie resue en mon affliction,
Sans nul desir de consolation;
Ie ne veux point que personne s'employe
A r'animer mon esprit ny ma ioye:
Car sans te faire vn peu de trahison,
Ie ne sçaurois chercher ma guarison.
Puis qu'il est vray que i'ay cet aduantage,
Que mon seruice a gaigné ton courage,
Et que parmy tant d'aymables amans
Mon seul obiect touche tes sentimens:
Ie serois bien d'vn naturel barbare,
Bien moins cruel qu'vn Scythe, qu'vn Tartare,
Si ie n'aymois le bien de ton amour
Plus cherement que la clarté du iour.
Le Ciel envoye vn traict de son tonnerre,
Et soubs mes pieds fasse creuer la terre:
Dés le moment qu'vn sort iniurieux
De ma memoire effacera tes yeux;
Helas comment trouueray-ie en ma vie
Quelque subiect qui m'en donnast enuie;
Quelle beauté me sçauroit obliger
A diuertir ma flame, ou la changer,
Dedans la tienne ou loge ma fortune,
Venus a mis ses trois Graces en vne
Amour luy mesme auec tous ses attraits,

Comme

Comme il est peint dans les plus beaux pourtraits
Rapporte à peine vne petite trace
Du vif esclat qui reluit dans ta face:
Et tes beaux yeux, où s'est lié mo . sort,
Touchent les cœurs d'vn mouuement si fort,
Que si le Ciel d'vne pareille flame
Nous inspiroit sa volonté dans l'ame,
Tous les mortels d'vne inuincible foy
Obeyroient à la diuine loy.
Ton front paroir, comme aupres de la nuë,
Paroist au ciel Diane toute nuë,
Plus vny qu'elle, & qu'on ne voit gasté
D'aucune tache empreinte en sa beauté,
Vn teint vermeil, & frais comme l'Aurore,
Lors qu'elle vient des riuages du More,
Sur ton visage a semé tant d'appas,
Qu'il faut t'aymer, ou bien ne te voir pas.
Amour sçachant de quels traicts est pourueuë
Ceste beauté, s'est faict oster la veuë:
Il n'ose point hazarder ses esprits
A la mercy du charme qui m'a pris:
Et tel qu'il est, imperieux & braue,
Il meurt de peur de deuenir esclaue,
O cher tiran des hommes & des Dieux,
Aueugle toy de grace encore mieux,
Demeure ainsi dans ta premiere crainte,
Et ne la vois iamais viue ny peinte:
Tu ne sçaurois regarder vn moment
De ses beautez l'ombre tant seulement,
Sans t'embrazer, sans trouuer la ruyne
De ton Empire en leur flame diuine.
Que si l'effort de ton cœur indompté
De ses appas sçauoit ta liberté,
Tu te plaindrois d'auoir l'ame trop dure,
Et maudirois ta force & ta nature:

Car

Car le bon-heur d'aymer en si bon lieu,
Passe la gloire: & le repos d'vn Dieu.
Que penses tu que le soleil est ayse,
Lors qu'vn rayon de sa clarté la baise?
Lors que Phillis regarde son flambeau
D'vn air ioyeux, le iour en est plus beau:
Et quand Phillis luy faict mauuais visage,
Le iour est triste & chargé de nuage:
L'air glorieux de former ses souspirs
Entre en sa bouche auecques des zephirs
Tous embausmez des roses de l'Aurore
Et tous couuerts des richesses de Flore,
Zephir doux vent, doux createur des lys,
S'il te souuient encore de Phillis,
Ranime là, fais tant qu'elle reuienne
Pour te baiser, & me laisse la mienne.
Mais les discours qu'on nous a faict de toy,
En mon esprit n'ont iamais eu de foy:
Ton feint amour, tes fausses aduantures
Ne sont que vent. & que vaines figures:
Mais il est vray que ie suis bien atteinct,
Et que mon mal ne sçauroit estre feinct.
Que pleust aux Dieux que le discours des fables,
Trouuast en moy ses effects veritables,
Et que le sort me voulust transformer
En quelque obiect qui ne sceust rien aymer:
Que ie mourusse, ou qu'il me fust possible
De deuenir vne chose insensible,
Vn vent, vne ombre vne fleur, vn rocher,
Qu'aucun desir ne peust iamais toucher,
O vous amans qui n'estes plus en vie,
Esprits heureux qui n'estes plus en vie,
Là bas voyant vos maux en vos erreurs,
Vous trouuez bien plus douces vos fureurs.
Tristes forçats qui remplissez ce gouffre,

Souffrez

Souffrez vous bien les peines que ie souffre?
Par les subiects des eternelles nuicts.
Estes vous bien aussi morts que ie suis?
O mon fidelle & mon triste Genie,
Quand tu verras ma trame desunie,
Et que mon ame ira toucher les bords
De la riuiere où passent tous les morts;
Volle au desert où ma Philis demeure,
Dy luy qu'en fin le Ciel veut que ie meure.
Que la rigueur de mon iniuste sort
Consent en fin de me donner la mort,
Tu la verras peut estre vn peu touchee
Et de ma mort aucunement faschee,
Va donc Genie, il est temps de partir
Vois que mon ame est preste de sortir.
Mais mon Genie arreste toy, ie resue,
C'este douleur me donne vn peu de tresue,
I'entends Phillis, son visage me rit,
Le souuenir de ses yeux me guerit,
Comment mourir; non reprenons courage,
Vn teinct plus vif remonte en mon visage.
Ma force esteinte est preste à s'animer,
Et tout mon sang vient à se r'allumer.
Amour m'esmeut, ie ne suis plus si blesme,
Phillis m'ayma que i'estois tout de mesme:
Car ie sçay bien qu'encore elle verroit
En mes regards des traits qu'elle aymeroit.
Que si l'excez de ma douceur fatale
Rend quelquefois ce corps hydeux & pasle,
Cela, Philis deuroit plus animer
Ce beau desir qui te pousse à m'aymer:
Mon mal me rend ainsi desagreable,
Pour trop aymer ie deuiens moins aymable,
Ton œil me rend, ou plus laid, ou plus beau,
Comme il m'aproche, ou tire du tombeau.

En fin guery d'vne amitié funeste,
A mon esprit desormais il ne reste
Qu'vn sentiment de iuste deplaisir,
D'auoir l'anguy d'vn si mauuais desir,
Bien malheureux d'auoir dans la pensee
Le souuenir de ma fureur passee,
Qui fut honteuse, & dont ie m'en repens,
Doresnauant plus sage à mes depens:
Que si iamais mon iugement s'oublie,
Iusqu'à r'entrer en semblable folie,
Dieux qui vengez les crimes des humains,
Punissez moy si vous auez des mains,
Si vous auez pouuoir sur la tempeste,
Ne la poussez ailleurs que sur ma teste,
Et vous beaux yeux plus aymez que le iour,
Qui remplissez tous mes esprits d'Amour,
Pour penitence octroyez moy de grace,
Mourant pour vous, que mon peché s'efface,
Que ie prenne en vos diuins appas
D'vn lasche crime vn glorieux trespas:
Et quand mon ame en vos liens captiue
Pour mieux souffrir obtiendra que ie viue,
Que le regret d'auoir esté si sot,
Et sans le bien de vous seruir plustost,
Chaque moment reproche à mon courage
Le deshonneur de mon premier seruage.
Faictes le donc beaux yeux, ie le consens:
Mais ie demande vn mal que ie ressens:
Ie suis desia dans ce supplice mesme
Prest de mourir depuis que ie vous ayme,
Le souuenir d'auoir porté des fers,
Si malheureux me tient dans les enfers.

A chaque fois que ce bel œil m'enuoye
Ses doux regards pleins d'honneur & de ioye,
Où Venus rit, où ses petits Amours
Passent le temps à se baizer tousiours,
Les vains souspirs d'vne contraincte flame,
Me font ainsi discourir en mon ame.
Pauure abusé que i'eus mauuais conseil,
Que i'ay bien pris la nuict pour le Soleil;
Que mon esprit fut autrefois facile,
Et que l'erreur me trouua bien docile,
Que ie fus lourd, que ie fus insensé,
Mon iugement en est tout offensé:
Les faux attraits à qui ie fais hommage
Qu'ont ils d'esgal à ce diuin visage?
Ce n'est qu'horreur au pris de ta beauté,
A qui ie viens donner ma liberté.
Dieux que l'amour estoit bien en cholere,
De m'obliger au soucy de luy plaire,
Que mes destins sont bien mes ennemis,
Qui m'ont trahy de me l'auoir permis.
Vous qui m'ostez ceste mauuaise enuie,
Qui bannissez la honte de ma vie,
Chere Amaranthe, à qui ie dois le bien
D'auoir rompu cet infame lien,
Gardez qu'amour ne me soit plus contraire,
Que mon destin ne soit mon aduersaire.
Dites aux Dieux, vous qui les gouuernez
Et leur esprit en vos yeux retenez,
Que si mon ame est encore capable
D'vn autre Amour si lasche & si coulpable,
Ils n'auront point de tonnerre si fort,
Qui ne me donne vne trop douce mort.
Mais où l'a Amour trouueroit il des armes?
Qu'elle beauté luy fournira des charmes,
Pour degager encore mes esprits
Des

Dès beaux liens où ie demeure pris?
Autre que vous n'a rien que ie desire,
Vous estes seule au monde que i'admire:
Ie vous adore, & iure vos beaux yeux,
Qu'vn Paradis ne me plairoit pas mieux.
Que si mes vœux rendoient iamais possible
Qu'à vos regards mon ame fust visible,
Vous y verrez les plus beaux mouuemens
Qu'amour iamais fist naistre à des amans,
Vous y verriez la douce frenaisie
Dont vous auez ma volonté saisie,
Mille pensers à vos yeux incogneus
D'vn grand respect iusqu'icy retenus:
Vous y verriez vn cœur sans artifice,
Se presentant luy-mesme en sacrifice,
Et qui se croit mourir assez heureux,
Si vous croyez qu'il fist bien l'amoureux.
Il est trop vray, ma peine est assez claire,
Et c'est en vain que ie la pense taire.
Qui ne cognoist à mes yeux languissans,
A mes souspirs sans cesse renaissans,
Qu'vne fureur secrette me deuore,
Que ie n'ay sceu vous descouurir encore?
Bien que pressé de ne la plus celer,
Aupres de vous ie ne sçaurois parler.
Ce que ie voy reluire en ce visage
Me fait faillir la voix & le courage:
Mais si ie puis iamais me r'asseurer,
Ou si ie puis en fin moins souspirer,
Ie parleray, ie vous diray ma peine,
Qu'autre que moy iugeroit inhumaine:
Mais que ie sens plus douce mille fois,
Que ie ne croy la fortune des Roys.

AVssi souuent qu'amour faict penser à mon ame
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma Dame.
Combien c'est de l'honneur d'aymer en si bon lieu,
Ie m'estime aussi grãd & plus heureux qu'vn Dieu,
Amaranthe, Philis, Caliste, Pasithee,
Ie hay ceste molesse à vos noms affectee,
Ces titres qu'on vous faict auesques tant d'appas
Tesmoignent qu'en effect vos yeux n'en auoiẽt pas.
Au sentiment diuin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie,
Quelque soucy qui m'ait enuelopé l'esprit,
En l'oyant proferer, ce beau nom me guerit,
Mon sang en est esmeu, mon ame en est touchee
Par des charmes secrets d'vne vertu cachee:
Ie la nomme tousiours ie ne m'en puis tenir,
Ie n'ay dedans le cœur autre ressouuenir.
Ie ne cognois plus rien, ie ne voy plus personne,
Pleust à Dieu qu'elle sceust le mal qu'elle me donne
Qu'vn bon Ange voulust examiner mes sens.
Et qu'il luy rapportast au vray ce que ie sens,
Qu'amour eust prins le soing de dire à ceste belle,
Si ie suis vn moment sans souspirer pour elle:
Si mes desirs luy font aucune trahison,
Si ie pensay iamais à rompre ma prison.
Ie iure par l'esclat de ce diuin visage,
Que ie serois marry de deuenir si sage.
En l'estat où ie suis aueugle & furieux,
Tout bon aduis me choque & m'est iniurieux.
Quand le meilleur amy que ie pourrois auoir,
Touché du sentiment de ce commun deuoir,
A m'oster cest Amour employeroit sa peine,
Il n'auroit trauaillé que pour gaigner ma hayne:

En

En telle bien-veillance vn Dieu m'offenceroit,
Et ie me vengerois du bien qu'il me feroit.
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahisse,
Qu'il prenne son plaisir à voir que ie perisse.
Honorez mes fureurs, vantez ma lascheté,
Mesprisé deuant moy l'honneur, la liberté,
Consentez que ie pleure, aymez que ie souspire,
Et vous m'obligerez de plus que d'vn Empire.
Mais non, reprochez moy ma honteuse douleur,
Dictes combien l'amour m'apporte de malheur,
Que pour vn faux plaisir ie perds ma renommee,
Que mes esprits n'ont plus leur force accoustumee,
Que ie deuiens fascheux, sans courage, & brutal:
Bref que pour cet amour tout m'est rendu fatal.
Faictes le pour tuer l'ardeur qui me consume,
Car ie cognois qu'ainsi ma flamme se r'alume,
Plus on presse mon mal, plus il fuit au dedans,
Et mes desirs en sont mille fois plus ardans.
A l'abord d'vn censeur ie sens que mon martyre,
De depit & d'horreur dans mes os se retire.
Amour ne faict alors que renforcer ses traicts,
Et donne à ma maistresse encores plus d'attraits.
Ainsi ie trouue bon que chacun me censure,
Afin que mon tourment dauantage me dure.
Pour conseruer mon mal ie fais ce que ie puis,
Et me croyant heureux sans doute ie le suis:
Ie ne recherche point de Dieux, ny de fortune,
Ce qu'ils font au dessous, ou par dessus la Lune,
Pour le bien des mortels: tout m'est indifferent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend.
Ie croy que mon seruage est digne de loüange,
Ie croy que ma maistresse est belle comme vn Ange,
Qu'elle merite bien d'auoir lié ma foy,
S'il est vray que son ame ait de l'amour pour moy

Elle

Elle me l'a iuré, la promesse est vn gage,
Où la foy tient le cœur auecque le langage.
Ie suis bien peu deuot d'auoir quitté ses yeux,
Ie suis trop nonchalant d'vn bien si precieux.
Ie ne deurois iamais esloigner ce visage,
Qu'apres que de mes sens i'auray perdu l'vsage,
Aussi bien mes esprits loin de ses deux regards,
N'ont que melancholie, & mal de toutes parts.
Le seul ressouuenir des beautez de ma Dame,
Est l'vnique entretien qui resiouyt mon ame,
Mais si les immortels me font iamais auoir,
Au moins auant mourir, l'honneur de la reuoir:
Quelque necessité que le Ciel me prescriue,
Quelque si grand malheur que iamais m'en arriue,
Ie me suis resolu d'attendre que le sort
Aupres de ses beautez face venir ma mort
Si tandis ie souffrois le coup des destinees,
I'aurois bien du regret à mes ieunes annees,
Mon ombre ne feroit qu'iniurier les Dieux,
Et plaindre incessamment l'absence de vos yeux.

ELEGIE.

MOn ame est triste, & ma face abbatuë,
Ie n'en puis plus, ta disgrace me tuë:
Croy que ie t'ayme, & que pour te fascher,
I'ay ton plaisir & mon repos trop cher,
Que si ie viens iamais à te desplaire,
Ie ne veux point que le Soleil m'esclaire,
Et si les Dieux ont si peu de pitié

Que

Que de m'oster vn iour ton amitié,
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre,
Pour me bannir du Ciel & de la terre.
Hier pressé bien fort de ma douleur,
En souspirant mon innocent malheur,
Ie supplíois Lisandre de te dire,
Que ton courroux au desespoir me tire,
Et si bien tost il ne s'en va cesser,
Tu n'auras plus à qui te courroucer:
Car mon esprit consommé de ta hayne
Ne peut souffrir dauantage de peine.
Sans plus de mal, ie cognois bien pourquoy,
Ton doux regard s'est destourné de moy,
Et que ma faute est assez pardonnable,
Ou tu rendras ton amitié coulpable,
Toy donc de grace, auant que te venger,
Que ton amour, ou mon crime est leger,
Que i'ay du droict assez pour me deffendre.
Si tu ne prens plaisir de me reprendre:
Car en tel cas ie me veux accuser,
Et mon pardon moy-mesme refuser,
Ie diray tout pour flatter ta colere,
I'ay si tu veux assassiné mon pere,
Mesdit des Dieux, empoisonné l'Autel,
I'ay plus failly que ne peut vn mortel:
Mais si iamais tu me donnois licence
De te presser à bien voir mon offence,
Ie iugerois que ie suis trop puny,
Pour vn moment de ta grace banny.
Lors que le Ciel de tes faueurs me priue,
Comment crois-tu mon Ange que ie viue?
Ce qui me plaist de tous costez me fuit,
En toutes parts tout me choque & me nuit,
Ie ne voy rien que des obiects funebres,
Comme mes yeux, mon ame est en tenebres:

Mon

Mon ame porte vn vestement de dueil,
Tous mes esprits sont comme vn cercueil:
Lors ma memoire est toute enseuelie,
Mon iugement suit ma melancholie:
Tantost ie prens le soir pour le matin,
Tantost ie prends le Grec pour le Latin:
Soit vers, ou prose à quoy que ie trauaille
Ie ne puis rien imaginer qui vaille,
Prends en pitié, redonne la clarté
A mon esprit, rends luy la liberté.
Que me veux tu? ie confesse mon crime,
I'ay merité que le foudre m'abysme,
Puis qu'il te plaist ie t'ay manqué de foy,
Ie me repens, & ie ne sçay pourquoy.
Il est bien vray qu'aux yeux du populaire
Ce que i'ay fait paroistra temeraire,
Et me traictant comme vn esprit abiect,
Ce long courroux semble auoir du subiect.
Mais si tu veux considerer encore
Ce que ie suis, à quel point ie t'honore,
A quel degré mon amitié s'estent,
Ce souuenir ne t'enuoyera pas tant,
Ie ne veux point m'ayder de mon merite,
Pour excuser ma faute qui t'irrite,
Ny maudiant vn estranger appuy
Deuoir ma paix à la fureur d'autruy:
Il ne faut point qu'autre que moy te trace
Honteusement vn retour à ta grace:
Si c'est Lisandre à qui ie dois ce bien,
Mon repentir ne m'a seruy de rien,
Si c'est luy seul pour qui tu me pardonnes
C'est desormais à luy que tu me donnes,
Et que tu veux laisser à sa mercy,
De me sauuer & de me perdre aussi.
Mais s'il te reste encore quelque flame,

Des beaux desirs que ie t'ay veu dans l'ame.
Si tu n'as point perdu ceste bonté,
Si tu n'as point changé de volonté,
Ie suis certain que tu seras bien aise,
Qu'autre que toy ton cœur ne me rapaise:
Et ie serois marry qu'autre que nous,
Eust iamais sceu ma faute, & ton courroux.
Tu me diras que ta hayne estoit feinte,
Qu'en ce depit mon ame estoit contrainte.
Que tu voulois esprouuer seulement,
Si ton courroux me pressoit mollement;
Si le refus de ta douce caresse,
M'obligeroit à changer de maistresse:
Lors par le Ciel, par l'honneur de ton nom,
Par tes beaux yeux ie iureray que non,
Que l'amitié de tous les Roys du monde,
Tous les presens de la terre & de l'onde,
L'amour du Ciel, la crainte des enfers,
Ne me sçauroient faire quitter mes fers:
Ne me sçauroient arracher le courage,
Ce bel esprit & ce diuin visage.
Comme les cœurs se plaisent à l'amour,
Comme les yeux sont aises d'vn beau iour,
Comme vn printemps tout l'Vniuers recree;
Ainsi l'esclat de ta beauté m'agree,
L'eau de la Seine arrestera son flux,
Le temps mourra. le Ciel ne sera plus,
Et l'Vniuers aura changé de face,
Auparauant que cett'humeur me passe.

ODE.

L'*Infidelité me deplaist*
Et mon amour iuge qu'elle est

Le plus noir crime de la terre.
Lors que les Dieux firent venir
Les premiers esclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.
La Deesse qui fait aymer,
Des flots de l'inconstante mer
Sortit à la clarté du monde.
Or Venus si ton doux flambeau
Fust venu d'ailleurs que de l'onde,
Sans doute il eust esté plus beau.
Ce qu'vn hyuer a fait mourir,
Vn Printemps le fait refleurir,
Le Destin change toute chose,
Mon amitié tant seulement,
Vos beaux lys & vos belles roses
Dureront eternellement.

ODE.

EN fin mon amitié se lasse,
Ie suis forcé de me guerir,
L'amour qui me faisoit perir
Tous les iours peu à peu se passe.
I'ay r'appellé mon iugement,
I'ay fait veu d'aymer sagement,
Ie rougis de ma seruitude,
Et proteste deuant les Dieux
Que ie hay ton ingratitude
Plus que ie n'ay chery tes yeux.
Ie n'ay plus le soing de te plaire,
Mes charmes sont esuanouis,
Desormais ie me resiouis
De ta haine & de ta cholere.

Ceste lascheté d'endurer
Ne me sçauroit guere durer:
Ie veux estre exempt de souffrance
Aussi bien que toy de pitié
Et viure auec l'indifference
Dont tu traictes ton amitié.
Iamais douleur insuportable
Iusques à mon mal n'empira:
Iamais esprit ne souspira
D'vn trauail si peu profitable:
Ie vis trop amoureusement,
Ie sers trop malheureusement,
Ma belle ne veut point entendre
Le mal qu'elle me faict sentir,
Et me deffend de rien pretendre
Que la honte & le repentir.
O mes Dieux, ô mon influence,
Regardez la peine ou ie suis:
Sans faire vn crime ie ne puis
Esperer vne recompense,
O Dieux qui gouuernez nos cœurs,
Si vous n'estes des Dieux mocqueurs:
Ou des Dieux sans misericorde,
Remettez moy dans ma maison;
Ou faictes en fin qu'on m'accorde
Ou la mort, ou la guerison.

ODE.

IE *n'ay repos ny nuict ny iour,*
Ie brusle, ie me meurs d'amour,
Tout me nuit, personne ne m'ayde,
Le mal m'oste le iugement,

Et plus ie cherche de remede,
Moins ie trouue d'allegement.
Ie suis desesperé, i'enrage,
Qui me veut consoler m'outrage,
Si ie pense à ma guerison
Ie tremble de ceste esperance,
Ie me fasche de ma prison,
Et ne crains que ma deliurance.
Orgueilleuse & belle qu'elle est
Elle me tue, elle me plaist,
Ses faueurs qui me sont si cheres,
Quelquesfois flattent mon tourment,
Quelquesfois elle a des choleres
Qui me poussent au monument,
Mes amoureuses fantasies,
Mes passions, mes frenaisies,
Qu'ay-ie plus encore à souffrir?
Dieux, Destins, Amour, ma Maistresse,
Ne dois-ie iamais ny guerir,
Ny mourir du trait qui me blesse?
Mais suis-ie point dans vn tombeau!
Mes yeux ont perdu leur flambeau,
Et mon ame Iris la rauie.
Encor voudrois-ie que le sort,
Me fist auoir plus d'vne vie,
Afin d'auoir plus d'vne mort.
Pleust aux Dieux qui me firent naistre,
Qu'ils eussent retenu mon estre
Dans le froid repos du sommeil,
Que ce corps n'eust iamais eu d'ame,
Et que l'amour ou le Soleil
Ne m'eussent point donné leur flame.
Tout ne m'apporte que du mal,
Mon propre demon m'est fatal,
Tous les Astres me sont funestes,

I'ay beau recourir aux autels,
Ie sens que pour moy les celestes,
Sont foibles comme les mortels.
O Destins tirez moy de peine,
Dittes moy si ceste inhumaine
Consent à mon affliction;
Ie beniray son iniustice,
Et n'auray d'autre passion,
Que de courir à mon supplice.
Las! ie ne sçay ce que ie veux,
Mon ame est contraire à mes vœux,
Ce que ie crains ie le demande,
Ie cherche mon contentement,
Et quand i'ay du mal i'apprehende,
Qu'il finisse trop promptement.

ODE.

DIs moy Thirsis sans vanité,
Remarques tu que la beauté,
Qui tient ton esprit & ta vie,
Ayt pour toy quelque peu d'amour!
Cognois tu bien qu'elle ayt enuie
De te le tesmoigner vn iour?
Elle est si parfaite & si belle,
Que sans blasme d'estre cruelle,
Elle peut destourner ses yeux
Deux mortels, & de leurs offrandes,
Et mesme refuser aux Dieux,
L'amitié que tu luy demandes.
Mais faut-il aussi aduoüer,
Que tout ce qu'on sçauroit loüer
En tes perfections abonde,

Et qu'elle se doit estimer
La premiere beauté du monde,
Pource que tu la veux aymer.
S'il est vray qu'vne mesme flame
Vous ayt mis des desirs dans l'ame,
Ie te louë d'estre amoureux,
Tu fais bien d'essuyer tes larmes,
Et de te croire bien heureux
Depuis qu'on a quitté les armes.
Que ton amour eut de profit,
Du monstre que le Roy defit,
Tout le monde alloit à la guerre,
Et chacun s'estonnant de voir
Le plus braue homme de la terre
Si paresseux à ce deuoir.
Ie disois palissant de honte:
Il n'a qu'vne valeur trop prompte,
Mais ce courage est endormy,
C'est en vain que l'honneur le presse.
Il hayt trop peu cet ennemy,
Et cherit trop ceste maistresse.

ODE.

VN corbeau deuant moy croasse,
Vne ombre offusque mes regards,
Deux bellettes, & deux renards,
Trauersent l'endroit où ie passe:
Les pieds faillent à mon cheual,
Mon laquay tombe du haut mal,
I'entends craqueter le tonnerre,
Vn esprit se presente à moy,

I'oy Charon qui m'appelle à soy,
Ie voy le centre de la terre.
Ce ruisseau remonte en sa source,
Vn bœuf grauit sur vn clocher,
Le sang coule de ce rocher,
Vn aspic s'accouple d'vne ourse,
Sur le haut d'vne vieille tour,
Vn serpent dechire vn vautour,
Le feu brusle dedans la glace
Le Soleil est deuenu noir
Ie voy la Lune qui va choir,
Cet arbre est sorty de sa place.

SONNET.

SI i'estois dans vn bois poursuiuy d'vn lion
Si i'estois à la mer au fort de la tempeste,
Si les Dieux irritez vouloient presser ma teste
Du faix du mont Olympe & du mont Pelion.
Si ie voyois le iour que veit Deucalion,
Où la mort ne cuida laisser homme ny beste,
Si pour me deuorer ie voyois toute preste
La rage des flambeaux qui brusloient Ilion.
Ie verrois ces dangers auecques moins d'ennuy
Que les maux violents que ie souffre auiourd'huy,
Pour vn mauuais regard que m'a donné mon Ange,
Ie voy desia sur moy mille foudres pleuuoir,
De la mort de son fils Dieu contre moy se venge
Depuis que ma Philis se fasche de me voir.

SONNET.

Les Parques ont le teint plus gay que mon visage,
Ie croy que les damnez sont plus heureux que moy:
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loy,
Des peines que ie sens n'a iamais eu l'vsage.
Les iours les plus serains pour moy sont pleins d'orage.
Les obiects les plus beaux pour moy sont pleins d'effroy,
Et du plus doux accueil que me fasse le Roy,
Mon esprit incensé croit souffrir vn outrage.
Ton iniuste mespris m'a faict ceste douleur,
Depuis incessamment ie resue à mon malheur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire enuie,
Voyez si mon malheur s'obstine à me punir,
Ie pense que la mort refuse de venir,
Pource qu'elle n'est point si triste que ma vie.

SONNET.

OVi que tu sois bien grand & bien-heureux sans doute,
Puis que Debeins en parle,& qu'il t'estime tant
Voy la trouppe des Sœurs,qui se dispose toute,
A courre auecques toy sur l'Empire flotant.
Thetis ne frappera ta nef qu'en la flattant,
Tu choisira les vents,& la celeste voute,
De tous ses feux ioyeux sur ton chef esclattant,
Caressera tes yeux,& guidera ta route.
Quelque terre incogneuë où tu viendras à bord.
Ces vers cognus par tout seront ton passeport:
Mais non ne les prens pas auecque toy dans l'onde,
Le Soleil qui ne vit iamais rien de si beau,

Enchan

Enchanté parmy nous s'amuseroit dans leau,
Et d'vne longue nuict aueugleroit le monde,

SONNET.

TOn orgueil peut durer au plus deux ou trois ans
Apres ceste beauté ne sera plus si viue,
Tu verras que ta flame alors sera tardiue,
Et que tu deuiendras l'obiect des mesdisans,
Tu seras le refus de tous les courtisans?
Les plus sots laisseront ta passion oysiue,
Et tes desirs honteux d'vne amitié lasciue
Tenteront vn valet à force de presens,
Tu chercheras à qui te donner pour maistresse;
On craindra ton abord, on fuira ta caresse;
Vn chacun de par tout te donnera congé,
Tu reuiendras à moy, ie n'en feray nul compte,
Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte:
Lors tu seras punie, & ie seray vengé.

SONNET.

VOS rigueurs me pressoiēt d'vne douleur si forte
Que si vostre present receu si cherement,
Encor vn iour ou deux eust tardé seulement,
Vous n'eussiez obligé qu'vne personne morte.
Iamais esprit ne fut trauaillé de la sorte,
Tout ce que ie faisois aigrissoit mon tourment,
Et pour me secourir i'essayois vainement,

Tout

Tout ce que la raiſon aux plus ſages apporte,
En fin ayant baizé dans ce don precieux
La trace de vos mains, & celle de vos yeux,
I'ay repris ma ſanté plus qu'à demy rauie,
Cloris vous eſtes bien maiſtreſſe de mon ſort
Car ayant eu pouuoir de me donner la vie,
Vous auez bien pouuoir de me donner la mort.

SONNET.

DEpuis qu'on m'a donné licence d'eſperer,
Ie me trouue obligé d'aymer ma ſeruitude
Ie n'accuſeray plus Cloris d'ingratitude,
Puis qu'elle me permet l'honneur de l'adorer,
Ie croy qu'apres cela tout me doit proſperer,
Que mon amour ſera franc de ſolicitude;
Et que le ſort humain n'a point dinquietude,
Dont mes felicitez ſe puiſſent alterer.
I'eſpere deſormais de viure ſans enuie,
Parmy tous les plaiſirs que peut donner la vie,
Ie voy mes plus grands maux entierement gueris.
Mon ame mocque toy des feux que tu ſouſpires.
I'eſpere des threſors, i'eſpere des Empires,
Et ſi n'eſpere rien que de ſeruir Cloris.

SONNET.

ME dois-ie taire encor Amour, quelle apparence
Iamais eſprit ne fut forcé comme le mien:
Il faut ou denoüer, ou rompre ce lien,

Et d'vn dernier effort tenter ma dil iurance,
Trop de discretion nuit à mon esperance:
En fin ie veux sçauoir, ou mon mal, ou mon bien
Et quitter ce respect qui ne sert plus de rien,
Que d'vn sot exercice à ma perseuerance.
Mon amour ne veut plus seruir si laschement,
Elle ostera bien tost ce foible empeschement,
Rien plus ne me sçauroit obliger à me taire.
Phillis, se rit d'vn mal qu'elle me voit celer,
Et me iuge vn enfant qui ne sçauroit rien faire,
Puis que comme vn enfant ie ne sçaurois parler.

SONNET.

L'Autre iour inspiré d'vne diuine flame,
I'entray dedãs vn temple, où tout religieux,
Examinant de prés mes actes vitieux,
Vn repentir profond fait souspirer mon ame.
Tandis qu'à mon secours tous les Dieux ie reclame,
Ie voy venir Phillis: quand i'apperceus ses yeux
Ie m'escriay tout haut, Ce sont icy mes Dieux,
Ce temple & cét autel appartient à ma Dame.
Les Dieux iniuriez de ce crime d'Amour
Conspirent par vangeance à me rauir le iour;
Mais que sans plus tarder leur flame me confonde,
O mort, quand tu voudras ie suis prest à partir;
Car ie suis asseuré que ie mourray martir,
Pour auoir adoré le plus bel œil du monde.

SONNET.

SI quelquesfois Amour permet que ie respire,
Et que pour vn moment i'écoute ma raison,
Mon esprit aussitost pense à ma guarison,
Taschant de m'affranchir de ce fascheux Empire.
Il est vray que mon mal ne peut deuenir pire,
Qu'vn esclaue seroit honteux de ma prison,
Et que les plus damnez à ma comparaison
Treuueroient iustement des matieres pour rire.
Cloris d'vn œil riant, & d'vn cœur sans remords,
Me tient dans les tourmens pires que mille morts,
Sans espoir que iamais sa cruauté s'amende.
Helas! apres auoir à mes douleurs songé:
Ie voudrois me resoudre à demander congé:
Mais i'ay peur d'obtenir le don que ie demande.

SONNET.

QVelque si doux espoir où ma raison s'appuye,
Vn mal si decouuert ne se sçauroit cacher;
I'emporte mal heureux? quelque part où ie fuye,
Vn trait qu'aucun secours ne me peut arracher.
Il vient dans vn desert mes larmes épancher,
Où la terre languit où le Soleil s'ennuye,
Et d'vn torrent de pleurs qu'on ne peut estancher
Couure l'air de vapeurs, & la terre de pluye.
Parmy ces tristes lieux trainant mes longs regrets

Ie me promene seul dans l'horreur des forests,
Où le funeste orfraye,& le hibou se perchent,
Là le seul reconfort qui peut m'entretenir,
C'est de ne craindre point que les viuans me cherchent,
Où le flambeau du iour n'osa iamais venir.

SONNET.

IE passe mon exil parmy de tristes lieux,
Où rien de plus courtois qu'vn loup ne m'auoisine,
Où des arbres puants fourmillent d'Escurieux
Où tout le reuenu n'est qu'vn peu de resine.
Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine.
Où le plus fortuné craint de deuenir vieux,
Où la sterilité faict mourir la lesine,
Où tous les Elemens sont mal voulus des Cieux.
Où le Soleil contrainct de plaire aux destinees,
Pour estendre mes maux alonge ses iournees,
Et me faict plus durer le temps de la moitié:
Mais il peut bien changer le cours de sa lumiere,
Puis que le Roy perdant sa bonté coustumiere
A destourné pour moy le cours de sa pitié.

SONNET.

COurtisãs qui passez vos iours dans les delices
Qui n'esloignez iamais la demeure des Roys
Qui ne sçauez que c'est pe la rigueur des loix,

Vous

Vous seuls à qui le Ciel a caché ses malices:
Si vous trouuez mauuais qu'au fort de mes supplices,
Les souspirs & les pleurs m'eschappent quelquefois
Parlez à ces rochers, venez dedans ces bois,
Qui de mon desespoir vont estre les complices.
Vous verrez que mes maux sont sans cõparaison
Et que i'inuoque en vain le temps & la raison
Aux tourmens infinis que le destin m'ordonne:
Ie sens de tous costez mon espoir assailly;
Pourquoy veux-ie esperer aussi qu'on me pardonne
On ne pardonne point à qui n'a point failly.

SONNET.

ESprits qui cognoissez le cours de la nature
Vous seuls à qui le Ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentimens trouuent de la clarté
Dans la plus noire nuict d'vne chose future.
Celestes qui voyez mon ame à la torture,
Qui sçauez le dedale où le sort m'a ietté?
Quand est-ce que ie dois r'auoir ma liberté?
Dictes moy qui de vous entend mon aduenture?
Ange qui que tu sois, vueille songer à moy:
Et lors que tu seras de garde aupres du Roy,
De qui le cœur deuot est tousiours en priere,
Arreste moy le cours de son inimitié,
Et dis luy que s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouua iamais de si belle matiere.

SONNET.

Vous dont l'ame diuine aspire aux choses sainctes
Et que le Ciel a faict l'obiect de son amour:
Verserez vous des pleurs, & ferez vous des plainctes,
Quand pour l'amour de Dieu vous laisserez le iour?
Les coulpables esprits ont tousiours mille craintes
Lors qu'il leur faut quitter ce vicieux seiour,
Et leurs yeux criminels auecques des contrainctes,
Approchent de l'esclat de la celeste Cour,
Mais vostre espoux, qui sceut parfaictement bien viure.
S'est pleu dans les assauts que le trespas nous liure
Il est dedans le Ciel, où vous irez aussi,
Il est où vos pensers incessamment seiournent:
Pourquoy donc voulez vous que ses esprits retournent,
Ils sont plus auec vous que s'ils estoient icy.

EPIGRAMME.

Ceste femme fait comme Troye
De braues gens sans aucun fruict
Furent dix ans à ceste proye,
Vn cheual ny fut qu'vne nuict.

EPIGRAMME.

IE doute que ce fils prospere,
Mars & l'Amour en sont ialoux,
Pource qu'il est beau comme vous,
Et courageux comme son Pere.

EPIGRAMME.

GRace à ce Comte liberal,
Et à la guerre de Mirande:
Ie suis Poëte & Caporal,
O Dieux que ma fortune est grande!
O combien ie reçois d'honneur
Des sentinelles que ie pose!
Le sentiment de ce bon-heur
Faict que iamais ie ne repose:
Si ie couche sur le paué,
Ie n'en suis que plustost leué
Parmy les troupes de la guerre,
Ie n'ay point vn repos en l'air:
Car mon lict ne sçauroit branler
Que par vn branlement de terre.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE ne m'y puis resoudre, excuse moy de grace,
Escriuant pour autruy ie me sens tout de glace,
Ie te promis chez toy des vers pour vn amant,
Qui se veut faire ayder à plaindre son tourment:
Mais pour luy satisfaire & biẽ pleindre sa flame,
Ie voudrois parauant auoir cogneu son ame,

Tu

Tu sçais bien que chacun a des gousts tout diuers,
Qu'il faut à chaque esprit vne sorte de vers,
Et que pour bien renger le discours & l'estude,
En matiere d'amour ie suis vn peu trop rude:
Il faudroit comme Ouide auoir esté picqué,
On escrit aizément ce qu'on a praticqué,
Et ie te iure icy sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche,
Ie n'entends point les loix, ny les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon se mesle de charmer:
Ceste diuinité des dieux mesme adoree,
Ces traits d'or & de plomb, ceste trousse doree,
Ces aisles, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vrayement vn mystere où ie ne pense pas.
La sotte antiquité nous a laissé des fables
Qu'vn hõme de bon sens ne croit point receuables,
Et iamais mon esprit ne trouuera bien sain
Celuy là qui se plaist d'vn fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à des confus mensonges,
Et vient mesme en veillant s'embarasser de songes.
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Trouue du sens caché dans la confusion,
Mesmes des plus sçauans: mais nõ pas des plus sages,
Expliquent auiourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autresfois les mortels parloient auec les Dieux.
On en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux:
Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes,
Les arbres de Dodonne estoient aussi Prophetes.
Ces comptes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit iadis.
Sur ce propos vn iour i'espere de t'escrire,
Et prendre vn doux loisir pour nous donner à rire.
Cependant ie te prie encore m'excuser,
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre tousiours de te fermer l'oreille,

Quand tu prieras d'vne faueur pareille,
Penses tu quand i'aurois employé tout vn iour
A bien imaginer des passions d'Amour,
Que mes conceptions seroient bien exprimees
En paroles de choix, bien mises, bien rimees,
L'autre n'y trouueroit possible rien pour luy,
Tant il est malaisé d'escrire pour autruy:
Apres qu'à son plaisir i'aurois donné ma peine,
Ie sçay bien que possible il loüeroit ma veine,
Vrayement ces vers son beaux ils sont doux & coulants,
Mais pour ma passion ils sont vn peu trop lents;
I'eusse bien desiré que vous eussiez encore
Mieux loüé sa beauté, car vrayement ie l'honore,
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux,
Ny de son bel esprit seul obiect de mes vœux:
Tant seulement six vers encor ie vous supplie:
Mon Dieu que de trauail vous donne ma folie!
Il voudroit que son front fust aux autres pareil,
Que ie la fisse ensemble & l'Aube, & le Soleil
Que i'escriue comment ses regards sont des armes,
Comme ils verse pour elle vn ocean de larmes.
Ces termes esgarez offencent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'vn nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus; quand à moy ie l'abiure,
Et ne recognois rien pour tout que ma nature.

SVR LE BALLET DV ROY.

LE FORGERON POVR LE ROY.

IE ne suis point industrieux
Comme ce Forgeron des Dieux,

Dont les ſubtilitez nuiſibles
Pour vn chef-d'œuure de ſon art,
Deſſoubs des filets inuiſibles
Firent voir qu'il eſtoit cornard.
Cet infame aux creux Aetneans
Deſſus les tombeaux des Geans,
Enyuré de ſouffre & de flamme,
Forgeoit des armes pour autruy,
Cependant que Mars & ſa femme
Faiſoient des forgerons pour luy.
Ie ſuis vn Forgeron nouueau,
Qui ſans enclume & ſans marteau
Forge vn tonnerre à ma parole,
Et du ſeul regard de mes yeux,
Fais partir vn eſclair qui vole,
Plus puiſſant que celuy des Cieux.
Les plus rebelles des humains
Subiuguez des traits de mes mains
Ont fait eſmerueiller l'Europe,
Et Vulcan auouë aiſement
De n'auoir iamais veu Cyclope
Battre le fer ſi rudement.
Le dard qu'amour me fait forger,
Sans deplaiſir & ſans danger
Penetre au fond de la penſee,
Et la Dame qu'il veut toucher
En eſt ſi doucement bleſſee,
Qu'elle n'en peut hayr l'archer.
Mais les fleches de mon courroux,
Fatales qu'elles ſont à tous,
Font trembler le Dieu de la guerre,
Et rien ne l'a fait habiter
Dans vn Ciel ſi loing de la terre,
Que le ſoing de les eſuiter.

POVR

POVR MONSEIGNEVR LE DVC DE LVYNE.

APOLLON EN THESSALIE.

Esloigné du celeste Empire,
Et du siege de la clarté,
N'attendez point que ie souspire:
Car les faueurs du Roy dont ie suis arresté,
Font que mon destin n'est pas pire,
Et que i'ay plus l'honneur, & plus de liberté.
Au rauissement qui me reste
Parmy ces agreables lieux,
Ie croy que la maison celeste
Ne se doit point nommer la demeure des Dieux,
Pour moy ie la iuge funeste,
Et ce nouueau seiour me plaist mille fois mieux.
Ce Prince à les vertus parfaictes,
Ses appas ont gaigné ma foy:
Iupiter faict bien les tempestes,
Et quoy que les mortels tremblent dessous sa loy,
On ne celebre point ses festes
Auec tant de respect qu'on sert ce ieune Roy.
A voir comme quoy tout succede
A ses desseins aduantureux,
Et qu'on ne sçait point de remede
Pour ceux que sa colere a rendu malheureux:
Sa faueur à qui la possede,
Rend le sort à son gré propice ou rigoureux.

VN BERGER PROPHETE.

Ie vis dans ces lieux innocens,
Où les esprits les plus puissans
Quittant leurs grandeurs souueraines,
Suiuent ma prophetique voix
Dans le silence de nos bois,
Et dans le bruict de nos fontaines.
Icy mon desir est ma loy,
Mon entendement est mon Roy,
Ie preside à mes aduentures :
Et comme si quelqu'vn des Dieux
M'eust presté son ame & ses yeux,
Ie comprends les choses futures.
I'ay veu quand des esprits mutins
Sollicitoient nos bons destins
A quitter le soin de la France.
Et deuiné que leur mal-heur
Trouueroit dans nostre valeur
Le tombeau de leur esperance.
Ie voy qu'vn ieune Potentat
Bornera bien tost son Estat
Du plus large tour de Neptune,
Et son bon-heur sans estre vain
Pourra voir auecques desdain
Les caresses de la fortune.

APOLLON CHAMPION.

Moy de qui les rayons font les traits du tonnerre,
Et de qui l'Vniuers adore les Autels :

Moy

Moy dont les plus grands Dieux redouteroient la guerre,
Puis-ie ſans deshonneur me prendre à des mortels?
I'attaque malgré moy leur orgueilleuſe enuie,
Leur audace a vaincu ma nature & le ſort
Car ma vertu qui n'eſt que pour donner la vie,
Eſt auiourd'huy forcé à leur donner la mort.
I'affranchis mes Autels de ces faſcheux obſtacles
Et foulant ces brigands que mes traicts vont punir,
Chacun doreſnauant viendra vers mes oracles,
Et preuiendra le mal qui luy peut aduenir.
C'eſt moy qui penetrant la dureté des arbres
Arrache de leur cœur vne ſçauante voix,
Qui fais taire les vents, qui fais parler les marbres,
Et qui trace au deſtin la conduicte des Roys.
C'eſt moy dont la chaleur donne la vie aux roſes,
Et fais reſſuſciter les fruicts enſeuelis,
Ie donne la duree & la couleur aux choſes,
Et fais viure l'eſclat de la blancheur des lys.
Si peu que ie m'abſente, vn manteau de tenebres,
Tient d'vne froide horreur Ciel & terre couuerts,
Les vergers les plus beaux sõt des obiects funebres,
Et quand mon œil eſt clos tout meurt en l'Vniuers.

BALET.

Venus aux Reynes.

LOrs que ie ſortis de la mer
Moins couuerte d'eau que de flames

La

La beauté qui me fait aymer
Me destina Reyne des ames,
Et me dist que ie cederois
A vos yeux qu'elle a fait mes Roys.
Le Soleil monstrant son flambeau,
Par Cythere & par Amanthonte,
Lors qu'il eut veu le mien si beau,
Il faillit à mourir de honte:
Mais vous emportez auiourd'huy,
L'auantage que i'eus sur luy.
L'estonnement qu'il l'eust aux Cieux,
Lors que ie me leuay de l'onde,
Ie le ressens deuant vos yeux,
Qui sont les plus beaux yeux du monde:
Astres des esprits bien-heureux,
Dont mes amours sont amoureux.
Mes petits amours, mes appas,
Et mes graces les plus parfaictes,
Belles Reynes sont-elles pas
Aux mesmes places où vous estes?
Ie sçay que veritablement
Vostre Cour est leur element.
Les bords de Cypre où mon Autel
Autresfois en si belle estime
M'auoit rendu chasque mortel
Tributaire d'vne victime,
Sont deserts à cause de vous,
Qui receuez les vœux de tous.
Ces Princes qu'vn deuoir d'amour
Retenoit en ma seruitude,
Lassez d'vn si mauuais seiour
En ont faict vne solitude,
Et rendent à vos maiestez.
Mon Empire & leurs libertez.
Leur cœur desgouté de mes loix,

Aussi

Aussi bien que de mon visage,
Demande à captiuer des Roys
Quelque plus gloriux seruage:
Vous seules auez des liens
Plus honorables que les miens.
Vos beautez font qu'auec raison
Ces Princes m'ont esté rebelles,
Craignez la mesme trahison,
Quand vous ne serez plus si belles:
Mais si c'est par là seulement,
Ils sont serfs eternellement.

LES NAVTONNIERS.

LEs amours plus mignars à nos rames se lient,
Les Tritons à l'enuy nous viennent caresser,
Les vents sont moderez, les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer,
Auec nostre dessein va le cours des estoilles,
L'orage ne fait point blesmir nos matelots,
Et iamais Alcion sans regarder nos voiles
Ne commit sa nickee à la mercy des flots.
Nostre Ocean est doux comme les eaux d'Euphrate,
Le Pactole & le Tage sont moins riches que luy,
Icy iamais nocher ne craignit le Pirate,
Ny d'vn calme trop long ne ressentit l'ennuy
Soubs vn climat heureux, loing du bruit du Tonnerre,
Nous passions à loisir nos iours delicieux,
Et là iamais nostre œil ne desira la Terre,
Ny sans quelque desdain ne regarda les Cieux.
Aggreables beautez pour qui l'amour souspire,
Esprouuez auec nous vn si ioyeux destin,

Et nous dirons par tout qu'vn si rare nauire
Ne fut iamais chargé d'vn si rare butin.

LES PRINCES DE CYPRE.

LEs lieux que nous auons laissez
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre,
Le degoust de la paix, ny la peur de la guerre
Iamais ne les a menacez.
Mars arriuant à la contree,
Que nostre esloignement conuertit en desers,
Hait le fer & la flamme, & veut que les baisers
Fassent l'honneur de son entree.
Cypre ne se peut estimer,
Ses riuages feconds que Neptune enuironne,
Sont au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le Roy de la mer.
Cupidon y est sans malice:
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié,
Là iamais vn esprit qui manque de pitié
Ne sçauroit manquer de supplice.
Les plaisirs y sont en vigueur;
La loy de l'Hymenee aux desirs asseruie
Dans le contentement de nostre douce vie
Ne mesla iamais sa rigueur.
Comme les Dieux en leur Empire
De tout ce qu'il nous plaist nous nous rendons espris;
Et pour vne beauté qui n'a que du mespris,
Iamais nostre ame ne souspire.
Ce qu'amour faict dessoubs les eaux,
Est vne loy pour nous que le Ciel mesme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne

A l'innocence des oyseaux.

Autour de nos fontaines viues,
Toutes peintes d'azur, & de rayons du iour,
Les zephirs & les eaux parlent tousiours d'amour
Aux Nymphes de ces belles riues.

Nostre Ciel est tousiours serain,
Nostre ioyeux destin n'est iamais en disgrace,
Et chez nous le Soleil ne void aucune trace
Du siecle de fer ny d'airain.

Nous n'oyons point le bruit des Syrthes,
Le plus fresle vaisseau se mocque des rochers,
Trouue le vent facile, & conduit les nochers
Iusqu'à l'ombrage de nos myrthes.

Nous ne voyons iamais pleuuoir,
Si ce n'est des rubis eschappez à l'aurore,
Que nos champs glorieux plus ennoblis encore
Daignent à peine receuoir.

Nostre sort aux Dieux admirable,
Lors qu'vn renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu son estime, & s'est rendu ialoux
Du vostre encor plus desirable.

Aux pieds de vostre Maiesté,
Nos grandeurs mesprisant leur premiere puissance
Mettent au seul honneur de vostre obeyssance,
Tout l'espoir qui leur est resté.

Au nombre des subiets de France,
Auiourd'huy bien-heureux nous nous venons ranger,
Et nostre masque osté de ce front estranger
Nous ostera la difference.

LE plus aymable iour qu'ayt iamais eu le monde,
Le plus riche printemps que le Soleil ait veu,
Celuy de nos amours, d'attraits le mieux pourueu,
Ny toutes les beautez de la fille de l'onde.

Ce

Ce que donne Appollon pour embellir sa sœur,
Aux graces de vos yeux à peine s'accompare,
Ny toutes ces fleurs d'or dont l'aurore se pare,
Quand elle va baiser son amoureux chasseur.

QVi voudra penser à des Empires;
Et auecques des vœux mutins,
S'obstine contre ses destins,
Qui tousiours luy deuiennent pires;
Moy ie demande seulement
Du plus sacré vœu de mon ame,
Qu'il plaise aux Dieux & à Madame,
Que ie brusle eternellement.

MOn frere ie me porte bien,
La Muse n'a soucy de rien:
I'ay perdu cest humeur prophane.
On me souffre au coucher du Roy,
Et Phœbus tous les iours chez moy
A des manteaux doublez de pane.
Mon ame incague les destins,
Ie fay tous les iours des festins;
On me va tapisser ma chambre,
Tous mes iours sons des Mardy-gras,
Et ie ne bois point d'hypocras
S'il n'est faict auecques de l'ambre.

LARISSA.

ANcillabar in ædibus Romani ciuis conseruo Græco adolescente quem infœlix marium fides à libertate patria in exoticam seruitutem egerat:

nam quibus indiciis natura ſignat in fronte, aut genus, aut educationem, nobilitatem ſtirpis ingenuus iuuenis liberali prorſus vultu præ ſe ferebat, & quã ingenuis occupationibus ætatem incepiſſet, tota vitæ ſuæ ratione mõſtrabat: tam enim à ſeruilibus muniis erat alienus, vt ſi quando veru depromeret, dixiſſes tenere lanceam, ſi geſtandum eſſet onus, leuioribus impar erat, & viginti pondo vltra milliarium non valebat. Enitebatur tamen ad omnia & difficillimis obſequiis facilem ſe præbebat, animúmque docilem generis oblitum ſui ſeueritati ſortis obediẽtem fecerat. Excruciabat itaque teneros artus inexpertæ ſeruitutis iugum, & breui poſtquam ſeruire cœpit, mollis & delicati corporis vires duriori victu, aſperiori cultu languidæ marceſcunt labore & vigiliis quibus non aſſueuerant minuuntur & deficiunt. Aurei capilli puta calamiſtris olim diſcriminati tunc ſordidis & intricatis nodis impexi negligebantur: frontis niueæ venuſtas ad rugas, & ſqualorẽ prope deformata, oculi languidi, genæ diductæ, manus calloſæ, macies per vniuerſa membra horridu-

lum,& eneruē ad extremā pene tabem perduxerant:animus autē in tanta ruina corporis ſi qua ſpirabat aura,ſingultus erat,&ſuſpiria.Dolebā ego vicē afflicti,& de Fortunæ tam ſæua varietate commiſeratione illius mœſta conquerebar: tū ſi quando ſe dederat occaſio hortabar ærumnosū,& ſæpiſſime fletibus meis,lachrimoſum aut ſolabar,aut adiuuabam, tum quæ illius erant officia præripiebam , & anxiè defungebar , imo quęcumque domi curāda erant ipſa penè ſola peragebā.Neque verò illius demum obire munera , ac laboribus meis otium illi comparare , ſed proprio ſeruitio vltroneum eius mancipium facta ſocium colere, & demereri conata ſum. Enimuero , quantumuis nouæ conditionis fato demiſſa facies aliquid habebat ſublimioris genij , & quālibet nubilo oculorū lumine fulgebat quiddam lucidioris humili , & obſcuro meo ſideri iure veluti aliquo dominaotis. Eminebat itaque ex vultu planè nobili neſcio quid in nos imperij , quod meus animus haud inuitus ſequebatur: intellcxit tamen benè natus iuuenis quantum deberet humanitati meæ,

& quoties beneficiũ accepit puduit non potuisse referre, gratiasque verecũdus egit iis verbis quibus solet vrbanitas aulica trucioribus animis suppalpari: vt erat ingenium mite, placidi mores, sermo blandus, os amabile, & planè diuinissimi vultus formosa & luculenta maceria breui de misericordia ęrumnarum in amorem eius lapsa sum. Primò quidem inoffensum antea pectus leuiter cœpit sauciari, necdum penitus admissus Cupido in ipso mentis aditu nascentibus flammis militabat; sensit animus orientem oculis ignem, & hoste gauisus suo vltrò se illi permisit.

Ad lenocinantem huiusmodi fabulam progrediens Larissa omnium aures ad sedulam attentionem erexerat: sed duarum præcipuè virginum. Illæ autẽ inaduersione simulata, ne sermoni castis animis refugiendo inuericundiùs interesse viderentur, faciem ab ore narrantis auerterant, ac iugiter oscitantes, tum conniuentibus oculis, nutantéque capite molliter in somnum tota corporis specie fluere videbantur, vt quietis desiderium ementitæ, tuto silentio indulgerent secretæ libidini, ac lasciui sermonis grati

gratiſſimè blandientes illecebras mentibus prorſus experrectis; & vigilantiſſimis auribus hauriebant. Vibrauit etiam interim altera in conſpectum loquentis curioſa lumina, ſed velut improuiſa & obtutu vago in ſomni recentis imaginibus errantia ſubinde recondidit. Altera ſpontaneo lapſu de ſede ſua commota, tanquam è cubili ſub diluculum excitata: Hem! (ait) num illuceſcit rubor? tamen in parum confirmata fronte vero pudore fictæ verecundiæ latebras indicauit. Riſimus, & tantillum in punicátibus virginum malis intuitu morati commentum apparuiſſe prodidimus. Deſierat tamen à ſermone Lariſſa, ac negans verba ſe vlterius habituram, quæ cuiuſpiam ſupercilium neue per ſpeciem irritarent, veterem neſcioquam de Carmenta hiſtoriam minabatur, quum Philæſus interceptæ narrationis impatiens: Et hæc (inquit) ô Lariſſa; ſoporem tentant haud dubiè, quò tui Græculi libidinoſam imaginem in ſomnis amplexari queant: tum impetu iuuenili rugoſæ vetulæ marcidas genas exoſculatus: Et per tuam te Venerem obteſtor (ait)

noli tam grauiter nobis irasci: ac diutissimè de raucido collo pendulus bellulus puer impetrauit vt pergeret, puellis vero cætera se quàm pudicissimè posset absoluturum. Anus pollicita est iussitque propius assiderent sibi: Licet (inquit) iuuenibus quotidie semel insanire. Tum his verbis tanquā data venia moribus improbis, & quiduis audiēdi facta copia, virgines haud grauatim morem gerunt, & applicarunt se proximè Larissæ, quæ suas expectatissimas omnibus voces sic recepit.

Sensim illapsus amor, ac de tenui principio velut in ardente segete factus validior, breui sibi per vniuersam animam viam fecit. Iam ex illo in suis primordiis oblectante fallaci cupidine sæuior nescio quis Deus, & de triumpho captiuæ mentis ferocior, in nos imperium exercere cœpit, deque hospite primo fœliciter in oculis & innocuè diuersanti sensimus incendiarium, qui tepidum venis sanguinem, & exustis voret ossibus medullas. Nihil hic contrà, pudor! quàm gemere aut lachrimari potuit, ac quicquid de misera Larissa placeat Tyranno grauius

statuere,

ſtatuere, neue ipſa voluntas auſit reluctari. Quid id eſt, aut quomodo dicendum haud ſatis ſcio, ſponte ne an per vim ſubeatur amoris iugum qui iudicẽ? quæ ſubinde querelis illum atque in eodem labore mentis votis etiam proſequuta ſim. O peſtem, dixi, quoties ſapere voluit meus furor, & humani generis peſtem! cur tibi tantum de me licuit? tum repente de contumeliis in preces verſa: Parce inquam, ô potentiſſime Deorum Domine, inſania mea eſt quæ te criminatur, ac ſi quid eſt in hoc corde reliquum ſani, Paphium & Idalium venerata quæſo Gliſonem meũ mihi conciliato, & quicquid ego vnquã in te patraui ſceleris, feruido paſſerum & columbarum ſanguine roſeis in altaribus tuis diluetur. At verò conſternatis animis, ad vltimum lethali vulnere properantibus, non iam cibus non ſomnus ad leuamen placuerunt, mentem quæ noſtram impotentiſſima rabie ſeruolo mancipatam nulla ratio liberauit. Et formoſior inde meus Gliſo (hoc enim erat puero nomen) & gratior loquentis ſermo videri cœpit, oculiſque in oras clarius niteſcen-

tibus illecebræ nouæ voluptatis accedebant : nam vbi lenta dierum medicina luctus acerbitatem mitigauit , atque animus aſſuetudine malorum obduruit ad dolores . enituit vultus priſtino ſplendori reſtitutus tanta pulchritudine, vt Venerem referre potuiſſet eam quam Appelles dicitur effinxiſſe. Interim mihi tacito vulnere pereunti toto corpore langueſcunt vires; & quantum ad ſpeciem formoſi iuuenis noui decoris additum, tantum deceſſum meæ formæ illa ætate haud omnino pœnitendæ. Quod autem eſt in tormentis amantium, acerbius, quæ me incenderat flamma , iam adultior premebatur miſero metu , quumque prouectæ libidinis ferociores eſſent impetus quam vt vlterius cohiberi poſſent , minus tamen audax erat tenellus, & amorum inexpertus animus , quàm vt pudoris mei pretium tanto repulſæ periculo auderet temerariæ voci committere. Itaq; deſperandũ fuit, quippe in tabeſcẽte corpore moriens anima ſuam ſibi ſepulturã foderat ni miſericordia fatorũ meus amator cõclamatæ propemodum vitæ meæ ſalutis viam aperuiſſet: nam vbi pertina-

ci

cî morbo labefactari vidit eam, cui plurimum debere se voluit, indoles generosi genij haud potuit mœrorem inhibere, imo ne lachrymis quidem pepercit, sed recentis sui casus memor, solatiis humanitatis meæ rependit officiosam vicem.

Dies erat, quem à Venere nominamus. Illo die ferè sub vesperam de reliquiis herilis mensæ cibum sumpturi simul accumbimus. Gliso iampridem à fastidio veteris tristitiæ liberior, cœnam haud ita parcam cœnabat lubens, meque obtutu gemino oculis eius affixam, ac tridua inedia labilem ad cibum identidem solicitauit. Quicquid ille de me aut cerneret, aut loqueretur, videbantur amoris inuitamenta, & insanam mentem multa spe ad cupidinem adiuuabant. Quicquid ego de suis affectibus cogitassé, sui mihi videbantur oculi promittere, ac postquam amandi rabies altius in præcordiis efferbuit, aut pereundum erat, aut tandem experiundum etiam euentu dubio quorsum effrenis audaciæ primi conatus euaderent. Igitur postero die cœpit pudorem pueri solicitare, & secreti occasionem nacta adorta

adorta ſum in meo lectulo meridiantem: ibi in lachrymas vberius effuſa, Gliſo, inquam, aut tua baſia, aut mea funera liceat erogare, hos oculos, & hos quos amplexor poplites obteſtor, miſerere tua cauſa pereuntis. Arriſit ſerenus amatoris vultus, & primis efflagitationibus ſtatim annuit. Quid plura? rapuit in cubile non recuſantem, & repentino caſu turbatam ad latus ſuum applicuit, longiſſimiſque baſiis periculoſo gaudio deficientem animauit. O diem nunquam rediturae voluptatis! nos deinceps liberè clandeſtinis amoribus indulſimus. Vos dum per ætatem licet, viuite, & fœliciter ductæ iuuentutis dulcia ſtamina ad canos perducite, vt recordatione grata exacta gaudia velut repetentes querulæ ſenectutis otioſa tædia ſolamini.

FIN.

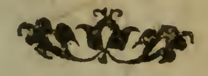
OEVVRES DV SIEVR Theophile.

SECONDE PARTIE.

A LYON,



AV LECTEVR.



CEVX qui veulent ma perte, en font courir de si grands bruits, que i'ay besoin de me monstrer publiquement, si ie veux qu'on sçache que ie suis au monde. Ie ne produit point icy l'impression d'vn trauail si petit & si desaduantageux à ma memoire, afin qu'on le voye: mais afin qu'il fasse voir que Dieu veut que ie viue. Et que le Roy souffre que ie sois à la Cour. Il semble que ie fasse vn' imprudence de me plaindre de mon malheur, dautant que cest le diuulguer: I'ay assez d'adresse pour m'en taire, s'il y auoit encore quelqu'vn à le sçauoir: mais il ne se trouue plus personne à qui ie ne doiue satisfaction de ma vie, dont les mauuais & les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Ie crains que mon

ſilence ne face mon Crime : car ſi ie ne repouſſe la Calomnie, il ſemble que ma conſcience ne l'oze deſaduoüer. On a ſuborné des Imprimeurs pour mettre au iour en mon nom des Vers ſales & profanes, qui n'ont rien de mon ſtyle, ny de mon humeur: I'ay voulu que la Iuſtice en ſceut l'autheur pour le punir : Mais les Libraires n'en cognoiſſent à ce qu'ils diſent, ny le nom, ny le viſage, & ſe trouuent eux meſmes en la peine d'eſtre chaſtiez pour ceſt impoſteur : Les Iuges les ont voulu traiter auec toute la ſeuerité que mon bon droict leur a demandee : mais le pouuoir que i'ay eu de me vanger m'en a oſté l'enuie. Et comme ie n'ay point plaidé pour faire du mal : mais pour en euiter, i'ay pardonné à des ignorans, qui n'ont abuzé de mon nom, que pour l'vtilité de la vente de leurs Liures. Et me ſuis contenté d'en faire ſupprimer les Exemplaires auec la deffence de les r'imprimer. Le ſoin que i'ay pris en cela pour ma protection, eſt vn teſmoignage aſſez euident, que ie ne ſuis pas cauſe de ma diſgrace, & que ie ne la merite point. Ie voudrois bien que les Cenſeurs qui ſont ſi diligens à examiner ma vie, fuſſent au moins capables de croire les actes publics de la

Iuſti

Iuſtice qui ſont foy de ceſte verité. Mais tout ce qui fait à ma iuſtification, eſt contre leur deſſein, leur chagrin ne ſe prend qu'au mal, ils ne me cognoiſſent que par où ils exercent leur aigreur, & l'inclination qu'ils ont a tout reprendre faict qu'ils craignent plus l'amandement d'vn homme, qu'ils ne haiſſent ſa desbauche. Ceſte promptitude de rechercher les mauuaiſes actions d'autruy, & ceſte nonchalance à recognoiſtre les bonnes, eſt vne fauſſe preud'hommie, & vne ſuperſtition malicieuſe qui tient plus de l'hypocriſie que du vray zele. On ſouffre toutes ſortes de deſordres, & de blaſphemes en la perſonne de qui que ce ſoit: mais on fait gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs qui ſons des gens preſque incognus, & de la lie du monde ont voulu perſuader leur impoſture à de ſaincts perſonnages de qui ie veux euiter la haine, & pour l'eſtime que ie fais de leur vertu, & pour le reſpect que ie doibs à leur credit, & i'eſpere que l'Enuie trauaillera inutilement à ſeduire la charité de ces Prelats qui cognoiſſent trop bien le viſage de l'erreur, & ſçauent que toutes les meſdiſances ſont ſuſpectes de fauſſeté: il eſt vray que des plus grands & des mieux ſenſez de la

Cour, pource qu'ils sçauent ma vie, en ont parlé fauorablement. Ie les nommerois en les remerciant. Mais dans le des-honneur qu'on me procure, ie ne veux pas leur reprocher qu'ils me cognoissent, il n'y a pas iusqu'à des Bourgeoises, que ie sçay viure encore dans la penitence de leurs adulteres, qui ne fussent vne deuotion de maudire mon nom, & de persecuter ma vie. L'esprit malin qui souffle la calomnie à mes enuieux, les porte contre moy, au soupçon de quelques crimes où le sens commun ne peut consentir. Ie parlerois plus clairement pour ma deffence: Mais la reuerence publique & ma propre discretion me commandent d'estouffer ces iniures, & de cacher à la curiosité des esprits foibles la confusion de quelques accusateurs de peur que ce ne fut vn' instruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on fait à blasmer vn peché incognu, c'est qu'on l'enseigne. Et les ames qui sont aisees à se desbaucher trouuent là des occasions à se peruertir, il me suffit de me sauuer de leur malice, & de leur faire entendre que si les efforts de leur animosité leur succedent iusqu'à ma ruine, il me restera tousiours vne consolation du remors qui leur en est ineuitable: car ie sçay bien que le des-

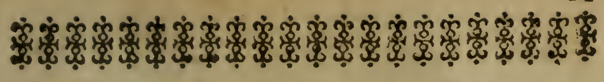
sein

ſein de leur perſecution n'eſt pas tant de me ſacrifier à la pieté qu'à leur ambition : le peu d'eſtime qu'on fait de mes Eſcrits, & les meſdiſances contre vne reputation de ſi peu d'importance, ſont des outrages qui ne me nuyſent guere, & qui ne m'affligent pas auſſi beaucoup. Mais cett' enuie enragee qui ne me laiſſe point de fondement pour ma fortune, ny de ſeureté pour ma vie me pique veritablement, & me met aux termes d'eſclater contre mes ennemis, s'ils me font voir ma perte manifeſte, ie me ſoucieray fort peu du peril qui la pourroit aduancer. Il y a deſia long temps que ma pareſſe, & ma timidité laiſſent impunément courir ſur moy leur iniuſtice, ils ont pris à taſche de pouſſer mes infortunes iuſqu'au bout & me font voir preſque à la veille de me bannir moy meſme pour trouuer vne liberté à mon reſſentimẽt, ie ne demãde plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre, qu'ils en ont paſſé à m'iniurier: ie ne ſuis point vn faiſeur de libelles, & n'offençay iamais perſonne du moindre trait de plume, & ie croy que ſelon les hommes, i'ay la conſcience droite, & l'eſprit traitable : ſi bien que ie ſuis à deuiner encore, ce qui m'a peu ſuſciter vne ſi violente, & ſi longue haine : il eſt vray que la couſtume du ſiecle eſt

contraire à mon naturel. Ie voy que dans la conuersation des plus sages les discours ordinaires sont choses feintes & estudiees, ma façon de viure est toute differente. Ceste mignardise de complimens communs, & ces reuerences inutiles qui font auiourd'huy la plus grande partie du discours & des actions des hommes: ce sont des superfluitez, où ie ne m'amuse point, & combien qu'elles soient receuës, & comme necessaires, pource qu'elles repugnent entierement à mon humeur: ie ne suis pas capable de m'y assuietir. En vn mot, ma societé n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de viure sans artifice. Le fonds de mon ame a des amorces assez puissantes pour ceux qui ozent viure librement auecques moy, & qui se peut aduanturer de me cognoistre, ne se sçauroit deffendre de m'aymer, i'ay sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autruy, peu de gens ont ce malheur. Mais ie ne trouue que moy qui se sente obligé des censures des autres: ce n'est peut estre pas tant de la docilité de mon esprit & de la facilité de mes mœurs que par vne coustume d'estre repris: car les moindres, ou de condition, ou de merite ont ceste permission sans me fascher, ceste patience de souffrir tant de reprimendes, me

donne

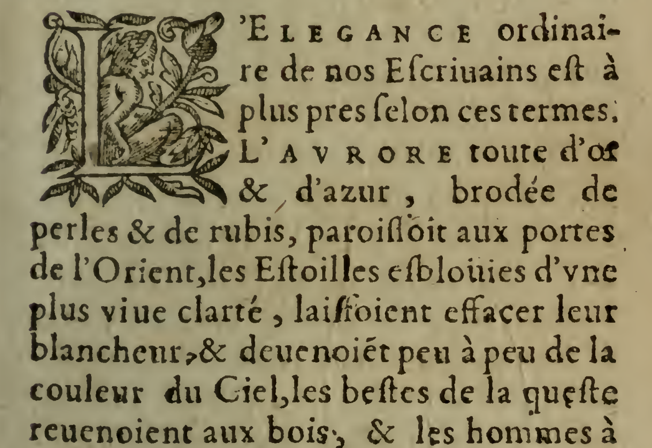
donne bien l'importunité d'en receuoir souuent d'iniustes, mais i'en tire aussi l'aduantage de recognoistre beaucoup de choses qu'on blasme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernieres fantaisies, que ie presente auiourd'huy, moins pour l'ambition d'accroistre mon honneur, que par la necessité de la sauuer, est vne matiere assez ample aux Critiques: mais puis que ce n'est pas vn crime que de faire des mauuais vers, Ie suis desia tout consolé de la honte des miens. Si Dieu me faisoit iamais la grace de traitter des matieres Sainctes, comme mon employ seroit plus digne mon trauail seroit plus soigneux, & quoy que me puisse auiourd'huy reüssir de fauorable pour vn ouurage si peu estudié, ie ne m'en flatteray pas beaucoup, car ie sçay bien qu'vn iour ie me repentiray de ce loisir que ie deuois donner à quelque chose de meilleur, & d'vne raison plus meure, considerant les folies de ma ieunesse, Ie seray bien ayse d'auoir mal trauaillé en vn ouurage superflu, & de m'estre mal acquité d'vne occupation nuisible.



OEVVRES de Theophile.

PREMIERE IOVRNEE.

CHAPITRE I.



L'ELEGANCE ordinaire de nos Eſcriuains eſt à plus pres ſelon ces termes; L'AVRORE toute d'or & d'azur, brodée de perles & de rubis, paroiſſoit aux portes de l'Orient, les Eſtoilles eſblouies d'vne plus viue clarté, laiſſoient effacer leur blancheur, & deuenoiét peu à peu de la couleur du Ciel, les beſtes de la queſte reuenoient aux bois, & les hommes à leur trauail, le ſilence faiſoit place au bruit, & les tenebres à la lumiere.

Et tout le reſte que la vanité des faiſeurs de Liures, fait eſclater à la faueur de l'ignorance publique.

Il faut que le diſcours ſoit ferme, que

le sens y soit naturel & facile, le langage expres, & signifiant, les afeteries ne sont que mollesse, & qu'artifice qui ne se trouue iamais sans effort, & sans confusion. Ces larcins qu'on appelle imitation des Autheurs anciens, se doiuent dire des ornements qui ne sont point à nostre mode. Il faut escrire à la moderne, Demosthene & Virgile, n'ont point escript en nostre temps & nous ne sçaurions escrire en leur siecle, leurs liures quand il les firent estoient nouueaux, & nous en faisons tous les iours de vieux. L'inuocation des Muses à l'exemple de ces Payens est profane pour nous & ridicule. RONSARD pour la vigueur de l'esprit, & la nuë imagination à mille choses cõparables à la magnificẽce des anciens Grecs & Latins, & a mieux reüssi à leur ressẽbler qu'alors qu'il les a voulu traduire, & qu'il a pris plaisir à les cõtrefaire, cõme en ce Cytherean, Patarean, par qui le trepied Tymbrean. Il semble qu'il se vueille rendre incogneu pour paroistre docte, & qu'il affecte vne fausse reputation de nouueau, & hardy Escriuain. Dans ces termes estrangers, il n'est

n'eſt point intelligible pour François. Ces extrauagances ne font que deſgouſter les ſçauans, & eſtourdir les foibles. On appelle ceſte façon d'vſurper des termes obſcurs & impropres, les vns barbarie, & rudeſſe d'eſprit, les autres Pedãterie & ſuffiſãce. Pour moy ie croy que c'eſt vn reſpect & vne paſſion que Ronſard auoit pour ces anciens à trouuer excellent tout ce qui venoit d'eux, & chercher de la gloire à les imiter par tout. Ie ſçay qu'vn Prelat hõme de bien eſt imitable à tout le mõde. Il faut eſtre chaſte, cõme luy charitable, & ſçauãt qui peut, mais vn courtiſan pour imiter ſa vertu n'a que faire de prẽdre, ny le viure, ny les habillemens à ſa ſorte, il faut comme Homere faire bien vne deſcription: mais non point par ſes termes, ny par ſes Epithetes, il faut eſcrire comme il a eſcrit, mais non pas ce qu'il a eſcrit. C'eſt vne deuotion loüable, & digne d'vne belle ame, que d'inuoquer au commencement d'vne œuure des puiſſances ſouueraines: mais les Chreſtiens n'ont que faire d'Apollon ny des Muſes, & nos Vers d'aujourd'huy, qui ne ſe chantent point ſur la Lire, ne ſe doiuẽt

point

point nõmer Liriques, non plus que les autres heroïques, puis que nous ne sõmes plus au temps des Heros, & toutes ces ſingeries ne sõt ny du plaiſir ny du profit d'vn bon entẽdement. Il eſt vray que le deſgouſt de ces ſuperfluitez nous a fait naiſtre vn autre vice, car les eſprits foibles que l'amorce du pillage auoit iettez dãs le meſtier des Poëtes, de la diſcretiõ qu'ils ont euë d'euiter les extrémes rediɥes, deſia rabattuës, par tãt de ſiecles, ſe sõt trouuez dãs vne grãde ſterilité, & n'eſtãs pas d'eux meſme aſſez vigoureux, ou aſſez adroits pour ſe ſeruir des obieɥs qui ſe preſentent à l'imagination, ont creu qu'il n'y auoit plus rien dans la Poëſie que matiere de proſe, & ſe ſont perſuadez que les figures n'en eſtoient point, & qu'vne metaphore eſtoit vne extrauagance, mais cõme i'auois dit il eſtoit iour. Or ces digreſſions me plaiſent, ie me laiſſe aller à ma fantaiſie, & quelque pensée qui ſe preſente, ie n'en deſtourne point la plume, Ie fais icy vne conuerſation diuerſe & interrompuë, & non pas des leçons exaɥes, ny des oraiſons auec ordre, ie ne ſuis ny aſſez doɥe, ny aſſez ambitieux

pour

pour l'entreprendre. Mon liure ne pretend point d'obliger le Lecteur, car son dessein n'est pas de lire pour m'obliger, & puis qu'il luy est permis de me blasmer, qu'il me soit permis de luy déplaire.

Chapitre II.

CE iour là, comme le Ciel fut serain, mon esprit se trouua gay, la disposition de l'air se cõmunique à mõ humeur, quelque discours qui s'oppose à ceste necessité, le tẽperament du corps force les mouuemẽs de l'ame. Quand il pleut, ie suis assoupy & presque chagrin, lors qu'il fait beau, ie trouue toute sorte d'obiects plus agreables; Les arbres, les bastimens, les riuieres, les elements paroissent plus beaux dãs la serenité, que dans l'orage, ie cognoy qu'au changement du Climat mes inclinations s'alterent, si c'est vn défaut il est de la nature, & non pas de mon naturel. Ayant pasé l'heure ordinaire de mon sommeil, ie me le-

uay,& m'approchant du lict de Sidias, comme ie tirois son rideau il s'eueilla en sursaut, *Per Deū atq; hominū fidem*, me dit-il, laissez moy dormir, i'ay passé la moitié de la nuict apres cest *intrigo de modalibus*, & ce forgeron que vous oyez la bas a continué ceste sonnerie depuis deux heures apres minuit, Clitipho n'a sceu reposer non-plus que moy; il ne fait que sortir de vostre chambre, & s'est fort estonné de vous voir dormir si profondement; Aussi-tost que ie fus habillé ie passay dans la chambre de Clitipho, qui d'abord s'escria vers moy: Est-il possible que vous ayez dormy si à repos dans vne affliction si recente vous ne fustes banny que d'hier, & vous voilà desia guery de ceste peine, c'est auoir les sentiments bien farouches ou bien hebetez. Ce qui ne me touche, luy dis-je, ny le corps, ny l'ame, ne me dõne point de douleur, ie me porte Dieu mercy assés bien de l'vn & de l'autre, si les banissemens faisoient effort à quelqu'vn des sés tu me verrois atteint de tout les desplaisirs dont la nature, & la raison sont capables: ie ne resiste point par Philosophie aux atteintes du malheur, car c'est

accroistre

accroiſtre ſon iniure,& tout le combat que le diſcours fait contre la triſteſſe, la rengrege ſans doute & la prolonge: ſi ie m'apperceuois que i'euſſe du mal tu me verrois bien toſt ſouſpirer : mais ie ne ſçaurois prendre l'apparence pour l'effect ny la menace pour le coup. Ceſte diſgrace n'eſt que paroles qui ne sōt que vent. On m'a chaſſé de la Cour où ie n'auois que faire, ſi on me preſſe encore à ſortir de France,quelque part de l'Europe ou ie vueille aller, mon nom m'y a fait des cognoiſſances:Ie me ſçais facilement accommoder à toute diuerſité de viures & d'habillements,les Climats & les hommes me ſont indiffeрents : i'ay l'eſprit & le corps à la fatigue. Mais touſiours ſerez vous eſtrāger & receu dans la ſocieté des autres auec moins de familiarité & d'honneur:Celuy dis-ie qui priſe moins la faueur des hommes & l'aduantage de la fortune que ſa propre vertu, ſe trouue peu empeſché de ces incōmoditez ordinaires. Si eſt-ce,diſoit Clitipho,que ce ſera vn exil,& vn honneſte homme ne doit pas eſtre indifferent à l'infamie:ſi i'ay merité la mienne, luy dis-ie,ie ſerois iniuſte

ſte de m'ẽ plaindre, & ſi ie n'en ſuis pas coulpable,ie ſuis aſſez ſage pour la meſpriſer,ne croy point que la ioye qui me reſte en cet accident,ſoit d'aucũ eſtourdiſſement , ie cognois bien que ie ſuis ſorty de Paris,que le Roy le veut , que mes ennemis en ſont aiſes, que ie pers la preſence de mes amis,& qu'en ſuitte leur affection ne me demeurera guere, car ils ſont hommes & courtiſans,à cela voicy mõ remede. Ie ne taſcheray point de reuenir à la Cour:mais à m'en paſſer, & au lieu de rentrer dans la grace du Roy,ie penſeray à m'oſter de ſa memoire , ie m'efforceray d'oublier mes amis, car s'ils ſont fideles , ils me le pardonneront, & s'ils ne m'aiment guere i'auray le plaiſir d'auoir preuenu leur infidelité,& ſeray bien ayſe,d'autant que ie les ayme de me rendre coulpable pour les ſauuer de ce blaſme. Il me ſẽble que c'eſt faire des amitiez de bonne ſorte,il faut auoir de la paſſion non ſeulement pour les hommes de vertu,pour les belles femmes : mais auſſi pour toute ſorte de belles choſes , I'ayme vn beau iour, des fontaines claires, l'aſpect des montaignes,l'eſtenduë d'vne grande plaine,
de

de belles forests, l'Ocean, ses vagues, son calme, ses riuages: I'ayme encore tout ce qui touche plus particulierement les sens, la Musique, les fleurs, les beaux habits, la chasse, les beaux cheuaux, les bõnes odeurs, la bonne chere: mais à tout cela mon desir ne s'attache que pour se plaire, & non point pour se trauailler, lors que l'vn ou l'autre de ces diuertissements occupēt entierement vne ame, cela passe d'affection en fureur & brutalité; la passion la plus forte que ie puisse auoir ne m'engage iamais au point de ne la pouuoir quitter dans vn iour, si i'ayme, c'est autant que ie suis aymé, & cõme la Nature, ny la Fortune ne m'õt pas donné beaucoup de parties à plaire, ceste passion ne m'a iamais gueres continué ny son plaisir ny sa peine. Ie me tiens plus aspremement à l'estude & à la bonne chere qu'à tout le reste. Les liures m'ont lassé quelquesfois: mais ils ne m'ont iamais estourdy, & le vin m'a souuent resiouy: mais iamais enyuré, la desbauche des femmes & du vin faillit à m'épieter au sortir des escoles: car mon esprit vn peu precipité auoit franchy la subiection des precepteurs, lors que
mes

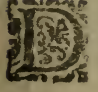
mes mœurs auoient encore besoin de discipline. Mes compagnons auoient plus d'aage que moy:mais non pas tant de liberté. Ce fut vn pas bien dangereux à mon ame que ceste premiere licence qu'elle trouua apres les contraintes de l'estude. Là ie m'allois plonger dans le vice qui s'ouuroit assez fauorablement à mes ieunes fantaisies: les empeschements de ma Fortune destournerent mon inclination, & les trauerses de ma vie ne donnerent pas le loisir à la volupté de me perdre, depuis insensiblement mes desirs les plus libertins se sont attiedis auecques le sang, & leur violence s'esuanoüissant tous les iours auecques l'aage me promet doresnauant vne tranquilité bien asseurée, ie n'ayme plus tant ny les festins ny les balets,& me porte aux voluptez les plus secrettes auec beaucoup de mediocrité. Tout à coup Sydias à qui le moindre bruit interrompoit le sommeil nous chanta tout haut ce Vers de Virgile,

Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore.

Il croit, dict Clitiphon, auoir tres-bien

rencontré, C'eſt le plus orgueilleux Pedan qui ſoit en ſon meſtier, nous allaſmes à luy & le trouuaſmes encore dans ſon lict: *Nunquid* (nous dit-il) *excepiſtis quem in tranſuerſum parietem vobis vibraui verſum, potuitne opportunius laudari*, fort bien, luy dit Clitiphon: mais habillez-vous donc & nous allons vn peu promener dans ce iardin attendant à deſieuner. Sydias reſpondit qu'il s'abilleroit, & deſieuneroit quand nous voudrions: mais qu'il ne ſe promeneroit point, & que *non poterat ſatis laudari Turcarum mos, penes quos ambulationes huiuſmodi ſine conſilio pro ridiculis habebãtur*, & en ſuitte de cela il nous eſtourdit de ſon Latin: mais nous ſortiſmes de là Clitiphon & moy pour aller voir ce iardin que l'hoſte entretenoit aſſez curieuſement.

CHAP. III.


Abord Clitiphon faillit à paſmer de l'odeur des Rozes que nous trou

trouuasmes en abondance des l'entree du iardin, & se portant la main au visage le nez bouché, & les yeux clos, il fit cinq ou six pas fort viste pour s'oster d'aupres du rozier, ie croyois que c'estoit vne feinte, ou quelque fantaisie delicate d'vn esprit foible, iusqu'à ce que l'ayant veu pasle & presque deffaillant, ie cogneus que c'estoit vne tache en son naturel, cõme il se trouue en des choses semblables, quelques ames ombrageuses en beaucoup d'obiects, il y en a qui sont malades à voir des cerises, d'autres pour regarder du vin. Ie n'ay Dieu mercy aucune de ces mignardises en mon appetit, cõme aussi ie me trouue tousiours auec antipathie & horreur aux serpens, aux rats, aux vers, & à toute sorte de saleté & de pourriture. Ie ne repasserois point par là, dit Clitiphon, d'eusse-ie sauter ses pallissades, suis ie pas malheureux d'vne si sotte debilité de cerueau, il n'y a point de poison pour moy comme celuy-là, i'ayme bien les œillets, les violettes, ie souffre toute sorte de parfums, mais si i'approche des rozes, tous mes sentimens me quittét à coup, ceste fleur, luy dis-ie, c'est l'halei-
ne

ne de voſtre mauuais Ange qui vous enſorcelle, & vous donne des conuulſions d'vn Demoniaque, les yeux vous ont torné, vous auez grincé les dents & ouuert les leures, auec des grimaſſes toutes pareilles à celles de la fille Obſedee que ie vis dernierement. Ie n'ay point d'autre diable que ceſte odeur là, dit Clitiphon, mais ſi vous m'aymés faictes moy le conte de ceſt' aduanture: car on dit qu'elle fut plaiſante, ie ne m'en ſuis pas bien ozé reſiouyr de peur qu'elle ne fut fauſſe, & puis que vous auez la reputation d'eſtre exactement veritable iuſques aux moindres choſes, apprenez moy cõment tout s'eſt paſſé, afin que ie m'oſe aſſeurer de le bië ſçauoir. Voicy, luy dis, ie, tout ce qui en eſt. Le bruit de ceſt accident alarmoit desia tout le pays, & les plus incredules ſe laiſſoient vaincre au rapport d'vne infinité de gens de bien, qui croyoiët auoir veu veritablement des effects par deſſus les forces de la nature en la perſonne de ceſte fille la. Ie me trouuay par occaſion dãs la ville, où deſia long tëps auparauant elle faiſoit ſon ieu, & comme on me tient d'vn naturel à ne croire

pas facilement les impoſſibilitez, deux de mes amis pour conuaincre les doutes que i'auois la deſſus, me preſſerent de l'aller voir auec promeſſe de ſe deſabuſer ſi au ſortir de là, ie ne me trouuois de leur opinion, elle eſtoit logée aſſez pres des murailles de la ville dans vne meſchante maiſon où vn Preſtre la venoit exorcizer reglement deux fois la ſepmaine. Vne femme fort vieille & deux petits enfans eſtoient inſeparablement aupres d'elle, ce qui me donna la premiere coniecture de la tromperie : car d'abord que ie vis dans ſa chambre que le ſexe & l'aage le plus foible & le plus timide viuoient en ſeureté aupres de ce diable, ie iugeay qu'il n'eſtoit pas des plus mauuais. Apres auoir heurté aſſez fort, vn vieillard qui nous ouurit la porte, nous dit que la patiente auoit beſoin d'vn peu de repos, à cauſe d'vn trauail extraordinaire que luy auoit fait le mauuais eſprit vn peu auparauant, mais que reuenant deux heures de là nous pourrions contenter nos curioſitez, ie cogneus qu'il demandoit ce terme pour luy donner loiſir de preparer ſes

conte

contenãces surnaturelles, & sans m'arrester à son aduertissement, ie montay promptement dans la chambre où estoit la fille auec sa compagnie de la vieille & des petits enfans: la regardant fixement à la veuë, ie la trouuay surprise, & remarquay facilemét qu'elle contraignoit son visage & commençoit à estudier sa posture. A ceste feinte vn peu grossiere, ie ne me sceus tenir de rire, ce que la vieille trouua tres-mauuais, & me dit que Dieu pourroit punir ma mocquerie par le mesme chastiment de ce pauure corps, ie luy dis que ie riois d'autre chose, & que nous n'estions point de gens incapables de persuasion pour tout ce où nous trouuions quelque apparence, mais que nous demandions quelque tesmoignage visible qui peut faire foy d'vne chose si incroyable. Cependant la Demoniaque commence à s'agiter le corps, à s'effaroucher la veuë, & nous dire presque hors d'haleine qu'elle sentoit là des incredules, & que cela luy alloit bien faire du mal: Insensiblement, la voila dans le transport, elle iette à terre vne quenoüille qu'elle tenoit, & passant

d'où nous estions dans vne autre chambre, elle se iette à terre, contrefait des grimasses de pendu, des cris de chat, des conuulsions d'Epileptique, se traine sur le ventre, se roule soubs des licts, saute à des fenestres, & se veut precipiter sans l'empeschement des petits enfans deuāt qui elle s'arrestoit, court en grondant quelques mots de Latin mal prononcé, ie luy parlay Latin le plus distinctement qu'il m'estoit possible, mais ie ne vis iamais aucune apparēce qu'elle l'entēdit, ie luy dis du Grec, de l'Anglois, de l'Espagnol, & de l'Italien, mais à tout cela ce diable ne trouua iamais à respondre vn son articulé, pour du Gascon elle ne manqua point d'iniures à me repartir : car elle estoit du pays, & le Prestre venu, son Latin trouua de l'intelligence auecques luy, elle entendoit ses interrogations, & luy ses respōses, en vn mot, selō les termes de leur dialogue, elle renforçoit ou relaschoit ses postures, auec effroy de plusieurs des assistans, dont ie ne pouuois me tenir de me mocquer, protestant que ce diable estoit ignorant pour les langues, & qu'il n'auoit point voyagé, & combien

bien qu'à chaque fois la Demoniaque eut des boutades à me ſauter aux yeux, ie ne laiſſay pas d'attendre la fin de ſon accés, ſçachant bien qu'à moins de ſe trãsformer en quelque choſe de plus fort & de plus farouche qu'vne fille, quelque diable que ce fuſt, ne pouuoit me nuire que malaiſement, ceſte reſolution bien aiſee que ie teſmoignay en vn accident que tout le monde croyoit ſi dangereux, fut cauſe que l'abus ne demeura pas long temps caché: car les iuſtes ſoupçons que donna cét euenement, permirent à la curioſité de pluſieurs d'examiner ce myſtere de plus pres, & comme les eſprits ſe deliuroiẽt peu à peu de ceſte ſuperſtitieuſe credulité, les deffiances croiſſoiẽt de plus en plus, iuſqu'à ce que le temps leur produiſit vn teſmoignage qui oſta tout à faict l'incertitude: car apres auoir eſté traictee par vn bon Medecin, il ſe trouua que ſon mal n'eſtoit qu'vn peu de melancholie, & beaucoup de feinte. Finiſsãt ainſi ce conte, i'ẽtroüis du bruit qui ſe faiſoit au logis, & me tournãt vers la porte où nous auiõs paſſé, voicy venir Sydias tout en des-ordre, sãs colet & sãs

chappeau, vn peu ſanglant au viſage, nous coniurant par tous les deuoirs de la ſocieté humaine, de luy ayder à tirer raiſon d'vn affront qui luy venoit d'eſtre fait auec la plus grande iniuſtice du monde, que tous les anciens bien entendus eſtoient pour luy, & la plus part des Modernes, & qu'eſt-ce, dit Clitiphon. Cét ignorant, dit-il, n'a iamais ſçeu les voix de Porphire : *O quam dura res eſt cum inſipiente rem habere.* Mais quelle eſt donc voſtre querelle, il m'a voulu ſouſtenir que *odor in pomo non erat accidens*, & que vous importe-il, luy dis-ie, que ce ſoit accident ou ſubſtance, autant dit Sydias, qu'il m'importe d'eſtre ſçauãt ou ignorant, d'eſtre homme ou beſte, nous riſmes de ſa conſequence bien q'uelle fut des ordinaires de ſon diſcours, & le ramenaſmes au logis pour accorder leur different.

CHAPITRE IV.

LH'oſte & ſes domeſtiques eſtoient empeſchez à retenir l'autre, qui eſtoit

eſtoit en vne cholere furieuſe, de ce que Sydias luy auoit donné vn dementy, c'eſtoit vn ieune homme nouuellement ſorty des Eſcholes, qui s'en alloit porter les armes en Holande, fort chatouilleux ſur le point d'honneur, & qui ne vouloit reſolument receuoir aucune condition que du duel, il eſtoit pour dire le vray offencé : car le Pedan luy auoit ſanglé le viſage d'vne ceinture qu'il portoit ordinairement, & les meurtriſſures que les boucles luy auoiẽt faictes paroiſſoient bien fort, ſi biẽ que nous euſmes beaucoup de peine à le faire conſentir de remettre ſon affaire entre nos mains, & d'auoir eſgard qu'il auoit affaire à vn homme de lettres, auec qui tous les aduantages qu'il ſe pouuoit promettre, ne luy ſçauroient donner que peu de reputation, & que nous le porterions à luy demander pardon du dementy, Sydias nia que ce fut vn demanty, & qu'il ſçauoit mieux le reſpect qu'il deuoit à Pallas pour traicter ſi outrageuſement ſon nourriſſon, qu'il n'auoit dit autre choſe ſinon qu'il eſtoit faux, que *odor in pomo* fut autre choſe qu'accident, & qu'il eſtoit reſolu

de mourir ſur ceſte opinion, il falut mettre dans les conditions de l'accord que le ſoldat auouëroit ceſte verité, ce qu'il fit tres-facilement, diſant qu'il ne croyoit pas que ſon honneur dependit de la freneſie d'vn Philoſophe, ceſte façon de parler faillit à rebroüiller tout: car le Pedan ſe piqua de nouueau par ceſt' iniure, & reprit tout haut que les Philoſophes n'eſtoiẽt point frenetiques, *freneſis enim, inquit ille, eſt alienatio quædam mentis & furor animi ratione deſtituti*, & que *Philoſophorum ſtudium in excolenda potiſſimum ratione verſabatur*, là deſſus nous leur impoſames ſilence, & ordonnaſmes que Sydias s'excuſeroit du dementir, & que l'autre tiendroit *odor in pomo* pour accident, cela conclu nous les fiſmes embraſſer & boire enſemble. On nous auoit apreſté à deſ-jeuner en vne ſalle baſſe, où il y auoit deſ-ja des Alemans & des Italiens qui mãgeoient à diuers eſcots, les Alemans eſtoient à la main droicte; & les Italiẽs à la gauche, & noſtre table eſtoit au milieu attẽdant qu'on nous apportaſt à deſ-jeuner, nous acheuions Clitiphon & moy de rapaiſer la fougue de noſtre nouueau-ſoldat,
qui

qui ne se pouuoit pas bien satisfaire sur certains restes du procedé, & meditoit encore vne maniere d'esclaircissement, Sydias qui n'y pensoit plus pour tout, s'approche de la table de ces Alemans, & comme il estoit fort estourdy, & tousiours curieux sans dessein, ayant consideré leurs visages & leurs habillemens, il leur fait vn petit soubs-ris, & les saluant de la teste sans oster son chapeau, *Quantum*, dit-il, *ex vultu & ex amictu licet conijcere, ego vos exoticos puto*, Ces Messieurs du Septentrion qui d'vne grauité froide & nonchalante, rebutent d'abord les plus eschauffez ne daignerent pas seulement respondre le moindre signe à la demande du Pedan, qui n'imputant ce silence qu'à la stupidité de la nation, continuë à leur dire, *Nuper ni fallor appulistis ad nostrum littus, adhuc enim vobis vestes sunt indigenæ*, à ceste seconde attaque ils se regardent leurs habits les vns les autres, & se parlans en leur langue ils reietterent quelques regards de trauers sur nostre Pedan, qui cogneut bien que ce n'estoit pas là sa conuersation, & se destournant à la main gauche vn peu refroidy de ce

premier rebut, comme il estoit à contempler ces Italiens, à peine eut-il loisir d'ouurir la bouche pour les saluer que ces Messieurs se leuent, & d'vne ciuilité extra-ordinaire auec des reuerances profondes, le coniurerent de prẽdre part à leur petit repas. *Deus bone* [s'escria Sydias] *quam varia sunt hominum ingenia, tot capita, tòt sensus, tot populi, tot mores, tot ciuitates, tot iura, Noi altri,* luy dirent-ils, *Reuerendissimo signore non parliamo Latino, basta à no de saper, il vulgare ma vos signoria pille vn seggio & fara colatione con i suoi seruitori,* Sydias à qui la cognoissance du Latin & du François donnoiẽt assez d'intelligence pour l'Italien, Messieurs, leur dit-il, vous estes bien plus honnestes gens que ces gros Messieurs là, mais vous ne faictes pas si bõne chere, comment pouuez vous manger des salades si bon matin? *Herbæ enim nisi post rorem frigidiores sunt & planè sub meridiem apponendæ*, & faut que le Soleil ait passé par dessus; nous le faisons, direntils, pour nous remettre l'appetit: car nous fismes hier desbauche, & la teste nous en fait encore vn peu de mal, *Optimè,* dit Sydias, *Contraria contrariis curantur*

rantur & cum dicto, il s'en reuient à nous qui estions desia en train de des-jeuner Clitiphon se fait donner vn verre à moitié plein, & porte à Sydias la santé de son Antagoniste, *Ex animo*, dit-il, ie feray raison, & tout sur le chãp se faict donner le plus grand verre, & le beut plein iusques aux bords, les Alemens voyans ceste action si franche, se repentirent de la mauuaise opinion qu'ils auoient euë de son esprit, & auec des regards plus familiers luy vouloiẽt faire entendre qu'ils eusset esté biẽ aises de faire cognoissance auecques luy, mesme l'vn deux le verre à la main, les yeux tousiours fichez sur Sydias pour prendre occasion d'estre veu de luy, & toussant pour se faire apperceuoir, comme Sydias se fut vn peu destourné, il se leue & boit à ses bonnes graces, le Pedan qui n'estoit pas irreconciliable, le receut de bon cœur, & par là s'introduisant en leur societé, nous vouloit persuader Clitiphon & moy de ioindre nostre escot au leur : Car pour luy c'estoit vn fort beuueur, Mais Clitiphon qui a le cerueau delicat au possible, n'en sçauroit porter vne peinte sans

eſtre incommodé,non plus que ce ieune Eſcolier.I'eſtois entre les deux,& ne ſuis pas des plus foibles à la deſbauche. Mais ie n'ayme que celle où ie neſuis pas contraint. Tous ces Meſſieurs du Pays-bas ont tant de regles & de ceremonies à s'enyurer, que la diſcipline m'en rebute autãt que l'excés, ie me laiſſe facilement aller à mon appetit, mais les ſemonces d'autruy ne me perſuadẽt guere, & le mal eſt qu'eſtãt vne fois engagé à la table,le vin pipe inſenſiblement, & les alterations du corps vous mettent l'eſprit hors de gamme, ſi bien que les reſolutions qu'on faiſoit de ſe retenir de boire, s'oublient en beuuant, & chacun ſe pique d'abatre ſon compagnon. Ces debordemens font vn grand changement & vn grand tumulte en noſtre diſpoſition : mais ils ne ſont pas ſi dãgereux à la ſanté qu'on les croit,à les continuer on y ſuccombe mais à ſi laiſſer quelquefois ſurprendre on s'en trouue mieux. Les meilleurs Medecins tiennent que s'enyurer vne fois le mois deſtourne d'autres maladies. Il eſt vray que c'en eſt vne & plus à fuir à cauſe qu'elle eſt honteuſe,
&

& que la raiſon y patit. Ceux qui cherchent leur ſanté par ceſte voye, ſont comme ceux qui recourent à la Magie pour auoir leur Maiſtreſſe. Nous laiſſaſmes donc le Pedan embarqué auec les Alemans, & nous en alaſmes pour voir ſur le port vn Nauire qui eſtoit fraichement arriué des Topinanbours, où ie voulois m'enquerir des nouuelles d'vn de mes amis qui deuoit arriuer enuiron ce temps-la.

CHAPITRE V.

COmme nous allions vers la porte du quay, nous rencontraſmes au deſtour d'vne petite ruë le Sainct Sacrement que le Preſtre apportoit à vn malade, nous fuſmes aſſez ſurpris à ceſte ceremonie : car nous eſtions Huguenots & Clitiphon & moy : mais luy ſur tout auec vne opiniaſtreté inuincible, ce qu'il teſmoigna tres-mal à propos en ceſte rencontre : car tout le monde ſe mettant à genoux en

l'honneur de ce sacré Mystere, ie me rangeay contre vne maison nuë teste, & vn peu incliné par vne reuerence que ie croyois deuoir à la coustume receuë, & à la religion du Prince [Dieu ne m'auoit pas fait encore la grace de me rceuoir au giron de son Eglise] Clitiphon voulut insolemment passer par la ruë où tout le monde estoit prosterné, sans s'humilier d'aucune apparéce de salut, vn homme du peuple, comme souuent ces gens la par vn aueuglement de zele, se laissent plus esmouuoir à la cholere qu'à la pitié, saute à la teste de Clitiphō, luy iette son chapeau par terre, & en suitte se prend à crier au Caluiniste, toute la ruë se souleue, & sans la faueur d'vn vieil homme de robe longue, qui se trouua là inopinement, on l'eut sans doute lapidé, ce bon homme fit semblant de se saisir de la personne de Clitiphon pour le mettre en prison, & en respondit sur sa vie. pour appaiser les plus seditieux, qui cōmençoient à le trainer vers la maison de ville, où estoient les prisons de ceste ville la. Clitiphon parmy tout ce dāger auoit de la peine à se repētir de sa

faute:

faute:mais le bon homme qui s'estoit beaucoup hazardé pour luy rendre ce bon office, se monstra si sage qu'il ne parut aucunement touché de l'obstination brutale où Clitiphon perseueroit tousiours, seulement il le pria deux ou trois fois de se contraindre vn peu deuant ce peuple, pour n'estre pas occasion de nous faire tous assommer. Car nous estions enuironnez desia de plus de deux cens personnes, qui ne nous quitterent point iusqu'à ce que ce bon vieillard l'eut cõduit chez le Magistrat, & s'estant obligé de poursuiure la punition d'vn crime si scandaleux, il laissa tous ces mutins dans la ruë, & se r'enferma auec nous chez le Magistrat, qui pour l'amour de nostre Introducteur nous reçeut fauorablement. Ayant oüy le subiect de nostre visite, il nous ordonna de passer trois ou quatre heures dans son logis, attendant qu'il eust loisir de r'appaiser l'émotion populaire. Prenant pour cest effect sa robe Magistrale, il sort auec le vieil bon homme pour trauailler à nostre paix, & no⁹ met dans vne chambre où sa femme & vne sienne sœur tres-belle fille vin-

dreut

drent pour nous entretenir, en attendát le retour du Maiſtre du logis. Ceſte femme offrit à Clitiphon des habits à changer, car les ſiens eſtoient en deſordre, nous la remerciaſmes de ceſte courtoiſie, & priſmes vn Lacquais pour aller querir vn deſabiller pour Clitiphon à l'Hoſtelerie, elle ſe deſroba vn peu de nous pour dire tout bellemét à ſon Lacquais qu'il aduertit à noſtre logis que nous n'y diſnerions pas, nous fiſmes ſemblant de ne le pas ouyr, voyant bien que nous ne pouuions pas nous en deffendre, puis que nous auions long-temps à nous cacher là dedans. Ceſte importunité nous eſtoit ineuitable, car toute la ceremonie & les honneſtetez qu'on fait à refuſer vne choſe neceſſaire, tiénét quelque choſe d'vne hypocriſie qui dement la ciuilité & qui efface tout le compliment, apres qu'elle nous eut faict aſſeoir dãs des ſieges tres beaux, car tout eſclatoit la dedans & ſentoit sõ bien, elle prit plaiſir à m'ouyr raconter noſtre aduanture, & ne ſe pouuoit tenir de me ſoubs-rire de la punition de Clitiphon, qui ne s'attendoit guere à nos diſcours : car il tournoit

ſes

ses yeux de fois à autre sur ceste fille, qui auoit veritablement dequoy amuser la veuë d'vn honneste homme : mais il y auoit parmy les attraicts de son visage vne froideur de modestie & de chasteté si bien peinte, qu'elle obligeoit à aymer beaucoup, mais à ne guere esperer, i'y auois pris garde à la desrobée aussi bien que mon compagnon: & i'ay ce bon-heur que dés le premier pas que mon esprit veut faire vers quelque passion, vne petite estincelle de iugement s'ingere à me donner conseil, & me destourne ordinairement d'vn dessein où ie voy de la difficulté à poursuiure vn plaisir, & de l'incertitude à l'atteindre. La Maistresse du logis apres nous auoir mis en discours auecques sa sœur, s'en alla pour disposer ses gens à nous faire chere, comme on nous la fit tres-bonne. Aussi-tost qu'elle fut sortie, Cliphon se tourna vers l'autre. Et se mettans la dessus à cageoler, ils se piquent tous deux de rencontres, & du bien dire ordinaire de ceux qui font l'amour, à quoy ie n'ay sçeu iamais encore accommoder la rudesse de mon esprit. Ce qui interrompit ceste premiere con-

uersation fut le retour du Lacquais qui amenoit le valet de la châbre de Clitiphon auec son desabiller, & nous dit qu'vn honneste homme de ceste Hotelerie nommé Monsieur Sydias auoit beu tout deuant luy à nostre santé, & luy auoit donné vn billet pour nous apporter, que ie prins, & voulois differer à le lire deuant ceste Damoiselle, sçachant bien que i'y trouuerois des impertinences à son ordinaire, Clitiphon me l'arracha des mains, & pour prendre occasiõ de faire quelque commencement d'vne confidence auec elle le luy presenta pour le voir, ce qu'elle m'ayant remis, ie me vis obligé de le lire, il estoit moitié Latin moitié François, comme tous ses discours, & voicy ce que c'estoit, *A quo me vobis socij charissimi, misera mea sors eripit, ingressus sum periculosissimum mare, atque ideo quæso vos*, Messieurs mes bons amis, de prier Dieu qui luy plaise auoir pitié de mon ame : car ie vois bien que nous sommes tous perdus, *Iam mihi cernuntur tripidis delubra moueri sedibus, atque adeo vnà Eurusque, Notusque ruunt, & iam exonerata nauis, & quicquid vestium &*

& mercium fuit in mare proiectum vix nudos nos ferè ſuſtinet. Il me va ſouuenir que nous l'auions laiſſé en train de boire, & demande au Laquais en quelle poſture il l'auoit trouué qui ſe retenant par reſpect de nous le dire, nous fit aſſez cognoiſtre, que ce Pedan eſtoit en deſordre, Clitiphon le preſſe de nous dire en quel eſtat il l'auoit laiſſé, le garçon nous dit ingenuement, qu'ils eſtoient quatre ou cinq qui croyent aller faire naufrage, comme s'ils euſſent eſté dans vn Nauire bien en peril, ils iettoient les meubles de la maiſon par les feneſtres, croyant que c'eſtoit de la marchandiſe du vaiſſeau qu'il falloit ietter dans la mer, & que parmy ceſte eſpouuante, ils ne laiſſoient pas de boire par interualles, de ſe coucher, de piſſer deuant tout le monde, & de vomir les vns ſur les autres, à quoy la Damoiſelle tournant la teſte nous obligea de l'entretenir d'autres choſes. Clitiphon alloit reprendre ſa pointe quand voicy le Magiſtrat reuenu de la ville, auec de bonnes nouuelles pour nous, il nous dit qu'il auoit aſſoupy ce tumulte, mais que pour la liberté de ſortir nous ne

pouuions

pouuions l'auoir qu'apres diſner, que luy meſme nous vouloit ramener à noſtre logis, Clitiphon commença lors à ſe repentir de ſa faute, pour la peine que de ſi honneſtes gens auoient priſe à la reparer, ce Magiſtrat eſtoit vn peu ceremonieux : car il paſſoit deſia midy, & le diſner commençoit à deuenir froid, qu'ils eſtoient encore à l'entrée de la chambre où l'on auoit ſeruy, diſputant la porte, & comme nous eſtiõs venus ſur le ſeüil, ils ſe retirerent tout à coup, & ſe conſiderans l'vn l'autre. Allons donc, Monſieur, Monſieur ie n'ay garde, ce ſera apres vous, Ieſus Monſieur que dictes vous ? i'aymerois mieux mourir, Mõſieur ie ne ſçaurois pas vous repartir, mais ie ſçaurois bien me tenir icy tout auiourd'huy, Mõſieur ie ne ſçay pas beaucoup de ciuilité, mais ie ne l'ignore pas iuſqu'à ce point là, Monſieur en vn mot ie veux eſtre obey ceans, le Charbonier fut Maiſtre dans ſon logis : i'eſtois vn peu à part baiſſant la veuë de honte, & hauſſant les eſpaules en me mocquant, & en ſouffrant beaucoup de leur honneſtetez fort à contre-temps, à la fin

voyant

voyant que cela tiroit de longue, & que les viandes se gastoient, ie fis signe à Clitiphon qu'il se laissast vaincre, il deffera cela à mon impatience, & passant le premier ne se peust empescher de dire encore, Monsieur, i'ayme mieux estre sot qu'importun, puis qu'il vous plaist que ie faille, ie merite que vous me le pardonniez, ie passay aussi à la faueur de ses complimens, & d'abord que ie fus dans la chambre, ie quittay mon manteau, me fis donner à lauer aupres du buffet pour esuiter la ceremonie, & par la, les obliger à n'en point faire, ce qui me reüssit, Clitiphon laua auec les femmes ceste Maistresse luy donnoit tousiours dans la veuë, & comme nous fusmes à table, il ne se pouuoit tenir de la regarder auec vne passion si apparente, qu'il estoit aisé à tout le monde de s'en aperceuoir, & que la fille & luy en rougirent deux ou trois fois, pour moy ie ne m'amusois qu'à manger du bon appetit, & disois à nostre Hoste en passãt quelque mot de sa bõne chere : car tout y estoit delicat, & fort bien apresté. Lors qu'en des repas on a la liberté de parler de la chere qu'õ fait, on se traicte ce me semble

ble auec plus de plaisir, & les tables des grands Seigneurs sont odieuses, en ce qu'on passe presque le repas sans dire mot, leurs ordinaires qui pourroient passer pour festins, si on auoit la licence de les gouster, sont tousiours affamez pour moy à cause de la cerimonie: car i'y trouue de si grandes contraintes, & tant de degousts, qu'au sortir de la table, il me semble que ie viens de disner dans ces Chasteaux enchantez, où les viandes n'auoient qu'illusion, par où la foiblesse de la veuë trompe les dents & l'estomach. Autrefois la bonne chere a esté le plaisir des honnestes gens, Homere introduit presque tous ces Heros grands mangeurs & grands beuueurs, & la raison y est naturelle, Car vne composition robuste comme elle dissipe beaucoup d'esprits, elle a besoin de beaucoup d'alimens pour la reparer; pour moy si peu d'apetit que ma santé me donne, ie l'employe assez sensiblement, & suis bien aise qu'on ne me presse point au repas. Ce Magistrat me fit ceste complaisance, car comme Clitiphon s'amuse à resuer sur le visage de ceste
nou

nouuelle Maiſtreſſe, l'Hoſte & moy parmy les deuis & les ragouſts. Nous fuſmes à table iuſqu'à trois heures apres midy. De là, il nous falut retirer à noſtre logis, ce que nous fiſmes vn peu pluſtoſt ſans doubte que noſtre Amoureux n'euſt voulu.

CHAP. VI.

I'Eſtois en vne grande impatience de ſçauoir à quoy en eſtoit la conference de nos beuueurs, & auſſi toſt que ie fus dans l'Hoſtelerie, i'entray dans la ſalle où nous auions desieuné, pour voir s'ils eſtoient encore à la deſbauche. Mais ie les trouuay l'vn endormy le nez ſur ſon aſſiette, l'autre renuerſé ſur le banc, Sydias couché tout plat ſur les carreaux, la moitié des eſcuelles à terre, preſque vn muid de vin ou vomy ou renuerſé, vne muſique des ronflemens, vne odeur de Tobac, des chandelles allumees comme deuant des morts, bref tout m'a-

paroiſſoit

paroiſſoit d'vn viſage ſi eſtranger, que ſi ie ne me fuſſe retiré de là, ie m'allois imaginer de n'eſtre plus en France, tant cela tenoit des ceramesſes du Pays bas : i'allois pour faire rire Clitiphon de ce ſpectacle, car d'abord que nous fuſmes de retour de chez le Magiſtrat, il s'eſtoit enfermé dãs vne chambre, où ie vins à heurter aſſez fort, auant qu'il voulut reſpõdre, à la fin me recognoiſſant à la voix il m'ouurit la porte, & plia, comme i'entrois, vn papier, qu'il mit à la deſrobee dans ſa pochette : mais non pas ſi finement que ie n'y prinſſe garde, ſans luy faire pourtant cognoiſtre que ie l'auois aperçeu: car ie ſuis homme de peu de curioſité, & laiſſe touſiours mes amis dãs leur ſecret, d'autãt que ie ne crois pas qu'aucune amitié puiſſe iamais adiuſter vne confidence au point de n'auoir quelque choſe de reſerué, les gens de bien qui viennent à s'aymer parfaictement, ne ſe doiuent rien cacher de ce qui leur importe, & dont le ſecret peut donner de la ialouſie à ſon amy : mais il ne laiſſe pas de ſe trouuer bien ſouuent des choſes particulieres, que le reſpect & la

confi

de l'amitié ne veut pas que l'on cõmunique, ie ne m'offenceray iamais que mõ amy dãs ses affaires domestiques, ne me fasse point son confident, il peut ouurir & fermer toute sorte de lettres deuant moy, sans que ie l'espie seulement d'vn regard, mais s'il auoit vn dessein ou de mariage, ou de voyage, sans me le faire sçauoir, ie ne croirois plus estre en ses bonnes graces, & luy rendrois la pareille de ses deffiances. L'affaire de Clitiphon n'estoit point de cest importance la, ie me doubtois bien à plus pres que ce pouuoit estre, voyant dans son visage qu'il estoit en peine de sa feinte, soit qu'il se sentit rougir, ou qu'il eust aperçeu que ie l'auois descouuert, si biẽ qu'il ne me le fit pas long: car apres m'auoir dit la premiere fois qu'il estoit là à faire vn calcul de quelques petites despenses pour venir à certains cõptes qu'il alla controuuer, il vid que ie fis sẽblant de croire trop facilemẽt pour en croire rien du tout, & me disposant à luy donner le loisir de faire ses supputations, i'alois sortir qu'il me pria d'arrester pour me dire au vray ce qui l'amusoit là,

à condition que ie ne m'en mocquerois point, ce que luy ayant promis, il tire de ſa pochette quelques moitiez de vers & de proſes, d'où il vouloit r'aſſembler vn preſent pour ceſte Maiſtreſſe. Eſt-il bien vray, luy dis-ie, que vous ſoyez pris ? ſeriez vous ſi fol que d'eſtre Amoureux ? ie ne le ſuis pas, dit-il, au point qu'il paroiſt pout eſtre à ma contenance : mais à la verité ceſte fantaiſie me paſſe fort agreablement dans l'eſprit, & ceſte reſuerie commence à me deſrober le gouſt des obiects que ie trouuois auparauant les plus aimables, ie ne ſçaurois me ſouuenir d'elle qu'auec vn peu d'emotion, & pour ſi peu de temps que l'ay veuë, i'ay toute ceſte idee ſi bien imprimee dans le cœur, qu'il n'y a poinr de traict ſi caché dans ſon viſage, ou de mouuemens ſi diuers en ſes regards, qui ne ſoient preſens à mon imagination, ceſte taille, ceſte parole, ce rire, ceſte façon de cheminer, ie le vois mieux que ie ne faiſois tantoſt: car mes yeux l'ont mis bien fidelement dans mon ame, & mon ame la remet inceſſamment deuant mes yeux. Ceux qui ſe ſont imaginez d'auoir parlé à des

diuini

diuinitez corporelles ; ſongeoient ſans doute à leur Maiſtreſſe : car on ne voit en abſence rien ſi clairement que cela. A ce petit diſcours qu'il me pouſſa precipitement, & qu'il monſtroit bien partir du profond du cœur, il me ſembla voir vn homme qui commence à s'eſtendre, & baille du premier accez de ſa fiebure, & iugeay bien qu'à la fin il faudroit que ceſte maladie print ſon cours, ie ne laſſay pas de luy repreſenter que c'eſtoit là le commencement d'vn deſſein qui engage les hommes aux affaires les plus importantes de la vie, & qu'on ſe deuoit donner le loyſir d'examiner vn peu ceſte entrepriſe, tout ce qui nous ſurprent pour nous engager, ne ſe porte que bien rarement à noſtre aduantage. Ceſte aduanture luy dis ie ſi inopinee, n'eſt peut eſtre pas de voſtre bon genie, voyez que deſia vous commencez à vous en treuuer mal, la melancolie vous ſaiſit, les ſouſpirs vous eſchappent, vous ne mangez plus qu'auec degouſt, vous n'auez plus vn ſommeil qu'interrompu, ny des ſonges qu'auec des vapeurs mal digerees, qui ne vous repreſentent que precipices, & que vi-

ſions d'eſpouuentemens : ne laiſſez pas gaigner le mal plus auant, coupez luy la racine tandis qu'elle eſt encore foible, auſſi bien poſſible trauaillerez vous à ceſte recherche inutilement : ce ſera, peut eſtre, quelque eſprit capricieux, ſur qui vous ne pourrez poſer aucũ fondemeut de voſtre pourſuite, ou quelque humeur deſſiante que vous ne pourrez iamais aſſeurer de la verité de voſtre affection, ou quelque naturel delicat & ſuperbe, à qui ny la vertu, ny la paſſion ne ſçauroit iamais rendre agreable, & qui ne ſe trouuant honoré que de ſoy meſme, ſe deſoblige de l'amitié & du reſpect qu'on luy veut rendre. Peut eſtre cõme à ſa mine elle eſt aſſez froide, & ſemble auoir du iugement, elle ſouffrira bien que vous la ſeruiez, & ne ſe faiſant au fonds que rire de voſtre mal, vous laiſſera vieillir ſans recompẽſe. Mon amy vous courez danger de tous ces inconueniens là. Au reſte ie ne ſuis pas ſi peu complaiſant à la paſſiõ de mes amis, que ſi i'auois la liberté de demeurer en ceſte Ville, ie ne fuſſe biẽ ayſe de vous y tenir compagnie : car ie voy que cecy s'en va rompre veſtre

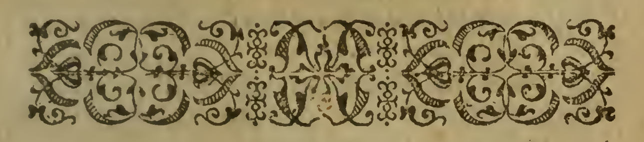
voyage,

voyage, & que vous n'estes pas prest à partir d'icy demain. Là commençant à me respondre par vn serment, il me proteste qu'il seroit à Tours si tost que moy, & que dans trois iours il prendroit la poste pour me rateindre, qu'il me supplioit de luy donner ce temps-là, & de pardonner ceste necessité à la foiblesse de son esprit, qui s'estoit veritablement laissé prendre, & ne se sentoit pas capable de se deliurer si promptement. Cependant puis que vous me donnez vne sorte de congé en ceste desbauche, plustost comme vne approbation à ce diuertissement de mon ame, acheuez ie vous supplie l'obligation que ie vous ay de m'approuuer en ma frenesie; & pour la faire mieux reüssir, puis que les vers ne vous coustēt rien, & que tout le monde, & moy particulierement les estiment tant, donnez moy vn Quatrain de vostre façon qui luy touche quelque chose de mon affection, & de sa beauté: Et comment, luy dis-ie, voudriez vous emprunter les habits d'vn autre pour vous parer deuant vostre Maistresse, & vous farder le visage pour luy plaire. Cela est en-

core plus eſtrange d'auoir des imaginations empruntees pour luy diſcourir, & ſçachez, ie vous prie que les penſees d'vn autre ne ſe rapportent iamais ſi bien à nos ſentimés, & qu'il faut eſtre Amoureux pour les ſçauoir dire. Pour exprimer voſtre fantaiſie, il faudroit que voſtre Maiſtreſſe me parut auſſi belle qu'elle vous ſemble : Les plus excellens traicts de la Poëſie ſont à bien peindre vne naifueté: Vous ferez mieux cela auec vn ſouſpir que ie ne ſçaurois auec tout l'artifice. Le plus nõchalamét que vous luy pourrez eſcrire, & auec plus de deſordre luy perſuadera mieux que vous auez l'eſprit diuerty, Et que l'amour ne vous laiſſe pas la liberté du diſcours, ſi bien qu'autant de fautes que vous ferez, ſeront autant de marques de voſtre paſſion, & des ſubiets de vous faire aymer. Voila, ce me dit-il, le plus honneſte refus que ie pouuois eſperer de vous, donnez moy pour le moins ce ramas de vos dernieres Poëſies qu'on n'a point encores veuës, afin que i'en tire ſi ie puis quelque choſe à mon ſubiet, ce que ie fis facilement, & commençay à prendre reſolution de luy laiſſer faire

l'amour

l'amour, & departir le lendemain auecques Sydias.



AV ROY,

SVR SON RETOVR DV LANGVEDOC.



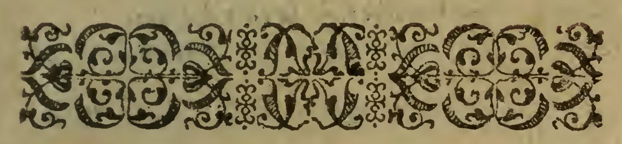
Ieune & victorieux Monarque
Dont les exploicts si glorieux
Ont donné de l'Enuie aux Dieux
Et de la frayeur à la Parque;
Qu'attendez vous plus des Destins?
C'est assez puny de mutins,
C'est assez desmoli de Villes,
Nous sçauons bien que desormais
La fureur des guerres ciuiles
Ne nous sçauroit oster la paix.

Laissez-là ces terres Estranges
Où vous faites tant de deserts,
Boisset prepare des concerts,
Et moy des vers à vos loüanges.
Paris ne fut iamais si beau,
Les sources de Fontainebleau,
Rompant leurs petits flots de verre

Contre les murs de leurs rampars
Ne murmurent que de la guerre
Qui les priue de vos regards.
Dans les allegresses publiques,
Mesme en celebrant vos vertus
Nos visages sont abatus,
Et nos ames Melancholiques,
Vos exploits qu'on nous fait ouyr
Ne peuuent sans nous resiouir,
Vous donner de la renommee,
Et ne peuuent sans nous fascher
Exposer au sort de l'armee
Vn Roy que nous auons si cher.
Dans ce sanglant mestier des armes
Où vos bras sont trop exercez,
D'autant de sang que vous versez,
Le peuple verse icy de larmes,
Le Demon ennemy du iour,
Noye les Astres de la Cour
Dans l'horreur de ses fleuues sombres,
Partage vostre Estat aux morts,
Bastit l'Empire de ses ombres
De la ruine de nos corps.
Si les fureurs estoient hardies
A ce point que leur cruauté
Attaque vostre majesté,
De leurs funestes maladies,
Quelle si secourable main
Peut fournir le secour humain,
Ou quell'assistance diuine,
Vous pourroit si soudain guerir.
Que la peur de nostre ruine
Ne nous eust plustost fait mourir.
Reuenez au sein de la France,
C'est où les Astres les plus doux

Encore pour l'amour de vous
Adouciront leur influence,
Tous les plus gracieux climats,
Qui ſans greſles & ſans frimats,
Peuuent accomplir leur annee,
Dans leur plus fauorable iour,
N'ont rien d'eſgal à la iournee
De voſtre bien-heureux retour.

Voſtre Demon tenant la guerre
Reduite à ſa deuotion,
Laiſſe gronder l'Ambition
Des plus vaillans Roys de la terre,
On n'en voit point du temps paſſé,
De qui le renom effacé
Ne vous rende vn muet hommage,
Et le marbre deuant vos Lys,
Eſt honteux de ſeruir d'Image
A leurs exploits enſeuelis.



ELEGIE.

SOuuerain qui regis l'influence des vers,
Auſſi bien que tu fais mouuoir tout l'Vniuers,
Ame de nos eſprits qui dans noſtre naiſſance
Inſpiras vn rayon de ta diuine eſſence

Pourquoy ne m'as tu fait les sentimens meilleurs?
Pourquoy tes beaux tresors sont ils coulez ailleurs?
Ie voy de toutes parts des escriuains sans nombre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre.
Ie n'ay qu'vn pauure fonds d'vn mediocre esprit,
Où ie vay cultiuer ce que le Ciel m'apprit,
Des tristes sons rimeurs, d'vn style qui se treine,
Espuisant tous les iours ma languissante veine.
Si i'auois la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'esprit de celuy qui força les Destins.
Qui vit à ces chansons les Parques desarmees,
Et de tous les damnez, les tortures charmees,
Quand pour l'amour de luy le Prince des Enfers,
Laissa viure Euridice, & la tira des fers,
Ou si c'est trop d'auoir ces merueilleux genies,
Qu'à nostre siecle infame à bon droit tu denies.
Ie me contenterois d'esgaler en mon art
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ronsart,
Et mille autres encore, à qui ie fais hommage,
Et de qui ie ne suis que l'ombre & que l'image.
Ie donnerois ma plume à ces soins violans,
A peindre ces sanglots & ces desirs bruslans,
Que depuis peu de iours quelque demon allume
Dans mon sang où l'Amour se plaist & me consume.

Si mes vers retenoient encore la serueur
Qui les fit autresfois naistre pour la Faueur,
Et tant d'escrits perdus que pour chanter leur flame,
Mille de mes amis m'ont arraché de l'ame,
O Cloris qui te sçais si bien faire adorer!
Qui l'Ame per les yeux m'as peu si biẽ tirer,
Beauté que desormais ie nommeray mon Ange,
Ie les consacrerois sans doubte à ta loüange,
I'ay si peur que ma Muse ait perdu ces appas,
A flater vainement ceux que ie n'aime pas.
Que ma plus belle ardeur auiourd'huy se retire,
M'estant si necessaire à ce nouueau martire,
Et qu'au meilleur besoin mes esprits finissans,
Ne me fournissent plus que des vers languissans,
Mon esprit espuisé dans des trauaux funestes
N'aura pour ton subiect rien gardé que des restes.
Cloris ie le confesse & qu'en ce beau dessein
Mon ardeur s'amortit en mon timide sein,
Mais le feu de l'amour qui s'est rendu le maistre,
De tous mes sentimens la peut faire renaistre,
Et sa douce fureur par vn traict de tes yeux,
Peut rendre à mon esprit ce qu'il auoit de mieux,
Ainsi sur cet espoir dont ta beauté me flatte,
Ta beauté dont le feu par tous moyens esclate:
Encore mon esprit oze se faire fort

De ſauuer ton merite & mon nom de la mort.
Ie conçois vn Poëme en l'ardeur qui me pique,
De ce vaſte deſſein qu'on appelle heroïque:
Ie ſçay que les François n'ont pas encor appris
De pouſſer dans ces champs leurs delicats eſ-
prits,
Ie me veux engager à ce penible ouurage,
Car tu m'en fourniras la force & le courage.
Si ie ſuis le premier à ce diuin effort,
Ce n'eſt à mon aduis que le plaiſir du ſort,
Qui voulant que premier ceſte œuure i'eſcriuiſ-
ſe,
Voulut que le premier ceſte beauté ie viſſe,
Et que dans tes appas ie prinſſe vne chaleur,
Où les ſœurs d'Appollon n'ont rien donné du
leur,
Où rien que ton obiet ma paſſion n'allume,
Où ie n'ay que ta main pour conduire ma plu-
me,
O Dieux pourray-ie bien ſans vous faſcher vn
peu!
Suiure les mouuemens de mon auengle feu!
Deſ ia comme l'amour m'engage à la furie,
Ie croy que l'adorer n'eſt pas idolatrie,
Deuſſe-ie deſpiter veſtre diuin courroux,
Tout ce que i'en veux dire eſt au deſſous de
vous,
S'il vous plaiſt que le monde vniquement vous
ayme,
Si vous voulez purger la terre du blaſphe-
me,
Faire que les mortels rendent la liberté
De leurs deſirs peruers à voſtre volonté,
Sans les eſpouuanter de l'eſclat du tonnere.

Chan

Changez vous en Cloris, & venez sur la terre,
Alors de vostre Amour ils seront tous rauis,
Alors absolument vous en serez seruis,
Il est vray que tout cede à l'amoureuse peine,
Que Paris & sa ville ont bruslé pour Helene,
Et les antiquitez font voir au curieux,
Que l'Aube mist Titon dans le siege des Dieux,
Et de tant de beautez qui furent les Maistresses
De l'aisné de Saturne on en fait des Deesses,
Qui n'ont esté pourtant non plus que leur Amant,
Que le triste butin d'vn mortel monument,
Mais d'autant que l'Amour est le bien de la vie
Qui seul ne peut iamais esteindre son enuie,
Qui tousiours dans la peine espere le plaisir,
Qui dans la resistance augmente le desir,
Et que les corps humains de ceste douce flame,
Suiuent iusqu'à la fin les derniers traits de l'Ame,
On a creu de l'Amour qu'il estoit immortel,
Et qu'aussi son suiect ne peut estre que tel,
Ainsi ces Dieux Paiens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrais Amans seront plus que les hommes,
Pour moy qui n'ay souffert que d'vn iour seulement,
Ie n'oze m'asseurer de passer pour Amant,
Ie ne sçay si l'Amour me croit de son Empire,

Depuis si peu de temps qu'il voit que ie souspire,
Il faut bien que ce soit vn obiect violent,
Pour me donner si tost vn desir si bruslant,
Ou que mon Ame soit d'vne matiere aisée,
Et d'vne humeur bien prompte à se voir embrasée:
Ce feu brusle si viste à force qu'il me plaist,
Qu'à peine ay-ie loisir de regarder qu'il est,
Les Dieux qui peuuent tout auec les Destinées,
S'aident de mille maux & de beaucoup d'années,
Et faut que des Soleils l'vn l'autre se suiuans,
A force d'esclairer esteignent les viuans,
Qu'vn siecle ce flambeau passe sur nostre vie,
Et Cloris d'vn trait d'œil me l'a des-ia rauie.
Mes sens enueloppez dans vn profond sommeel,
Ne sçauent plus que c'est des clartez du Soleil,
Mes premiers sentimens sont dans la sepulture,
Ton Amour, ô Cloris, a changé ma nature,
L'esclat des Diamans ny du plus beau metal,
Baccus ton Dieu qu'il est, riant dans le cristal
Au pris de tes regards n'ont point trouué la voye,
Qui conduit dans mon ame vne parfaite ioye,
Si le sort me donnoit la qualité de Roy,
Si les plus chers plaisirs s'adressoient tous à moy,
Si i'estois Empereur de la terre & de l'onde,
Si de ma propre main i'auois basty le monde,
Et comme le Soleil de mes regards produict

Tout ce que l'Vniuers a de fleur & de fruict,
Si cela m'arriuoit ie n'aurois pas tant d'aise,
Ni tant de vanité que si Cloris me baise,
Mais ie n'entens d'vn baiser où le cœur puisse aller,
Auec les mouuemens des yeux & du parler,
Que son ame sans peine auec moy s'entretienne,
Et que sa volonté seconde vn peu la mienne.
Amans qui vous piquez vers vn obiect forcé,
Qui ne sçauez que c'est d'vn baiser bien pressé,
Qui ne trouuez l'Amour que dans la tyrannie,
Et n'aymez les faueurs qu'entant qu'on le vous nie,
Que vous estes heureux en vos lasches desirs,
Puis que mesme vos maux font naistre vos plaisirs,
Pour moy chere Cloris, ie n'en suis pas de mesme,
Ie ne sçaurois aymer si ie ne voy qu'on m'ayme,
Et si peu qu'on refuse à ma saincte amitié,
Ie sens que mon ardeur decroist de la moitié,
I'entens que le salaire égale mon seruice,
Ie pense qu'autrement la constance est vn vice,
Qu'Amour hait ces esprits qui luy sont trop deuots,
Et que la patience est la vertu des sots,
Ce que ie dis Cloris auec plus d'asseurance,
D'autant que ie te voy flater mon esperance,

Et que pour nous tenir dans ceſt heureux lien,
Ie voy deſ-ia d'accord ton eſprit & le mien.
Aymons nous ie te prie, & lors que mon viſage
Te voudra rebuter ou mon poil ou mon age,
Regarde en mon eſprit où i'ay mis ton tableau,
Lors tu verras en moy quelque choſe de beau,
Tu te verras logée en vn petit Empire,
Où l'eſprit de l'amour auecques moy ſouſpire,
Il ſe tient glorieux de receuoir ta loy,
Et ſemble qu'il pourſuit meſme deſſein que moy,
Si ie vay dans tes yeux il y va prendre place,
Ie ne voy là dedans que ſes traicts & ma face,
Ie doubte s'il y fait ou mon bien ou mon mal,
Et ne ſçay plus s'il eſt mon maiſtre ou mon riual:
Ie cognois bien l'Amour, ie ſçay qu'il eſt perfide,
Et ſi pour le chaſſer ie ſuis vn peu timide,
Ie luy feray touſiours vn traictement humain,
Puis que ie l'ay receu d'vne ſi bonne main.
Puis que c'eſt toy Cloris, apres l'auoir fait naiſtre:
Qui l'as mis dans mon ame, où ton œil eſt le maiſtre:
Où tu vis abſoluë en tes commandemens,
Où ton vouloir preſide à tous mes ſentimens,
C'eſt par toy que ces vers d'vne veine animée,
S'en vont à ma faueur flatter la renommée,

Mais

Mais ie diray par tout que tes seules beautez
Ont esté le Demon qui me les a dictez,
Et tant que tes regards luyront à ma pensée,
Sans ouurir vne veine aucunement forcée,
Ma Muse se promet de meriter vn iours,
Que ses vers soient nommez les fruicts de ton Amour,
Autant que ton humeur ayme la Poësie,
Ie te prie ô Cloris, aide ma frenesie:
Et puis que ie m'engage à ce diuin proiect,
Ne te lasse iamais de me seruir d'obiect,
Auiourd'huy donne moy tes beaux cheueux à peindre
Tu verras vne plume au Pactole se teindre,
Et d'vne lettre d'or grauer selon mes veux,
Mon ame entrelassée auecques tes cheueux.
Ie ne veux point laisser ma passion visiue,
Ma veine est pour Cloris & sans fonds & sans riue.
Demain ie descriray ses yeux & ce beau front,
Pour elle mon genie est abondant & prompt,
Et pour voir que ma veine en ce subiet tarisse,
Il faudra veoir plustost que sa beauté perisse,
Que mes yeux dans ses yeux ne trouuent plus d'Amour,
C'est à dire, il faut voir perir l'Astre du iour:
Car ie ne pense point que ses attraicts succombent,
Soubs l'iniure des ans, tant que les Cieux ne tombent,
Ils se r'enforceront au lieu de defaillir,

Comme

Comme l'or s'embellit à force de vieillir.
Et comme lè Soleil à qui le vieil vsage,
N'a point osté l'ardeur, ny changé le visage,
Toutefois il n'importe à mon contentement,
Que mon Soleil esclaire ou meure promptement:
Puis que desia ma vie à demy consommée,
Ne se peut asseurer d'estre long temps aimée,
Que ie doibs defaillir à ce diuin flambeau,
Et perdre auecque moy sa memoire au tom-
Mais tandis que Ciel me souffrira de viure.
Et que le traict d'Amour me daignera poursuiure,
Ie me veux consommer dans ce plaisir charmant,
Et me resouls de viure & mourir en aymant,
Ie sçay bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpetuel de seruir & de craindre,
Qu'elle a des mouuemens subiets à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris si ie venois aueuglé de tes charmes,
Le cœur tout en souspirs, & les yeux tous en larmes,
Demander instamment vn Amoureux plaisir,
Ie croy que ton amour m'en laisseroit choisir:
Maintenant que le Ciel despoüille les nuages,
Que le front du printemps menasse les orages,
Que les champs comme toy paroissent embellis
De quantité d'œillets, de rozes & de lis:
Que tout est sur la terre, & qu'vn humeur feconde,
Qu'attire le Soleil, fait raieunir le monde,

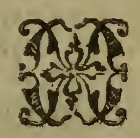
Comme

Comme si i'auois part à la fureur des Cieux,
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux.
Et que ce renouueau qui rend tout aggreable,
Me rendit à tes yeux plus ieune & plus aimable,
Ie te veux coniurer auec des vœus discrets,
De passer auec moy quelques moments secrets.
Nous irons dans des bois sous des feuillage sombres,
Où iamais le soleil n'a sçeu forcer les ombres,
Personne là dedans n'entendra nos Amours:
Car ie veux que les vents respectent nos discours,
Et que chaque ruisseau plus vistement s'enfuye,
De deuant tes regards, de peur qu'il ne t'ennuye,
Maintenant que le Roy s'esloigne de Paris,
Suiuy de tant de gens au carnage nourris,
Qui dans ces chauds climats vont requerir les restes
Du danger des combats & de celuy des pestes,
Il faut que ie le suiue, & Dieu sans me punir,
Cloris ne te sçauroit empescher d'y venir,
Si tu fais ce voyage, & mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie:
C'est où les rais du iour daignerent deualer,
Pour faire viure vn cœur que tu deuois brusler,
Là tu verras vn fonds où le Paisan moissonne
Mes petits reuenus sur les bords de Garonne,
Le fleuue de Garonne où des petits ruisseaux,
Au trauers de mes prez vont apporter leurs eaux,

Où des saules espais leurs rameaux verds abaissent,
Pleins d'ombre & de frescheur sur mes troupeaux qui passent,
Cloris si tu venois dans ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de si loin ie rougis,
Si ceste occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre vn fleuue & des roches,
Où sans doute il falloit que l'Amour habitast,
Auant que pour le Ciel la terre il ne quitast,
Dans ce petit espace vne assez bonne terre,
Si ie la puis sauuer du butin de la guerre,
Nous fournira des fruicts aussi delicieux
Qui sçauroient contenter ou ton goust ou tes yeux,
Mais afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,
Mes plats y sont d'estain & mes rideaux de toile,
Vn petit pauillon dont le vieux bastiment
Fut massonné de brique & de mauuais ciment,
Monstre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos tiltres,
Ses chambres n'ont plancher, toict, ny portes, ny vitres,
Ne puissent venir voir si nous auons du feu,
Ie ne veux point mentir & quand le sort auare,
Qui me traicte si mal m'eust esté plus barbare.
Et qu'il m'eust faict sortir d'vn sang moins recogneu,
Ie te confesserois d'où ie serois venu,
Que i'ay bien plus de peine à descouurir ma face,
Deuant tes yeux si beaux qu'à te monstrer ma race.
Dans l'estat où ie suis i'ay bien plus de raison
De te faire aggreer mes yeux que ma maison.
Ie iure les rayons dont ta beauté m'esclaire,
Que le but de mon ame est le soing de te plaire,

Et que i'ayme si fort ta veuë & tes propos,
Qu'a ton subiect la nuict est pour moy sans repos,
Et sans faire l'Amour à la façon commune,
Sans accuser pour toy le Ciel ny la fortune,
Sans me plaindre si fort i'ay ce coup plus profond,
Que les autres mortels, i'ayme mieux qu'ils ne font,
Et si ton cœur n'en tire vne preuue assez bonne,
Pour m'en iustifier à tes yeux adorez,
Ie reprendray le sang d'où ie les ay tirez,
Si ton humeur estoit de me le voir resppandre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulut entendre.

ELEGIE.



ELEGIE.

CLORIS lors que ie songe en te voyant si
belle,
Que ta vie est subiecte à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'vn visage si beau,
Auec tout leur esclat iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensee,
Aucun ressentiment de l'amitié passee,
Ie suis tout rebuté de l'aise & du soucy
Que nous fait le destin qui nous gouuerne icy,
Et tombant tout à coup dans la melancolie,
Ie commence à blasmer vn peu nostre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher vn iour,
La chere resuerie où m'occupe l'amour.
Aussi bien faudra-t'il qu'vne vieillesse infame,
Nous gele dans le sang les mouuemens de l'ame,
Et que l'aage ensuiuant ses reuolutions,
Nous oste la lumiere auec les passions,
Ainsi ie me resous de songer à ma vie,
Tandis que la raison m'en faict venir l'enuie,
Ie veux prendre vn obiect où mon libre desir
Discerne la douleur d'auecques le plaisir,
Où mes sens tous entiers sans fraude & sans con-
traínte,
Ne s'embarrassent plus ny d'espoir ny de craintes,
Et de sa vaine erreur mon cœur desabusant,
Il gousteray le bien que ie verray present.
Ie prendray les douceurs à quoy ie suis sensible,
Le plus abondamment qu'il me sera possible,

Dieu

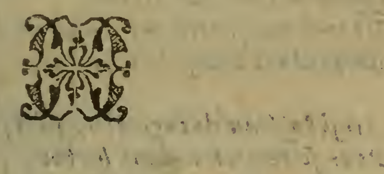
Dieu nous a tant donné de diuertissemens,
Nos sens trouuent en eux tant de rauissemens,
Que c'est vne fureur de chercher qu'en nous mesme,
Quelqu'vn que nous aymions, & quelqu'vn qui nous ayme:
Le cœur le mieux donné tient tousiours à demy,
Chacun s'ayme vn peu mieux tousiours que son amy,
On les suit rarement dedans la sepulture,
Le droit de l'amitié cede aux Loix de nature:
Pour moy si ie voyois en l'humeur où ie suis,
Ton ame s'enuoler aux eternelles nuicts,
Quoy que puisse enuers moy l'vsage de tes charmes,
Ie m'en consolerois auec vn peu de larmes,
N'attends pas que l'Amour aueugle aille suiuant,
Dans l'horreur de la nuict, des ombres & du vent.
Ceux qui iurent d'auoir l'ame encore assez forte,
Pour viure dans les yeux d'vne Maistresse morte,
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts,
Que fait la mort hideuse à consumer vn corps,
Quand les sens peruertis sortent de leur visage,
Qu'vne laideur visible efface le visage,
Que l'esprit deffaillant & les membres perclus,
En se disant adieu ne se cognoissent plus,
Que dedans vn moment apres la vie esteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte.
Et que l'infirmité de la puante chair,
Nous faict ouurir la terre afin de la cacher.
Il faut estre animé d'vne fureur bien viue,

Ayant consideré comme la mort arriue.
Et comme tout l'obiect de nostre Amour perit,
Si par vn tel remede vne ame ne guerit,
Cloris tu vois qu'vn iour il faudra qu'il aduienne,
Que le destin rauisse & ta vie & la mienne,
Mais sans te voir le corps ny l'esprit depery,
Le Ciel en soit loüé, Cloris ie suis guery,
Mon ame en me dictant les vers que ie t'enuoye,
Me vient de plus en plus ressusciter la ioye,
Ie sens que mon esprit reprend la liberté,
Que mes yeux desuoilez cognoissent la clarté,
Que l'obiet d'vn beau iour, d'vn pré, d'vne fontaine,
De voir comme Garonne en l'Ocean se traine,
De prendre dans mon Isle en ses longs promenoirs,
La paisible fraischeur de ses ombrages noirs:
Me plaist mieux auiourd'huy que le charme inutile,
Des attraicts dont Amour te faict voir si fertile,
Languir incessamment apres vne beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté,
Gaigner au prix du sang vne foible esperance
D'vn plaisir passager qui n'est qu'en apparence,
Se rendre l'esprit mol, le courage abatu,
Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu,
Pour conseruer son mal, mettre tout en vsage,
Se peindre incessamment & l'ame & le visage,
Cela tient d'vn esprit où le Ciel n'a point mis
Ce que son influence inspire à ses amis.
Pour moy que la raison esclaire en quelque sorte,
Ie ne sçaurois porter vne fureur si forte,
Et desia tu peux veoir au train de cet escrit,
Comme la guarison auance mon esprit:
Car insensiblement ma Muse vn peu legere
A passé dessus toy sa plume passagere,

Et

*Et destournant mon cœur de son premier obiect
Dés le commencement i'ay changé de subiect,
Emporté du plaisir de voir ma vaine aisee,
Seurement aborder ma flamme rapaisee,
Et iouër à son gré sur les propos d'aymer,
Sans auoir auiourd'huy pour but que de rimer,
Et sans te demander que son bel œil esclaire,
Ces vers où ie n'ay pris aucun soin de te plaire.*

STAN



STANCES.

MAintenant que Cloris a iuré de me plaire,
Et de m'aimer mieux que deuant,
Ie despite le sort, & crains moins sa cholere,
Que le Soleil ne craint le vent.

Cloris renouuellant ma chaisne presque vsee,
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesee,
Quand Pluton relascha les siens.

Des-ia ma liberté faisoit trembler mon ame,
Mon salut me faisoit perir,
Ie mourois du regret d'auoir tué ma flame,
Combien qu'elle me fit mourir.

Sortant de ma prison ie me trouuois sauuage,
I'estois tout esblouy du iour.
De tous mes sentimens i'auois perdu l'vsage,
En perdant celuy de l'Amour.

Ainsi l'oyseau de cage alors qu'il se deliure,
Pour se remettre dans les bois,
Trouue qu'il a perdu l'vsage de son viure,
De ses aisles & de sa voix.

Dieux où cét aduanture auoit porté ma vie!
Ie fremissois de son orgueil,
Cependant ie sentois que ie mourois d'enuie,
De l'adorer iusqu'au cercueil.

Cloris trauaillez bien à denoüer ma chesne,
Mon ioug est tres-bien asseuré,

Vous

Vous seriez fort long temps pour me mettre en
la peine,
Dont vous m'auez si tost tiré.
Ie ne suis pas si fol que d'escouter encore
Les censures de ma raison,
Et combien que mon mal eut besoin d'Ellebore
Ie prendrois plustost du poison.
On n'auoit point posé les fondemens de Rome,
On n'auoit point parlé du siege d'Ilion,
La terre n'auoit point receu Deucalion,
Ny Babel diuisé le langage de l'homme.
Les sœurs de Phaëton ne pleuroient point la
gomme,
Les Geans n'auoient point monté sur Pelion,
Et celuy qui causa nostre rebellion,
N'auoit pas mis la dent sur la premire pomme.
Cypre n'auoit point veu ses riues escumer,
De ce germe diuin qui tomba dans la mer,
Quand la mere d'Amour voulut sortir de
l'onde.
Bref nous ne sçauons point des siecles assez
vieux,
Depuis qu'on a cogneu l'origine du monde,
De qui l'antiquité ne le cede à vos yeux.

SONNET.

Ministre du repos, sommeil pere des songes,
Pourquoy t'a t'on nommé l'Image de la mort,
Que ces faiseurs de vers t'ont iadis fait de
tort

De le persuader auecques leurs mensonges.
Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges,
Nos esprits sont rauis par vn si doux transport,
Qu'au lieu de raccourcir à la fureur du sort,
Les plaisirs de nos iours, sommeil tu les alonges.

Dans ce petit moment, ô songes rauissans:
Qu'amour vous a permis d'entretenir mes sens,
I'ay tenu dans mon lict Elise toute nuë.
Sommeil, ceux qui t'ont fait l'Image du trespas,
Quand ils ont peint la mort ils ne l'ont point cognuë,
Car vraiment son portraict ne luy ressemble pas.

SONNET.

Au moins ay-ie songé que ie vous ay baisee,
Et bien que tout l'Amour ne s'en soit pas allé,
Ce feu qui dans mes sens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flamme rapaisee.

Apres ce doux effort mon ame reposee,
Peut rire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et de tant de refus à demy consolé,
Ie trouue desormais ma guerison aisee.
Mes sens des-ia remis commencent à dormir,
Le sommeil qui deux nuicts m'auoit laissé gemir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place:

Et

Et quoy qu'il soit si froid au iugement de tous,
Il a rompu pour moy son naturel de glace,
Et s'est moustré plus chaud & plus humain que vous.

SONNET.

D'vn sommeil plus tranquille à mes Amours resuant,
I'esueille auant le iour mes yeux & ma pensee,
Et ceste longue nuict si durement passee,
Ie me trouue estonné dequoy ie suis viuant.

Demy desesperé ie iure en me leuant,
D'arracher cest obiect à mon ame insensee,
Et soudain de ses vœux ma raison offencee,
Se desdit & me laisse aussi fol que deuant.

Ie sçay bien que la mort suit de pres ma folie.
Mais ie voy tant d'appas en ma melancholie,
Que mon esprit ne peut souffrir sa guerison.
Chacun à son plaisir doibt gouuerner son ame,
Mithridate autrefois a vescu de poison,
Les Lestrigons de sang, & moy ie vis de flame.

SONNET.

Chere Isis tes beautez ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'Amour dans son aueuglement,
Et les Dieux occupez apres toy seulement,

Laissent l'estat du monde errer à l'aduanture.
Voyans dans le Soleil tes regards en peinture.
Ils en sentent leur cœur touché si viuement,
Que s'ils n'estoient cloüez si fort au firmament,
Ils descendroient bien tost pour veoir leur creature.
Croy moy qu'en cest'humeur ils ont peu de soucy,
Ou du bien ou du mal que nous faisons icy,
Et tandis que le Ciel endure que tu m'aimes,
Tu peus bien dans mon lict impunement coucher,
Isis que craindrois-tu, puis que les Dieux eux mesmes,
S'estimeroient heureux de te faire pecher.

SONNET.

Sacrez murs du Soleil où i'adoray Philis,
Doux seiour où mon ame estoit iadis charmee,
Qui n'est plus auiourd'huy soubs nos toicts desmolis,
Que le sanglans butin d'vne orgueilleuse armee.
Ornemens de l'autel qui n'estes que fumees,
Grand Temple ruiné, mysteres abolis,
Effroyables obiects d'vne ville allumee;
Palais, hommes, cheuaux, ensemble enseuelis.
Fossez larges & creux tous comblez de murailles,

Specta

Spectacles de frayeur, de crù, de funerailles,
Fleuue par où le sang ne cesse de courir,
Charniers où les Corbeaux & Loups vont tous
repaistre,
Clerac pour vne fois que vous m'auez faict
naistre,
Helas! combien de fois me faictes vous mou-
rir.

POVR VNE AMANTE IRRITEE.



Eux qui tirent le cœur par
les traits du visage,
Remarquent dans le tien
des signes de valeur,
Mais comme la vaillance
est tousiours vn presage,
Qui promet de la gloire auecque du mal'heur.

I'espere que la mort auecques sa pasleur,
Couurira tes beautez de sa funeste Image,
Et que ton ieune sang tout remply de chaleur,
Viendra faire à ton dam preuue de tõ courage.

Vn iour que tu voudras combattre au pre-
mier rang,
Ie te verray couuert de poussiere & de sang,
Et le cœur trauersé d'vne mortelle playe.

Tourner ces traistres yeux deuers ton monu-
ment,

Lors pour te faire veoir que ma vengeance est vraye,
Ie n'en ietteray pas vn souspir seulement.

POVR VNE AMANTE CAPTIVE.



Yrannique respect, triste & fascheux deuoir,
Qui tiens si rudement mes volontez contrainctes,
Dois-ie mourir icy sans que ie puisse auoir
Autre soulagement que celuy de mes plaintes?

Souffriray-ie ô Thirsis ! mon cœur gelé de craintes,
Dans le desir bruslant que i'ay de te reuoir,
Loix que ma passion deuoit auoir enfraintes,
Garderez vous tousiours ce rigoureux pouuoir?

Ie crois que le Tyran qui d'eternelles flames
Donne le chastiment ordonné pour les ames,
Quand ie serois esclaue au fonds de ses Enfers.

S'il sçauoit le subiet de mon impatience,
Sentiroit me voyant blesser sa conscience
S'il ne me permettoit de sortir de mes fers.

ELEGIE.



Ans ce climat barbare, où le Destin me range,
Me rendant mon païs comme vn païs estrange,
Desl.ges ie ne sçay quel estourdissement
Assoupit les aigreurs de mon bannissement,
Ie n'ay point souspiré depuis l'heure funeste,
Que io receus ce traict de la fureur Celeste,
Ton ame en fut touchee, & gemit soubs l'effort
Que me fit la rigueur de mon iniuste sort.
Mon Maistre en eut aussi de bien viues atteintes,
Et vos ressentimens n'attendoient pas mes plaintes.
Moy voyant mon desastre auec vostre amitié,
I'eus vn peu de douleur & beaucoup de pitié,
Ie sentis mon malheur: mais le soucy visible
De vostre affection me fut bien plus sensible,
Mon cœur pressé du mal, comme en deux se fendit,
Et sur luy tout mon fiel alors se respandit,
Mon courage esblöüy laissa tomber les armes,
Et mon œil fut honteux de n'auoir point de larmes,
Mais depuis le moment que ie te dis adieu,
Soudain que mes regards eurent changé de lieu,
Mon esprit r'asseuré reuint à sa coustume,
Et soudain que mon cœur perdit son amertume,
Ie vis tous mes soucis en l'air s'euanouir,

Et trouuay dans moy mesme en quoy me res-
iouyr.
L'obiect de ce chagrin m'eschappa comme vn
songe,
Et ce vray desplaisir me parut vn mensonge,
Comme dans nos cerueaux l'Image d'vn pen-
ser
Quelquefois se dissipe & ne faict que passer,
L'imagination ne le sçait plus refreindre,
Et la memoire aussi ne la peut pas atteindre,
L'ombre de ceste ennuy s'euanoüit si bien,
Que ie m'en trouue quitte, & n'y cognois plus
rien,
Desloges, rien de tel iamais ne t'importune,
Iamais rien de pareil n'arriue à ta fortune,
Iamais tel accident n'espreuue ta raison,
Iamais vn tel oyseau ne volle en ta maison:
Ie sçay bien que ton ame & sage & courageu-
se,
T'a fait voir la mer calme & la mer orageuse,
Et que ton front esgal au changement des flots,
Void mille fois changer le frons des matelots,
Quand ces desseins hardis te firent prendre en-
uie
D'aller de là la ligne abandonner ta vie,
Ie sçay dans quel danger la fortune t'a mis,
Et combien ta valeur a choqué d'ennemis.
Que tu ris des malheurs dont les mortels souf-
pirent,
Et des traits les plus forts que les destins nous
tirent,
Mais tousiours vaut-il mieux viure paisible-
ment,
D'autant que le repos vaut mieux que le tour-
ment,

L'effort

L'effort de la raison, & ce combat farouche,
Contre nos sentimens quand la douleur nous touche,
Importune la vie & son fascheux secours,
Nuit plus que si le mal prenoit son iuste cours
Qui retient vn souspir, s'atriste dauantage,
Vn tourment qu'on estouffe estourdit le courage,
Et si iamais l'obiect de quelque desplaisir,
De ses tristes appas t'estoit venu saisir,
Plain toy, ne force rien, fay que ton ame esclate,
Et sçache qu'en pleurant vne douleur se flate,
Mais ces remedes là ne te sont pas besoin,
Les matieres de pleurs te touchent de trop loin.
L'Astre qu'on veid reluire au poinct de ta naissance,
D'vne meilleure forme a basty ton essence,
Le Ciel te void tousiours le visage serain,
Comme si le destin t'eust fait l'ame d'airain,
Toute sorte de maux, ton esprit les defie,
Sans besoin du secours de la Philosophie,
Mais moy qui vois mon Astre en si mauuais sentier,
Qui ne goustay iamais vn seul plaisir entier,
Qui sens que tout me choque, & qui ne void personne
M'assister aux assaults que fortune me donne,
Suis-ie pas bien-heureux qu'au fort de mon malheur,
Ie n'aye ressenti tant soit peu de douleur.
Bien que ie sois banny peu s'en faut du Royaume,
Qu'icy ie ne voy plus, ny dez, ny ieu de paulme,

Ie ne void rien que champs, que riuieres que prez,
Où le plus doux rozier me pût comme cyprez,
Où ie n'ay plus l'aspect de la place Royale,
Où ie ne puis aller boire frais en ta salle,
Où mon Maistre n'est pas, où ne vient point la Cour,
Où ie ne sçaurois voir ny toy, ny Liancour,
Ie ne sçay comme quoy ma sauuage nature
Peut sans estonnement souffrir ceste aduanture
Mon œil n'a point regret au lieu que i'ay laissé,
Mon ame ne plaint point le temps qu'elle a passé,
Au lieu de tant de pompes où la Cour vous amuse,
Icy ie n'entretiens que Baccus & la Muse,
Qui tous deux liberaux auec leurs doux presens
A leur deuotion tiennent mes ieunes ans,
Innocent que ie suis plein de repos dans l'ame,
Qui tiens indifferent qu'on me loüe ou me blasme:
Qui fais ce qui me plaist, qui vis comme ie veux,
Qui plaindrois au destin le moindre de mes vœux,
Qui ris de la Fortune, & couché dans la bouë,
Me mocque des captifs qu'elle attache à sa rouë,
Icy comme à la Cour i'ay le sort tout pareil,
Et void couler mes iours soubs vn mesme Soleil,
Que si nostre Siluandre a l'esprit prophetique,

Si

Si les euenemens ſuiuent ſa prognoſtique,
Et que c'eſt au finy, qu'elqu'vn ait le credit,
De faire reuſſir le bien qu'il m'a predit,
On verra que Paris n'a point changé de place,
Et que mes ſentimens n'ont point changé de face,
Or comme dans la Cour i'eſtois plus Courtiſan,
Sçache que dans les champs ie ne ſuis point Payſan,
Et que mes paſſions aucunement ne cedent
A la contagion des lieux qui me poſſedent,
Mon ſens en toutes parts ſuiuant vn meſme cours,
Tu me verras tout tel que tu m'as veu touſiours,
Que ſi mon long exil doit borner ma demeure,
Quelque part où ce ſoit, ſi faut il que ie meure,
Et quoy que faſſe Ilax & les plus fauoris,
Le Ciel n'eſt pas plus loin d'icy que de Paris,

ODE.

PERSIDE *ie me ſens heureux*
De ma nouuelle ſeruitude,
Vous n'auez point d'ingratitude,
Qui rebute vn cœur amoureux:
Il eſt bien vray que ie me faſche,
Du fard où voſtre teint ſe cache,
Nature a mis tout ſon credit,
A vous faire entierement belle,

L'art qui pense mieux faire qu'elle,
Me desplaist & vous enlaidit.

L'esclat, la force, & la peinture,
De tant & de si belles fleurs,
Que l'Aurore auecque ses pleurs,
Tire du sein de la Nature,
Sans fard & sans desguisement,
Nous donne bien plus aisément,
Le plaisir d'vne odour naifue,
Leur obiect nous contente mieux,
Et se monstre deuant nos yeux,
Auec vne couleur plus viue.

Les oyseaux qui sont si bien teints,
Ne couurent point d'vne autre Image
Le lustre d'vn si beau plumage,
Dont la nature les a peints,
Et leur celeste melodie,
Plus aimable qu'en Arcadie,
N'estoient les flageolets des Dieux,
Prend elle mesme ses mesures,
Choisit les tons, faict les cesures,
Mieux que l'art le plus curieux.

L'eau de sa naturelle source,
Trouue assez de canaux ouuerts,
Pour trainer par des plus diuers
La facilité de sa cource,
Ses riuages sont verdissans,
Où des arbrisseaux fleurissans
Ont tousiours la racine fresche,
L'herbe y croist iusqu'à leur grauier,
Mais vne herbe que le bouuier
N'apporta iamais à sa creche,

Ces

Ces petits cailloux bigarez,
En des diuersitez si belles,
Où trouueroient-ils des modelles,
Qui les feissent mieux figurez,
La Nature est inimitable,
Et dans sa beauté veritable,
Elle esclatte si viuements
Que l'Art gaste tous ses ouurages
Et luy fait plustost mille outrages.
Qu'il ne luy donne vn ornement.

L'Art ennemy de la franchise,
Ne veut point estre recogneu,
Mais l'Amour qui ne va que nud,
Ne souffre point qu'on se desguise,
Les Nymphes au sortir des eaux,
D'vn peu de ionc & de roseaux,
Se font la coiffure & la robbe:
Et les yeux du Satyre ont droict,
De regretter encore l'endroict,
Que le vestement leur desrobbe,

Si vous sçauiez que peut l'effort
De vostre beauté naturelle,
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous casseriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos onguens.
La nuict vous quitteriez le masque,
Et perdriez cet humeur fantasque
De dormir auecque vos gans.
Lors que vous serez hors d'vsage,
Et que l'iniure de vos ans
Appellera les Courtisans,

A l'Amour d'vn plus beau visage,
Quand vos appas seront ostez,
Que les rides de tous costez
Auront coupé ce front d'albastre,
Taschez lors d'excroquer l'Amour,
Et si vous pouuez chaque iour,
Faictes vous de cire ou de plastre.

Si le Ciel me faict viure assez,
Pour voir la fin de vostre gloire,
Et me punir de la memoire
De nos contentemens passez,
Ie croy que ie seray bien aise,
Ne trouuant plus rien qui me plaise,
Au visage que vous aurez,
De reuoir l'Amour & les Graces,
Et d'en aller baiser les traces,
Sur le fard dont vous userez.

Mais auiourd'huy belle Perside,
Vos ieunes yeux seront tesmoins,
Qu'il faut vn siecle pour le moins,
Pour vous amener vne ride,
L'Aurore qui dedans mes vers,
Voit apprendre à tout l'vniuers,
Que vostre beauté la surmonte,
Arrachant de ces beaux habits,
Et les perles & les rubis,
Elle pleure & rougit de honte.

L'Aube n'est point rouge au matin,
D'autant que Titon l'a baisee,
Et ne verse point sa rosee,
Pour la mariolaine & le tin.
La rougeur qui paroist en elle,

C'est de voir Perside trop belle,
Et l'humiditè de ses pleurs,
Quoy que chante la Poësie,
Ce sont des pleurs de ialousie,
Et des marques de ses douleurs.

ELEGIE

DEPVIS *ce triste iour qu'vn adieu malheureux*
M'osta le cher obiect de mes yeux amoureux
Mon ame de mes sens fut toute desvnie,
Et priué que ie fus de vostre compagnie,
Ie me trouuay si seul auecques tant d'effroy,
Que ie me creus moy mesme estre esloigné de moy.
La clarté du Soleil ne m'estoit point visible,
La douceur de la nuict ne m'estoit point sensible,
Ie sentois du poison en mes plus doux repas,
Et des gouffres par tout où se portoient mes pas.
Depuis rien que la mort n'accompagna ma vie,
Tant me cousta l'honneur de vous auoir suiuie,
O Dieux qui disposez de nos contentemens,
Les donnez vous tousiours auecques des tourmens,
Ne se peut il iamais qu'vn bon succez arriue,
A l'estat des mortels qu'vn mauuais ne le suiue,
Meslez vous de l'horreur au sort plus gracieux
De celuy des humains que vous aimez le mieux?
Icy vostre puissance est en vain appellée,

Comme vn corps à son ombre, vn costau sa valée,
Ainsi que le Soleil est suiuy de la nuict,
Tousiours le plus grand bien a du mal qui le suit,
Lors que le beau Paris accompagnoit Helene,
Son ame de plaisir voit la fortune pleine,
Mais le sort, ce bon-heur cruellement vangea.
Car comme auec le temps la fortune changea,
De sa prosperité nasquit vne misere,
Qui fist brusler sa ville, & massacrer son pere,
Bien que dans ce carnage on veid tant de malheurs,
Qu'on versa dans le feu tant de sang & de pleurs,
Ie iure par l'esclat de vostre beau visage,
Que pour l'amour de vous ie souffre dauantage,
Car si long temps absent des graces de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'aupres des Dieux,
Et que ie suis tombé par vn coup de tonnerre,
Du plus haut lieu du Ciel, au plus bas de la terre,
Depuis tous mes plaisirs dorment dans le cercueil
Aussi vrayment depuis ie suis vestu de dueil,
Ie suis chagrin par tout où le plaisir abonde,
Ie n'ay plus nul soucy que de déplaire au monde,
Comme sans me flater ie vous proteste icy,
Que le monde ne faict que me déplaire aussi,
Au milieu de Paris ie me suis fait Hermite,
Dedans vn seul obiect mon esprit se limite,

Qu'il

Quelque part où mes yeux me pensent diuertir,
Ie traine vne prison d'où ie ne puis sortir,
I'ay le feu dans les os, & l'ame deschiree,
De ceste fleche d'or que vous m'auez tiree,
Quelque tentation qui se presente à moy,
Son appas ne me sert qu'à renforcer ma foy.
L'ordinaire secours que la raison apporte,
Pour rendre à tout le moins ma passion moins forte,
L'irrite dauantage, & me fait mieux souffrir
Vn tourment qui m'oblige en me faisant mourir,
Contre vn dessein prudent s'obstine mon courage,
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage.
I'ayme ma frenesie, & ne sçaurois aymer
Aucun de mes amis qui la voudroient blasmer,
Aussi ne crois-ie point que la raison consente,
De m'approcher tandis que vous serez absente,
I'entens que ma pensee espreuue incessamment,
Tout ce que peut l'ennuy sur vn fidelle Amant,
I'entens que le Soleil auecques moy s'ennuye,
Que l'air soit couuert d'ombre, & la terre de pluye,
Que parmy le sommeil, de tristes visions
Enueloppent mon Ame en leurs illusions.
Que tous mes sentimens soient meslez d'vne rage,

Qu'au lict ie m'imagine estre dans vn n'aufrage,
Tomber d'vn precipice, & voir mille serpens,
Dans vn cachot obscur au tour de moy rampans,
Aussi bien, loin de vous vne vie inhumaine,
Sans doute me sera plus aimable & plus saine,
Car ie ne puis songer seulement au plaisir,
Qu'vne mort ne me vienne incontinant saisir,
Mais quand le Ciel lassé du tourment qu'il me liure,
Sous vn meilleur aspect m'ordonnera de viure
Et qu'en leur changement les Astres inconstans
Me pourront amener vn fauorable temps,
Mon ame à vostre obiect se trouuera changee.
Et de tous ces malheurs incontinent vengee,
Quand mes esprits sereient dans vn mortel sommeil,
Vos regards me rendront la clarté du soleil.
Dessus moy vostre voix agiter de la sorte,
Que le Zephire agist sur la campagne morte,
Voyez comment Philis renaist à son abord,
Desia l'Hyuer contre elle a finy son effort.
Desormais nous voyons espanouyr les roses,
La vigueur du Printemps reuerdit toutes choses,
Le Ciel en est plus gay, les iours en sont plus beaux,
L'Aurore en s'habillant escoute les oyseaux,

Les animaux des champs qu'aucun soucy n'outrage,
Sentent renouueler & leur sang & leur aage,
Et suiuant leur nature & l'appetit des sens,
Cultiuent sans remords des plaisirs innocens.
Moy seul dans la saison où chacun se contente,
Accablé des douleurs d'vne cruelle attente,
Languy sans reconfort, & tout seul dans l'Hyuer,
Ne void point le Printemps qui me puisse arriuer.
Seul ie void les forests encore desolees,
Les parterres deserts, les riuieres gelees,
Et comme ensorcelé ne puis gouster le fruict,
Qu'à la faueur de tous ceste saison produict,
Mais lors que le Soleil adoré de mon ame,
Du feu de ses rayons r'eschauffera ma flame,
Mon Printemps reuiendra, mais mille fois plus beau,
Que n'en donne aux mortels le celeste flambeau,
Si iamais le destin permet que ie la voye,
Plus que tous les mortels, tout seul i'auray de ioye,
O Dieux ! pour deffier l'horreur du monument,
Ie ne demande rien que cela seulement.

ELEGIE.

CRVELLE à quel propos prolonges tu ma peine,

Qui

Qui t'a sollicitee à renoüer ma chesne,
Quel Demon ennemy de mes contentemens,
Me vient remettre encore en tes enchantemens,
Mon mal alloit finir, & desia ma pensee
Ne gardoit plus de toy qu'vne Image effacee,
Ma fieure n'auoit plus que ce frisson leger,
Qui du dernier accez acheue le danger:
Encore vn iour ou deux de ton ingratitude,
Et i'allois pour iamais sortir de seruitude,
Ce n'estoit plus l'Amour qui guidoit mon desir,
Il m'auoit acheué sa peine & son plaisir,
Ie songeois aux douceurs que ce Printemps presente,
Mes yeux trouuoient desia la campagne plaisante,
Nous auons faict dessein mon cher Damon & moy,
D'estre absent quelques iours de Paris, & de toy,
Pour faire esuanoüir les restes de la flamme,
Qui si subitement ont r'allumé mon ame,
Tout du premier obiect ses charmes inhumains,
Il n'a fallu qu'vn mot de ceste voix traistresse,
Que voit encore vn coup les yeux de am maistresse.
Au moins s'il se peuueit qu'vn desir mutuel
Nous eut lié tous deux d'vn ieug perpetuel,
Que iamais son caprice, & iamais ma colere,
N'alterast en nos cœurs le soucy de nous plaire,

Iamais

Iamais de nos plaisirs n'interrompit le cours,
Ie serois bien heureux de l'adorer tousiours,
Lors qu'à l'extremité ma passion pressée,
Se void de ton accueil tant soit peu caressée,
Et que ta complaisance ou d'aise ou de pitié,
Ne laisse pas long temps languir mon amitié,
Ie sens dans mes esprits se respandre vne ioye,
Qui passe tous les biens que la Fortune enuoye,
Si Dieu me faisoit Roy ie serois moins content,
L'Empire du Soleil ne me plairoit pas tant,
Au sortir des plaisirs que ta beauté me donne,
Ie foulerois aux pieds l'esclat d'vne couronne,
Et dans les vanitez où tu me viens rauir,
Ie tiendrois glorieux vn Roy de me seruir,
Sans toy pour m'enrichir Nature est infertile
Et pour me resiouyr Paris mesme inutile,
Toy seule es le Tresor & l'obiect precieux,
Où veillent sans repos mon esprit & mes yeux,
Et selon que ton œil me rebute ou me flatte,
Dans le mien où la ioye ou la fureur esclate,
Quand mes desirs pressez du feu qui les poursuit,
Cherchent dans tes faueurs vne amoureuse nuict,
Si peu que ton humeur refuse à mon enuie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie,
Souuiens toy ie te prie à quel point de douleur
Me fit venir l'excez de mon dernier malheur,

Combien

Combien que mon respect auecque des contrainctes,
Se veulent efforcer de retenir mes plaintes,
Tu sçais dans quels tourments i'attendis le Soleil,
Et par quels accidens ie rompis ton sommeil,
Panché dessus les bords d'vn gouffre ineuitable,
Tu me vis supporter vn mal insupportable,
Vn mal où mon destin se faisoit consentir,
Quoy qu'il t'en preparast vn peu de repentir,
Dans le ressentiment de ce cruel outrage,
Ma raison par despit esueilla mon courage,
Ie fis lors vn dessein de separer de moy
Ceste part de mon cœur qui vit auec toy,
De ne songer iamais à retrouuer la trace,
Par où desia souuent i'auois cherché ta grace.
Damon estoit tousiours aupres de mon esprit,
Pour l'assister, au cas que son mal le reprit,
Ie r'appellois desia, le ieu, la bonne chere,
Ma douleur tous les iours deuenoit plus legere,
Ie dormis la moitié de la seconde nuict,
L'absence trauailloit auec beaucoup de fruict,
Desia d'autres beautez auec assez de charmes,
Diuertissoient ma peine & tarissoient mes larmes,
Leur naturel facile à mon affection,
Auoit mis ton esclaue à leur deuotion,
Et comme vne amitié par vne autre s'efface,
Chez moy d'autres obiects auoient gaigné ta place,

Lors

Lors que ta repentance ou plustost ton orgueil,
Irrité que mes maux estoient dans le cer-
cueil,
Me ramena tes yeux qui chez moy retrouue-
rent
La mesme intelligence alors qu'ils arriue-
rent,
Tes regards n'eurent pas examiné les miens,
Que ie me retrouuay dans mes premiers
liens,
Ma raison se desdit, mes sens à ton entree
Sentent qu'vn nouueau mal les blesse & les re-
cree,
Et du mesme moment qu'ils ont cogneu leurs
fers,
Ils n'ont peu s'empescher qu'ils ne s'y soient of-
fers.
Caliste s'il est vray que ton cœur soit sensi-
ble,
Au feu qui me consume & qui t'est bien visi-
ble,
S'il est vray que tes yeux lors qu'ils me vont
blesser,
Ont de la confidence auec ton penser,
Que ma possession te donne vn peu de gloire,
Que iamais mon obiect ait flatté ta memoire,
Ainsi que tes regards, ta voix, & ton beau
teint
Ont leur pourtraict fidelle en mon cœur bien em-
preint.
Considere souuent quel plaisir, quelle peine,
Me faict comme tu veux ton Amour ou ta
haine,
Pardonne à ma fureur vne importunité,
Qu'elle ne te fait point auec impunité:

Car

Car ie veux que le Ciel m'accable du tonnerre,
Si tousiours ma raison ne luy faict point la guerre,
Et ie croy que le temps m'assistera si bien,
Qu'en fin i'accorderay ton desir & le mien.

ELEGIE.

A MONSIEVR DE PESE'



NIQVE *confident de ma nouuelle flame,*
Toy seul que i'ay laissé lire au fonds de mon ame,
Toy chez qui mon secret demeure sans danger.
Qui sçais comme tu doibs me plaindre & me vanger,
Escoute ie te prie vne plainte forcée,
Qu'vn vif ressentiment attache à ma pensée,
Celle à qui i'ay donné mon ame à gouuerner
Fait le pris qu'elle peut, afin de le damner,
Tous les iours sont orgueil contre sa conscience,
Par des nouueaux affronts combat ma patience:
Ie ne puis plus porter la pesanteur des fers,
Que i'ay depuis deux ans honteusement soufferts
Helás ! quand ma raison remet en ma memoire,

Ce

Ce que tu me disois au riuage de Loire,
Lors qu'auec tant d'honneur & de bon traitement,
Tu voulois diuertir mon mescontentement,
Ie me veux repentir d'auoir esté rebelle
A ton opinion; quoy qu'elle fust cruelle,
Quoy que ce fust m'oster la lumiere du iour,
Tu m'aurois faict plaisir de me guerir d'Amour.
Si tu sçauois combien cela me faict de peine
Combien ceste fureur deguise vne ame saine,
Combien ceste molesse enchante la vertu,
Soubs quel effort l'esprit y demeure abatu,
Et comment l'honneur mesme y compatist encore,
Tu maudirois pour moy la beauté que i'adore,
Mais auec qui bien tost ie t'oserois iurer,
Viure indifferemment au lieu de l'adorer,
Ie sens que ma raison fremit de mes supplices,
Que mon affection se rend à ses malices,
Elle est insuportable en sa legereté;
Elle a trop peu de soin, & trop de liberté
Elle void dans mon ame, & sans m'ouurir la sienne,
Elle veut posseder absolument la mienne,
Tu sçais comment l'Amour peut forcer quelquefois,
A trahir le deuoir & transgresser les loix,
Et que sans le secret de deux esprits fidelles,
Toutes les passions sont vn peu criminelles,
Qu'il est bien dangereux de viure en confident,
Auec qui sans dessein nous perd en ce perdant,
Caliste sourde au bruit d'vne mauuaise estime,
Cherche des vanitez à publier vn crime,

M'a quelquefois prié de luy donner des vers,
Où tout le monde veid tous nos desirs ouuerts
De luy faire vne Image où cet humeur lasciue,
Apres nos derniers iours parust encore viue,
Vraiment ie suis heureux qu'elle m'ait contenté
Par toutes les faueurs que donne vne beauté,
Ce souuenir m'en donne vne si chere ioye,
Que mes yeux sont ialoux que personne la voye
Mesme à toy qui me vois & dedans & dehors,
Ie ne te l'ay point dit sans vn peu de remords,
Mais puis qu'elle est d'vne ame à ne pouuoir rien faire,
Enuers toy ma prudence estoit peu necessaire,
Puis que tout est public en cest esprit leger,
Mon secret ne seruoit qu'à te desobliger,
Ma patiente humeur flattoit son imprudence,
Et ma disnretion trompoit ta confidence,
Cher Damon ie t'adiure au nom de l'amitié,
Qui nous a partagé les cœurs par la moitié,
Pardonne à mon erreur. En fin ie te confesse,
Que ie t'ay moins aimé iadis que ma maistresse,
Auiourd'huy que mon cœur panche à sa guerison,
Comparant ta franchise auec sa trahison,
Ses imperfections auecque ton merite,
Ie crains qu'en m'excusant mon peché ne t'irrite,
Depuis que mes regards ont descouuert le iour
Que ie me suis osté le bandeau de l'Amour,

Ie commence à tout veir d'un differend visage,
Ie r'amene mes sens à leur premier vsage,
Ie cognois de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux
Que l'esclat de son teinct ny les traicts de ses yeux.
Damon i'ay veu depuis d'vne claire apparence,
Qu'en toy seul i'ay plus d'aise & d'heur & d'asseurance,
Que ie n'en puis trouuer dans ces liens honteux,
Où le mal est certain & le plaisir douteux,
En la plus belle ardeur où ie puis voir Caliste,
Mon ame y sent tousiours quelque chose de triste?
Tousiours quelque soupçon rebute mon desir,
Et m'empesche d'y prendre vn absolu plaisir,
Dans ces molles fureurs qui m'alloient rendre infame,
Certains enchantemens enuelopoient mon ame,
Tous mes sens esgarez prenoient vn autre cours,
Des-ia ie n'auois rien de libre en mes discours,
Ces plaisirs qu'aime tant nostre commun genie
S'estoient laissé surprendre à ceste Tyrannie,
Ie ne goustois plus rien qui ne me fut amer,
Tant l'esprit par le corps s'estoit laissé charmer,
Tu m'as veu quelquefois toute la nuict entiere,

Resuer profondement sans aucune matiere,
N'as tu point remarqué diminuer mes sens,
N'ay ie point fait depuis des vers plus languissans,
Croy que i'ay bien souffert, & que c'est aduanture,
Auoit si puissamment estourdy ma nature,
Qu'encore vn mois ou deux à force d'endurer,
Mes pauures sens vsez ne pouuoient plus durer,
Si son dernier mespris ne m'eust donné ma grace,
Ie m'en allois mourir comme mourust le Tasse,
Puis que i'en suis sauué : car ces vers sont tesmoins,
Que ie ne l'aime plus puisque ie l'aime moins,
D'vn sommet releué lors que le pied nous glisse,
On trebuche tousiours du faiste au precipice,
Puis que i'en suis dehors ie te laisse à choisir,
L'obiect que tu voudras prescrire à mon desir,
Et si tu veux complaire à ma derniere enuie,
Cher Damon prens le soin de gouuerner ma vie.

ELEGIE.

NE me fais point aimer auecques tant de peine,
Dedans ma passion garde moy l'ame saine,
Tiens le plaisir des vers dãs la fureur d'Amour,
Si

Si i'ay souffert la nuict, console moy le iour,
Quand tu m'auras blessé permets que ie souspire,
Et quand i'ay souspiré permets moy de l'escrire,
Ce beau feu si subtil qui pour nous faire aimer,
Vient dedans nostre sang afin de l'animer,
S'il est trop violent & s'il a trop de flame,
Il affoiblit le corps, il esbloüit nostre ame:
Mais lors qu'à petits traicts le cœur en est espris,
Il nous en rend meilleurs les corps & les esprits,
Ainsi qui n'est saisi de cette rage extreme,
Qui prend la liberté de sçauoir ce qu'il aime,
Qui s'en fait obliger, & ne se laisse pas
Abuser sottement à de legers appas,
Auec peu de trauail il a bien tost sa proye,
Et de peu de souspirs il achepte sa ioye,
Ainsi dans le tourment, il treuue le bonheur,
Et dans la seruitude, il faict venir l'honneur.
Par fois sa passion se tient vn peu cachee,
Pour auoir le plaisir de se voir recherchee,
Et s'il veut consentir de se voir mal traicté,
Ce n'est que pour le bien d'estre apres regretté.
Moy qui toute la nuict offusqué de tes charmes,
Les pauots du sommeil ay distillez en larmes,
Et qui m'imaginant ouyr tes doux propos,
N'ay sceu prendre en dormant tant soit peu de repos.
Ie meriterois bien que toute la iournee,
On flatast la douleur que la nuict m'a donnee,

Et que Cloris vint faire auec vn doux baiser,
De ses afflictions mon ame reposer,
On dict que le Soleil sortant du sein de l'onde,
Pour rendre l'exercice & la lumiere au monde,
Dissipe à son reueil ceste confuse erreur,
Des songes de la nuict qui nous faisoient horreur:
Mais quand nous guerissons à l'aspect de sa flame,
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'ame,
Ce n'est qu'vn peu de bile & de froide vapeur,
Qui point legerement des visions de peur,
Car vne passion bien auant imprimee,
Ne s'esuanouït pas ainsi qu'vne fumee,
Et ceux qui comme moy sont trauaillez d'Amour,
Gardent leur resuerie & la nuict & le iour,
Cloris est le Soleil dont la clarté puissante,
Console à son regard mon ame languissante,
Escarte mes ennuis, dissipe à son abord
Le chagrin de la vie, & la peur de la mort,
Mais depuis peu de iours sa flamme est si tardiue,
Pour estre comme elle est si perçante & si viue,
Que l'ingratte me laisse à petit feu mourir,
Faute d'vn seul regard qui me pourroit guerir.
Donne moy la raison d'vne amitié si lente,
Cloris aurois tu peur que mon ame insolente,
Offrit à ta beauté qu'vn vœu respectueux,
Mes desirs sont ardants, mais ils sont vertueux,
Et

Et ce plaisir lascif où le brutal aspire,
N'est pas le monument du feu que ie souspire,
I'aime à regarder, & d'estre tout vn iour,
Mourant aupres de toy, sans te parler d'Amour,
Si ce n'est que mes yeux au desceu de mon ame,
Facent estinceler quelque rayon de flame,
Et que mon cœur surpris de trop de passion,
Lasche quelque souspir sans mon intention,
Mon pauure esprit captif, craint si fort ta cholere,
Qu'il n'ose hazarder mesme de te complaire,
I'aime mieux me fascher de n'auoir point osé,
Que mourir dans l'affront de me voir refusé,
Car nier quelque chose à mon desir fidelle,
Ce seroit me donner vne douleur mortelle,
Et de regret contrainct de me desesperer,
Ie perdrois le plaisir que i'ay de t'adorer,
Il vaut mieux viure encor en ceste incertitude,
Et quoy que le destin garde ma seruitude,
Cependant cet amour me tient les sens ouuerts,
A la facilité de composer des vers,
I'en tire le plaisir de prendre en mon ouurage
Tous les traicts de mon ame & de ton beau visage,
Et leurs lineamens pourtraicts dans mes escrits
M'entretiennent tousiours les yeux & les esprits,
Puisque le Ciel t'a mis dedans la fantasie,
Le bon-heur de gouster vn peu ma poësie,
Tu verras mon genie à tes yeux complaisant,

T'en faire tous les iours quelque nouueau present,
Ma passion destine vne œuure à ta loüange,
Qui te doit plaire mieux que les thresors du Gange,
Et lors que mon trauail te fait songer à moy,
Ie m'estime aussi riche & plus heureux qu'vn Roy.
Ce qu'on tient de fortune est vne fausse pompe,
Où nostre infirmité se captiue & se trompe,
Vn iugement bien sain y sent peu de plaisir,
Et n'y soubsmet iamais son glorieux desir,
Ces metaux qu'vn auare auidement enserre,
Comme indignes du iour sont cachez soubs la terre,
Si les thresors estoient comme on dit precieux,
Cloris, les diamans nous tomberoient des Cieux,
La perle descendroit auecque la rosee,
Elle ne seroit point aux ondes exposee,
La Mer qui la vomit la tiendroit cherement,
La Mer dont l'ambre mesme est comme vn excrement,
Le Soleil qui faict l'or en auroit des couronnes,
Ainsi ie ne veux point, Cloris, que tu me donnes,
Et tu sçais bien aussi que ie ne pense pas,
Que des riches presens soient pour toy des appas:
Car vn de mes souspirs que ie te fais entẽdre,
Vne goutte de pleurs que tu me vois respandre,

Peuuent

Peuuent plus sur ton ame, & te font plus aimer
Que si ie te donnois & la terre & la mer,
Ie te proteste aussi de n'estre point auare,
De tout ce que la mer & la terre ont de rare,
Et qu'vn de tes regards me vaut mille fois mieux
Que le gouuernement de l'Empire des Cieux.

ELEGIE.

I'AY fait ce que i'ay peu pour m'arracher de l'Ame
L'importune fureur de ma naissante flame,
I'ay leu toute la nuict, i'ay ioüé tout le iour,
I'ay fait ce que i'ay peu pour me guerir d'Amour,
I'ay leu deux ou trois fois tous les secrets d'Ouide,
Et d'vn cruel dessein à mes Amours perfide,
Goustant tous les plaisirs que peut donner Paris
I'ay tasché d'estouffer l'amitié de Cloris;
I'ay veu cent fois le Bal, cent fois la Comedie
I'ay des Luts les plus doux gousté la melodie,
Mais malgré ma raison encore Dieu mercy,
Ces diuertissemens ne m'ont point reüssi,
L'Image de Cloris tous mes desseins dissipe,
Et si peu qu'autre part mon ame s'émancipe,
Vn sacré souuenir de ses beaux yeux absens,
A leur premier obiect faict reuenir mes sens,
Lors que plus vn desir de liberté me presse,

Amour ce confident rusé de ma Maistresse,
Luy qui n'a point de foy me faict ressouuenir,
Que i'ay donné la mienne & qu'il la faut tenir,
Il me fait vn serment qu'il a mis mon Idée
Dans le cœur de Madame & qu'elle l'a gardée
Me fait imaginer, mais bien douteusement,
Qu'elle aura souspiré de mon esloignement,
Et que bientost si l'art peut suiure la Nature,
Sa beauté me doit faire vn don de sa peinture,
Cela me perce l'ame auec vn traict si cher,
Qu'il me faict receuoir le feu sans me fascher,
Cela remet mon cœur sur ses premieres traces,
Me fait reueoir Cloris auecque tant de graces,
Me rengage si bien que ie me sens heureux,
Quoy qu'auec tant de mal, d'estre encores A-
moureux;
Ie sçay bien qu'elle m'aime, & cet Amour fi-
delle
Demande auec raison que ie despende d'elle.
Et si nostre destin par de si fermes loix
Prescrit aux plus heureux de mourir vne fois,
Qu'vn autre ambitieux se consume à la guer-
re,
Et meure dans le soin de conquerir la terre,
Pour moy quand il faudra prendre congé du
iour,
Puis que Cloris le veut ie veux mourir d'A-
mour
Qu'on ne me parle point de son humeur legere,
Ie veux que ces deffauts me la rendent plus che-
re,
Ce que fait la raison pour empescher d'aimer,
Ne peut que mes desirs dauantage allumer.
Quoy que dans le trauail mon esprit diminuë,
Que ma vie en deuienne vne mort continuë,

Que

Que mon ſens eſtourdi relaſche ſa vigueur,
Et deſ-ia ſur mon front imprime ſa langueur,
(Cependant que Cloris eſt la viue peinture,
Du plus riche en bon point que peut donner Nature)
Que ſon cœur nonchalant ou peut eſtre inhumain,
A mon dernier malheur doiue preſter la main,
Que ſouuent d'vn baiſer elle me ſoit auare,
C'eſt tout vn, il me plaiſt qu'elle me ſoit barbare,
Ie veus pour mon plaiſir aimer ſa cruauté,
En faueur de ſes yeux ie hay ma liberté,
Ie hay mon iugement, & veux qu'on me reproche.
Que i'ayme ſans ſubiect vn naturel de roche,
Ie me conſole aſſez puis que ie voy les Cieux
Endurer comme moy l'Empire de ſes yeux,
Que le Soleil ialoux de la voir luire au monde,
Paſle ou rouge touſiours ſe va cacher ſous l'onde,
Ie ne ſçaurois penſer que la fierté des ans,
Que ce vieillard cruel qui mange ſes enfans,
Voyant tant de beautez, puiſſe auoir le courage
Tout impetueux qu'il eſt, de leur faire vn outrage,
Et qu'oy qu'vn ſiecle entier la conduiſe au trépas,
Pour moy touſiours ſes yeux auront aſſez d'appas,
Mon inclination eſt aſſez pure & forte,
Contre le changement que la vieilleſſe apporte
Quand le Ciel par dépit renuerſeroit le cours,
Et l'ordre naturel qu'il a preſcrit aux iours.

Et que demain pour voir si mes desirs perfides
Se pourroient dementir, il luy donna des rides,
Ma flame dans mon sang en ses plus chauds boüillons,
Adoreroit son front tout coupé de sillons,
N'y sousteint son esclat ny ses yeux sans lumiere,
Ne pourroient rien changer de mon humeur premiere,
Que son ame & son corps soient tous couuers d'horreur,
Ie veux suiure par tout mon amoureuse erreur,
Toy quelque changement dont la fortune essaye,
De voir en m'affligeant si ta constance est vraye
Cloris rend la pareille à ma ferme amitié,
Et ne me manque point de foy ny de pitié,
Ie sçay bien qu'aisement tu te pourrois desdire,
Sans qu'il arriue en moy quelque chose de pire,
Pour ce que mes deffauts sont des occasions,
Pour destourner de moy ces inclinations,
Mais pour diminuer ceste amitié sacrée,
Et pour rompre la foy que tu m'as tant iurée,
Mes imperfections sont vn foible subiect,
Car ton Amour n'a point ma vertu pour obiet,
On dit que les meschans qui d'vne aueugle rage
Pressent ceux qui iamais ne leur ont faict d'outrage,
Suiuans vn naturel maling qui les espoint,
Persecutans plus fort & ne pardonnans point,
Ne demordent iamais de leur fausse vengeance,
Quand leur courroux n'a point pour obiect vne offence,
Ainsi ton amitié qui n'a pour fondement,
Que de suiure enuers moy sa bonté seulement,
Qui ne sçauroit trouuer par où ie suis capable
De la moindre faueur, ny d'où ie suis aimable,

Ne peut trouuer aussi par où se destourner,
Ne peut trouuer ainsi dequoy m'abandonner,
Et sur ceste esperance où mon Amour se fonde,
Ie croy viure & mourir le plus heureux du mõde.

SVR LE BALET DV ROY.

POVR MONSEIGNEVR LE DVC DE MONTMORENCY,



CELLE pour qui ie veux mourir,
Me fait vn mal si fauorable,
Que si l'on me venoit guerir
On me rendroit bien miserable,

Vn Roy pour des tourmens si doux,
Quitteroit toutes ses delices,
Et me voyant seroit ialoux
De mes fers & de mes supplices,

Aussi poue mieux fauoriser
Le diuin secret de ma flamme,
Mon front s'est voulu desguiser,
De peur de descouurir mon ame,

C'est ainsi que le Roy des Dieux,
Picqué de quelque beau visage,
Prenoit en deualant des Cieux,
Tousiours vn masque à son visage.

Et desguisant sa maiesté
Pour complaire à sa frenesie,
Il auoit pour chasque beauté
Vne forme à sa fantasie.

Pour moy si mes vœux auoient lieu,
On verroit ma figure humaine,
Bien tost se changer en vn Dieu,
Non pas pour moins souffrir de peine.

Mais plustost pour sçauoir ainsi
Conseruer le mal qui me presse,
Et pour estre plus digne aussi,
De l'amitié d'vne Deesse.

Pleust au Ciel qu'vn iour seulement,
Iuppiter m'eut donné sa face,
Et qu'il voulut pour vn moment,
Me laisser regner en sa place.

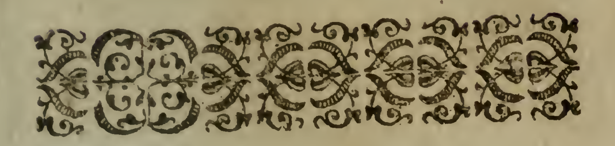
I'ordonnerois que les Autels,
Que par tout l'Vniuers on dresse,
Pour les Dieux ou pour les mortels,
Ne seroient que pour ma maistresse.

Le temps serf de ses volontez,
Comme moy luy rendant hommage,
Laisseroit viure ses beautez,
Sans leur faire iamais outoage,

Ie commanderois, auxzephirs
De produire vne fleur nouuelle,
Toute desl ame & de souspirs,
Où ie serois peint auec elle,

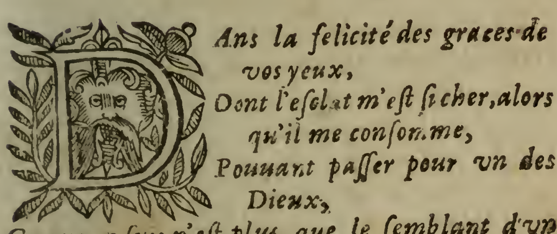
Quelque si cher contentement,
Dont Iupiter nous face enuie,
La terre seroit l'élement,
Où nous voudrions passer la vie.

Paris ſeroit noſtre ſeiour,
Et dans ceſte ioye infinie,
Rien que moy, la paix, & l'Amour
Ne ſeroit en ſa compagnie.



LE DESGVISÉ.

A MONSIEVR LE PREMIER.



Ans la felicité des graces de vos yeux,
Dont l'eſclat m'eſt ſi cher, alors qu'il me conſomme,
Pouuant paſſer pour vn des Dieux,
Ce que ie ſuis n'eſt plus que le ſemblant d'vn homme
Depuis que ie vous vis, les clartez du Soleil

Ne furent plus pour moy qu'vne lumiere peinte
La faueur du plus doux sommeil,
Depuis que ie vous sers , n'est pour moy qu'vne feinte.

Dans l'estroitte prison où demeure vn amant,
Et dont ie ne croy pas qu'aucun sort me deliure,
Viure tousiours dans le tourment,
Ce n'est que proprement faire semblant de viure.

Mes yeux lors que la nuict aueugle l'Vniuers
Semblent estre endormis,& ne voir plus de flamme,
Et toutefois ils sont ouuerts,
Mais c'est vers le Soleil qui luit dedans mon ame.

Lors qu'Alcmene eut blessé des traicts de son Amour,
Ce Dieu dont les larcins ont esté si celebres,
Nature desguisa le iour,
Et couurit tout le ciel d'vn manteau de tenebres.

Si pour vn beau dessein il faut se desguiser,
Si le secret d'Amour a besoin qu'on le couure:
On ne me sçauroit accuser,
D'estre auiourd'huy le seul qui dissimule au Louure.

THISBE' POVR LE PORTRAICT DE PYRAME.

AV PEINTRE.

FAY moy de grace vne peinture,
Si tu fis iamais rien de beau,
Toy qui des traits de ton pinceau
Surpasses l'art & la Nature,
Mais sans prendre plus de loisir,
Que mon impatient desir,
Ne peut accorder à mon ame,
Au moins apporte moy demain,
Le portraict de l'œil de Pirame,
Ou celuy de sa belle main.
N'eusse-tu tracé que l'ombrage
De son front ou de ses cheueux,
Ne fais point tant languir mes vœux,
En l'attente de ton ouurage,
Apporte moy dés auiourd'huy,
Quelque petit semblant de luy,
Peintre n'as tu rien faict encore,
Tu recherches trop de façon,
Il ne faut que peindre l'Aurore,
Soubs l'habit d'vn ieune garçon.
Cognois tu les lis & les roses,
En sçay tu faire les portraicts,
En vn mot sçay tu tous les traicts
De toutes les plus belles choses,
As tu veu ces tableaux hardis,

Qui

Qui sur les Autels de iadis,
Ont porté le pinceau d'Apelle,
Sçache que tu m'offenceras
De ne prendre au plus beau modelle,
Vn portraict que tu luy feras.
Suy tous les plus fameux exemples
Des Peintres morts ou des viuans,
Voy tout ce que les plus sçauans
Ont faict pour embellir nos Temples,
Voy le teint, les yeux & les mains
Dont l'artifice des humains,
A voulu figurer les Anges,
Leur plus superbe monument
Doit quitter toutes ses loüanges,
A L'Image de mon Amant.
Si tu voulois peindre Hyacinthe,
Pour le faire voir au Soleil,
Ou d'vn plus superbe appareil,
Vaincre le Tasse en son Arminthe,
Tu peindrois Pyrame, ou l'Amour,
Ou ce premier esclat du iour,
Lors que sans ride & sans nuage,
Dans le ciel comme en vn tableau,
Il fait luire son beau visage,
Tout fraichement tiré de l'eau.
Sois ie te prie vn peu barbare,
Pour bien faire, ouure moy le sein,
Tu dois apprendre le dessein,
D'vne occupation si rare,
Pleust au Ciel qu'il te fut permis,
De le voir comme Amour l'a mis,
Au plus profond de mes pensées,
Car c'est où ses perfections
Paroissent viuement tracees,
Aussi bien que mes passions.

Mais pardonne à ma ialousie,
S'il se peut sans t'iniurier,
Laisse toy de rechef prier,
De le peindre à ma fantasie,
Ne demande point à le voir,
Car pour bien faire ton deuoir,
Et ne me faire point d'iniure,
Tu le peindras comme les Dieux,
De qui tu fais bien la figure,
Sans qu'ils soient presens à tes yeux.

ELEGIE.

PROCHE *de la saison où les plus viue fleurs*
Laissent esuanoüir leur Ame & leurs couleurs,
Vn Amant desolé, melancholique, sombre,
Ialoux de son chemin, de ses pas, de son ombre,
Baisoit aux bors de Loire en flattant son ennuy
L'Image de Caliste errante auecque luy,
Resuant aupres du fleuue il disoit à son onde,
Si tu vas dans la Mer qui va par tout le monde
Fay la resouuenir d'apprendre à l'vniuers,
Qu'il n'a rien de si beau que l'obiect de mes vers
Ces fleurs dont le Printemps faict voir tes riues peintes,
Au matin sont en vie & le soir sont esteintes:
Mais quelque changement qui te puisse arriuer
Caliste & ses beautez n'auront iamais d'hyuer

Ces

Ces humides baisers dont tes riues moüillees
Seront pour quelques iours encore chatoüillees,
Arresteront en fin leur Amoureuse erreur,
Et s'apprechant de toy se geleront d'horreur,
Alors que tous les flots sont transformez en marbres,
Lors que les Aquilons vont deschirer les arbres,
Et que l'eau n'ayant plus humidité ny pois,
Fait prendre le cristal des roches & des bois,
Que l'onde applanissant ses orgueilleuses bosses,
Souffre sans murmurer le fardeau des carosses,
Que la neige durcie a paué les marets,
Confondu les chemins auecque les guerets,
Que l'Hyuer renfroigné d'vn orgueilleux Empire,
Empesche les Amours de Flore & de Zephire,
Qu'Endimion vaincu du froid & du sommeil,
Ne peut tenir parole à la sœur du Soleil,
Qui cependant tousiours va visiter sa place,
Sur le haut d'vn rocher tout herissé de glace,
Moy qui d'vn sort plus humble ou bien plus glorieux,
Sur les beautez du Ciel n'ay point ietté mes yeux,
Qui n'ay iamais cherché ceste bonne fortune
Qu'Endimion trouuoit aux beautez de la Lune,
Durant ceste saison où leur ardant desir
Ne trouue à son dessein ny place ny loisir,
Ie verray ma Caliste apres ce long voyage,
Qui plus que cent Hyuers m'a faict souffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné, que de faire abismer

Ve vaiſſeau chargé d'or que i'aurois ſur la Mer,
Quel outrage plus grand auroit il peu me faire,
Que me cacher vn mois le ſeul iour qui m'eſ-
claire,
Dieu haſtez donc l'Hyuer , & luy ſoyez teſ-
moins,
Que le Printemps l'Automne, & l'Eſté valent
moins,
Qu'il deſpoüille les bois, & de ſa froide haleine,
Perde tout ce que donne & le mont & la plai-
ne,
Ce mois qui maintenant retient ceſte beauté,
A bien plus d'iniuſtice & plus de cruauté
Car l'Hyuer au plus fort de ſa plus dure guer-
re
Nous oſte ſeulement ce que nous rend la ter-
re,
N'emporte que des fruicts , n'eſtouffe que des
fleurs,
Et ſur noſtre deſtin n'eſtend point ſes mal-
heurs,
Où la dure ſaiſon qui m'oſte ma maiſtreſſe,
Toutes ſes cruautez à ma ruine adreſſe,
Mon front eſt plus terny que des lis effacez,
Mon ſang eſt plus gelé que des ruiſſeaux glacez,
Blois eſt l'Enfer pour moy, le Loire eſt le Cocite,
Ie ne ſuis plus viuant ſi ie ne reſſuſcite,
Vous qui faignez d'aimer auecque tant de foy,
Trompeurs vous eſtes bien moins amoureux que
moy,
Courtiſans qui par tout ne ſeruez que de nom-
bre,
Qui n'aymez que le vent , qui ne ſuiuez que
l'ombre,
Qui traiſnez sãs plaiſir vos iou[illegible]s mal a[illegible]u[illegible]ez.

Pen

Pendans chez la Fortune à des liens dorez,
Vous sçauez mal que c'est des veritables peines
Que donne vn feu subtil qui faict brusler les
veines,
Esclaues insensez des pompes de la Cour,
Vous sçauez mal que c'est d'vn veritable A-
mour.
Infidelle Alidor tu feins d'aimer Syluie,
Mais tu pers son obiet, & ne pers point la vie,
Tu chasses tout le iour, tu dors toute la nuict,
Et tu dis que par tout son Image te suit,
Qu'elle est profondement empreinte en ta pensée
Et que ton ame en est mortellement blessee,
O toy qui ma Caliste auiourd'huy me rauis,
Qui vois ce que ie sens, qui sçais comme ie vis,
Malicieux destin qui me separes d'elle,
Tu respondras pour moy si ie luy suis fidelle,
Si depuis son depart i'eus vn mauuais dessein,
Si ie n'ay tousiours eu des serpens dans le sein,
Tout ce que fait Damon pour diuertir ma peine
Toute sa bonne chere est importune & vaine,
Ie suis honteux de voir qu'il faille ingratement
Faire mauuaise mine à son bon traittement,
Que ie ne puisse en rien déguiser ma tristesse,
Quoy qu'à me diuertir son amitié me presse,
Aussi tost que ie puis me dérober de luy,
Que ie trouue vn endroict commode à mon en-
nuy,
Afin de digerer plustost mon amertume,
Ie la fais par mes vers distiler à ma plume,
Par fois lors que ie pense escrire mon tourment
Ie passe tout le iour à resuer seulement,
Et dessus mon papier laissant errer mon ame,
Ie peins cent fois mon nom & celui de Madame
De penser en penser confusément tiré,

Suiuant

Suiuant le mouuement de mon ſens égaré,
Si i'arreſte mes yeux ſur nos noms que ie trace
Quelque goutte de pleurs m'eſchape, & les efface
Et ſans que mon trauail puiſſe changer d'obiect,
Mille fois ſans deſſein ie change de proiect,
Tantoſt ſes deux regards preſente en ma penſee-
Quelquefois ſon beau teinct, & m'offre quelque fois
Les œillets de ſa léure, & l'accent de ſa voix,
Tantoſt ſon bel eſprit d'vne ſuperbe Image,
Tout ſeul de mes eſcrits veut receuoit l'hommage
Confus ie me retire, & ſonge qu'il vaut mieux
Conſoler autrement, & mon Ame & mes yeux,
Ie m'en vay dans les champs , pour voir s'il eſt poſſible,
Qu'vn bien-heureux hazard me la rendt viſible,
Ie m'en vay ſur les bords de ces publiques eaux
Dont le dos nuict & iour eſt chargé de batteaux,
Et tout ce que ie voids deſcendre ſur la riue,
Me faict imaginer que ma Caliſte arriue,
Bref contre tout eſpoir mon œil n'eſt iamais las,
De trauailler en vain à chercher de ſoulas,
Quoy que le temps preſcrit à ceſte longue abſence
Pour tout ce que ie fais d'vn ſeul poinct ne s'auance,
Ie veux perſuader à mon ardant Amour,
Qu'il void à tous momens l'heure de ſon retour.
Ainſi dit Mœlibee, & paſle, & las, & triſte,
Acheua ſa iournee en adorant Caliſte.

ODE.

LORIS pour ce petit moment,
D'vne volupté frenetique,
Crois tu que mon esprit se pique,
De t'aymer eternellement,
Lors que mes ardeurs sont passees
La raison change mes pensees,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Ie me trouue dans des tristesses,
Qui font que tes delicatesses,
Commencent à me faire horreur.
Auoir tant fuyr ta beauté,
Ie me lasse de la poursuiure,
Et me suis resolu de viure,
Auec vn peu de liberté,
Il ne me faut qu'vne disgrace,
Qu'encore vn traict de ceste audace,
Qui t'a faict tant manquer de foy,
Apres tiens moy pour vn infame,
Si iamais mes yeux ny mon ame,
Songent à s'approcher de toy.
Ie me trouue prest à te voir,
Auec beaucoup d'indifference,
Et te faire vne reuerence,
Moins d'amitié que de deuoir,
Toutes les complaisances feintes,
Ou tes affections mal peintes,
Ont trompé mes sens hebetez,
Ie les tiens pour foibles feintises,
Et n'appelle plus que sottises,
Ce que ie nommois cruautez.
Ie ne veux point te descrier,
Apres t'auoir loüé moy-mesme,

Que les corps trespassez d'vne pierre couuers
Change les os en poudre, & la charongne en vers,
Que les esprits errans par les riues funebres,
D'vn Cocite incognu, ne sont plus que tenebres,
Qu'on soit bien dans ce regne où Plutõ tiẽt la Cour,
C'est vn compte, il n'est rien de si beau que le iour,
Le moindre chiẽ viuãt vaut mieux que cẽt cohortes
De Tygres, de Lyons, ou de Pantheres mortes,
Bien que pauure subiet ie prefere mon sort
A celuy là d'vn Prince, ou d'vn Monarque mort,
Croy moy, suy mon cõseil, ne dõnons point nos testes,
Pour preseruer autruy, ne soyons pas si bestes.

DEVXIS.

Mourrions-nous pour cela?

SYLLAR.

croy tu viure vn moment
Apres t'estre mocqué de son commandement?

DEVXIS.

Mais le Roy craint-il point la iustice plus haute,
En nous faisant mourir il descouure sa faute;
Nos testes ne sçauroient venir sur l'eschaffaut,
Sans y faire monstrer son criminel deffaut.

SYLLAR.

Pour nous exterminer quand ils en ont enuie,
Les Roys ont cent moyens pour nous oster la vie,
Nos iours sont dans leurs mains, ils les peuuẽt finir,
Ils peuuent le plus iuste innocemment punir,
Quelque tort que ce soit quãd vn Roy nous accuse,
Sa grande authorité ne manque point d'excuse,
Contre le Prince aux droicts il ne se faut fier,
Le pretexte plus faux le peut iustifier.
Outre qu'au Souuerain la perte de deux hommes
Ne se doit reprocher, de deux tels que nous sommes,
Plusieurs qui ne sont point ainsi Religieux,
Et qu'vn si grand secret rendroit trop glorieux,

Ces mouuemens du Roy ne craindront pas le suiure
Apres cela crou-tu qu'il nous souffrist de viure,
Nous ne sçaurions fuir de son bras irrité,
L'iniure d'un supplice à demy merité.

DEVXIS.

Il faut donc se bannir & bien loing d'vn Empire,
A tous les gens de bien, le moins seur & le pire,

SYLLAR.

Voyageant l'vniuers de l'vn à l'autre bout,
Nous ne sçaurions fuir, les Rois courent par tout,
Ils ont de longues mains qui par tout ce bas monde,
Sans se mouuoir d'vn lieu touchẽt la terre & l'õde,

DEVXIS.

Tu dis vray, ta raison me rend ores confus.

SYLLAR.

Coulpables vers le Roy de ce coüard refus,
C'est fait de nous aussi, faisant ce qu'il commande,
Sans doute apres cela nostre fortune est grande,
Ces Royales faueurs nos esprits saouleront,
Et dans nos cabinets des flots d'or couleront.

DEVXIS.

L'or ce metal sorcier, corrompt tout par ses charmes,
Deuant luy prosterné l'honneur, met bas les armes,
Il n'est si fort rempart de Iustice ou de foy,
Qu'il ne brise, il ne craint ny pieté, ny Loy,
L'or peut tout, mesme alors que son appas s'adresse
A des hommes vaillans que la misere presse,
Comme moy malheureux que l'horreur de la faim,
Contraint à desirer ce detestable gain,
Monstre de pauureté, ta dent est plus funeste,
Que le feu plus cuisant & la plus forte peste,
Le meurtrier que la peur bourrelle incessamment,
Au prix de tes forçats est puny doucement, [fames,
Dans les plus grands remords des faicts les plus in-
Sçauoir qu'on a du bien, console fort les ames,
L'argent purge le crime, & nous guerit de tout,

SYLLAR.

A la fin tout va bien, ie voy qu'il se resout.

DEVXIS.

Le sort en est ietté, mon ame est exposee
A ce qu'il te plaira, ie voy l'affaire aisee.

SYLLAR.

Il ne faut seulement que le greter icy.

DEVXIS.

Le voila ce me semble,

SYLLAR.

il me le semble aussi,

DEVXIS.

Donnons,

PYRAME.

on ne me peut surprendre,
Assassins vous sçaurez si ie me sçay deffendre,
Bien que seul contre deux ie vous feray sentir,
Qu'on ne se prend à moy qu'auec du repentir.

DEVXIS.

O Dieux ie suis blessé

PYRAME.

si ta main n'est meilleure,
Ce lasche & traistre sang tu vomiras sur l'heure,
Ton sort comme le sien pend au bout de ce fer.

DEVXIS.

O Dieux! que ie fais bien icy l'experience,
Qu'il ne faut rien tenter contre sa conscience.

PYRAME.

Conscience voleur, ie croy que le remords
Ne te presse qu'entant que tu vas voir les morts,
Que tu sens la frayeur d'vne peine eternelle,
Recueillir en mourant ton ame criminelle.

DEVXIS.

Ha! si vous me laissiez vn peu la liberté,
De vous parler auant que perdre la clarté.

PYRAME.

Que me sçaurois-tu dire,

DEVXIS.

vne chose sans doubte
Qui vous pourroit seruir,

PYRAME.

il faut que ie l'escoute.
Qu'est-ce?

DEVXIS.

ce qu'on pourroit à peine deuiner,
Le Roy nous a contraint de vous assassiner.

PYRAME.

O Ciel! que m'as tu dit, mais faut il croire vn traistre,

DEVXIS.

Ie vous dis ce qui est.

PYRAME.

mais ce qui ne peut estre,
Dieux, tout mõ sãg se trouble, il est vray que le Roy
Ayme à ce qu'on m'a dit, en mesme lieu que moy,
Helas! ie suis perdu, mon mal est sans remede,
Cõtre mõ Roy, quel Dieu puis ie trouuer qui m'aide,

DEVXIS.

Voyez de vous conduire en cela sagement,
Maintenant ie trespasse auec allegement.

PYRAME.

L'Enfer te soit propice, & sa nuict malheureuse
Pour si bon remors te soit moins rigoureuse,
Au reste il faut fuir c'est le meilleur conseil,
Sans faire plus icy, ny repos ny sommeil,
Quãd le courroux des Roys fait esclater leurs armes
C'est pis dix mille fois que torrens & que flammes,
Il faut s'oster de là, mais de necessité,
Thisbé, vous m'en auez souuent sollicité.
Vous m'auez dit cent fois que vous seriez heureuse,
De suiure loing d'icy ma fortune amoureuse, (mour,
Que vous craignez ce Prince, & que de nostre A-
Quelque malheur au nostre arriueroit vn iour.

Il

Il y faudra pouruoir, & si l'humeur hardie,
De ce courage ardant ne s'est pas refroidie,
Nous nous affranchirons de ses cruelles loix.
Et nous n'aurons que nous, de parens, ny de Rois.

SCENE II.

PYRAME, DEVXIS,

SYLLAR, LE ROY.

A *Cet affront, le sang au visage me monte,*
Que ma cõdition souffre auiourd'huy de hõte,
Sçachant que de ma part tu luy voulois parler.

SYLLAR.

En vain cent fois le iour vous m'y feriez aller,

LE ROY.

Que Thisbé na point faict semblant de te cognoistre,

SYLLAR.

Sire, tout aussi tost qu'elle m'a veu paroistre,
Destournant ses regards surprise à l'impourueu,
Ainsi qu'elle auroit fait d'vn serpẽt qu'elle eust veu
Elle s'est engagee en vne compagnie,
A faire des discours d'vne suitte infinie,
Iusqu'à tant qu'elle a peu se desrober de moy,

LE ROY.

Traicter si rudement la passion d'vn Roy,
Faut il que nous ayons, fils des Dieux que nous sõ-(mes,
Le sentiment semblable au vulgaire des hommes,
Ingratte si faut il que ie te mette vn iour,
Dans le chois d'esprouuer ma haine ou mon Amour.
Tu sçaurois que ie regne, & que la tyrannie
Me peut bien accorder ce que l'Amour me nie,
Ce beau fils dépesché; si ton cœur ne demords,

Tu te pourras bien voir sa compagne à la mort,
Mais voicy de retour mon fidelle ministre,
Ie lis dessus son cœur quelque rapport sinistre,
Il craint de m'aborder, parle & leue les yeux?

SYLLAR.

L'affaire va tres-mal,

LE ROY.

ie n'attendois pas mieux.

SYLLAR.

Mon compagnon est mort, & moy chargé de playes,
Vous viens faire rapport de ces nouuelles vrayes,
Nous auons à peu pres l'ouurage executé,
Que le peuple en fureur dessus nous s'est ietté,
Et d'armes & de cris vne croissante suitte,
A peine m'a donné le loisir de la fuitte.

LE ROY.

C'est trop, ie voy qu'amour se mocque de mes vœux,
Que le Ciel par dessein deffend ce que ie veux,
Ie suis en desespoir, mon ame est trop gehennee,
I'ay gardé dans le sein la mort toute vne annee,
Mes malheurs vont sans fin l'vn l'autre se suiuãs,
La saison de l'Hyuer n'a iamais tant de vents,
Iamais tant de frimats, ni de froid, ni de gresle,
Qu'il ne fasse en trois mois quelque beau iour pour [elle,
Iamais vieillard caduc ne s'est si mal porté,
Qu'il n'ait eu dãs l'annee quelque heure de santé,
Eolle quelquefois tient tous les vents en bride,
Et fait voir aux Nochers le frõt des eaux sãs ride,
Et l'astre le plus fier & plus malin des Cieux,
Iamais de mon destin n'a destourné ses yeux,
Ce traistre me donna le sceptre & le courage,
Pour me donner les maux auecques plus d'outrage,
Mais ie me plains en vain, le Ciel n'a point de tort,
Tout homme de courage est maistre de son sort,
Il range la Fortune à son obeissance,

Son

Son deuoir ne cognoist de Loy que sa puissance,
Mesme quand c'est vn Roy qui n'a d'autre deuoir,
Que de iouir des droicts d'vn souuerain pouuoir,
Non, non, mon iugement n'est plus sur la balance,
Syllar, tous mes conseils vont à la violence,
Retente vne autrefois encores mon dessein,
Va dans son lict luy mettre vn poignard dãs le sein,
Dis que c'est de ma part, fais toy donner main forte
Pour forcer la maison, dis que c'est moy, n'importe,
Controuue quelque crime afin de l'accuser,
En mon nom tu pourras tout dire & tout oser.

SYLLAR.

Que la fureur des Rois est vne chose estrange,
Ils veulent que le Ciel à leur humeur se range,
Que tout leur fasse ioug en ce cruel desir,
S'il se seruoit d'vn autre il me feroit plaisir.

ACTE QVATRIESME.

PYRAME, THISBE', LA MERE DE THISBE', SA CONFIDENTE.

SCENE I.

PYRAME, THISBE'.

TV vois en quel danger nostre fortune est mise,
Que mesme la clarté ne nous est pas permise,
En fin ne veux tu point forcer cette prison,
Icy l'impatience est ioincte à la raison,

Le tyran qui desia fait esclater sa rage,
Afin de l'assouuir mettra tout en vsage,
Et possible deuant que le flambeau du iour,
Ne fasse voir demain ses coursiers de retour,
Nous sçaurions ce que peut vne fureur vnie,
Auec l'authorité d'vne force impunie.

THISB.

Le conseil en est pris sans attendre à demain,
Il faut resolument s'affranchir de sa main,
Ie seray bien-heureuse ayant de la Fortune,
Et disgrace & faueur, auecques toy commune,
Lors que ie n'auray plus d'espions à flatter,
Que ie n'auray parens ny mere à redouter,
Et qu'Amour ennuyee de se monstrer barbare
Ne nous donnera plus de mur qui nous separe,
Que sans empeschemens nos yeux pourront passer,
Par tout où sont venus la voix & le penser,
Lors d'vn parfaict plaisir entre les bras comblee,
Mon ame du Tyran ne sera pas troublee,
Lors ie n'auray personne à respecter que toy.

PYRAME.

Lors tu n'auras personne à commander que moy,
Dessus mes volontez la tienne souueraine,
Te donnera tousiours la qualité de Royne,
Thisbé iure icy la grace de tes yeux,
Serment qui m'est plus cher que de iurer les Dieux,
Que ton affection auiourd'huy me transporte,
Ie ne la croyois pas estre du tout si forte,
Ie doutis que l'on pût aimer si constamment,
Et que tant d'amitié fut pour moy seulement,
Que des obiects plus beaux,

THISB.

n'acheue point Pyrame,
Vn si mauuais soupçon, tu blesserois mon ame.
Autre obiect que le tien, c'est me desobliger

Mon

Mon cœur, & quel plaisir prends tu de m'affliger.

PYRAME

Ne crois point que cela trouble ma fantasie,
Mais laisse à tant d'amour vn peu de ialousie,
Non pas pour les mortels, car i'ose m'asseurer
Que tu n'ayme que moy,

THISB,

tu le peux bien iurer,

PYRAME

Mais ie me sens ialoux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souuent entre & sort par ta bouche,
Ie croy qu'à ton subiect le soleil faict le iour,
Auecques des flambeaux, & d'enuie, & d'Amour,
Les fleurs que soubs tes pas tous les chemins produisẽt
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent
Si ie pouuois complaire à mon ialoux dessein,
I'empescherois tes yeux de regarder ton sein
Ton ombre suit ton corps de trop pres ce me semble,
Car nous deux seulement deuons aller ensemble,
Bref vn si rare obiect m'est si doux & si cher,
Que ta main seulement me nuit de te toucher.

THISB.

Hors de l'empeschement qui nous separe icy,
Tu sçauras que tes vœux sont mes desirs aussi,
Que ton mal est celuy dont ie me sens pressee:
Mais la course du iour s'en va desia passee,
La Lune se confond auec sa clarté,
Il est temps de pouruoir à nostre liberté,
Il faut que nostre fuitte à la nuit se hazarde,
Car auec trop de soin tout le iour on me garde.

PYRAME.

C'est tres bien aduisé quand d'vn sommeil profond,
La premiere douceur dans nos veines se fond,
Qu'en ce pesant fardeau tout taciturne & sombre,
On n'oyt que le silence, on ne voit rien que l'ombre,

Il se faut desrober chacun de sa maison,
Ou plustost se sauuer chacun de la prison.

THISB.

Mais au sortir d'icy pour nous voir en peu d'heure,
Quelle assignation trouuerons nous plus seure,

PYRAME.

En attendant le iour, vn lieu propre & bien pres,
Il semble que l'amour me la descouure exprès,
Le tombeau de Ninus,

THISB.

il est vrayement bien proche.

PYRAME.

Là coule vn clair ruisseau tout au pied d'vne roche,
Qui de ses viues eaux entretenant les fleurs,
Maintient à la prairie, & l'ame & les couleurs,
Vn arbre tout aupres, fertile en Meures blanches;
Nous offre le couuert de ses espaisses branches,
Sçaurions nous rencontrer vn lieu plus à souhait,

THISB.

Il est le mieux du monde, allons cela vaut fait.

SCENE II.

LA MERE, SA CONFIDENTE.

ENcores de frayeur tous mes cheueux se dressent
Ses farouches regards encor à moy s'addressent,
Ha! sommeil malheureux en ce songe trompeur,
Que tu m'as faict, ô Dieux! que tu m'as fait de peur
De ceste vision l'image triste & noire,
Auecques trop d'horreur s'attache à ma memoire,
I'ay resué tout le iour dans l'apprehension,
De ma mauuaise nuict,

LA CONFIDENTE.

ce n'est qu'illusion,

LA MERE.

Combien en voyons nous à qui la voix des songes
A dict des veritez.

LA CONFIDENTE.

comme aussi des mensonges.

LA MERE.

Cette frayeur me tient pourtant dans les esprits,
Trop auant pour auoir son presage à mespris,
Iamais vne si triste & si pasle figure,
Ne se presente à nous sans vn mauuais augure,
Vne pareille nuict ne me vient pas souuent.

LA CONFIDENTE.

A qui suit la raison, le songe n'est que vent,
Il est bon ou mauuais, feinct, vray ou variable
Selon l'erreur douteux de nostre esprit muable,

LA MERE.

Si tu sçauois comment ce songe est apparu,
Comment cent fois la mort par mes os a couru,
De quelque fermeté que ta raison se vante,
Possible prendrois tu ta part de l'espouuante.

LA CONFIDENTE.

S'il ne vous est fascheux de me le faire oüir.

LA MERE.

Si cét ombre en parlant pouuoit s'esuanoüir,
Et que sa forme errante encores dans ma couche
Peust sortir de mon ame en sortant de ma bouche,
Tu me verrois très prompte à te faire sçauoir
Ce que mes yeux fermez m'ont clairemẽt fait voir.

LA CONFIDENTE.

,, Deschargeant sa douleur dedans l'ame fidelle,
,, De quelqu'vn que l'on aime on la sẽt moins cruel-
Le plus foible secours que l'on nous puisse offrir (le
Nous fait le mal au moins plus doucement souffrir,
S'il en faut souspirer, qu'auec vous ie souspire.

LA MERE.

Ta curiosité me presse de le dire.
L'heure où nos corps chargez de grossieres vapeurs,

Suſcitent en nos ſens des mouuemens trompeurs,
Eſtoit deſia paſſee, & mon cerueau tranquile,
S'abbreuoit des pauots que le ſommeil diſtile,
Sur le point que la nuict eſt proche de finir,
Et le Char de l'Aurore eſt encor à venir.

LA CONFIDENTE.

Enuiron ce temps-là, l'opinion vulgaire,
Tient que les ſonges ont la viſion plus claire.

LA MERE.

Pluſieurs euenemens me ſont deſia teſmoins,
Que leur incertitude alors trompe le moins.

LA CONFIDENTE.

Nous preſerue le Ciel que cettuicy perſiſte,
A nous prognoſtiquer ſon aduanture triſte.

LA MERE

Sçache que iamais ſonge en ſon obſcurité,
N'a fait voir tant d'horreur, ny tant de verité.

LA CONFIDENTE.

Vrayment à vous ouïr i'en ſuis deſia touchee.

LA MERE.

Le voicy. Dieux! mon ame en eſt effarouchee,
I'ay veu tout au trauers du bandeau du ſommeil,
Au milieu d'vn deſert l'Eclypſe du Soleil,
C'eſt le premier obiect de la funeſte image,
Qui marque à mon deſſein vn aſſeuré dommage,
En cette nuict eſpaiſſe où par tout l'Vniuers,
Les obiets demeuroient égallement couuerts
I'ay ſenty ſous mes pieds ouurir vn peu la terre
Et de là ſourdement bruire auſſi le tonnerre,
Vn grand vol de corbeaux ſur moy s'eſt aſſemblé
La Lune eſt deuallee, & le Ciel a tremblé,
L'air s'eſt couuert d'orages, & dans cette tempeſte,
Quelques goutes de ſang m'ont tombé ſur la teſte,
Vn Lion l'œil ardant, & le crain heriſſé,
Deſſus ſon large col hideuſement preſſé,

Rugiſſant

Rugiſſant ſans me voir aupres de la cauerne,
A fait autour de moy deux ou trois fois vn cerne,
Certains cris ſoubſterrains rompus par des ſanglots,
Comme vn mugiſſement de riuage & de flots,
Au trauers le ſilence, & l'horreur des tenebres
M'ont transpercé le cœur de leurs accens funebres.

LA CONFIDENTE.

O Dieux! tant ſeulement à vous ouïr parler,
Ie ſens que tout d'horreur mon cœur ſe va geler.

LA MERE.

De là tombant à coup, dans des frayeurs plus viues,
Il m'a ſemblé d'errer aux infernalles riues,
Ou d'vne nuict plus noire encore m'aueuglant,
I'ay rencontré d'abord vn corps paſl' & ſanglant
Qui me repreſentoit d'vn obiet lamantable,
De ma fille Thiſbé, le portraict veritable,
Le corps auoit le ſein de trois grands coups ouuert,
Qui teignoit le linceul dont il eſtoit couuert,
Auſſi toſt que ſes yeux ont cogneu mon viſage,
Quoy qu'ils ne fuſſent plus que d'ombre & de nuage
M'eſlançoient des regards auec vn tel effort,
Qu'ils me ſembloiẽt des traits que decochaſt la mort
Puis m'approchãt me dit d'vne voix aigre & forte
Que cherche tu tigreſſe? & bien me voila morte,
Tu viens donc inhumaine en ces bords malheureux
Pour encor eſpier nos eſprits amoureux,
Et me prenant la main tire hors de ma place,
Pour me monſtrer Pyrame eſtendu ſur la glace,
Qui par le meſme endroit d'autant de coups bleſſé,
Monſtroit qu'vn meſme eſprit l'auoit auſſi pouſſé,
Voy dit elle barbare en ce piteux ſpectacle,
Dequoy nous a ſerui ton enuieux obſtacle,
Qui te meut de venir troubler noſtre amitié,
Icy noſtre deſtin abhorre ta pitié,
L'Enfer plus doux que toy laiſſe viure nos flames,

Va ne reuiens iamais importuner nos ames,
Là son bras m'a poussee, alors tout en sursaut
Ie me suis esueillee auec vn cry fort haut,
N'est ce pas là dequoy me donner de l'ombrage,

LA CONFIDENTE.

Mais bien dequoy troubler le plus hardy courage.

LA MERE.

Vrayment ie me repens d'auoir tanté si fort
Vne si bonne fille, & cognois que i'ay tort,
Ie veux d'oresnauant d'vne bride moins forte
Retenir les desirs où son âge la porte.

LA CONFIDENTE.

Madame il est bien vray qu'vn peu moins rudemẽt
Vous la gouuernerez bien plus commodément,
Comme elle est de bon sang elle a l'humeur altiere,
La force en vn bon cœur fait moins que la priere,
En cét âge à peu pres il me souuient qu'vn iour,
Mon Pere me voulut destourner d'vn Amour,
Qu'il iugeoit peu sortable, & moy bien à ma sorte
Sa defence rendit ma passion si forte,
Que dedans peu de iours il veid bien qu'il falloit
A la fin s'accorder à ce qu'Amour vouloit,
Ny le respect d'autruy, ny nostre ame elle-mesme
Ne se peut empescher de suiure ce qu'elle aime,

LA MERE.

Asseure toy d'auoir desormais le plaisir,
De me voir indulgente à son ieune desir.

SCENE III.

THISBE' SEVLE.

DEesse de la Nuict, Lune mere de l'ombre,
Me voyant arriuer sous ce fueillage sombre,

Tiens

Tiens toy dans ton silence, & ne t'offence pas,
De l'Amour effronté qui guide icy mes pas,
Ne me regarde point pour enuier mon aise,
C'est assez qu'icy bas qu'Endimion te baise,
Et sans me quereller d'aucun ialoux soupçon,
Demeure toute seule auecque ton garçon.
Et croy qu'en ce dessein que mon Amour hazarde,
Ie n'ay d'intention pour rien qui te regarde,
Celuy qui maintenant me fait icy venir,
N'a que trop dans ses yeux dequoy m'entretenir,
Et toy sacré ruisseau dont le plaisant riuage,
Semble plus accostable en ce qu'il est sauuage,
Redouble à ma faueur le doux bruit de ton cours,
Tant que tous les Syluains en puissent estre sourds,
Et que la voisine Echo de ton bruit assourdie,
Mes amoureux propos à ces bois ne redie,
Mais non va doucement de peur de resueiller,
Les Nymphes de tes eaux laisse les sommeiller,
L'onde ne leur met pas tant de froideur dans l'ame,
Qu'elle ne s'embrasast en regardant Pyrame,
Mais quoy? ce paresseux est encor à venir,
Ie ne sçay quel subiect le peut tant retenir,
Il a bien de l'amour, mais il n'est pas possible,
Qu'il ne ressente au poinct, où ie me voy sensible,
Ie ne le dis qu'à vous, ruisseaux, antres, forests,
A qui mesme Diane a commis ses secrets,
A ma faueur, Echo commande à cette roche,
De luy toucher vn mot d'vn amoureux reproche,
Mais n'oy-ie pas de loin ce semble vn peu de bruit
I'entreuoy la clarté comme d'vn œil qui luit,
Helas! qu'ay ie apperceu Dieu! l'effroyable beste,
Vn Lion affamé qui cherche icy sa queste,
Fuy Thisbé les horreurs d'vn si mauuais destin,
Dieu! que Pyrame au moins n'en soit pas le butin.

ACTE



ACTE CINQVIESME.

SCENE I.

PYRAME SEVLE.

En fin ie suis sorty; leur prudence importune,
N'a plus à gouuerner, ny moy, ny ma fortune,
Mon amour ne suit plus que le flambeau d'amour,
Dans mon aueuglement ie trouue assez de iour,
Belle nuict qui me tends tes ombrageuses toiles
Ha! vrayemẽt le Soleil vaut moins que tes estoilles,
Douce & paisible nuict, tu me vaut desormais
Mieux que le plus beau iour ne me valut iamais,
Ie voy que tous mes sens se vont combler de ioye,
Sans qu'icy nul des Dieux ny des mortels me voye,
Mais me voicy desia proche de ce tombeau
I'apperçoy le Meurier, i'entends le bruit de l'eau.
Voicy le lieu qu'Amour destinoit à Diane,
Icy ne vint iamais rien que moy de prophane,
Solitude, silence, obscurité, sommeil,
N'auez-vous point icy veu luire mon Soleil,
Ombres, où cachez-vous les yeux de ma maistresse?
L'impatient desir de le sçauoir me presse:
Tant de difficultez m'ont tenu prisonnier,
Que ie mourois de peur d'estre icy le dernier;
Mais à ce que ie voy, ie m'y rends à bonne heure,
Puis qu'encore en son lict, mon Aurore demeure,
Attendant qu'elle arriue icy bas à propos,

Le

Le reste de la nuict m'offre son doux repos,
Mais pourrois-ie dormir en son inquietude,
Quelque sommeil qui regne en cette solitude,
Depuis que ie la sers, Amour m'a bien instruict,
A passer sans dormir les heures de la nuict,
Le murmure de l'eau, les fleurs de la prairie,
Cependant flatteront vn peu ma resuerie,
O fleurs, si vos esprits iamais se transformans,
Despoüillerent les corps des malheureux Amans,
S'il en est parmy vous, qui se souuienne encore,
D'auoir souffert ailleurs qu'en l'Empire de Flore,
Doux obiects de pitié ne soyez point ialoux;
Si la faueur d'amour m'a traicté mieux que vous,
Et si du temps passé le souuenir vous touche,
Prestez nous sans regret vostre amoureuse couche,
Mais desia la rosée à vos tapis moüillez,
Que dis-ie c'est du sang qui vous les a soüillez.
D'où peut venir ce sang; La troupe sanguinaire,
Des Ours & des Lions, vient icy d'ordinaire:
Vne frayeur me va dans l'ame repassant,
Ie songe aux cris affreux d'vn Hibou menaçant,
Qui m'a tousiours suiui ces ombrages nocturnes,
Augmentent ma terreur, & ces lieux taciturnes.
Dieux! qu'est-ce que ie voy, i'en suis trop esclairci,
Sans doute vn grand Lion a passé par icy,
I'en recognois la trace, & vois sur la poussiere
Tout le sang que versoit sa gueule carnassiere:
O Ciel! en quelle horreur enfin ie suis tombé,
Detestable i'arriue aux traces de Thisbé,
Ces traces que ie voy son pied les a formées,
Et celles du Lion pesle & mesle imprimees,
Parmy cela du sang abondamment espars,
Helas ie ne voy qu'horreur, que morts de toutes parts,
Il n'en faut plus douter, mon œil me dit ma perte,
Iustes Dieux se peut-il que vous l'ayez soufferte,

Mais

Mais vous n'ẽ ſçauiez riẽ, vo⁹ eſtes de faux Dieux,
C'eſt moy qui l'ay conduit en ces coulpables lieux,
Moy, traiſtres qui ſçauois qu'aupres de ceſte ſource,
Les Ours, & les Lions font leur ſanglante courſe,
Que la commodité de ce faux abbreuuoir,
Et de ce lieu deſert, touſiours les y fait voir,
Infame criminel & deſloyal Pyrame,
Qu'as-tu fait de Thisbe, qu'as tu faict de ton ame,
Comment me ſuis-ie ainſi de moy meſme priué?
Elle m'a preuenu, le iour eſt arriué,
Vois-ie pas que l'aurore en ſa pointe premiere,
Eſpanche au Ciel ouuert ſa confuſe lumiere,
Soleil voudrois-tu luire apres cét accident,
Cherche pour te cacher vn plus noir occident,
Toutefois monſtre-toy, tu le pourras ſans honte,
Il n'eſt plus de Soleil ça bas qui te ſurmonte,
Thisbé n'eſt plus au monde; ô bel arbre, ô rocher,
O fleurs en quel endroit me la faut-il chercher?
Beau criſtal innocent d'or le miroir exprime,
Sur mon front palliſſant l'image de mon crime.
Toy qui deſſus tes bords la voyois deſchirer,
N'en as-tu quelque membre au moins ſçeu retirer?
Traiſtre tu n'as ſerui qu'à r'affraiſchir la gueulle,
Du Lion luy laiſſant ma Thisbé toute ſeule,
Mais pourquoi les cailloux veux-ie icy quereller,
C'eſt à mon imprudence à qui ie dois parler,
C'eſt à mes cruautez à qui ie dois la peine,
De la mort la plus iuſte, & la plus inhumaine.
C'eſt moy de qui les bras la deuoient ſecourir,
Et qui ne l'ont pas faict, c'eſt moy qui dois mourir,
Sortez à ma faueur de vos demeures creuſes,
Pour deſchirer ce corps venez troupes affreuſes,
Mon iuſte deſeſpoir vous preſſe, il vous attend,
Sans deffenſe vn butin ce pauure corps vous tend,
Cruels ne cherchez point que dans les bergeries

Quelque

Quelque innocent aigneau s'immole à vos furies,
Destournez desormais le cours à vos larcins,
Mangez les criminels, tuez les assassins,
En toy Lion, mon ame a faict ses funerailles,
Qui digerez desia mon cœur dans ses entrailles,
Reuiens & me fay voir au moins mon ennemy,
Encores tu ne m'as deuoré qu'à demy,
Acheue ton repas ; tu seras moins funeste,
Si tu m'es plus cruel, acheue donc ce reste,
Oste-moy le moyen de te iamais punir,
Mais ma douleur te parle en vain de reuenir,
Depuis que ce beau sang passe en ta nourriture,
Tes sens ont despoüillé leur humaine nature,
Ie croy que ton humeur change de qualité,
Et qu'elle a plus d'amour que de brutalité,
Depuis que sa belle ame est icy respanduë,
L'horreur de ces forests est à iamais perduë,
Les Tigres, les Lions, les Pantheres, les Ours,
Ne produiront icy que de petits Amours,
Et ie croy que Venus verra bien tost escloses,
De ce sang amoureux mille moissons de roses,
Mon sang dessus le sien par icy coulera,
Mon ame auec la sienne ainsi se meslera,
Qu'il me tarde desia que mon ombre n'arriue,
Reioindre son esprit sur la mortelle riue:
Au moins si ie trouuois d'vn chef d'œuure si beau,
Quelque saincte relique à mettre en vn tombeau,
Ie ferois dans mon sein vne large ouuerture,
Et sa chair dans la mienne auroit sa sepulture,
Toy son viuant cercueil, reuiens me deuorer,
Cruel Lion reuiens, ie te veux adorer:
S'il faut que ma deesse en ton sang se confonde,
Ie te tiens pour l'autel le plus sacré du monde,
O Dieux ! si ie ne voy rien d'elle à mon trespas,
Au moins ie baiseray la trace de ses pas,

Et

Et ma leure ensuiuant ceste sanglante route,
Cent fois rebaisera son beau sang goutte à goutte,
Ah! beau sang precieux qui tout froid & tout mort,
Faites dedans mon ame encor vn tel effort,
Vous auez donc quitté vos delicates veines,
Pour acheuer en fin vos tourments & mes peines,
Puisque le sort me dit que vous l'auez voulu,
Il ne m'y verra pas moins que vous resolu,
Mais que trouuay-ie icy? cette sanglante toile,
A la pauure defuncte auoit seruy de voile,
O trop cruel tesmoin de mon dernier malheur!
Tesmoin de mon forfait sois-le de ma douleur,
Mais quoy dedans l'obiect d'vn sort si deplorable,
Sanglant & deschiré tu m'es encor aymable,
Le faut-il adorer? il le faut, ie le veux,
Il a touché iadis l'or de ses blonds cheueux:
Ce voile à son amour prestant son chaste vsage,
Deffendoit au Soleil de baiser son visage,
Il fut en ma faueur soigneux de son beau teint,
Sois-tu d'oresnauant reueré comme sainct,
Et qu'en faueur du sang qui peint nostre infortune,
La nuict te daigne mettre auec sa robbe brune:
Mais ie croy que mon cœur se flatte en sa langueur,
Il est temps que ma vie acheue sa rigueur,
Au dessein de mourir dois-ie chercher qui m'ayde,
Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remede,
Terre si tu voulois t'ouurir dessous mes pas,
Tu me ferois plaisir, mais tu ne le fais pas,
Il semble que ton flanc dauantage se serre,
Dieux! si vous me vouliez enuoyer le tonnerre
Ie vous serois tenu, mais ô propos honteux,
Mon trespas à m'ouyr est encores douteux,
Mon desespoir encor en moy se delibere,
Mais l'estourdissement, non la peur le differe:
Voicy de quoy vanger les iniures du sort,

C'est

C'est icy mon tonnerre, & mon gouffre, & ma mort:
En despit des parens, du Ciel, de la nature,
Mon supplice sera la fin de ma torture.
Les hommes courageux meurent quãd il leur plaist,
Ayme ce cœur Thisbé tout massacré qu'il est,
Encor vn coup Thisbé par la derniere playe,
Regarde là dedans si ma douleur est vraye.

SCENE II.
THISBE' SEVLE.

APeine ay-ie repris mon esprit & ma voix,
Cette peur m'a faict perdre vn voile que i'a-
uois,
Et m'a faict demeurer assez long temps cachee,
Possible mon amant m'aura depuis cherchee,
Il doit estre arriué s'il n'a perdu le soing
De me venir trouuer, car le iour n'est pas loing,
Ie n'entends plus que l'eau que verse la fontaine,
Le silence profond me rend assez certaine,
Que ie puis approcher la tombe, ou cependant
Mon Pyrame languist sans doute en m'attendant,
La beste qui cherchoit l'eau de cette vallee,
Ayant esteint sa soif, ores s'en est allee,
Autrement i'entendrois qu'elle feroit vn bruit,
Et ses yeux brilleroient au trauers de la nuict.
O nuict ie me remets en fin sous ton ombrage,
Pour auoir tant d'amour, i'ay bien peu de courage,
Mais ou mon œil s'abuse en vn obiect trompeur,
Voicy dequoy r'entrer en ma premiere peur,
Vne subite horreur me prend à l'impourueuë,
Et si l'obscurité peut asseurer ma veuë,
Vn augure incertain mes soupçons ne dement,
Certains pas dans les miens meslez confusément,

Ceste

Ceste place par tout sanglante & si foulee,
Monstre qu'icy la beste à sa fureur saoulee,
Dieux! ie voy par la terre vn corps qui semble mort
Mais pourquoy m'effrayer, c'est Pyrame qui dort,
Pour diuertir l'ennui de son attente oisiue,
Il repose au doux bruit de ceste source viue,
Ce sera maintenant à lui de m'accuser;
Mais ce lieu dur & froid, mal propre à reposer
Que desia la rosee a rendu tout humide,
M'oblige à l'éueiller. Dieux! que ie suis timide
I'ay son contentement, & son repos si cher,
Que ma voix seulement a peur de le fascher,
Il dort si doucement qu'on ne sçauroit à peine
Discerner parmy l'air le bruit de son haleine,
Mais d'où vient qu'immobile, & froid dessous ma (main
Il semble mort Pyrame, ô Dieux! i'appelle en vain,
Il ne respire plus, ce beau corps est de glace,
Helas! ie voy la mort peinte dessus sa face,
D'vne eternelle nuict son bel œil est couuert,
Ie voy d'vn large coup son estomach ouuert,
Hé! ne meurs pas si tost, ouure vn peu la paupiere,
Respire encore vn coup ie mourray la premiere,
Ne t'en va point sans moy, ne me fais point ce tort,
Tu ne me respons rien, mon cœur! tu n'es pas mort,
Les Dieux ne meurent point la nature est trop sage
Pour laisser ruiner sō plus aymable ouurage,
Mais ô foible discours ô faux soulagement,
La perte que ie fais m'oste le iugement:
Pyrame ne vit plus, ha! ce souspir l'emporte,
Comment? il ne vit plus & ie ne suis pas morte?
Pyrame, s'il te reste encor vn peu de iour,
Si ton esprit me garde encore vn peu d'amour,
Et si le vieux Charon touché de ma misere,
Retarde tant soit peu sa barque à ma priere,
Attends moy ie te prie, & qu'vn mesme trespas,
Acheue

Acheue nos deſtins,ie m'en vay de ce pas,
Mais tu ne m'attends point, & ſi peu que ie viue,
En ce dernier deuoir mon ſort veut que ie ſuiue:
Coulpable que ie ſuis de cette iniuſte mort,
Malheureux criminel de la fureur du ſort,
Quoy? ie reſpire encore & regardant Pyrame
Treſpaſsé deuant moy ie n'ay point perdu l'ame:
Ie voy que ce Rocher s'eſt eſclatté de dueil,
Pour reſpãdre des pleurs pour m'ouurir vn cercueil,
Ce ruiſſeau fuit d'horreur qu'il a de mon iniure,
Il en eſt ſans repos,ſes riues ſans verdure,
Meſme au lieu de donner de la rozee aux fleurs,
L'aurore à ce matin n'a verſé que des pleurs,
Et cet arbre touché d'vn deſeſpoir viſible,
A bien trouué du ſang dans ſon tronc inſenſible,
Son fruict en a changé,la Lune en a bleſmy,
Et la terre a ſué du ſang qu'il a vomy.
Bel arbre puis qu'au monde apres moy tu demeures,
Pour mieux faire paroiſtre au Ciel tes rouges meu-
Et luy monſtrer le tort qu'il a fait à mes veux (res
Fay comme moy de grace,arrache tes cheueux,
Ouure toy l'eſtomach & fay couler à force
Cette ſanglante humeur par toute ſon eſcorce:
Mais que me ſert ton dueil rameaux,prez verdiſſãs,
Qu'à ſoulager mon mal vous eſtes impuiſſans,
Quand bien vous en mourriez on voit la deſtinee,
R'amener voſtre vie en r'amener l'annee,
Vne fois tous les ans nous vous voyons mourir.
Vne fois tous les ans nous vous voyons fleurir.
Mais mõ Pyrame eſt mort ſans eſpoir qu'il retourne
De ſes palles manoirs où ſon eſprit ſeiourne
Depuis que le ſoleil nous void naiſtre,& finir
Le premier des deffuncts eſt encor à venir,
Et quand les Dieux demain me le feroient reuiure
Ie me ſuis reſoluë auiourd'huy de le ſuiure,

I'ay

I'ay trop d'impatience, & puis que le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin,
Auant que le plaisir que meritoient nos flames,
Dans leurs embrassemens ait peu mesler nos ames,
Nous les ioindrons là bas, & par nos saincts accords
Ne ferons qu'vn esprit de l'ombre de deux corps,
Et puis qu'à mon subiet sa belle ame sommeille,
Mon esprit innocent luy rendra la pareille,
Toutesfois ie ne puis sans mourir doublement,
Pyrame s'est tué d'vn soupçon seulement,
Son amitié fidelle vn peu trop violente,
D'autant qu'à ce deuoir il me voyoit trop lente,
Pour auoir soupçonné que ie ne l'aymois pas,
Il ne s'est peu guerir de moins que du trespas.
Que donc ton bras sur moy dauantage demeure
O mort, & s'il se peut que plus que luy ie meure,
Que ie sente à la fois poison, flammes & fers,
Sus, qui me vient ouurir la porte des Enfers?
Ha! voicy le poignard qui du sang de son Maistre,
S'est soüillé laschement, il en rougist le traistre,
Execrable bourreau si tu te veux lauer,
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'acheuer,
Enfonce là dedans, rend toy plus rude, & pousse
Des feux auec ta lame! helas elle est trop douce,
Ie ne pouuois mourir d'vn coup plus gracieux,
Ny pour vn autre obiect hayr celuy des Cieux.

FIN.

Mq. les pp. 121-144
de la 2e partie


55